

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

**Ouvrages de M. DE PRADT et autres qui se trouvent
chez BÉCHET aîné.**

- 1°. Les quatre Concordats, suivis de Considérations sur le gouvernement de l'Eglise en général, et sur l'Eglise de France en particulier, depuis 1515, 4 vol. in-8, 22 fr. 50 c.
- 2°. Des Colonies et de la Révolution actuelle de l'Amérique, 2 vol. in-8. (*rare*), 15 fr.
- 3°. Les trois derniers mois de l'Amérique méridionale et du Brésil, seconde édition, revue, corrigée et augmentée, 1 vol. in-8., 3 fr.
- 4°. Les six derniers mois de l'Amérique et du Brésil, faisant suite aux deux ouvrages ci-dessus sur les Colonies. Paris, 1 vol. in-8., 4 fr. 50 c.
- 5°. Pièces relatives à Saint-Domingue et à l'Amérique, 1 vol. in-8., 3 fr.
- 6°. Antidote au Congrès de Rastadt, suivi de la Prusse et sa neutralité; nouvelle édition de ces deux ouvrages, 1 gros vol. in-8., 8 fr.
- 7°. Lettre à un Electeur de Paris, 1 vol. in-8., 3 fr. 55 c.
- 8°. Préliminaires de la Session de 1817, 1 vol., 3 fr. 50 c.
- 9°. Des progrès du gouvernement représentatif en France, 1 vol. in-8., 1 fr. 25 c.
- 10°. L'Europe après le Congrès d'Aix-la-Chapelle, faisant suite au Congrès de Vienne, deuxième édit. 1 v. in-8., 6 fr.
- 11°. Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne, 1 vol. in-8., 7 fr.
- 12°. Congrès de Carlsbad, 1^{re} et 2^e partie, 2 vol. in-8., 6 fr.
- 13°. Etat de la culture en France, 2 vol. in-8., 10 fr.
- 14°. Petit Catéchisme à l'usage des Français, sur les affaires de leur pays, deuxième édition, 1 vol. in-8., 3 fr. 50 c.
- 15°. De la Révolution actuelle de l'Espagne et de ses suites, 1 vol. in-8., 4 fr. 50 c.
- 16°. De l'Affaire de la loi des Elections, deuxième édition, revue et corrigée, 1 vol. in-8., 6 fr.
- 17°. Procès complet de M. de Pradt, pour l'affaire de l'ouvrage ci-dessus, 1 vol. in-8., 3 fr.
- 18°. De la Belgique depuis 1739 jusqu'à 1794, 1 vol. in-8., 3 fr.
- 19°. L'Europe et l'Amérique depuis le Congrès d'Aix-la-Chapelle, 2 vol. in-8., janvier 1821, 9 fr.
20. L'Europe et l'Amérique en 1821, 2 vol. in-8., janvier 1822, 12 fr.

2.11.926

XI-197

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

ou

OBSERVATIONS

SUR LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS, LES USAGES
ET LE GOUVERNEMENT DE CE PAYS,

RECUEILLIES EN 1818, 1819 ET 1820,

PAR MISS WRIGHT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR J. T. PARISOT,

Officier de Marine éliminé en 1815, traducteur
de FLORENCE MACARTHY, KENILWORTH, etc.

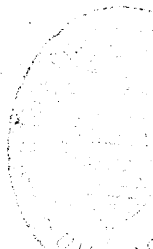
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { BÉCHET aîné, Libraire - Éditeur, quai des
Augustins, n° 57;
ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, n° 23.

1822.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.



AU GÉNÉRAL LAFAYETTE.

GÉNÉRAL,

Il vous a été donné de voir réaliser cet avenir de paix et de bonheur que vous prédîtes à l'Amérique, au moment où elle venait de s'affranchir par d'héroïques efforts auxquels vous aviez pris une si noble part. L'arbre de la liberté a porté ses fruits sur cette terre où des mains courageuses et non moins habiles ont su le planter et le garantir de tous les orages.

Le tableau de la prospérité dont jouissent aujourd'hui les États-Unis vient d'être tracé par une jeune Anglaise, et je me suis efforcé de le reproduire dans notre langue. A qui pouvais-je plus convenablement dédier cette peinture si intéressante de la félicité des Américains et des heureux effets de la liberté, qu'à l'émule

et à l'ami de Washington, au patriote qui proclama le premier en Europe la déclaration des droits de l'homme, au constant défenseur de la liberté française ?

D'autres motifs m'y ont encore engagé. La jeune Anglaise dont j'ai traduit l'ouvrage y avait consigné l'expression de ses sentimens d'estime et d'admiration pour vos vertus et votre beau caractère, avant d'avoir eu occasion de former les liens d'amitié qui l'attachent aujourd'hui à vous et à votre famille. Cette double circonstance a décidé ma démarche. Mes sentimens personnels m'en faisaient aussi un devoir ; et la bienveillance particulière dont vous m'honorez réclamait de ma part ce faible hommage. Veuillez l'agréer avec l'assurance répétée de la profonde vénération que vous m'inspirez, et que je partage avec tous les Français amis de leur patrie et de la liberté.

J. T. PARISOT.

Paris, 26 janvier 1822.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

ON connaît la prédilection qu'a généralement un traducteur pour son auteur, et sa partialité en faveur de l'ouvrage à la version duquel il a consacré ses soins et ses veilles. Je n'entreprendrai donc pas de faire l'éloge du livre qu'on va lire : il est sous les yeux du public, qui confirmera ou cassera le jugement qu'en ont porté des hommes d'un mérite éminent, et dont le goût a souvent servi de règle au mien ; je me bornerai à exposer brièvement les circonstances auxquelles il doit son existence.

L'orgueil national est de tous, peut-être, le plus susceptible, et celui qui s'irrite le plus vivement lorsqu'il est blessé. L'émancipation des colonies de l'Amérique septentrionale a humilié l'orgueil britannique. Aussi les Anglais (du moins le plus grand nombre) continuent-ils de

nourrir un levain d'hostilité contre leurs frères des États-Unis. Aveuglés par ce sentiment, ou dans la vue de flatter la passion de leurs compatriotes, presque tous les voyageurs qui, par hasard ou par choix, sont partis des bords de la Tamise pour aller visiter les républiques américaines, ont défigurés, dans leurs relations, non-seulement le caractère, les mœurs, les institutions et le gouvernement de la nation américaine, mais même jusqu'au climat et aux productions du sol, en un mot tout ce qu'on trouve aux États-Unis.

Si générale que soit cette disposition, il était néanmoins permis de croire qu'à l'instar de toutes les règles, elle présenterait quelque exception : nous en avons un exemple. Une jeune Anglaise s'embarqua en 1818 pour l'Amérique du nord, avec la résolution de se dépouiller de toute prévention nationale, et d'observer les hommes et les choses tels qu'ils existaient réellement. Ses observations forment

la matière du livre que j'ai entrepris de traduire ; et ce qui, je pense , paraîtra extrêmement remarquable , c'est que la correspondance où elles sont rassemblées ait pu être écrite par une jeune personne dans toute la fleur de l'âge , et de plus adressée à une autre femme. La gravité de certains sujets et la manière habile et ferme dont ils sont traités ne méritent pas moins d'être remarquées.

Cette correspondance , tout-à-fait intime , n'était pas destinée à voir le jour ; mais quelques patriotes anglais jugèrent que sa publication pouvait être utile , à une époque où la liberté à laquelle aspirent tous les peuples était si indignement calomniée. Le succès a justifié cette opinion ; et les lettres de miss Wright , dont il a paru trois éditions en Amérique et deux en Angleterre , viennent d'être traduites dans trois ou quatre langues.

Ces lettres présentent un caractère particulier ; elles sont peut-être le premier hommage rendu par une plume anglaise

à tout ce qu'il y a de beau, de bon, d'utile et d'admirable en Amérique. Elles révèlent aux peuples tout ce qu'ils doivent attendre de la liberté. L'état florissant d'une partie si considérable du Nouveau-Monde est une éclatante justification des principes et de la conduite politique des partisans vertueux et éclairés de la révolution française, parmi lesquels se distingue si éminemment le vénérable patriote dont le nom se trouve placé en tête de ma traduction.

Je n'ai qu'un mot à ajouter. D'après les conseils de personnes qui font autorité en pareille matière, j'ai cru devoir ne me permettre aucun retranchement ni aucune altération au texte de l'ouvrage original. Je me suis appliqué à le traduire avec une fidélité scrupuleuse.

J. T. P.

Paris, 26 janvier 1822.

A CHARLES WILKES,

HABITANT DE NEW-YORK.

MON CHER MONSIEUR,

Quoique je sois incertaine jusqu'à quel point les sentimens exprimés dans ce Livre seront d'accord avec les vôtres, je ne puis résister à l'impulsion de mon cœur, qui me porte à vous le dédier.

Ayant observé votre patrie adoptive avec les yeux d'une étrangère, j'ai pu quelquefois être trop prompte, ou me tromper dans mes jugemens. Bien que je ne craigne pas que mes inexactitudes puissent porter sur des faits de quelque importance, il est possible qu'un citoyen de l'Amérique découvre dans ce que j'ai écrit de légères erreurs dont un lecteur étranger ne saurait s'apercevoir, et dont moi-même je n'ai pu entièrement me préserver, quelque authentiques que soient les sources où j'ai puisé.

Si, dans ces Lettres, j'ai émis des opinions qui diffèrent des vôtres, je suis persuadée que vous les verrez avec indulgence, et que, nonobstant les défauts que vous pourrez trouver dans



mon Ouvrage, vous me pardonnerez d'avoir saisi cette occasion de vous témoigner publiquement tout le respect que m'inspire votre caractère, ainsi que mon souvenir reconnaissant pour les nombreuses marques d'amitié dont vous m'avez honorée.

Permettez-moi de me dire, mon cher Monsieur, très respectueusement et très affectionnément,

Votre, etc.

L'AUTEUR.

Londres, 20 avril 1821.

Note du traducteur.

Il paraît que M. Wilkes était lié aux fédéralistes, dans le temps où deux partis divisaient les citoyens des États-Unis. Cette dédicace est une preuve de la candeur et de la droiture des intentions de l'auteur qui, en exprimant avec vivacité ses sentimens à l'égard de certaines nuances d'opinions et de certains actes, n'en a pas moins rendu un juste hommage aux hommes d'état qui ont figuré aux premiers rangs dans le parti fédéraliste, et qu'on verra honorablement cités dans cet Ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

- LETTRE I. Traversée. — Glaces flottantes. — Baie de New-York. — Arrivée dans cette ville. page 1
- LETTRE II. Aspect général de la ville de New-York et de ses environs. 20
- LETTRE III. Mœurs de la classe ouvrière. — Anecdotes. 29
- LETTRE IV. Air et manières des jeunes femmes. — Ton de la société. — Réception faite aux étrangers. 40
- LETTRE V. Visite à Philadelphie. — Observations sur la société des *Amis*. — Lois et institutions de William Penn. — Code Pénal. — Abolition de la traite des Noirs. — Affranchissement des esclaves dans les états du Nord. — Condition des nègres dans ces états. 63
- LETTRE VI. Aspect général de la ville de Philadelphie. — Son architecture. — La maison des États. — Remarques sur la conduite du premier congrès américain. — Anecdotes. — Particularités du caractère politique du peuple de Pensylvanie. — Du gouvernement intérieur des États de l'Union. 104
- LETTRE VII. Ton de la société à Philadelphie. — Aventure d'un officier prussien. — Le chevalier Correa de Serra. — M. Garnett. 154
- LETTRE VIII. Visite à Joseph Bonaparte. — Remarques générales. — Manière de vivre du *country-gentleman* américain. 173
- LETTRE IX. Voyage en remontant la rivière d'Hudson.

- Détails sur l'Académie de West-Point. — Défilés des Hauts-Pays. — Trahison d'Arnold. — Albany et ses environs. page 188
- LETTRE X. Départ pour le Niagara. — Manière de voyager. — Description du pays. — Canandaigua. 216
- LETTRE XI. Genesséo. — Visite à M. Wadsworth. — Le fermier américain. — Etablissement sur le nouveau territoire. — Aspect des forêts. 232
- LETTRE XII. Village indien. — Observations sur les Indiens. — Conduite du Gouvernement américain à leur égard. 255
- LETTRE XIII. Départ du Genesséo. — Chute de la rivière de ce nom. — Pont singulier. — Auberges américaines. — Service de la poste au lettres dans les districts peu peuplés. — Voyage à Lewiston. — Saut du Niagara. 277
- LETTRE XIV. Le lac Erié. — Aspect général des eaux d'Amérique. — Massacre sur la rivière Raisin. — Combat naval sur le lac Erié. — M. Birkbeck. 314

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIÈRE.

*Traversée. — Glaces flottantes. — Baie de
New-York. — Arrivée dans cette ville.*

New-York, septembre 1818.

JE pense, ma chère amie, que la nouvelle de notre arrivée, saines et sauvées, et de l'accueil aimable que nous avons reçu de plusieurs familles de cette ville, est bien près de vous parvenir. J'ai écrit alors trop à la hâte, et la tête encore trop étourdie (comme vous savez qu'on l'a d'ordinaire en sortant d'un navire), pour pouvoir entrer dans de grands détails sur les évènements, au reste très peu remarquables, de notre traversée; je vais y sup-

pléer. Nous avons vu des baleines, des requins, des souffleurs et d'autres monstres marins en quantité; car les brises étaient assez légères, la mer et le ciel assez rians, pour engager toutes les hordes hideuses des sujets de Thétis à quitter les gouffres profonds de l'humide empire; mais ce spectacle n'est pas extraordinaire. La seule chose digne d'être citée parmi toutes celles que le hasard offrit à notre vue, est une énorme montagne de glace flottante que nous rencontrâmes par 43° de latitude, vers l'extrémité sud du banc de Terre-Neuve. C'est une rencontre très rare par cette latitude, au mois d'août. Je n'oublierai jamais la singulière sensation que produisit cet objet sur le capitaine de notre navire, sur une autre passagère et sur moi. Des vents faibles du nord-est avaient régné pendant toute la journée, et nous faisons si peu de chemin que l'île de glace que nous avions découverte dans la direction de notre route, vers une heure après midi, n'était guère qu'à trois lieues derrière nous, au coucher du soleil. Nous étions assis nonchalamment sur le pont, causant de choses assez insignifiantes, lorsque les yeux du capitaine se portèrent par hasard sur la montagne de glace, qui, à la dernière lueur du crépuscule, paraissait une roche noire dont le triple sommet se détachait sur la teinte

bleuâtre de l'horizon. Une exclamation soudaine du capitaine Staunton nous fit lever brusquement , l'autre passagère et moi , et tourner nos regards du côté qu'il nous indiquait. Nous aperçûmes une lueur très vive briller sur la pointe la plus élevée de ce qui nous présentait alors l'aspect d'une roche. Nous demeurâmes muets , et frappés d'une sorte de stupeur ; nous respirions à peine , et chacun de nous imaginait avec effroi une cause déplorable au spectacle extraordinaire qui s'offrait à notre vue. Quelques infortunés marins , un seul peut-être , échappé au naufrage qui avait fait périr tous ses compagnons , s'était sans doute accroché à cette masse glacée ; mais hélas ! pour y prolonger seulement son agonie , et mourir au milieu des horreurs du froid , de la faim et du désespoir ; il avait formé une espèce de bûcher avec quelques débris de son navire , et venait d'y mettre le feu , espérant que les ombres qui commençaient à obscurcir le ciel , feraient apercevoir la flamme de plus loin , et que ce signal de détresse frapperait les regards de quelqu'un à bord du bâtiment qu'il voyait s'éloigner depuis le milieu du jour. Telles furent les idées , diversement modifiées peut-être , qui se présentèrent à notre esprit avec la rapidité de l'éclair. Déjà le capitaine se disposait à donner l'ordre de virer de bord , et de mettre un canot

à la mer pour l'envoyer au secours du malheureux, ou des malheureux naufragés, quand une brillante étoile se montra au-dessus de l'énorme masse de cristal, dont le sommet parut trembler pendant quinze à vingt secondes par l'effet de la scintillation. Nous fûmes quelque temps avant de pouvoir sourire de l'explication prompte et naturelle d'un aspect qui, un instant auparavant, avait excité si vivement notre intérêt et notre curiosité.

Il est d'usage de se plaindre des incommodités qu'on souffre à bord d'un navire, et je conviens qu'elles sont nombreuses; mais, pour les personnes qui ne sont tourmentées ni du mal de mer, ni du mal, plus grand peut-être, de la peur, je pense qu'une traversée ne doit pas être sans plaisir, mais surtout sans intérêt. Nos compagnons passagers, presque tous Américains, étaient gais, obligeans; affables et communicatifs, le navire excellent, et le capitaine, aussi brave homme qu'habile marin, s'occupait non-seulement de la sûreté de son bâtiment, mais encore du bien-être et de la commodité de tous les êtres vivans qui se trouvaient à bord. Un moraliseur aurait eu beau jeu pour apostropher la capricieuse fortune, en entendant ce vieux navigateur raconter combien de fois il avait sillonné l'Océan atlantique, et remercier

Dieu d'avoir essuyé mille tempêtes, sans jamais, comme disent les marins, perdre un seul mât, ou, si mieux vous l'aimez, d'avoir couru mille dangers, sans éprouver aucun accident. J'ai causé quelquefois avec des marins plus jeunes de moitié que notre capitaine, et qui n'avaient jamais fait un voyage sans perdre quelque mât, et voir leur existence en péril, par dessus le marché. Mais n'est-ce pas ainsi sur la mer de la vie? Les uns s'embarquent pleins d'ardeur et d'espérance, bravent les vents et les flots, évitent gaîment tous les rochers et les bas-fonds, et viennent enfin jeter l'ancre paisiblement dans le hayre de la vieillesse, ridés par l'âge, il est vrai, mais respectés par le sort; tandis que d'autres, sans cesse battus par les élémens, voient leur gouvernail brisé, et leur gréement mis en pièces, échouent sur tous les écueils, et meurent mille fois avant de mourir la dernière.

Ce que j'ai souvent admiré pendant le voyage, c'est la tranquillité et en même temps l'activité sans égale de l'équipage de notre navire. Jamais de reproches de la part du capitaine, jamais de mécontentement de celle des matelots. Le premier exerçait son autorité avec douceur et bienveillance, et, par une conséquence naturelle, l'obéissance des autres était offerte avec promptitude et dévouement. Le navire était parfaitement nommé

la *Concorde* (1), car je n'ai jamais entendu de dispute à bord, excepté une nuit, où, dans la cabine voisine de la mienne, il s'établit, sur un point de controverse, une altercation très vive, qui dégénéra presque en querelle. Les parties étaient, un jeune Écossais, ferme dans sa croyance sur la grâce et la prédestination, un vieil Anglais, aussi entêté à ne croire ni à l'une ni à l'autre, et un Américain, qui, sans être d'accord avec aucun des deux, s'efforçait de les apaiser. Il y réussit probablement, car, au milieu d'une distinction subtile de l'Anglais sur la préséance, je m'endormis, et, quand je me réveillai, je n'entendis plus que le craquement du navire, et le bruissement de l'eau qui glissait le long de ses flancs.

Chose digne de remarque, tous les gens de l'équipage, depuis le contre-mâitre jusqu'au mousse, savaient lire et écrire, et, je crois même, étaient en état de converser sur l'histoire de leur pays, ses lois, sa situation présente et sa perspective pour l'avenir. Lorsque notre bâtiment semblait dormir au milieu du calme des vents et de la mer, j'ai souvent passé une heure à m'entretenir avec quelqu'un de ces fils de Neptune, occupé à rac-

(1) *The Amity.*

commoder une voile ou un cordage, et je puis vous assurer que je n'ai jamais cessé un semblable entretien, sans avoir acquis quelque notion utile, ou conçu une plus haute idée du pays auquel mon interlocuteur appartenait.

Quelqu'un qui n'a contemplé la mer qu'assis tranquillement au bord du rivage, éprouve une sorte de plaisir et même d'exaltation à se sentir majestueusement transporté sur la surface de ce vaste abîme; à voir l'homme, cette étonnante créature, lutter contre les éléments courroucés, diriger la course de son vaisseau pendant des jours et des mois entiers, sans frayeur et sans incertitude, et en tourner la proue vers le port qu'il veut atteindre, plus exactement encore que l'aiguille aimantée qui le guide ne se tourne vers le pôle.

Pardonnez-moi cet aveu, mais je n'avais jamais bien apprécié l'audace et la persévérance de Colomb, avant de m'être trouvée pendant plusieurs semaines entre la voûte du ciel et l'immense Océan, n'ayant d'autres objets sous les yeux que des flots, des nuages, et des astres que je voyais se lever et se coucher au sein des eaux dont j'étais environnée. Combien alors me parut extraordinaire le génie qui put calculer l'existence d'un monde inconnu ! Combien je trouvais courageux l'homme qui osa s'abandonner à la merci d'une mer non encore explo-

rée , et regardée jusqu'alors comme sans limites ! Combien j'admirai cette confiance que n'ébranlèrent ni les fureurs des élémens, ni le choc des passions. En vain la frayeur, la rage et le désespoir d'un équipage ignorant et superstitieux se déchaînent ; un homme sait leur résister. Mais quel homme ! Seul contre une multitude aveugle et exaspérée par les souffrances , soutenu par son puissant génie , au milieu des périls de la mer, des horreurs d'une révolte et des inquiétudes que ne pouvait manquer de faire naître une espérance qui tardait tant à se réaliser ; il demeura ferme dans ses desseins , et mit à fin sa noble entreprise. Le genre humain ignore peut-être encore tout ce qu'il doit à ce grand homme (1).

Le monde qu'un héros découvrit, et que des fanatiques et des brigands souillèrent de crimes pendant un long espace de temps, est devenu

(1) Ce passage rappelle les vers suivans de Millevoie :

Voyez-vous ce Génois, l'œil attaché sur l'onde,
 Reculer en espoir la limite du monde ?
 En vain de rois en rois , huit ans il court offrir
 Cet univers caché qu'il saura conquérir ;
 Il dévore , huit ans, les refus et l'outrage.
 Mais l'auguste Isabelle accepte son courage :
 Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux :
 Il part. Tous les périls l'assiègent sur les eaux.
 Quel bruit sourd et lointain ! c'est la trombe rapide

ensuite le refuge des hommes persécutés de tous les pays. Au nord, il présente une nation bien organisée, dans toute la vigueur de la jeunesse et toute la fierté de l'indépendance. Dans sa partie méridionale, un peuple long-temps accablé sous le poids de l'ignorance et de l'oppression, vient de rompre ses chaînes, de revendiquer ses droits, et de fonder des républiques que la génération prochaine verra puissantes, riches, éclairées et protégées par des lois justes, des institutions sages et un généreux patriotisme, contre les efforts de leurs ennemis extérieurs et les machinations des trîtres qu'elles peuvent renfermer dans leur sein.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que vers le soir du trentième jour, après avoir quitté la

Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
 Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
 O prodige! ô terreur! l'oracle du nocher,
 La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
 S'éloigne, en tournoyant, du pôle qui l'appelle.
 Déjà les Castellans, entourés de la mort,
 De Palos, à grands cris, redemandaient le port.
 Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
 Et, pour eux, son génie est une autre boussole.

Ces vers sont extraits du morceau qui a remporté le prix de poésie à l'Académie française en 1807.

(Note du traducteur.)

Mersey (1), j'entendis crier : *Terre !* et tournant les regards du côté où allait se coucher le soleil, j'aperçus les hauteurs de Never-Sink s'élever presque imperceptiblement au-dessus de la mer, et couper d'une ligne noirâtre la nappe pourprée qu'offraient le ciel et l'eau dans cette partie de l'horizon.

Vous vous rappelez trop bien la belle position de New-York, pour que j'aie besoin de vous la décrire. La baie parsemée d'îles et fermée par les hauteurs des Narrows, forme un immense bassin circulaire, qui reçoit les eaux de la rivière d'Hudson. Cette baie magnifique présente un aussi beau coup-d'œil que lorsque vous l'admiriez, il y a vingt ans, excepté qu'elle est peut-être plus garnie qu'alors de bâtimens de toute espèce, depuis la pirogue légère jusqu'au majestueux navire à trois mâts, qu'on voit arriver, toutes voiles déployées, des ports lointains de l'Europe, ou de ceux plus lointains encore de l'Asie.

Tout, dans le voisinage de New-York, a une apparence de vie et de gaité. La pureté de l'air, la sérénité du ciel, la multitude des navires qui sillonnent la baie dans toutes les

(1) Rivière d'Angleterre sur laquelle est située Liverpool.

directions , soit pour gagner la haute mer , soit pour remonter la rivière d'Hudson , et cette forêt de mâts qui borde les quais à l'entrée de la rivière de l'Est , tous ces objets , et jusqu'à l'air que vous respirez , raniment vos esprits , et redoublent votre attachement pour la vie et votre affection pour vos semblables. Nous approchâmes de ces charmans rivages par un soleil excessivement ardent ; mais l'air , quoique d'une température plus élevée que je ne l'avais jamais éprouvé , était si dégagé de vapeurs , que je m'imaginai que c'était la première fois de ma vie que je respirais librement ; je ne sentis plus aucune faiblesse de poumons , et , jusqu'à présent , rien ne m'a fait ressouvenir que j'eusse jamais souffert de cette incommodité.

La plupart des maisons dont on aperçoit les murailles blanches à travers des groupes d'arbres qui bordent les rives pittoresques de la baie de New-York , ont probablement été bâties depuis que vous avez quitté le pays. Quand nous entrâmes dans cette baie , la brise qui poussait notre navire était si légère , que je pus admirer à loisir les riantes habitations qui couvraient l'île de Staten et l'île Longue (1). On ne voit point là de

(1) *Long-Island.*

grandes propriétés, de ces vastes domaines qui couvrent plusieurs lieues carrées de terrain, mais des milliers de petites *villas* (1), ou de jolies fermes dont l'aspect annonce la résidence du citoyen aisé ou du cultivateur du sol.

Je ne dois pas omettre une autre circonstance qui me parut un signe de l'aisance du peuple de ce pays. Tandis que notre navire s'avançait lentement vers la ville que nous venions de découvrir sur le bord éloigné de la belle nappe d'eau qui se déploya devant nous, ~~en doublant les Narrows,~~ d'innombrables embarcations, conduites par ~~d'habiles rameurs,~~ vinrent de tous les points du rivage nous entourer, et nous saluer du cri : *All-well?* (Tout va-t-il bien?); un dialogue suivait ordinairement cette question et commençait par un échange de congratulations amicales entre les gens qui montaient les embarcations, et les divers habitans de notre navire. D'un côté, l'on s'informait de la longueur de notre traversée, des vents et du temps que nous avons eus, et des dernières nouvelles d'Europe; de l'autre, on demandait quel était l'état sani-

(1) Nom donné aux maisons de plaisance en Italie, comme la *villa Borghese*, la *villa d'Este*, etc.

taire de la ville , si la saison était belle , la récolte abondante , et une infinité de choses intéressantes pour des hommes qui reviennent de contrées éloignées de leur pays natal. En terminant ce colloque , les marins des canots demandaient si quelqu'un des passagers souhaitait qu'on le mît à terre sur-le-champ ; mais cette demande était toujours faite d'un ton qui annonçait plutôt l'envie de rendre un service que le désir d'obtenir de l'occupation. Ces barques avaient quelque chose de pittoresque et d'étrange à la fois dans leur aspect. Longues et étroites, elles fendaient l'eau avec une étonnante vélocité. Les rameurs grands et minces , mais nerveux et agiles qui les faisaient voguer , étaient vêtus à la légère , ainsi qu'il convient de l'être dans un pays chaud. Le collet de leur chemise était ouvert et rabattu sur leurs épaules , et des chapeaux de paille ou de jonc , à larges bords , ombrageaient leurs figures hâlées. Leurs physionomies me parurent singulièrement expressives et spirituelles. Des yeux gris et perçans qui brillaient sous des sourcils épais et proéminens , des traits assez réguliers et un teint dont la couleur contrastait avec la blancheur éblouissante de leurs vêtemens : telle était leur apparence en général. Je remarquai en outre qu'ils

parlaient tous l'anglais avec une prononciation exacte et un bon accent; j'avais déjà observé la même chose parmi l'équipage de l'*Amity*.

Nous arrivâmes près de la ville au coucher du soleil. L'impression que fit sur moi son aspect, ne s'effacera pas de long-temps de ma mémoire. En contournant lentement la pointe formée par le confluent de la rivière d'Hudson avec ce qu'on appelle la rivière de l'Est, quoique ce soit, à proprement parler, un petit bras de mer, nous admirâmes le superbe panorama qui se déployait autour de nous. En face, était la batterie avec ses belles promenades couvertes d'une foule de personnes élégamment vêtues, qu'on apercevait se mouvant à travers le feuillage, ou qui se pressaient sur le bord de la mer pour voir arriver notre navire. Sur le second plan, on découvrait des maisons peintes avec goût, et la cime des peupliers qui s'élevaient au-dessus des toits, et marquaient la direction des rues. A partir de la pointe, la ville s'étendait en forme de triangle, dont la batterie formait le sommet. A gauche, l'on voyait le large chenal de la rivière d'Hudson, et la côte pittoresque de Jersey parsemée d'abord de villages et de maisons de

plaisance ; ensuite , présentant des falaises escarpées couvertes de bois , et enfin , n'offrant plus qu'une muraille de rochers arides. Sur la droite , serpentaient les eaux de la rivière de l'Est , bordées par les hauteurs boisées de Brooklyn , et les sites variés du rivage de l'île Longue , et de l'autre , par des quais et des magasins qu'on avait peine à discerner à travers la forêt de mâts qui se prolongeait à perte de vue. En arrière , nous avions la vaste étendue de la baie couverte d'îlots couronnés de forts sur lesquels flottait le pavillon national des Etats-Unis. Cette vue était ravissante , et nous partageâmes presque l'enthousiasme de nos compagnons de voyage , lorsqu'en saluant leur ville natale , ils la proclamèrent la plus belle qui existât dans le monde.

Au moment où nous approchâmes le quai , il s'éleva une espèce de petit tumulte occasionné par le déplacement des navires qui se trouvaient entre le nôtre et la cale. Quantité de matelots agiles montèrent sur les vergues et dans le gréement des bâtimens qui nous environnaient , et nous aidèrent à nous frayer un passage sans en heurter ni accrocher aucun ; mais alors , et après que le navire eut été amarré , il ne fut point abordé , et nous , as-

saillis par cette foule de mendiants qui, en Angleterre, viennent demander de l'ouvrage par charité, ou la charité pour l'amour de Dieu. Toutefois, nous ne manquâmes pas d'assistance de la part des habitans qui couvraient le quai. Les uns posaient des planches pour aider les passagers à descendre à terre ; les autres leur donnaient la main pour soutenir leur marche chancelante ; d'autres enfin se chargeaient de leurs paquets et de leurs portemanteaux, et cent visages étrangers, et cent voix inconnues, nous témoignaient que nous étions les bien-venus sur cette terre de la liberté. Quoique vêtus de leurs habits de travail, ces hommes, par leur air et leurs manières, annonçaient plutôt l'intention de nous faire des politesses, que de nous rendre des services qui exigeassent quelque salaire, et nous vîmes clairement qu'un *je vous remercie* était tout ce que nous pouvions leur offrir en retour.

Aussitôt débarquées, nous nous fîmes conduire à un hôtel qui nous avait été recommandé. Nous y fûmes parfaitement accueillies par une jeune personne vive et prévenante, sœur de la maîtresse de la maison. Pendant que nous prenions une légère collation, et que nous nous entretenions avec notre aimable hô-

tesse, un certain son qui n'avait cessé de retentir à nos oreilles depuis que nous avions quitté le fracas du quai, attira toute notre attention. Je me rappelai ce que vous m'aviez raconté du coassement extraordinaire des grenouilles, et de la surprise qu'il vous avait causée en remontant la Delaware. Cependant le son que nous entendions ne répondait pas du tout à l'idée que je m'étais formée d'un concert de grenouilles. Mille voix inconnues répétaient autour de moi : *Tic-a-ti-tic, tic-a-ti-tac*. Je pensai d'abord que j'avais ce son dans la tête par un effet de l'étourdissement produit par le passage subit du navire sur la terre ferme. Cependant je ne tardai pas à me convaincre de sa réalité, et, interrompant le discours de notre hôtesse, je me mis involontairement à répéter : *tic-a-ti-tic, tic-a-ti-tac*. « Je suppose, ajoutai-je, que ce sont des » grenouilles que j'entends ? » — « Des grenouilles ! où donc, répondit la jeune dame ? » — « Je ne sais, repris-je, mais il y en a » quelque part. » — « Pas ici, je vous assure. » — « Quel est donc, je vous prie, le » bruit que j'entends ? » — « Je n'en entends » aucun. » Si ma compagne ne fût pas venue à mon secours, j'eusse conçu des craintes sé-

rieuses sur l'état de mes facultés mentales ; mais, appuyée par elle, je soutins que j'entendais bien certainement un bruit tout-à-fait extraordinaire pour mes oreilles. Notre sémillante hôtesse se mit de nouveau à écouter, et dit : « Je n'entends rien..., à moins que ce ne soient » les *catty-dids* (1). » — « Les *catty-dids*, qu'est-ce que c'est que cela ? » Je ne vous répéterai pas la description qu'on me fit de ces animaux ; vous retrouverez probablement en eux d'anciennes connaissances, bien que je ne me souviennne pas que vous me les ayez cités parmi les mille insectes bruyans de ce pays (2). Leur cri singulier, celui plus bref de la rainette, le chant monotone et continu du grillon, et le bourdonnement d'une foule d'autres petites bêtes ailées, forment, dans cette saison, un bruit étourdissant pour quiconque n'est pas

(1) Nous n'avons pu deviner le nom de ces animaux. Il est même probable que celui par lequel on les désigne ici, n'étant qu'un nom vulgaire, ne se trouve dans aucun ouvrage d'Histoire naturelle.

(Note du traducteur.)

(2) J'ai eu depuis occasion d'examiner un de ces insectes. Il était un peu plus gros qu'une cigale, et d'un vert encore plus vif. Les *catty-dids* ne font aucun mal, et sont, en somme, de très délicates créatures.

habitué à l'entendre. Nous commençons déjà à nous y accoutumer, et je ne doute pas que bientôt nous ne soyons dans le cas de dire à un étranger étonné, ce que nous dit la jeune Américaine : *Je n'entends rien.*

LETTRE II.

Aspect général de la ville de New-York et de ses environs.

New-York, octobre 1818.

Nous avons quitté notre première résidence pour venir loger dans une maison plus tranquille, située à l'entrée de Broad-way. Vous devez vous rappeler cette belle rue, et vous la reconnâtriez encore, quoiqu'elle ait acquis le double de la longueur qu'elle avait de votre temps. Notre nouvel hôtel s'est rempli d'une manière étonnante depuis que nous y sommes entrées, et quand nous n'avons pas d'invitation pour dîner ailleurs, nous trouvons à la table d'hôte une société très agréable. La mode adoptée ici de manger dans les hôtels, offre de grands avantages aux étrangers qui désirent établir des relations avec les gens du pays, et

observer les mœurs et les coutumes nationales. Depuis le peu de jours que nous habitons cette maison, nous nous sommes rencontrées avec une plus grande variété de personnes de toutes les parties de l'Union, que nous n'en eussions vu en visitant plusieurs mois de suite la moitié des maisons particulières de la ville. Des familles appartenant aux états de l'Est, et des hommes du Midi et de l'Ouest se sont successivement remplacés à notre table, et nous ont invitées à aller visiter leurs diverses résidences, avec un empressement qui ne nous permit pas de douter de la sincérité de leurs offres. Nous avons été particulièrement frappées des manières aimables des habitans de la Caroline, et de l'air décidé, mais adouci par une simplicité républicaine, de plusieurs colons des nouveaux établissemens de l'Ouest. Nous avons appris, de la bouche de ces spirituels étrangers, quantité de faits curieux qui montrent les immenses et rapides progrès de ce pays dans tous les genres, progrès qui le font ressembler à un théâtre où la scène et les acteurs changent à tout instant. Un Américain encore jeune m'assura avoir vu le vaste territoire qui forme aujourd'hui l'état florissant de l'Ohio, complètement désert, ou du moins n'ayant pour habitans que

le chasseur et sa proie. Là, où vingt ans auparavant il n'avait trouvé qu'une vaste forêt presque impénétrable, il venait de voir de riantes campagnes parsemées de fermes, de villages, et même de villes, et peuplées d'hommes vivant sous un gouvernement bien organisé et des lois justes et sages. « J'avais bien entendu parler de toutes ces choses, me dit-il, et je savais qu'elles existaient; cependant, lorsque je les vis de mes propres yeux, je me sentis dans l'état d'un homme qui se réveillerait après avoir dormi pendant plusieurs siècles, et qui trouverait la terre couverte d'états et d'empires dont il n'avait jamais entendu prononcer les noms. »

Beaucoup de changemens ont eu lieu dans la ville et l'île de New-York depuis que vous ne les avez vues. Quantité de rues ont été ajoutées à la première; quant à l'autre, on a beaucoup travaillé, et l'on travaille encore à en dessécher et niveler le terrain, ce qui l'a considérablement embellie, quoique je trouve qu'on pousse la dernière opération un peu trop loin. J'ai ouï dire que les citoyens de Paris avaient donné naguère aux rues étroites de cette antique capitale le nom de *rues aristocrates*, et avec beaucoup de raison, puisque les piétons

n'y pouvaient circuler qu'au péril de leur vie, et risquaient à chaque instant d'y être écrasés par les carrosses de l'aristocratie. Par opposition, les rues de New-York pourraient justement être nommées *rues démocrates*. Non-seulement des trottoirs élevés mettent le piéton à l'abri des voitures, mais encore les plus petites inégalités de terrain sont aplanies avec un soin extrême, et qui ne laisse pas que d'être dispendieux.

J'ai souvent admiré avec quelle adresse on établit de nouvelles fondations sous une maison de briques, assez solide, afin de l'exhausser, et de lui conserver l'élévation qu'elle avait primitivement au-dessus de la chaussée, après que celle-ci a été remblayée; c'est déjà beaucoup d'avoir vu ceci; mais ce n'est rien, quand je pense que je n'ai pas encore eu occasion de voir une maison en voyage. On m'assure que cela se voit encore, mais très rarement sans doute, parce que l'usage, presque général dans toutes les principales villes des Etats-Unis, de bâtir les édifices en briques, et les perfectionnemens apportés à la construction des maisons en bois dans les petites villes et dans les campagnes, doivent avoir rendu la méthode de voyager *in domo*, et de changer

de voisinage, sans déranger ses dieux pénates, beaucoup moins praticable. Ma confiance dans la véracité de la personne qui me donna ces détails, fut justifiée par des preuves : elle me montra, vers l'une des extrémités de la ville, une maison à deux étages, avec des cheminées en briques et de bons murs en charpente, qui avait subi une translation d'un quart de mille, pour venir prendre place dans l'alignement d'une rue grande et très fréquentée.

Quelque agréable que soit l'aspect général de cette ville, et en dépit de l'air d'aisance et même d'opulence qu'elle offre de toutes parts, un Européen pourrait être tenté de dire que si la nature a tout fait pour elle, l'art n'a encore fait que bien peu de choses, j'entends pour l'ornier. Excepte la maison - de - ville, on ne trouve pas un édifice public digne d'être cité ; mais, en revanche, et cela vaut beaucoup mieux, à mon avis, on voit des rues entières garnies de maisons particulières, souvent élégantes et toujours commodes. De quelque côté que vous tourniez vos pas, l'industrie heureuse semble y avoir fixé sa demeure. On ne rencontre point de ces ruelles obscures dont l'atmosphère épaisse, affectant désagréablement l'odorat et les poumons, annonce la présence d'une population

exubérante et misérable ; point de ces mesures en ruines , dont les greniers ouverts à tous les élémens , et les caves sombres et humides , renferment entassées les victimes de l'infortune et du vice , que la détresse pousse au désespoir avant de leur ouvrir la tombe.

Je ne vous fatiguerai pas par le détail des excursions que j'ai faites dans les campagnes environnantes. Nous avons visité avec plaisir les belles fermes de *Long-Island* et celles de l'état de Jersey , voisin de celui-ci. Les sites sont partout agréablement variés : partout on trouve de jolies collines , séparées par de fraîches vallées qu'arrosent des ruisseaux et des rivières dont les eaux limpides réfléchissent l'image des maisons et des arbres qui bordent leurs rives. Ces maisons , que la blancheur éblouissante de leurs murailles fait apercevoir à une très grande distance , sont en général basses , couvertes d'une toiture qui s'avance en manière de portique , et ombragées de saules pleureurs , arbres exotiques , mais auxquels le sol et le climat paraissent on ne peut plus favorables ; on en plante beaucoup à cause de la rapidité de leur croissance , de l'épaisseur de leur feuillage , et parce que ce sont les premiers arbres qui bourgeonnent , et les derniers à se dépouiller de

leurs feuilles. Je n'approuve pas autant la culture non moins générale du peuplier d'Italie. Cet arbre n'a rien qui le recommande, si ce n'est sa croissance rapide; et c'est bien à lui qu'on peut appliquer le vieux proverbe : *Mauvaise herbe croît promptement*. On doit être d'autant plus disposé à se récrier contre l'emploi de ce vil étranger, que tous les arbres indigènes sont d'une rare beauté, et les nobles enfans des forêts américaines ne devraient pas être négligés sous prétexte de la lenteur avec laquelle ils croissent : c'est en effet une excuse mal fondée; car, dans ce climat et sur ce sol presque vierge encore, la végétation est si active, que, dans très peu d'années, un homme peut s'asseoir à l'ombre du chêne qu'il a planté de ses propres mains.

Il y a, mais en bien petit nombre, des habitations splendides, éparses sur les rives de l'Ile-Longue. Vous savez combien ces rives sont pittoresques; d'un côté, elles sont baignées par les eaux de la majestueuse rivière d'Hudson, et, dans tout le reste de leur contour, par celles du bras de mer nommé rivière de l'Est. Je ne sais si vous avez navigué sur ce singulier canal; les tournans ou gouffres d'*Hell-gate* (1) sont franchis, au moment de la

(1) *Porte ou trou d'enfer.*

pleine mer, par les navires à voiles sans beaucoup de danger, et par les bateaux à vapeur, sans aucun risque, à tous les états de la marée. Ces énormes léviathans dirigent leur course assurée dans l'étroit chenal, situé entre les deux tournans qui bouillonnent, l'un à droite et l'autre à gauche, et que l'on a nommés *la grande* et *la petite chaudière*. Durant la guerre de la révolution, une grosse frégate anglaise, chargée d'argent monnoyé, voulant gagner New-York sans que les forces navales américaines l'aperçussent, tenta de franchir ce dangereux passage, sans être guidée par un pilote expérimenté ; maîtrisée par un de ces courans qui sillonnent le canal dans toutes les directions, elle fut entraînée, par une force irrésistible, dans le plus grand des deux gouffres, et engloutie en un instant.

Les résidences d'été de quelques riches habitans de la ville dominant ces ondes agitées et mugissantes, et présentent un charmant aspect, vues du milieu du canal. En parcourant l'île de New-York, je me suis rappelé à chaque pas ce qu'on m'avait dit, qu'elle ne contenait guère d'arbres plus anciens que l'indépendance du pays. On me montra une demi-douzaine de vieux troncs, échappés par un hasard étrange à la hache des soldats anglais, et dont la verte couronne plane

encore sur une terre que la liberté a régénérée (1). Quand on regarde les arbres qui ombragent les maisons ou qui bordent le rivage, et que l'on songe que les plus âgés d'entre eux ont pris naissance avec l'indépendance des Etats-Unis, on est vivement frappé de la richesse et de l'énergie qu'on aperçoit régner autour de soi ; et, pensant aux rapides progrès qu'ont faits ces états, qui du rang de colonies, se sont en moins d'un demi-siècle élevés à celui des plus puissans empires, on ne peut s'empêcher d'invoker le nom de la liberté, sous les auspices de laquelle toutes ces merveilles ont été opérées.

(1) Les Anglais, bloqués dans leur dernière forteresse, la ville et l'île de New-York souffrirent beaucoup du manque de combustible. Ils avaient si complètement déboisé l'île, que, lors de l'évacuation, on n'eût pu y trouver un seul arbre de quelque dimension que ce fût, excepté les cinq ou six mentionnés dans le texte.

LETTRE III.

Mœurs de la classe ouvrière. — Anecdotes.

New-York, novembre 1818.

Vous vous étonnez peut-être que je n'aie encore rien dit de la rudesse et de l'incivilité de ce que l'on appelle chez nous la basse classe, ou la classe pauvre, mais que je ne sais comment nommer ici, où il me semble qu'il n'y a ni pauvres, ni gens mal élevés. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent me porte à différer de ces auteurs de *Voyages aux Etats-Unis* dont nos journaux se font les échos, et qui se plaignent qu'on est ici coudoyé dans les rues, regardé de travers dans les maisons et mal à l'aise partout. Je dois dire que je n'ai trouvé personne, pas même les domestiques, classe particulièrement décriée par nos *grondeurs*, qui m'ait paru révéche ou impertinent. Il est vrai qu'ici les gens

qui vous servent ne lisent pas vos désirs dans vos yeux ; mais je ne les ai jamais vus manquer à les satisfaire, et cela de la manière la plus obligeante, quand votre bouche les a exprimés. La seule exception que je pourrais citer n'a pas été observée par moi, mais est venue indirectement à ma connaissance. Un jeune officier anglais, en route pour le Canada, logea, il y a très peu de temps, dans un hôtel de cette ville. Le lendemain de son arrivée, il descendit de son appartement, la figure toute décomposée et les yeux étincelans de colère, et s'adressant à la maîtresse de la maison, il lui dit que son domestique était un drôle très insolent. Tout ce qu'on put apprendre de la bouche du *gentleman* en courroux, fut, qu'à son lever, le domestique ne lui avait point apporté d'eau chaude. « Je l'appelai, dit-il, et je lui demandai » comment il voulait que je me fisse la barbe, » sur quoi il tourna les talons et ne reparut » plus. » La dame témoigna beaucoup de regret de ce qui venait d'arriver, ajoutant toutefois que jamais cet homme ne lui avait paru insolent, et qu'on ne s'était pas encore plaint de lui ; mais que s'il avait changé de ton et de manières, elle allait le renvoyer sur-le-champ. Elle le fit venir devant elle, et, en présence

de son accusateur ; elle le tança vertement. Il écouta cette semonce avec un calme admirable ; mais enfin la dame lui ayant demandé : « John, pourquoi n'avez vous pas apporté d'eau » chaude à monsieur ? » il répondit : « Parce » que je ne suis pas accoutumé à répondre au » nom de damné coquin, » et il quitta la salle avec un air de gravité tout-à-fait stoïque. Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'en éclaircissant la chose, il fut reconnu que le hautain militaire avait en effet gratifié John de ce titre sonore de damné coquin.

Peu de jours après mon arrivée ici, je m'avisai d'un singulier expédient pour sonder le caractère des citoyens de New-York. Je me rendais seule et à pied chez une de mes amies qui habitait un quartier assez éloigné, il est vrai ; mais je dois avouer que je n'étais nullement embarrassée pour trouver mon chemin. Cependant je rencontrai un homme qu'à son extérieur je jugeai être un maçon ; je l'accostai, en lui demandant : « Mon ami, pourriez-vous » m'indiquer telle rue ? » Il s'arrêta et m'expliqua dans le plus grand détail la route que je devais suivre, avec les tours et détours que j'aurais à faire ; puis, tout d'un coup il eut l'air de se raviser, et dit : « Je vois que vous êtes étran-

» gère , et comme je n'ai rien de bien pressé à » faire , je puis vous conduire. » Je lui fis tous les remerciemens que méritait son offre obligeante , mais je refusai de l'accepter , en l'assurant que les renseignemens qu'il venait de me donner pourraient me suffire. Un peu plus loin , je me croisai avec une femme qui allait traverser la rue. Elle avait l'air d'une servante , et le panier de provisions qu'elle portait , annonçait qu'elle revenait du marché. Je lui adressai la même question que j'avais faite au maçon. Elle se retourna et , comme lui , se mit à m'indiquer mon chemin de la voix et du geste ; comme lui encore , elle s'interrompit pour me dire : « Mais peut-être , vous êtes étrangère ? » — « C'est » vrai , répondis-je. » — « Eh bien , reprit-elle , » attendez un moment. » En disant ces mots , elle traversa la chaussée et posa son panier sur une large pierre qui formait le seuil d'une boutique ; elle me rejoignit ensuite et me dit : « Je » vais aller avec vous jusqu'au bout de la rue , » et de là je pourrai mieux vous montrer votre » route. » — « Mais , votre panier ? » — « Il » restera là où il est. » — « Personne n'y tou- » chera ? » — « Non , sans doute. » — « New-York » est donc une ville bien honnête ? » — « Assez » honnête pour cela. » Je laissai cette brave

femme m'accompagner jusqu'à l'endroit où je devais changer de direction, car j'étais curieuse de voir si le panier *resterait là*, comme elle l'avait dit. Nous nous en allâmes, et quand nous fûmes parvenues à l'angle de la rue, elle me répéta ses premières indications et me souhaita le bonjour. Je la suivis de l'œil à travers la foule des passans, et bientôt je la vis traverser la rue avec son panier au bras. Vous pensez peut-être que j'avais suffisamment éprouvé le bon naturel des habitans de New-York; cependant je voulus faire encore une expérience. J'entrai dans une boutique, je n'y trouvai qu'un homme assis au comptoir et occupé à lire un journal. A ma question : « Pourriez-vous m'indiquer.... » il se leva, et s'avancant jusque hors de la porte, il m'expliqua ce que je lui demandais; mais craignant que je ne l'eusse pas bien compris, il fut chercher un plan de la ville, l'étendit sur le comptoir, et, avec son doigt, me traça la route que j'avais à suivre. Je le remerciai, et je partis disposée, d'après tout ce qui venait de m'arriver, à déclarer New-York une ville aussi polie qu'aucune des villes de l'Angleterre, et peut-être un peu plus honnête; car, en songeant au panier de provisions, je ne pus m'empêcher de penser qu'il ne fût pas demeuré ainsi sur le

pavé d'une ville anglaise, ou plutôt je jugeai qu'une femme douée de son bon sens ne se serait jamais avisée de le laisser là.

C'est une chose vraiment intéressante que d'entendre un américain intelligent raisonner sur la situation et les ressources de son pays. Je ne parle pas de l'homme qu'on rencontre dans la société, mais de celui qui gagne sa vie, la bêche ou la scie à la main. Je n'ai jamais tenu conversation avec un individu qui n'ait pu me citer quelque fait concernant l'histoire, les institutions de son pays, avec autant de précision qu'un écolier sortant de dessus les bancs répondrait à une question sur les lois de Lycurgue ou la guerre du Péloponèse.

J'adressai dernièrement quelques demandes à un fermier que je trouvai sur un bateau à vapeur. Ses réponses me confondirent. En peu de mots il se trouva avoir fait la description géographique, statistique et commerciale de son pays, avec autant d'exactitude que s'il eût eu devant lui la carte de tous les états et le tableau général des produits du sol, ainsi que celui des importations et des exportations. Enfin il me parut connaître aussi bien les affaires générales de l'Union, que les détails d'exploitation de sa petite ferme.

Au premier abord, l'étranger sourit de pitié, quand il voit comment un artisan ou un laboureur américain parle du premier magistrat et des législateurs de la république, et semble se flatter d'avoir pris part aux mesures qu'ils ont adoptées ; mais, après avoir observé et réfléchi, s'il est tenté de sourire, c'est d'avoir taxé de présomption l'homme qui prononce sur le mérite de législateurs dont il a étudié le caractère, et qui se fait honneur de leurs mesures après avoir contribué par son vote libre à leur élection ; ou qui décide une question d'intérêt public, qu'il entend parfaitement, parce qu'il l'a murement examinée. J'ai remarqué que les Américains ont coutume de s'exprimer ainsi : *Notre président a fait cela, nous avons passé tel bill, ou nous prendrons telles dispositions, etc.* En un mot, je ne connais pas de peuple qui s'identifie autant qu'eux avec leur gouvernement. Ils semblent dire : *Il nous appartient ; nous l'avons créé et nous le soutenons ; il existe pour nous protéger et nous servir ; tant qu'il remplira le but pour lequel nous l'avons institué, il sera solide, et rien ne pourra l'ébranler.* Si je puis m'en rapporter au dire général des amis que j'ai dans ce pays, ainsi qu'à mes propres observations, il n'existe plus que

de faibles restes de ce violent esprit de parti qui divisait la société à la fin de la guerre de l'indépendance, et dont les effets vous parurent si désagréables pendant votre court séjour dans ce pays. Cette circonstance parle bien haut en faveur du bon sens du peuple américain et de la sagesse de ses institutions ; et ce n'est pas sans admiration qu'on voit une génération survivre aux orages excités par le choc des passions, des intérêts et des opinions, au milieu d'une grande révolution nationale.

Je fis, il y a peu de jours, une excursion nautique, et je traversai la rivière du Nord dans un de ces sloops excellens marcheurs qu'on trouve ici en si grande quantité. Vers l'une des extrémités de ce petit bâtiment, se trouvait un homme dont l'extérieur m'intéressa ; son costume était celui d'un simple fermier. Sa chevelure argentée et son visage profondément sillonné, annonçaient qu'il approchait du dernier gîte de tous les voyageurs humains ; mais l'expression douce et calme de sa physionomie indiquait en même temps, qu'il en approchait sans inquiétude. Je liai conversation avec lui. J'appris que c'était un fermier de l'état de Jersey, qui se souvenait de la déclaration d'indépendance,

et qui s'était armé pour la soutenir. Il se rappelait la première apparition de l'ouvrage intitulé : *le Sens commun* (1), et la commotion électrique qu'il produisit dans tous le pays. Il n'avait pas oublié non plus les chances variées de la guerre, les espérances, les craintes et les réjouissances auxquelles se livrait tour à tour le peuple. « Je me souviens de tout cela , disait-il , » comme si c'était hier. J'ai pu voir mon pays » établi en possession de ses droits, sa population triplée , et toutes les factions qui le » divisaient , à jamais éteintes ; je pense , ajouta » le bon vieillard en souriant , que j'ai assez » vécu. » Je me sentis un peu affectée quand il me fit ses adieux. Ses discours avaient naturellement fixé mon attention , ce que , peut-être aussi naturellement , il avait remarqué avec plaisir. Lorsque le sloop toucha le rivage , il m'adressa ces paroles : « Vous êtes étrangère , à ce » que j'ai vu ; je souhaite que vous deveniez bien- » tôt citoyenne de notre pays , car je vous crois » digne de l'être. » Le vieux patriote entendait me faire un compliment , et je vous assure que je l'ai reçu comme tel.

J'ai visité , avec le plus vif intérêt , la petite

(1) Ouvrage de Thomas Payne.



villa que vous avez autrefois habitée. Nous descendîmes le sentier encore sauvage et rocailleux comme lorsque vous le suiviez, et nous arrivâmes devant la porte au moment où le soleil se couchait derrière les falaises de la côte de Jersey. Je pensai que vous aviez contemplé ce spectacle du lieu même où je me trouvais. Je ne puis vous dire combien ce souvenir m'attrista. Si j'eusse été seule, je me serais assise là, malgré le froid qui règne d'ordinaire par une soirée de novembre, et j'aurais moralisé avec Jacques (1) pendant une bonne heure. Vous connaissez les lieux ; mais vous vous les figurez sans doute habités par de bons amis, occupés à les embellir et à y exercer cette aimable hospitalité que vous y reçûtes vous-même : nous les avons trouvés déserts. La maison inhabitée depuis long-temps, tombe peu à peu en ruines ; les barrières ont été détruites, les haies abattues, et les arbustes abandonnés à leur croissance naturelle. Joignez à ce triste aspect le bruit de nos pas sur les feuilles mortes, qui déjà couvrent la terre ; la saison, l'heure, tout contribua à nourrir mes sombres pensées,

(1) Allusion à un passage de Shakespear.

et à me faire sentir plus vivement combien est faible le lien qui nous attache à ce monde inconstant , à ses biens et à ses maux , à ses joies et à ses douleurs.

Je finirais cette lettre par quelques réflexions plus gaies , si le navire qui doit vous la porter n'était sur le point de mettre à la voile. L'automne se prolonge encore pour nous , ou plutôt nous sommes ramenés en juillet , par ce qu'on appelle l'été indien. Adieu.

LETTRE IV.

Air et manières des jeunes femmes. — Ton de la société. — Réception faite aux étrangers.

New-York , février 1819.

JUSQU'À présent je ne vous ai entretenu que de nos amis intimes , et je vous ai dit peu de choses sur le ton général de la société dans cette ville. J'ai senti qu'une étrangère ne devait pas se hâter d'émettre une opinion sur cette matière , et d'ailleurs les rigueurs de la saison (quoiqu'on m'assure que l'hiver est très doux cette année) m'ont retenue prisonnière pendant quelque temps.

Bien que les objets qui m'entourent aient aujourd'hui perdu le charme de la nouveauté , ils ont néanmoins conservé cet air riant que j'ai mentionné dans mes premières lettres. Quoi-

que l'atmosphère, de brûlante qu'elle était, soit devenue glaciale, le ciel est toujours aussi serein, et le pavé est encore foulé par une multitude de jeunes gens sémillans et de femmes élégantes, bien qu'il soit tapissé d'une éblouissante couche de neige. Broad-Way, le rendez-vous de la jeunesse gaie et folâtre, semble, par une de ces belles et froides matinées, couvert d'un essaim de brillans papillons. Les femmes surtout s'y montrent en grand nombre. Je tremble quelquefois pour ces jolies créatures (et véritablement elles sont très jolies), quand je les vois s'exposer à la bise piquante de février, avec un costume plus fait pour un hiver d'Italie, que pour une saison qui, malgré sa douceur inaccoutumée, me paraît approcher beaucoup d'un hiver de Norwége. En dépit de cette imprudence, les rhumes ne semblent pas être ici une maladie nationale comme en Angleterre, au dire de certain Français. Ceci est d'autant plus extraordinaire, que la consomption et la phthisie, maladies qui affectent les organes de la respiration, sont très communes, et peuvent être généralement attribuées à quelque imprudence, comme de revenir d'un bal en traîneau découvert, ou de marcher sur la neige avec des souliers très minces.



Je crois avoir déjà parlé de la beauté des jeunes femmes de cette ville ; je devrais presque dire des jeunes filles , car cette beauté est communément sur son déclin à vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Avant cet âge , le teint des femmes est en général charmant ; le rouge et le blanc sont si délicatement mélangés sur leurs joues , qu'on dirait qu'elles n'ont jamais été exposées au souffle d'un vent plus impétueux que le doux zéphir qui fait éclore les roses et les lis ; leurs traits petits et réguliers semblent modelés par les doigts des fées , et leurs physiologies sont aussi vives et aussi riantes que si jamais aucune pensée triste ou inquiète n'avait obscurci l'âme dont elles sont le miroir. C'est vraiment une chose affligeante de voir le soleil , jaloux de ces attraits délicats , les flétrir sitôt ; et ce qui cause peut-être encore plus de peine , c'est de penser que les soins d'une famille bannissent aussi promptement de leur cœur une aimable insouciance et une folle gaieté , pour leur enseigner que la vie n'est pas une scène continuelle de plaisirs , mais un tissu de peines , d'inquiétudes et de trompeuses espérances. Les avantages résultant des mariages précoces sont si réels , et le pays où ils sont licites est dans un état si prospère et si digne d'envie , sous

le rapport des mœurs et de la félicité publique, que je rougis presque de citer les objections qu'un observateur superficiel pourrait faire contre un usage d'où dérive un état de choses si heureux. Les Américains des deux sexes se marient pour la plupart avant l'âge de vingt-deux ans, et même il est ordinaire de voir une jeune personne de dix-huit ans épouse et mère. Il serait sans doute possible, avant cet âge, sinon de donner aux filles le goût de l'étude, au moins d'enrichir leur esprit de notions générales et de connaissances utiles, afin de les rendre propres à devenir non-seulement de bonnes mères, mais encore des guides éclairés pour leurs enfans.

Les hommes dans tous les pays ont nécessairement de plus grandes facilités que les femmes pour s'instruire, surtout dans la meilleure des écoles, le monde. Je n'entends pas parler de ce qu'on nomme le grand monde, mais des réunions des diverses classes de la société, où la jeunesse perd sa présomption, et le préjugé son empire; où la connaissance de nous-mêmes s'obtient par la nécessité de mesurer notre esprit avec celui des autres; ce qui nous fait découvrir le peu de profondeur de nos connaissances et le manque de solidité de nos opinions.

Dans ce pays , où tout homme est appelé à étudier les institutions nationales et à examiner non - seulement les mesures , mais encore les principes du gouvernement , ce sont les lois elles-mêmes qui l'instruisent ; et , dans l'exercice de ses droits et de ses devoirs de citoyen , il devient , suivant ses dispositions , plus ou moins habile politique , plus ou moins bon philosophe. Son éducation se prolonge par conséquent pendant tout le cours de sa vie ; et , quand même il ne pourrait jamais devenir familier avec les sciences abstraites ou les belles-lettres , la masse des connaissances utiles s'accroît journellement dans sa tête , son jugement s'exerce sans cesse , et son esprit prend par degrés l'habitude de l'observation et de la réflexion.

Jusqu'ici l'éducation des femmes n'a été que légèrement soignée ; elles se marient lorsqu'elles ne connaissent encore de la vie que les amusemens et les plaisirs frivoles ; et , dès ce moment , absorbées par les soins du ménage et la tâche d'élever leurs enfans , elles n'ont que bien peu de ces occasions qui s'offrent à leurs époux pour perfectionner leur raison et orner leur esprit. Les progrès étonnans que la nation américaine fait depuis vingt ans , non-

seulement en force et en richesse, mais encore dans la culture du vaste champ de l'intelligence, seront considérablement accélérés quand l'éducation des femmes sera devenue une affaire nationale comme celle de l'autre sexe, et quand on leur apprendra non-seulement à goûter, mais encore à apprécier les avantages extraordinaires qui déjà font de leur patrie le plus heureux de tous les pays du monde. Le nombre des écoles et collèges établis dans toute l'Union pour l'éducation des garçons est véritablement étonnant.

Votre ancien et célèbre ami, le docteur Rush, de Philadelphie, dit, dans son *Essai sur le mode d'éducation propre à une république* : « Je suis persuadé qu'il faut que nos femmes concourent à tous nos plans d'éducation pour les jeunes gens, ou bien il n'y a pas de lois qui puissent rendre ces plans efficaces. Afin que nos femmes deviennent propres à remplir ce but, il faudrait non-seulement les instruire dans les branches ordinaires de l'éducation destinée à leur sexe, mais encore leur enseigner les principes du gouvernement ; des idées de liberté et des notions sur les obligations qu'impose le patriotisme, devraient aussi leur être inculquées. » Quant à présent, il me paraît que

les femmes américaines sont aussi ignorantes sur quelques-uns de ces points, que les hommes le sont peu. Elles aiment leur pays et s'en font gloire parce que c'est leur pays ; leurs époux l'aiment et s'en glorifient parce qu'il est libre et bien gouverné. Peut-être, lorsque le patriotisme des deux sexes deviendra également éclairé, le caractère national sera-t-il encore plus prononcé qu'il ne l'est aujourd'hui. Une race nouvelle, élevée sous les yeux vigilans de mères sages et instruites, et suçant, pour ainsi dire, avec le lait, des sentimens de liberté et de patriotisme, pourra montrer dans l'âge mûr une élévation de sentimens qu'on ne saurait aujourd'hui prédire à aucune nation de la terre, sous peine de voir cette prédiction taxée de chimère théorique ou de folle croyance à la perfectibilité de notre espèce. Je dois vous demander pardon de cette digression ; mais avant d'abandonner le sujet qui m'y a entraînée, il est juste que je dise qu'on s'occupe maintenant avec beaucoup d'activité à mettre l'éducation des femmes au niveau de celle des hommes, et que, dans cette vue, on fonde pour elles quantité d'écoles publiques dans les diverses parties de l'Union.

Les manières des femmes me paraissent remarquables par leur douceur, leur innocence et

leur vivacité. Il y a, dans ces manières, du moins à mes yeux, une certaine grâce naïve et une gaieté franche, autant éloignées de la froideur et de l'indifférence étudiées des Anglaises, que de la prétention et du *maniérisme* des Françaises. Les Américaines fréquentent de bonne heure la société, trop tôt, sans doute, pour pouvoir apporter un soin convenable à la culture de leur esprit. Je connais toutefois un certain nombre d'exceptions à cette règle générale. Il y a dans cette ville quelques mères qui président avec un soin extrême à l'éducation de leurs filles, et qui se montrent encore plus jalouses de nourrir leur esprit de connaissances solides, que d'orner leurs personnes de talens agréables. J'espère, et j'ai de fortes raisons pour cela, que dans la génération prochaine, les femmes telles que celles dont je viens de parler, ne seront plus assez rares pour se faire remarquer, comme aujourd'hui, dans la masse de leurs concitoyennes. Ce serait trop espérer dans la vieille et lente Europe ; mais ici une génération voit d'étonnantes révolutions.

La société, je veux dire celle qui se réunit dans les grandes assemblées du soir, est presque exclusivement composée de jeunes personnes non mariées. Un salon rempli de la

sorte peut offrir , pendant une demi - heure , une jolie scène aux regards de l'observateur tranquille ; mais , s'il a perdu la vivacité de la première jeunesse , il préfère bientôt retourner chez lui. Je ne dois pas omettre de parler de l'élégance , et , ce qui vaut beaucoup mieux , de la décence du costume de ces jeunes et jolies créatures. Il peut quelquefois paraître plus somptueux qu'il ne convient aux filles d'une république ; mais il ne blesse jamais la modestie , comme celui de nos dames anglaises qui , en vérité , m'ont souvent fait rougir pour leur sexe et pour leur nation.

Les modes ici sont imitées de celles de France ; mais des personnes instruites sur cette matière m'assurent qu'elles ne changent pas très souvent , et qu'on a jugé , sinon plus raisonnable , car je ne crois pas que ce motif puisse influencer la jeunesse , au moins mieux séant aux femmes et plus avantageux au développement des belles formes , de porter la taille comme la nature nous l'a faite , au lieu de l'élever aujourd'hui outre mesure , et de lui donner demain la longueur de celles de nos grand'mères. Les femmes dansent avec beaucoup de légèreté et de grâces , mais surtout avec un aimable et joyeux abandon. Les danses ,

comme les modes , sont françaises ; les plus en vogue sont les *quadrilles* ou contre-danses, beaucoup plus agréables à voir que ces ennuyeuses *colonnes* (1) qui nous offrent en quelque sorte l'image du temps et de l'espace dont notre imagination ne peut voir le terme.

Les jeunes gens ne m'ont pas paru , en général, égaler leurs jolies compagnes pour la grâce et l'aisance des manières. En abordant une étrangère , ils prennent un air grave et solennel qui ne laisse pas de l'embarrasser. Ils la regardent comme s'ils attendaient qu'elle ouvrît la bouche pour leur débiter des maximes de philosophie ; ou comme s'ils recueillaient leurs forces pour entamer la conversation de la même manière. Plus d'une fois je me suis mise en peine de rassembler à la hâte toute mon érudition , pensant qu'on allait m'adresser quelque importante question sur l'histoire des temps passés , ou sur les évènements probables de l'avenir. Je ne saurais vous peindre le soulagement que j'éprouvais en m'entendant interroger sur les nouvelles du jour ou sur mon opinion du talent poétique de lord Byron. Au surplus , ce n'est pas d'après les jeunes gens qu'on voit promener leur oisiveté

(1) Danse anglaise.

dans un salon , qu'on pourrait tracer le portrait d'un Américain. Il faut les observer lorsqu'ils ont été appelés à exercer leurs droits de citoyens , et alors on s'aperçoit que non-seulement ils ont étudié l'histoire de leur pays , mais encore qu'ils sont imbus des principes de leur gouvernement et de cette philosophie que leurs institutions sont si propres à leur inculquer.

Les jeunes gens des deux sexes jouissent ici d'une liberté de fréquentation interdite par les usages guindés de la vieille Europe. Ils dansent, chantent, se promènent à pied, ou courent en traîneaux ensemble, le jour comme la nuit, sans qu'il en résulte, ni qu'on appréhende même d'en voir résulter rien de contraire à la décence. Dans ce bon pays, les mariages n'étant jamais considérés comme imprudens, l'on ne prend aucune peine pour empêcher les jeunes gens de contracter de bonne heure de semblables engagements. Il est surprenant de voir avec quelle promptitude ces filles folâtres sont métamorphosées en épouses sages et en bonnes mères de famille, et ces jeunes étourdis en citoyens laborieux et en graves politiques.

Les noces se font ordinairement dans la maison du père de la mariée, et les jeunes époux

continuent d'y résider pendant six mois ou un an. Il est rare qu'une fille apporte une dot à son époux, ou que celui-ci soit autrement riche que de son activité et de ses espérances. Quand il manque de prospérer dans sa profession d'avocat, de médecin ou de marchand, ces espérances ne s'évanouissent pas, car il a encore le vaste champ de la bienfaisante nature ouvert devant lui, et il peut aller, avec l'épouse de son cœur et les fruits de son amour, chercher des trésors dans le *désert* (1).

Il est très commun ici et, d'après ce que l'on m'a dit, dans d'autres villes américaines, d'élever les jeunes gens pour le barreau, non pas toujours avec l'idée de leur faire embrasser cette profession, mais parce que, s'ils montrent des talents et de l'ambition, c'est la meilleure porte pour entrer dans la carrière politique.

M. Wells et M. Emmett, dont le nom renferme l'histoire (2), sont regardés comme les

(1) Cette expression, qui revient souvent dans le cours de l'ouvrage, désigne les parties du vaste territoire de l'Union qui ne sont pas encore défrichées, et où il est facile d'obtenir des concessions.

(Note du traducteur.)

(2) C'est le frère de l'infortuné Robert Emmett, con-

avocats les plus distingués du barreau de New-York. D'après les manières douces, l'urbanité et la bienveillance du caractère de M. Emmett, on ne peut concevoir par quel motif l'oppression l'a choisi pour sa victime. Est-ce dans ses grands talens et dans ses sentimens généreux que nous devons chercher le secret de sa persécution ? Il y a dans cette ville d'autres Irlandais bien connus.

Il est probablement inutile de justifier la nation américaine d'une accusation dont je suis tentée de croire que l'absurdité est évidente pour ceux même qui l'ont avancée. On reproche aux Américains d'avoir une prévention injuste contre les étrangers distingués par leurs talens, et de montrer de la répugnance à les employer ; mais, si la chose était nécessaire, je réfuterais cette charge par mes propres observations. Les nombreuses occupations de M. Emmett, et le respect qu'on témoigne pour ses

damné au dernier supplice comme chef de l'insurrection qui éclata à Dublin le 23 juillet 1803. On trouve des détails intéressans sur cet événement et sur la mort héroïque de Robert Emmett, dans le tome XVI^e des *Victoires et Conquêtes des Français*, pages 14 et suiv.

(Note du traducteur.)

grands talens et son noble caractère, formeraient ma première preuve ; la vogue du docteur M^rNeven , comme médecin , sa place de professeur au collège de New-York , et l'empressement avec lequel des habitans de toutes les parties de l'Union recherchent sa société , m'en fourniraient une autre. Mais il est véritablement superflu de citer l'exemple d'une foule d'étrangers naturalisés qui ont acquis la prééminence dans leur profession , et se sont attiré la considération du peuple de leur patrie adoptive. Peut-être l'accusation dont j'ai parlé n'a-t-elle été le plus souvent que l'effet de la vanité déçue. Il est vrai que la nation américaine a une rectitude de jugement tout-à-fait désespérante , et qu'elle estime les hommes et les choses d'après leur valeur intrinsèque ; elle a un bon sens qui ne se laisse pas éblouir par les noms et les titres ; elle pèse l'homme dépouillé des harnais de la vanité , et si elle ne le trouve pas de poids , elle le laisse passer son chemin. Je suis fier de compter au nombre de mes amis et de mes connaissances plusieurs hommes qui attribuent généreusement à la libéralité de leur patrie adoptive les succès honorables qui ont couronné leurs efforts et leurs talens. Je vous en ai nommé quelques-uns dans mes premières

lettres ; vous savez combien j'ai d'obligations à leur amitié, et combien ma reconnaissance en est vive.

Il y a dans ce pays un étranger avec lequel j'ai envie de vous faire faire connaissance ; c'est le général français Bernard , l'un des plus anciens et des plus savans élèves de l'Ecole polytechnique. Ses manières sont simples et modestes comme celles d'un philosophe , vives et franches comme celles d'un soldat. Ses principes, ses talens militaires et ses connaissances transcendantes et variées font honneur à son école et à sa nation. Après la bataille de Waterloo , où il reçut six blessures à côté de Napoléon , et le retour de Louis XVIII , il donna sa démission , et se retira dans le sein de sa famille. Le Roi le fit deux fois inviter à reprendre du service ; mais il répondit qu'ayant été aide-de-camp de l'Empereur et honoré de sa confiance , il ne pouvait entrer au service de la famille régnante , sans s'attirer le soupçon de s'être laissé guider par l'intérêt personnel. Sa bravoure et ses talens comme ingénieur étaient si bien connus dans toute l'Europe , qu'il reçut des offres de deux cours , celles de Bavière et de Hollande ; mais il refusa de les accepter en alléguant les mêmes raisons qu'il

avait données au roi de France. Il vécut retiré dans sa maison de campagne, et il y serait sans doute encore, sans les vexations que les administrateurs subalternes, pour la plupart serviles instrumens du pouvoir, savaient faire tomber sur ceux qu'on soupçonnait d'être ennemis de la légitimité. « S'ils avaient voulu, dit le général, me laisser au coin de mon feu, sans me dire mot, j'aurais été satisfait, et je leur aurais dit : Allons, mes amis, vous êtes les maîtres, c'est votre tour. Eh bien ! jouez, dansez, triompez et laissez-moi dormir ; mais ils ne le voulurent pas. »

L'Angleterre nous offre, aussi bien que la France, des exemples de tyrans du bas étage et de gens sans mission, mais animés d'un excès de zèle, qui, pour s'attirer l'attention des personnes investies du pouvoir, s'informent des actions, ou même, s'il n'y a rien à reprendre de ce côté, des opinions de leurs voisins, et prouvent leur dévouement en dénonçant ceux qu'ils soupçonnent de *désaffection* (1). Le gé-

(1) Ce mot d'origine française, et que nous reprenons plutôt que nous ne l'empruntons aux Anglais, est depuis quelque temps assez fréquemment employé à notre tribune nationale pour qu'il soit inutile d'en expliquer le sens.

(Note du traducteur.)



néral Bernard ne se montra pas disposé à se soumettre aux visites officielles d'un maire et d'un curé de village, non plus qu'à celle de messieurs de la basse police de Paris; mais, quoiqu'en réponse à ses réclamations, les premières autorités aient désavoué toute participation à des actes si vexatoires, un disciple de Carnot, un aide-de-camp du ci-devant Empereur, ne pouvait espérer d'être placé sous l'égide de leur protection. On le tracassa tant et tant, que sa patience s'épuisa; c'est alors qu'il s'adressa au gouvernement des Etats-Unis, et lui offrit ses services. Ils furent acceptés avec empressement, et le général obtint, dans le corps des ingénieurs américains, le même rang qu'il occupait dans l'armée française. Les Etats-Unis ont acquis en lui un trésor inappréciable. Depuis la dernière guerre, le congrès a eu constamment en vue de fortifier les côtes et les frontières de l'Union, afin que, dans le cas où une nouvelle lutte s'engagerait avec quelque puissance étrangère, le territoire américain se trouvât à l'abri de ces surprises qui causèrent la dévastation de la capitale, et menacèrent la Nouvelle-Orléans d'un sort semblable. Le général Bernard fut chargé de faire une reconnaissance générale du territoire de

l'Union, et de dresser un rapport dans lequel il devait indiquer tout ce qui lui paraîtrait nécessaire pour rendre complet le système de défense nationale, tant sur la côte que sur les frontières du Canada, des provinces espagnoles et des pays habités par les Indiens. Il a déjà inspecté les frontières du côté du midi, et cette année il va explorer les lacs et leurs environs. On ne saurait dire combien ce brave militaire, affaibli avant l'âge par tant de veilles et de campagnes, supporte gaîment les fatigues d'une mission si pénible. Il parcourt le territoire en tout sens, et passe à chaque instant d'un climat sous un autre; les montagnes, les forêts, les marais et les savannes, rien ne l'arrête; et l'orgueil et la satisfaction qu'il témoigne de ce qu'on lui a permis de vouer son temps et ses talens au service de la république, sont vraiment admirables. Ce n'est pas de la bouche du général Bernard que vous entendrez sortir d'injustes accusations dirigées contre le gouvernement et le peuple des Etats-Unis, et ce n'est pas sur le compte d'un militaire tel que lui que les Américains s'exprimeront avec froideur ou manque d'égards. Je les ai souvent entendus prononcer son nom avec admiration, et se montrer aussi fiers qu'un homme si distingué ait choisi

» dustric, professe ses opinions, et lègue un
 » héritage intact à ses enfans. » Si les Améri-
 cains parlaient ainsi, qui pourrait les contredire;
 quel est l'Européen franc et généreux, l'homme
 d'honneur, qui ne reconnaîtrait pas la vérité de
 leurs paroles, et qui ne rougirait pas s'il se
 trouvait quelqu'un de ses compatriotes parmi les
 détracteurs de cette nation ?

Ces réflexions m'ont été suggérées par un pas-
 sage de votre dernière lettre. Si vous n'y eus-
 siez pas fait mention du petit volume qui est
 parvenu ici il y a peu de temps, je n'en au-
 rais rien dit moi-même. La créance que je vois,
 d'après votre lettre et celle de plusieurs autres
 personnes, qu'on accorde à M. Fearon, en An-
 gleterre, a pu seule me porter à parler de lui.
 Lorsqu'un de nos amis me présenta le petit
 livre en question, et me dit en souriant d'étu-
 dier sa nation, j'en parcourus quelques pages
 ça et là, et je me mis aussi à sourire. « Il est à ré-
 » gretter, me dit cet ami, que notre pays soit
 » visité par tant de voyageurs de cette trempe,
 » et si peu d'une autre espèce. Nous sommes
 » un peuple jeune, et c'est peut-être pour cela
 » qu'on nous méprise. Mais nous sommes aussi
 » un peuple qui croît rapidement en force et
 » en prospérité, et peut-être à cause de cela

» nous jalouse-t-on. Nous avons sans doute nos
 » défauts ; quelle nation n'a pas les siens ? mais
 » il est également vrai que nous possédons des
 » vertus. Un ennemi ne verra que les premiers ;
 » l'ami qui signalerait les uns et les autres *sans*
 » *rien atténuer, et sans rien inventer par ma-*
 » *lice* (1), nous ferait autant de bien , qu'il se fe-
 » rait d'honneur à lui-même. Un tel homme ne
 » viendra-t-il jamais dans notre pays ? Je regrette
 » amèrement que les étrangers qui le visitent ,
 » surtout les Anglais, soient pour la plupart des
 » pauvres ou des gens affairés, et des hommes il-
 » lettrés ou imbus de préjugés. Leurs rapports
 » sont reçus faute de mieux , et deviennent la
 » source où les journaux d'Europe puisent leurs
 » jugemens sur le caractère national et les in-
 » stitutions du peuple des Etats-Unis. Tout ceci
 » serait très ridicule, si ce n'était pas propre à
 » produire de très fâcheux effets. Les traits de
 » la médisance laissent des traces profondes ;
 » et je vois avec peine qu'on cherche à nous
 » aliéner tout-à-fait d'une nation qui fut au-

(1) Les divers passages qu'on trouve en caractères itali-ques, sont ou des citations, ou des idiotismes, ou des pas-sages écrits en français dans l'original.

(Note du traducteur.)

» trois fois la nôtre, pour laquelle nous avons si
» long-temps nourri une affection qu'on eût vu
» s'accroître avec notre force et notre prospé-
» rité, si la plume encore plus que l'épée n'a-
» vait travaillé à la détruire. »

Je vous présente les réflexions de notre ami sous une forme un peu plus oratoire qu'elles n'ont été émises; mais je ne vois pas de raison d'en rompre le fil pour y intercaler les miennes, qui n'étaient certainement ni si bien exprimées ni aussi appropriées au sujet.

LETTRE V.

Visite à Philadelphie. — Observations sur la société des Amis. — Lois et institutions de William Penn. — Code pénal. — Abolition de la traite des Noirs. — Affranchissement des esclaves dans les états du Nord. — Condition des nègres dans ces états.

Philadelphie, mai 1819.

Je n'ai pas encore eu un moment à moi depuis mon arrivée dans cette ville. Les familles pour lesquelles nos amis de New-York et de Jersey nous avaient donné des lettres, nous ont accueillies de la manière la plus aimable et la plus empressée; et plusieurs autres, sans avoir besoin d'aucune recommandation de ce genre, et sur notre seul titre d'étrangères, ont imité leur exemple. Elles ne nous ont pas laissé le temps, je ne dis pas de penser à nos amis de

l'ancien monde, mais de leur donner par écrit des marques de notre souvenir.

On m'avait donné à penser que les citoyens de Philadelphie devaient être moins affables envers les étrangers que ceux de New-York : l'expérience n'a pas confirmé l'opinion que je m'étais formée à cet égard. Nous devons rendre un témoignage sincère en faveur de leur urbanité. On trouve, il est vrai, au premier abord, quelque chose de froid et de grave dans l'air et les manières des habitans de cette ville, comparativement aux manières vives et ouvertes de ceux de New-York ; du moins tel est le jugement que nous en portâmes ; mais peut-être ce jugement fut-il influencé par le souvenir de l'aménité si exquise de l'aimable société que nous venions de quitter sur les bords du Rariton et à *** en Pensylvanie. Cette froideur, au reste, se dissipe par degrés à la fréquentation, et ce qui en reste peut être attribué au caractère du grand philanthrope fondateur de la ville, et par là excite une sorte de respect.

Bien que nous ayons trouvé quelque *quiétisme* dans la société, nous y avons remarqué moins de *quakerisme* que nous ne comptions ; et j'avoue que je fus un peu désappointée, lors-

qu'en faisant pour la première fois le tour d'un salon, mes yeux n'y aperçurent nulle part l'habit brun-clair des fils de Penn. Il est très vrai qu'un homme n'en vaut pas mieux par cela seul qu'il porte un habit de cette couleur ; mais je crois qu'il est souvent meilleur, quand il appartient à la société des *Amis*. Rien ne m'a jamais plus peinée que le ridicule qu'on lance inconsidérément contre les membres de cette société des *Amis*. Je ne veux pas les appeler *quakers*, parce qu'ils repoussent ce nom ; il leur fut donné en dérision par des gens qui remarquèrent la singularité de leur langage et de leurs manières, mais qui n'étaient pas capables d'apprécier les vertus modestes qui les distinguaient bien plus encore de toutes les sectes religieuses et de toutes les associations qui existent sur la surface du globe.

Les enfans du pacifique et bienfaisant William Penn ont hérité non-seulement du costume de ce bon patriarche, mais aussi de ses mœurs simples, de son active philanthropie, de sa douce tolérance et de son infatigable charité ; ils ne pensent pas le mal, et ne recherchent pas la louange.

Les annales du genre humain ne nous offrent

pas un nom plus cher à l'humanité et à la liberté, que celui de Penn. Cet ami de ses semblables réunit toutes les vertus, et posséda les qualités grandes aussi bien que les qualités aimables. Son intrépidité brava le courroux du pouvoir ; son humilité chrétienne méprisa les leurre de l'ambition ; et, tandis que son courage résistait à la persécution, sa douce bienveillance ne condamna jamais l'opinion des autres. Sa religion n'était pas dogmatique ni sa vertu austère. Il était tolérant parmi les bigots, inflexible devant les tyrans, patient avec les factieux, humain envers les criminels, franc et juste avec le sauvage comme avec l'homme civilisé. Qu'elle doit être fière la république qui a été fondée par un tel homme, et qui, par son histoire, a constamment honoré le nom de son fondateur ! Et combien elle est digne de vénération cette société, dont il fut l'un des premiers membres ; qui imite ses œuvres de bienfaisance et de miséricorde, et, à son exemple, tempère les rigueurs de la justice envers les criminels, soulage les malades, les pauvres et les prisonniers, enseigne la vertu aux âmes vicieuses, l'humanité aux cœurs durs, et, par ses soins et ses consolations, adoucit toutes les misères de la vie !

Quel calme et quel silence régneraient dans ce monde maintenant si bruyant , si toutes les sectes et les associations se confondaient dans la société des *Amis* ! Nous vivrions , il est vrai , sans beaucoup pécher et sans beaucoup souffrir , mais aussi sans exercer la moitié de ces facultés corporelles et mentales que le conflit des passions humaines met en jeu. Serait-ce un bien , serait-ce un mal pour nous ? C'est ce qu'il n'importe guère de rechercher , parce qu'il y a aussi peu de chances que nous devenions tous *amis* , qu'il y en a que nous devenions tous des anges ; mais , dans l'état où est notre globe , théâtre de bruit et de querelles , il est doux de voir ces enfans de paix s'avancer tranquillement au milieu de la tourbe insensée , et ne songer qu'à pratiquer une vertu sans faste et une charité sans ostentation.

Ce fut avec un grand plaisir que j'appris , au bout de très peu de temps , que beaucoup de gens qui ne se font remarquer par aucune singularité de costume ou de langage , appartiennent néanmoins à la société des *Amis* , se font gloire d'en être membres , et sont fiers de faire remonter leur origine jusqu'aux hommes paisibles qui les premiers s'établirent sur le sol de leur pays.

Ici la société s'est très sagement relâchée sur quelques-unes de ses règles. Il n'est plus nécessaire que ses membres renoncent à d'innocens amusemens, ni à une honnête profession, et ils ne regardent plus comme des choses importantes d'employer, en parlant à quelqu'un, la seconde personne du singulier, et de préférer à tous autres le drap brun-clair et la soie gris de perle. Quant à la pureté de leurs mœurs et à la droiture de leurs actions, ils les ont conservées intactes; c'est là le point essentiel et les seules conditions de rigueur. Un membre de la société doit être honnête homme; après cela, il peut porter tel habit qu'il lui plaît. Il est à remarquer aussi que les *Amis* montrent aujourd'hui beaucoup d'indulgence pour les folies et même les fautes de la jeunesse. Un jeune homme qui se conduit mal est réprimandé en secret, et on lui donne un temps assez long pour rentrer dans les voies de la sagesse et réformer ses habitudes vicieuses, avant de l'expulser de la société. Aussi l'expulsion est-elle regardée comme une tache à la réputation d'un homme, même par ceux qui appartiennent à d'autres sectes, parce qu'il est reconnu qu'on n'y a recours que dans le cas où le vice est fortement enraciné et le manque de probité bien prouvé.

Il est sans doute fort sage, à mesure que les richesses augmentent, et que le luxe et les raffinemens qui en sont la conséquence s'introduisent dans le pays, que cette vertueuse société abandonne quelques-unes de ses règles les moins importantes et qui, dans un siècle moins avancé en civilisation, convenaient à la condition de ses membres, tendaient à leur conserver des mœurs simples, et détournaient leurs pensées de toute espèce de faste et d'amusemens frivoles. Si elle ne se pliait pas jusqu'à un certain point aux usages du temps, ses membres cesseraient de se plier à ses règles, et cette école de vraie philosophie chrétienne serait abandonnée comme le fut celle des inflexibles stoïciens, lorsque les progrès des lumières rendirent ses règles importunes et même ridicules. En applaudissant au bon sens et même à l'esprit libéral des membres de la société des *Amis*, si supérieure en cela à tant d'autres associations où un attachement scrupuleux aux formalités extérieures a trop souvent survécu aux principes et à l'esprit qui leur avaient primitivement servi de base, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que, par cette sagesse, non-seulement elle s'est assurée une existence plus durable, mais encore elle a opposé

un plus grand obstacle aux progrès du luxe, qu'elle n'eût pu le faire par une résistance plus opiniâtre.

Quand on observe avec un peu d'attention les habitans de cette ville morale et bien réglée, on remarque un plus grand soin apporté à la propreté ainsi qu'à la simplicité de la mise chez les membres de la société des *Amis*, que chez ceux de toute autre congrégation. Les jeunes filles, il est vrai, portent souvent des fleurs et des plumes, même dans l'assemblée religieuse ; mais il n'est pas rare de les voir s'en dépouiller, lorsque chez elles les ans tuent la vanité en détruisant la beauté. Au reste, à l'air plus posé de la maîtresse de la maison, aux manières plus réservées de toutes les personnes de la famille, et quelquefois par le secours des portraits en bonnets ronds et en fichus bien empesés, qui tapissent les murailles, on peut distinguer la demeure de ces enfans de la paix et des bonnes œuvres, de celle de tous les autres citoyens.

Je n'aime guère les modes de nos ancêtres, et quelque absurdes que soient souvent les nôtres, elles sont en général de meilleur goût. Je ne voudrais donc pas voir tout un peuple sous l'accoutrement des *Amis* ; mais j'ai pensé quelquefois que je ne serais pas fâché de voir

les filles des républiques américaines habillées avec cette simplicité qui forme la beauté essentielle de tout ce qui appartient à une jeune démocratie. Je dirai toutefois des femmes de Philadelphie ce que j'ai dit ailleurs de celles de New-York, que, bien que vêtues des plus riches soieries de France et des Indes, elles sont toujours mises avec une décence convenable, et ne sont pas, comme ailleurs, vêtues de manière à donner mauvaise idée des mœurs de leur nation. Vous me trouverez peut-être un peu pédante pour mon âge, mais je ne puis m'empêcher de juger en partie du caractère national d'un peuple, par la forme générale des vêtements qu'il porte. On ne saurait toujours prendre des manières froides et une orgueilleuse prudence pour de sûrs garans de la pureté de l'âme; mais quand les vêtements sont arrangés avec décence et simplicité, on est disposé à croire à la modestie et à la raison des femmes. Je ne puis encore tout-à-fait accorder la dernière qualité aux jeunes Américaines, mais je leur reconnais pleinement cette innocence de cœur qui empêche leur gaîté d'outré-passer en aucune occasion les bornes de la décence; et quoiqu'elles nous donnent quelquefois lieu de sourire de leur vanité, jamais nous n'avons à rougir de leur immodestie.

Il serait trop long de vous citer les lois humaines et les sages institutions dont ce pays est redevable à la société des *Amis*. Penn fut un de ces hommes rares qui apprirent la charité à l'école de l'oppression. A une époque où les catholiques persécutaient les protestans, ou les protestans les catholiques, selon que l'un ou l'autre parti obtenait la prépondérance; où les défenseurs de l'église réformée, après avoir combattu pour la liberté de conscience, refusèrent aux autres cette liberté pour laquelle ils avaient versé leur sang, et mirent en vigueur des lois cruelles contre tous ceux qui s'écartaient de ses doctrines et de ses formes, le doux, mais courageux Penn non-seulement défendit pour lui-même le droit de liberté d'opinion religieuse, mais encore le revendiqua pour tous ses semblables. S'étant uni à une secte obscure et persécutée qui professait l'amour de la paix et pratiquait des bonnes œuvres, au milieu d'un monde où régnaient la bigoterie et l'égoïsme, on le vit, avec l'énergie de la vertu insultée et de la liberté outragée, affronter un tribunal inique (1). Après avoir subi des em-

(1) La vigoureuse allocution de William Penn à un jury de Londres ne sera jamais oubliée par les Anglais.

prisonniers, des amendes et des outrages, et souffert tout ce qui pouvait exciter l'indignation et le désir de la vengeance dans l'âme d'un homme, ce chrétien bienfaisant, ce véritable philosophe, employa sa fortune à procurer un havre de repos, non-seulement à ses frères persécutés, mais encore aux persécutés de toutes les sectes et de tous les pays. Une colonie de ces infortunés fut fondée par lui dans les déserts du Nouveau-Monde. Là, il organisa un gouvernement, tel que le pouvoir fût en vénération au peuple, et que le peuple fût garanti des abus de ce pouvoir ; et il déclara que nul homme reconnaissant l'existence

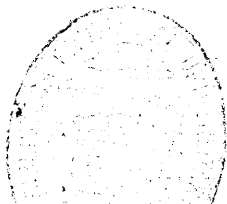
On l'avait traduit devant le tribunal d'Old-Bailey, pour avoir parlé en public conformément aux règles de sa secte. Le jury, après avoir écouté sa magnanime défense, rendit un verdict portant : *Coupable seulement d'avoir parlé dans Grace-Church-Street.* La cour déclara que ce n'était pas un verdict, et ordonna avec menaces aux jurés de reviser leur sentence. Penn alors leur cria : *Vous êtes Anglais ! songez à vos privilèges ! n'abandonnez pas vos droits !* Aussi pleins de grandeur d'âme que le prévenu lui-même, les jurés demeurèrent enfermés pendant toute la nuit sans feu et sans alimens, et quand la cour s'assembla le lendemain matin, ils rendirent un verdict de *non coupable.* On les condamna à une amende de quarante marcs chacun, et on les envoya en prison avec l'accusé.

d'un Dieu, et vivant paisiblement dans la société, ne pourrait être molesté à cause de ses opinions religieuses, ni forcé de contribuer à l'entretien des ministres d'une religion quelconque.

Ces principes de liberté civile et religieuse ne furent jamais abandonnés par les colons, et formèrent un contraste frappant avec la bigoterie des puritains de la Nouvelle - Angleterre et des luthériens de la Virginie. Penn ne fut pas, il est vrai, le premier à établir l'égalité religieuse comme un droit. Cet honneur est dû à Léonard Calvert, catholique romain, qui, en 1634, environ un demi - siècle avant que Penn vint s'établir sur la Delaware, avait proclamé les mêmes principes dans la nouvelle colonie du Maryland ; mais les sages décrets de ce fondateur du Maryland furent annulés par l'autorité de la métropole, d'abord pendant le triomphe du puritanisme, sous Cromwell, et ensuite, après celui du luthérianisme, sous Guillaume, quand des évêques protestans furent établis, en vertu d'une loi, dans une province dont les principaux habitans étaient catholiques. La Pensylvanie devint célèbre parmi les autres colonies, comme l'asile des hommes persécutés pour leur croyance. Les calvinistes

pouvaient se réfugier à la Nouvelle-Angleterre , les luthériens en Virginie ; mais les forêts de la Pensylvanie offraient un refuge aux hommes de toutes les sectes ; et , à l'époque de la révolution , cet état fut du petit nombre de ceux qui n'eurent pas à abroger des lois intolérantes contre la liberté religieuse , ni à détruire les privilèges de quelque culte dominant.

L'humanité est aussi redevable à William Penn des premières bases de ce beau code pénal qui fait aujourd'hui l'admiration des publicistes éclairés de tous les pays. En maintenant la peine de mort contre l'assassin , cet homme si doux semble plutôt avoir rendu la sentence du *sang pour le sang* , conformément à la loi divine telle qu'elle est exposée dans l'Ancien-Testament , que d'après la conviction de son utilité. Le code de ce législateur humain fut réformé par le gouvernement anglais , de même que les décrets tolérans de Calvert. Après la révolution , grâce aux efforts de quantité de philanthropes , à la tête desquels on distingua le vénérable Franklin , William Bradford , Caleb Lowndes et le docteur Rush , le code du fondateur de la Pensylvanie remplaça encore une fois les lois sanguinaires de la vieille Angleterre. Vous connaissez sans doute les écrits du docteur Rush sur ce



sujet. Je me rappelle d'en avoir lu un où il discute habilement la question de savoir, s'il est juste et politique de punir de mort même un meurtrier. Il s'efforce, je crois, de réfuter l'explication du passage en vertu duquel Penn avait adopté cette disposition. Je ne sais jusqu'à quel point la réfutation, en ce cas, est possible, mais elle ne me paraît pas importante. La loi de Moïse n'est ni la loi des chrétiens, ni la loi des nations; et si nous nous dispensons de la suivre dans d'autres cas, on doit nous le permettre dans celui-ci.

La république de Pensylvanie a, dans son code général, comme antérieurement sur la question de la liberté religieuse, donné un bel exemple de sagesse et d'humanité aux autres états; ils ne tardèrent pas à le suivre. Dans toute l'étendue de l'Union, la peine de mort est aujourd'hui abolie pour tous les crimes, excepté le meurtre commis avec préméditation; tous les châtimens publics, et toutes punitions corporelles autres que l'emprisonnement et un travail proportionné aux forces du prisonnier, ont été également abolis (1). Les désirs du docteur Rush et de quel-

(1) Il faut dire que ce code a été modifié dans quelques états du Sud, en ce qui concerne les esclaves. La

ques autres philanthropes, n'ont pas encore été remplis, relativement à l'abolition de la peine de mort, pour les cas de meurtre prémédité. En considérant l'atrocité de ce crime, on sent qu'il n'existe pas de châtement assez sévère pour le punir; mais avec cette conviction, on peut encore demander si la peine de mort a été sagement choisie. *L'emprisonnement solitaire* (ou le secret) est une peine plus terrible et plus redoutée que la mort. Dans les prisons des Etats-Unis elle a dompté les criminels les plus endurcis, et leur a fait souffrir des tortures mentales qu'ils auraient voulu échanger contre les horreurs passagères de l'échafaud (1). Ce n'est donc pas par pitié pour le coupable que la modification dont je parle a été proposée.

piraterie, jusqu'à ces derniers temps, avait toujours été punie de mort; une loi du congrès a dernièrement commué cette peine en celle d'un emprisonnement rigoureux, excepté dans certains cas d'une gravité particulière. Un acte de trahison ouverte (pour lequel personne encore n'a été condamné), et le cas d'être arrêté en mer faisant la traite des esclaves, sont les autres crimes auxquels les lois des Etats-Unis appliquent la peine capitale.

(1) *L'emprisonnement solitaire* est quelquefois temporairement infligé, suivant le régime des prisons de Philadelphie, soit dans le cas de crimes très graves, soit surtout

On prétend que le but principal des punitions juridiques est l'exemple. Je ne sais pas jusqu'à quel point le législateur doit se laisser guider par ce principe ; mais ce qu'on ne peut nier , c'est qu'il doit faire en sorte que l'exemple , c'est-à-dire, que l'effet de la sentence du juge et des souffrances du condamné sur l'esprit des spectateurs, soit moral et puissant. Ne doit-il pas prendre garde que la pitié pour le criminel n'aille jusqu'au point de diminuer l'horreur de son crime, et que notre indignation ne soit détournée de son objet utile et moral par une vive impression sur notre sensibilité physique ? Là où les exécutions sont fréquentes, au reste, on a remarqué qu'elles rendent l'âme insensible aux souffrances du condamné, et par conséquent ne produisent qu'un effet décidément pernicieux. Accoutumer l'homme à voir couler le sang, c'est travailler à rendre son cœur féroce. Une foule immense d'Anglais, hommes, femmes et enfans, entourent l'échafaud de l'assassin ou du voleur, avec une avide curiosité, comme les Français, durant les sanglantes tragédies de Robespierre,

pour dompter des caractères extrêmement vicieux. La durée de cette peine est proportionnée à la conduite du prisonnier.

entouraient celui d'un citoyen vertueux, d'un courageux philosophe, uniquement pour se procurer des émotions, ou peut-être pour voir comment la malheureuse victime subirait son sort. Au contraire, là où les exécutions sont rares, elles excitent naturellement une horreur sans mélange; l'atrocité du crime et la perversité du coupable disparaissent par l'effet d'une violente impression sur nos organes; celui que notre bouche maudissait, et dont l'aspect seul glaçait notre cœur, est métamorphosé tout-à-coup en un objet de compassion; et nous oublions ses noirs forfaits quand son sang ruisselle à nos pieds; l'assassin, à nos yeux, n'est plus le misérable auquel on vient d'arracher la vie, mais l'exécuteur mercenaire de cet acte barbare. Est-elle sage la loi qui se joue ainsi de nos sentimens moraux? Pour prouver ce que je viens d'avancer, je n'ai pas besoin de m'appuyer sur les raisonnemens des philanthropes; j'ai en ma faveur le témoignage de quantité de citoyens des républiques américaines; et je puis affirmer, d'après eux, que lorsque les exécutions sont rares, comme elles le sont dans cet heureux pays, elles ne produisent d'autre effet que d'exciter de l'horreur à la vue des souffrances infligées au condamné, et de la commisération pour le malheureux qui



les endure. Cela est si vrai, qu'une fois ou deux, l'exécution d'un pirate convaincu des crimes les plus atroces, a offert ici l'apparence d'un martyr : lorsqu'on le tira de la prison pour le mener à la mort, la foule se porta sur son passage, et le contempla avec tout le respect que les citoyens de Rome montraient pour le général vainqueur qui rentrait dans leurs murs, au milieu des honneurs du triomphe. L'enthousiasme général gagna le criminel lui-même, et il monta à l'échafaud avec la majesté de Kemble (1), lorsque, dans le rôle de Coriolan, il vient s'asseoir au foyer de son ennemi ; la scène se termina par une procession du peuple au cimetière, et les rites de la sépulture chrétienne. Une exécution transformée de la sorte en une tragédie héroïque, approche un peu de la farce, et manque nécessairement son but ; mais peut-il en être autrement dans un pays où les yeux de l'homme ne sont point habitués à la vue des souffrances de son semblable ? La faute n'en est pas au peuple, mais à la loi.... Que dis-je ? la loi ici est faite par le

(1) Le premier tragédien anglais de l'époque actuelle. Cet acteur a quitté son pays depuis quelques années pour passer sur le continent. Il réside aujourd'hui à Genève.

(Note du traducteur.)

peuple ; la faute est donc à lui, et il est temps qu'il la répare.

Je dois vous faire remarquer qu'il ne me semble pas que la terreur de l'exemple soit l'effet qu'on se propose d'obtenir ici de la peine de mort ; et je suis portée à croire que si on la maintient dans le code , c'est d'après la persuasion que, pour le cas le plus grave du crime de meurtre, la justice, abstraction faite de toute considération étrangère , demande *le sang pour le sang*. Mais ce principe de parfaite rétribution, ne peut exiger qu'on ~~produise un effet pernicieux sur les mœurs et~~ les sentimens du peuple, ni qu'un citoyen soit chargé des fonctions de bourreau, fonctions qu'un homme ne devrait jamais être appelé à remplir. Il est rare, à la vérité, que ce ministre de la mort soit mis en réquisition dans ces bienfaisantes républiques ; la valeur de la vie d'un être humain y est connue, la dignité de l'homme sentie et appréciée. La loi ne peut le molester sans sujet, et la justice, excepté pour le dernier des crimes, demander le sacrifice de sa vie. Ce n'est pas pour l'avantage des criminels, mais pour celui de la société, que j'unis mes vœux à ceux des philanthropes américains qui désirent voir rayer de leur code la peine de mort.

L'humanité a encore de grandes obligations à la société des *Amis*, pour son opposition active et persévérante à la continuation de l'odieuse traite des noirs, et ses infatigables efforts pour obtenir l'abolition de cet infâme trafic ; efforts qu'aucun obstacle ne put ralentir jusqu'à ce qu'ils eussent été couronnés d'un plein succès. Il est beau de voir les simples et modestes amis de l'homme élever leurs voix dans les deux hémisphères contre le plus atroce de tous les crimes qui aient souillé l'histoire moderne. Toutes les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale peuvent prétendre à l'honneur d'avoir cédé, avec une lenteur et une répugnance marquées, à l'exemple des Européens, qui allèrent chercher sur les côtes de la malheureuse Afrique des hommes pour en trafiquer, et d'avoir vigoureusement résisté aux décrets barbares de la mère-patrie, qui fit du nouvel hémisphère le marché où elle vendait les infortunées victimes de son avarice. Les premières lois des colons de la Nouvelle-Angleterre concernant cet objet, réfléchissent sur ce peuple naissant, une gloire dont ses descendants peuvent être fiers. La lutte des assemblées législatives de cette colonie contre l'autorité suprême de la métropole, pour empêcher, dès l'origine de cet abominable trafic, l'importation des

noirs sur le territoire de la colonie, figurera avec non moins d'honneur dans les annales de ce pays, que ses nobles efforts pour conquérir l'indépendance nationale.

Dès que la société des *Amis* se fut établie en Pensylvanie, elle s'opposa au trafic des noirs; et si elle eût formé la majorité de la population (ce que ses institutions libérales tendaient à empêcher), il est probable que les Européens marchands d'hommes, auraient trouvé qu'il était impossible de transplanter des esclaves noirs sur les rives de la Delawarre; toutefois il faut se rappeler que, sur ce point, la volonté de la métropole était inflexible, et qu'un décret de prohibition absolue, rendu en Pensylvanie, eût été traité comme celui de la province de Massachussets. On ne tenta donc pas l'impossible; mais nombre de dispositions restrictives furent adoptées, et les marchands étrangers ne purent jamais s'assurer d'un marché pour les esclaves africains, au nord du Maryland.

Un fait remarquable, et qui plaide fortement en faveur de la liberté civile et religieuse (si dans le siècle présent ces deux libertés peuvent avoir besoin d'être défendues par des argumens), c'est que dans les provinces où l'autorité de la métropole fut impuissante pour établir une église

privilégiée, le commerce des esclaves fut regardé, dès le principe, avec horreur. La religion y fit naître dans tous les cœurs des scrupules qui fixèrent promptement l'opinion sur un trafic si odieux, quand on le considère sous le rapport moral et politique ; tandis que, dans les états européens soumis au joug d'orgueilleuses hiérarchies, et dans les colonies où la suprématie de l'église anglicane avait été établie par la loi, les esprits furent lents à reconnaître tout ce qu'il a d'infâme et d'abominable. On ne saurait douter cependant que la différence de climat entre les provinces du midi et du nord de l'Amérique anglaise n'ait contribué encore plus que la différence de principes religieux de leurs habitans respectifs, à produire une répugnance plus marquée pour le commerce des esclaves dans une région que dans l'autre. Nous ne pouvons néanmoins interroger l'histoire des divers états de l'Union, sans compter pour quelque chose la différence d'influence de la religion dans les pays où ses principes furent inculqués librement dans les esprits, et dans ceux où ses formes furent établies par des édits coercitifs.

Les terres basses et marécageuses qui s'étendent le long des côtes et des grandes rivières des provinces du Sud, chargent l'atmo-

sphère de miasmes putrides qui engendrent des maladies fatales à la population blanche. Cette circonstance fit naître la tentation d'employer des Africains, au tempérament desquels le climat devait être moins pernicieux, et les colons ne surent pas résister aux offres des marchands d'esclaves (1). Il ne faut pas oublier cependant que la Virginie, lorsqu'elle était encore une colonie anglaise, eut horreur du crime qu'on l'avait engagée à commettre. Les amis de l'humanité se rappellent avec plaisir ses représentations adressées au trône britannique pour qu'il la délivrât de l'esclavage, de ce fléau domestique dont on l'avait affligée : quant à la manière dont ces représentations furent écoutées, les amis de ce trône n'aiment pas à se la voir rappeler.

L'histoire de l'esclavage des noirs est à la fois la honte et l'honneur de l'Amérique : la honte, elle la partage avec le reste du monde civilisé ; l'honneur lui appartient tout entier. Placée dans une position qui, lui offrait toutes les tentations possibles de recourir à l'importation

(1) Il est honorable pour la Géorgie d'avoir résisté pendant plusieurs années à l'importation des esclaves sur son territoire.



tation des esclaves ; sollicitée d'abord par les voies de la persuasion et de la flatterie , et ensuite contrainte par l'autorité de la métropole d'adopter cette mesure inhumaine , elle protesta hautement lorsque toutes les nations de la terre gardaient le silence, et elle osa, sans consulter sa faiblesse , prendre contre un puissant empire le parti des malheureux esclaves jetés sur ses bords. Elle fut la première à abolir la traite , d'abord par les lois des divers états, parmi lesquels celui de la Virginie donna l'exemple , et ensuite par une loi du gouvernement fédéral : plus de douze ans avant que le parlement anglais ne décrêtât l'abolition de la traite , elle avait été abolie en Amérique par un acte du congrès. Il y a vraiment quelque chose de grand , de beau et d'admirable dans l'effet de la liberté sur le cœur humain. Ce congrès était composé en grande partie de représentans des états où l'esclavage était en vigueur , d'hommes qui possédaient des esclaves. Si , pour prononcer l'abolition de la traite, les Anglais eussent attendu que les planteurs des Indes occidentales votassent en faveur de cette mesure , quand aurait-elle été adoptée ? Je ne cherche pas à faire une comparaison injurieuse. Je sais qu'il y a eu parmi

les planteurs des Indes occidentales quelques hommes qui, par leurs vues nobles et désintéressées, se sont distingués de la tourbe des opposans à l'abolition de la traite ; si, chez les Américains, c'est le petit nombre qui formait l'opposition et la masse qui penchait du côté de l'humanité et d'une sage politique, il faut l'attribuer aux institutions plus libérales sous l'empire desquelles vivaient les planteurs des Etats-Unis.

Aujourd'hui que la question de la traite a été tant discutée, et qu'on s'étonne qu'on ait pu mettre en doute l'illégalité et l'inhumanité de cet infâme trafic, il est difficile de bien apprécier la conduite des colonies américaines qui, plus d'un siècle avant que l'attention de l'Europe fût tournée sérieusement vers les horreurs de ce criminel négoce, rendaient des décrets pour le prohiber. Quoi qu'il en soit, il fut impossible à aucune des provinces d'obtenir du gouvernement britannique la sanction d'une loi d'abolition de la traite, et elle ne fut sanctionnée qu'à l'époque de la révolution, où les gouvernemens des divers états de l'Union prirent pour règle la volonté nationale. A partir de cette époque, toutes les assemblées portèrent l'une après l'autre des peines contre un

crime qu'elles avaient si long-temps dénoncé en vain ; et là où les circonstances permettaient la prompte application du remède, elles fixèrent l'année de l'affranchissement des esclaves noirs. Dans les états situés au nord du Susquehanna, où les esclaves étaient en petit nombre, cette mesure fut exécutée presque sans inconvéniens, ou du moins ceux qui en résultèrent ne furent que passagers. Dans le midi, où la population noire est très nombreuse, et pour ainsi dire enracinée sur le sol, il faudra peut-être attendre encore bien des années pour pouvoir concilier les intérêts des maîtres avec la justice due aux esclaves, et établir entre toutes les républiques confédérées cette glorieuse égalité à laquelle elles aspirent dans leur régime moral et politique.

Il n'appartient pas à une étrangère jeune et inexpérimentée de suggérer des remèdes à un mal qui long-temps a fixé l'attention des philanthropes et des hommes d'état du pays, et qui a jusqu'à présent résisté à leurs efforts sans fatiguer leur persévérance. Ces remèdes ne sauraient non plus être proposés par des hommes qui habitent des contrées éloignées ; la plupart savent seulement que les républiques du Sud sont déshonorées par l'esclavage des noirs ;

ils ne réfléchissent pas à la manière dont il y fut introduit, ni à l'époque de cette introduction ; ils ne s'enquièrent pas de tout ce qu'on a essayé pour soulager la misère des esclaves, et finalement compléter leur affranchissement ; et ne considèrent pas les difficultés qui peuvent arrêter les efforts de la philanthropie, les incertitudes et les craintes qu'il faut éprouver, les intérêts qu'il faut sacrifier, les conséquences qu'il faut braver. Tous ceux qui ne connaissent pas, ou qui ne pèsent pas avec calme toutes ces circonstances, ne sauraient, à mon avis, juger impartialement la conduite des planteurs américains ; et, quoiqu'ils puissent être au nombre des hommes généreux qui déplorent le plus sincèrement l'existence du mal, ils ne sont probablement pas, je le répète, les plus propres à en indiquer le remède.

Il y a véritablement dans l'histoire de l'esclavage des Africains, quelque chose de si révoltant, que l'on peut bien pardonner un excès de zèle qui, prenant sa source dans une vertueuse indignation, oublie la stricte mesure de l'équité, et fait tomber trop fortement le poids du crime sur ceux qui en souffrent la continuation avec crainte et regret. Avec un peu de bonne foi, il n'est pas permis de douter que tels ne soient les sentimens de la majeure partie des blancs qui com-

posent la population de la Virginie. Il n'est pas nécessaire de s'en rapporter à l'opinion qu'ils expriment dans la conversation ; il suffit de consulter l'histoire de leur pays, les divers édits rendus par leurs législateurs, leurs inutiles pétitions au trône, et la mention faite de la continuation forcée de la traite parmi les griefs qui justifèrent la séparation des colonies américaines d'avec l'empire britannique, pour reconnaître combien peu ils tardèrent à déplorer le mal, et avec quelle ardeur ils cherchèrent à l'étouffer dès sa naissance. La première assemblée de la république devenue indépendante, s'occupa d'en arrêter les progrès au milieu des embarras de la guerre et de la révolution ; elle prohiba à jamais la traite, et presque toutes les sessions ultérieures offrent quelque preuve que l'esprit public était toujours tourné vers les moyens d'adoucir les rigueurs de l'esclavage, ou plutôt de l'abolir complètement. Les esprits les plus éclairés pensent que c'est là où il faut en venir, et que des demi-mesures ne peuvent améliorer la situation de l'esclave ni celle du maître. Tous les écrits que j'ai lus sur le sujet de l'esclavage, et même les lois qui ont d'abord prescrit, puis rapporté, comme inefficaces ou pernicieuses, des mesures qui n'allaient pas droit à la racine du mal, semblent indiquer l'af-

franchissement des esclaves , comme l'unique remède, et celui qu'il faudra définitivement adopter.

Depuis plusieurs années, on a suivi avec vigueur un plan de colonisation. Les partisans de ce système, et les principaux membres des sociétés formées pour le mettre à exécution, étendent leurs vues jusqu'à proposer l'éloignement d'une portion assez considérable des esclaves, pour rendre l'affranchissement des autres praticable; il est clair, toutefois, que pour que ces vues produisent un avantage national, il faut qu'elles deviennent une affaire nationale. Le rapport du comité nommé par la première assemblée de la Virginie (après la révolution) pour réviser les lois de la république, contient un amendement par lequel on proposait d'instruire tous les noirs aux frais de l'état, et ensuite de les expédier dans des navires pourvus d'armes et d'instrumens aratoires, à la côte d'Afrique, ou ailleurs, en leur assurant la protection de la république, jusqu'à ce qu'ils se fussent établis en corps de nation. Après une longue discussion, ce projet fut abandonné, soit par le manque de fonds, soit par le défaut de persévérance dans les intentions bienveillantes en faveur des esclaves. On a aujourd'hui conçu l'idée d'ap-

propre à cet objet les fonds provenant de la vente des terres nationales. Diverses circonstances me portent à penser que ce projet, loin d'être chimérique, est très praticable, surtout s'il trouve des partisans parmi les planteurs du midi (1).

Je n'ai pas encore répondu à vos questions, ni à celles de votre ami, concernant l'état de la population noire dans la partie des républiques du Nord que j'ai visitées jusqu'à présent; si j'ai tardé à aborder ce sujet, c'est uniquement parce que je n'ai pas voulu le faire avec précipitation.

Il m'a paru, autant que mes propres observations et les informations que j'ai prises peuvent justifier cette opinion, que, sur aucun point, la conduite des Américains n'a été représentée sous de plus fausses couleurs, qu'en ce qui concerne le traitement qu'ils font éprouver aux nègres, et la condition de cette partie de la population des Etats-Unis. Les impressions qu'éprouve un Euro-

(1) Une motion sur ce sujet fut faite à la dernière session du congrès, par M. Meigs de New-York. Il proposa d'acheter tous les esclaves à un prix réglé d'avance, de les équiper convenablement, et de les envoyer à la colonie établie sur la côte d'Afrique, en leur assurant la protection de la république, comme on l'avait proposé antérieurement dans l'assemblée de la Virginie.

péen en débarquant dans une des villes du nord de ce pays, sont diverses, et parfois contradictoires. Lorsqu'il voit une foule de nègres assemblés au coin d'une rue, ou qu'il découvre la face de *sable* (1) et les traits grossiers d'une négresse sous un chapeau de satin amaranthe, cette vue le blesse et lui inspire un dégoût subit pour le pays dont la population offre un mélange si bizarre. D'un autre côté, ce sont des étrangers qui manifestent une répugnance extrême à être servis par des mains noires, que j'ai entendus se plaindre des préventions des Américains contre les nègres. J'ai eu si peu d'occasions de remarquer ces préventions chez eux, qu'en me rappelant combien il y avait peu d'années que les citoyens noirs étaient leurs esclaves, j'ai été long-temps sans pouvoir comprendre comment ils n'en montraient pas davantage. Je crois, au reste, que la cause même que je m'étais attendu à voir agir d'une manière opposée, est précisément celle des sentimens doux et bienveillans qu'ils témoignent pour leurs esclaves affranchis. On avait tant parlé et tant écrit en faveur des malheureux

(1) Cette figure est empruntée à l'art héraldique : en termes de blason, le *sable* est la couleur noire.

(Note du traducteur.)

Africains ; on les leur avait si souvent présentés comme des objets de compassion ; la traite avait été pendant tant d'années continuée, au mépris des lois de leurs assemblées coloniales , qu'il est permis de penser que la majeure partie d'entre eux a été graduellement conduite à les aimer par un esprit d'opposition politique, plutôt que par la douce impulsion de la pitié et de l'humanité.

Il y a une autre cause qui, dans les états du Nord, excite généralement l'intérêt en faveur des Africains ; c'est leur condition dans les vieilles républiques du Sud. La compassion que l'on ressent en Angleterre pour la population noire des Antilles, ne peut égaler celle qu'on éprouve aux Etats-Unis pour des hommes qui sont retenus en esclavage dans le sein même de ce pays. La chaîne fédérale qui lie entre eux les divers états de ce vaste empire, semble rapprocher les uns des autres les habitans des extrémités les plus opposées, et leur inspirer une conformité d'opinions et de sentimens. Ce qui déshonore une partie de l'Union, est ressenti comme une honte par la nation entière. L'impression de ce genre, produite dans les états du Nord et de l'Ouest par le tableau de l'esclavage qui existe dans les états du Sud, tout en redoublant leur désir de hâter le

jour qui doit y mettre un terme, éveille et nourrit une animosité peut-être déraisonnable et injuste envers les malheureux maîtres d'hommes plus malheureux encore. Les planteurs des états du Sud ont bien mérité de leur pays pour l'énergie et le patriotisme qu'ils ont montrés à l'heure du danger. Ils ont défendu la patrie dans le sénat, et sur le champ de bataille, lorsqu'un ennemi formidable est venu des bords opposés de l'Atlantique menacer les droits et la vie des citoyens de l'Amérique. S'ils ont encore à rougir d'une institution qui est à la fois pour eux un fléau et une honte, tandis que leurs frères, plus heureux, en sont affranchis, que ceux-ci n'attribuent pas cet avantage à une plus grande somme d'humanité ou de justice, mais à des circonstances plus favorables qui leur permirent, dans le principe, de résister à l'invasion du mal, d'en arrêter les progrès, et ensuite de le réparer ; les conseils, et peut-être l'assistance des grands et nombreux états du Nord et de l'Ouest pourront, avec le temps, contribuer à délivrer les républiques du Midi de cette plaie honteuse, si les premiers sont donnés avec mesure, et l'autre offerte avec une modeste générosité.

Je crois que les amis de l'humanité peuvent envisager, avec une grande satisfaction, la con-

dition des noirs dans la partie septentrionale de l'Union. Partout des écoles leur sont ouvertes, et, dans les petites villes et les villages, ils sont instruits par le même maître, et vont à la même église que les blancs. Ne serait-il pas plus sage de se réjouir de cet affaiblissement visible du préjugé de la couleur, que de se récrier contre ce qui peut encore en rester, comme de placer les enfans blancs et noirs sur des bancs différens, à l'école ainsi qu'à l'église ? Dans les grandes villes, les Africains ont des églises et des prédicateurs à eux ; et je cite ce fait uniquement comme une preuve palpable des progrès rapides qu'ils font dans la civilisation. Un Européen a peut-être oui dire, avant de débarquer sur ces rivages, que les domestiques blancs et noirs ne mangent pas à la même table. S'il vient à trouver cet usage établi dans le premier hôtel où il loge, il le note sur ses tablettes avec un point d'admiration, et il y joint quelques réflexions sur les opinions libérales qui règnent dans une république démocratique. S'il méditait sur l'histoire de ce pays et sur l'histoire de l'Africain transplanté dans quelque contrée que ce soit, et s'il consultait ses propres sentimens qui, je crois, lui permettent rarement de reconnaître, je ne dis pas l'égalité, mais une

similitude de race entre lui et le nègre, il ne trouverait, dans la circonstance en question, rien qui prouvât un défaut marqué de libéralité dans les sentimens du peuple américain. Je suis prête à convenir que de sages institutions peuvent contribuer puissamment à améliorer la condition physique et les qualités de l'homme; mais je ne crois pas qu'elles puissent les porter au dernier degré de perfection. Il semble cependant qu'une telle espérance avait été conçue par ceux qui sont surpris de trouver ici une certaine répugnance à s'associer avec le nègre, et à le traiter sur le pied d'une parfaite égalité. La nature a marqué le malheureux Africain d'un sceau particulier; et quoique les hommes éclairés et libéraux regardent sa couleur comme une distinction purement accidentelle, le vulgaire la considère comme un symbole d'infériorité. Si les Européens, dans un siècle moins philanthrope, n'eussent pas ravalé l'Africain au-dessous de la nature humaine, et comprimé son intelligence, il est probable que le moins éclairé d'entre nous n'eût vu dans une peau noire rien autre chose qu'un caprice de la nature, et n'aurait attribué l'ignorance et la servitude dans lesquelles languissent les tribus africaines sur leur propre territoire, à aucune

autre cause que celles qui opèrent d'une manière si diverse sur le genre humain, sous les divers climats et dans différentes contrées du globe.

On a souvent établi une comparaison entre le noir et le blanc ; mais, en considérant la condition réelle du premier, on reconnaît qu'il n'y a ni sagesse ni humanité à le faire. Dans les républiques du Nord, les seules où l'on puisse essayer, avec quelque plausibilité, d'établir une semblable comparaison, mille causes secrètes conspirent pour retenir l'Africain à un degré beaucoup plus bas de l'échelle humaine que l'Américain. Le dernier voit autour de lui un monde qu'il a pour ainsi dire créé, une race d'hommes, ses frères et ses égaux, qui, comme lui, ne reconnaissent point de supérieur, excepté le grand Etre qui a béni les efforts héroïques de leurs pères, et vers lequel ils élèvent leurs cœurs pleins de reconnaissance pour les bienfaits qu'il a répandus sur leur patrie. Hélas ! ces grandes pensées, ces pensées encourageantes, sont inconnues aux fils des esclaves. Hier encore, comme les Israélites en Egypte, ils coupaient du bois et tiraient de l'eau sur cette terre qui fournit aujourd'hui à leur subsistance. Les droits mêmes dont ils sont investis (et qu'ils peuvent à peine comprendre

et apprécier), en un mot, tout ce qu'ils connaissent, tout ce dont ils jouissent, ils en sont redevables à la justice et au repentir de leurs *maîtres*. Quelque absolu que soit ce repentir, il n'a pu tout d'un coup effacer les torts d'une longue suite d'années, transformer un esclave abject en un citoyen vertueux, bannir de son esprit l'idée que naguère il tremblait au seul aspect de ceux dont il est maintenant l'égal, ni faire oublier à ceux-ci que c'est seulement par une loi émanée d'eux qu'il a cessé d'être l'instrument de leur volonté. Il ne faut pas avoir une connaissance bien approfondie des secrets de la nature humaine, pour sentir les conséquences d'un tel état de choses. Il doit inévitablement exister entre l'Américain et le nègre une barrière semblable à celle qui sépare les classes les plus pauvres et les moins civilisées, d'avec les classes les plus riches et les plus élevées de la société en Europe. Les noirs et les blancs forment deux races distinctes, et jusqu'à présent la distinction n'a pas été moins marquée par les qualités intérieures que par les formes extérieures. Il n'est pas aisé de juger jusqu'à quel point l'approche graduelle vers une conformité d'idées et de sentimens pourra par la suite contribuer à renverser la barrière élevée

entre les deux races. Je dois dire que, eu égard au rang inférieur que les Africains occupent encore dans la société, et à la fraction assez considérable qu'ils forment dans la masse de la population, il est très honorable pour les mœurs des Américains, que la différence entre les deux races continue d'être si bien marquée⁽¹⁾.

Nonobstant le moindre cas que l'on fait ici des noirs, moins à cause de leur couleur et de la grossièreté de leurs traits, qu'à raison du relâchement de leurs mœurs, on peut dire qu'ils forment plutôt une race distincte des blancs, qu'une race dégradée. Ils sont également placés sous la protection de lois douces et impartiales ; ils possèdent en général les mêmes droits que la masse de la société ; ils sont plus particulièrement les objets de la commisération des hommes bienfaisans et religieux, et ils peuvent, d'après la situation du pays, pourvoir facilement à leur subsistance en dépit de leur paresse et

(1) On voit ici que l'auteur fait allusion au commerce scandaleux qui existe entre les noirs et les blancs dans les colonies anglaises où le mariage entre les deux couleurs n'est jamais permis. C'est sans doute par égard pour ses compatriotes qu'elle ne s'est pas exprimée d'une manière plus précise.

de leur insouciance. Quoique les nègres ne puissent, ni pour la frugalité, ni pour la rigidité de mœurs, être comparés aux Américains, ils sont doués d'un bon naturel, et se montrent très attachés les uns aux autres. Le fond de leur caractère est une excessive gaîté ; ils aiment passionnément la danse ; et lorsqu'ils se rassemblent pour se livrer à ce plaisir dans la salle d'une taverne ou dans la cuisine d'un des habitans qui les emploient, ils étalent dans leur parure une recherche bizarre qui émerveillerait Arlequin lui-même. C'est toujours ainsi que l'homme, arraché à la condition de sauvage et d'esclave, s'abandonne aux plaisirs frivoles, et se laisse éblouir par le clinquant du luxe avant de découvrir la valeur des jouissances plus pures qui dérivent de l'acquisition de connaissances utiles, et de la pratique de sentimens nobles et délicats. En dépit des nombreux désavantages contre lesquels les Africains ont eu à lutter jusqu'à présent, il ne manque pas d'exemples de nègres qui ont acquis de grandes richesses et une haute considération, particulièrement, je crois, dans les états de la Nouvelle-Angleterre. Dans ce pays, en effet, pour que le nègre s'élevé graduellement dans l'échelle humaine, rien ne lui est nécessaire que ses propres efforts. L'exer-



cice de ses droits doit, avec le temps, éveiller en lui cette ambition politique dont il s'est jusqu'à présent montré généralement dépourvu. Dans quelques-uns des états de l'Union, les noirs exercent aujourd'hui en assez grand nombre le droit de suffrage; et l'on peut citer comme un fait curieux que, dans l'état de Massachusset, quelques votes de nègres furent donnés lors de l'élection d'une convention générale des états chargée de tracer le plan du gouvernement fédéral. Dans plusieurs des états du Nord, le droit de suffrage est encore interdit aux noirs, et avec une apparence de raison; car il est évident qu'ils ne sont encore que très peu propres à l'exercer. Là où le nègre jouit de ce droit, je ne pense pas que la loi l'exclue d'aucun emploi public; mais les conditions exigées sont telles, qu'il n'est pas probable qu'il les possède. Cette circonstance et la coutume suffisent pour assurer son exclusion (1).

(1) Malgré toute sa philanthropie, la spirituelle anglaise, auteur de cet ouvrage, ne se montre peut-être pas entièrement affranchie du préjugé de la couleur. Il est permis de penser qu'elle ne rend pas aux noirs toute la justice qui leur est due, et qu'elle leur suppose une trop grande infériorité sous le rapport intellectuel et moral. L'histoire nous four-

Je me suis laissée entraîner à des considérations plus générales que je ne comptais en commençant cette lettre ; mais comme elles dérivent naturellement d'un sujet sur lequel vous m'aviez témoigné de la curiosité, j'espère qu'elles ne vous paraîtront pas tout-à-fait déplacées.

nit, chez les noirs, mille exemples de belles actions et de sentimens nobles et généreux. Quant à ce qui regarde leur esprit, on peut consulter l'ouvrage curieux intitulé : *De la littérature des noirs*, par un philanthrope dont le nom sera éternellement cher aux Africains, M. Grégoire, ancien évêque de Blois.

(Note du traducteur.)

LETTRE VI.

Aspect général de la ville de Philadelphie. — Son architecture. — La maison des Etats. — Remarques sur la conduite du premier congrès américain. — Anecdotes. — Particularités du caractère politique du peuple de Pensylvanie. — Du gouvernement intérieur des Etats de l'Union.

Philadelphie, mai 1819.

JE n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération et la description des édifices et des établissemens publics de cette ville. Quantité de voyageurs qui n'ont pas voulu voir l'ordre et la beauté qui règnent dans l'organisation politique et morale de la nation américaine, ne laissent pas de rendre justice aux vertus pacifiques et à l'active bienfaisance du peuple de Philadelphie (1).

(1) Parmi ces voyageurs, il en est cependant qui, pour calomnier les mœurs des Américains, révoquent en doute

Vous pouvez consulter l'ouvrage du lieutenant Hall (1) ; vous y trouverez une description exacte et très intéressante de la *prison de l'état* (2), objet qui mérite de fixer l'attention de tous les voyageurs. Je profite de cette occasion pour déclarer que je distingue cet officier de la tourbe des voyageurs qui ont défiguré ce pays dans leurs relations ; non, toutefois, que je sois disposée à approuver tout ce qu'il a dit de la nation américaine, car je pense qu'il n'a pas toujours rendu justice à son caractère et à ses mœurs. Les mêmes objets paraissent

jusqu'au témoignage de leurs sens. M. Fearon, par exemple, dit quelque part : « Quoique les yeux et les oreilles d'un étranger ne soient pas offensés en plein jour par les signes évidens d'un libertinage effronté, j'ai des raisons de croire qu'il est porté ici à un point extrême. » Ces insinuations vagues ne sont toutefois pas aussi déshonorantes pour leur auteur que les faits matériellement faux qu'il lui arrive souvent de rapporter.

(1) *Voyage au Canada et aux Etats-Unis*, par M. Hall, lieutenant au 14^e de dragons.

(2) Maison centrale de détention pour l'état de Pensylvanie. Il convenait de traduire, comme nous l'avons fait, les mots *state-prison*, et de ne pas les rendre par l'expression française *prison d'état*. Les Américains sont assez heureux pour ne pas posséder d'édifices de ce genre.

(Note du traducteur.)

souvent si différens à deux personnes qui les examinent avec la ferme intention de les voir tels qu'ils sont, qu'on est tenté de devenir pyrrhonien et de douter si l'on a l'esprit sain et les yeux bons. Quand même nous parviendrions à nous dépouiller de tout préjugé national et individuel, il pourrait encore se trouver, dans notre caractère et notre tempérament, dans certaines circonstances fortuites, telles que le mauvais temps, un compagnon ennuyeux, la fatigue du corps ou de l'esprit, et mille accidens qu'il est inutile de citer, mais à l'influence desquels les faibles mortels sont malheureusement soumis, de quoi troubler notre vue et notre jugement. Un voyageur est, de tous les humains, le plus à la merci de cette multitude de circonstances imprévues. Pourquoi faut-il que la réputation des peuples en dépende également, ou plutôt que cette réputation tienne au jugement d'un homme dont le plus souvent le corps est fatigué et l'esprit malade? Ne serait-il pas raisonnable, lorsqu'un voyageur prend la plume pour émettre son opinion sur les objets dont il est environné, qu'il s'adressât quelques questions comme celles-ci? Suis-je bien portant et de bonne humeur? suis-je dans une chambre commode et assis dans un bon

fauteuil? suis-je en paix avec moi-même et avec tout ce qui m'entoure? J'ai quelque idée qu'un petit examen de ce genre suffirait pour empêcher de publier une foule de livres remplis de faits inexacts et de portraits dépourvus de ressemblance, et conséquemment, pour maintenir la paix non-seulement entre les individus, mais encore entre les nations : manière qui ne conviendrait guère aux hommes d'état, et à laquelle les philosophes n'ont pas pensé. Je ne prétends point appliquer rigoureusement ces réflexions au lieutenant Hall, dont les remarques font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. La seule chose que je serais tentée de lui reprocher, c'est d'avoir jugé les hommes et les institutions de ce pays un peu trop à la hâte; mais peut-être cette opinion provient-elle de ce que je suis portée à juger les mêmes objets d'une manière différente.

Je vous ai déjà dit avec quel plaisir on se souvient de vous dans plusieurs maisons de cette ville, et particulièrement dans celle de votre digne ami, feu le docteur Rush. Je regrette infiniment que ce vénérable philanthrope ait succombé sous le poids des années, avant notre arrivée en Amérique. La jeunesse elle-même oublie sa légèreté, et médite sur la marche ra-

pide du temps, lorsqu'elle voit cette terre désertée par les hommes qu'on lui avait enseigné à révéler. Ici, en effet, une foule de choses contribuent à rappeler que le temps a des ailes ; mais ce qu'une semblable réflexion peut avoir de triste est compensé par l'idée que les années valent des siècles pour cette nation jeune et vigoureuse. Washington, Hamilton, Gates, et tous les autres vétérans de la révolution, qui figuraient encore sur la scène quand vous visitâtes ce pays, ont été rejoindre leurs ancêtres depuis peu d'années, et leurs noms sont encore dans toutes les bouches comme leur souvenir dans tous les cœurs ; mais s'ils pouvaient sortir de leurs tombeaux, ils auraient peine à reconnaître leur Amérique, dans ses heureux et rapides progrès.

Il serait curieux de comparer ce qu'était Philadelphie quand le jeune Franklin, sans un ami et sans un denier, y vint chercher fortune, avec ce qu'elle est aujourd'hui, ou même avec ce qu'elle était déjà lorsque, chargé d'ans et de gloire, il descendit dans la tombe. Il vécut assez pour la voir, de petite ville de province, sans bibliothèque ni établissement public d'aucun genre, devenir non-seulement la capitale populeuse et florissante d'un état indépendant,

mais encore le siège d'un gouvernement qui, par la nouveauté de ses principes, fixa les regards de toutes les parties du monde civilisé. Aujourd'hui, elle a l'aspect d'une magnifique et riche capitale, bien qu'elle ait perdu l'intérêt qu'elle vous inspirait comme siège du gouvernement fédéral, et centre politique de l'Union. Elle n'est plus le siège de ce gouvernement général, ni même celui du gouvernement particulier de l'état de Pensylvanie. La législature de cet état s'assemble maintenant à Lancaster, à soixante milles d'ici; mais déjà cette dernière ville ne se trouve plus au centre de la partie habitée d'une république dont la population s'étend de plus en plus vers l'intérieur du continent; et en vertu d'un acte récent de l'assemblée législative, le siège du gouvernement doit être transféré plus à l'ouest, et fixé définitivement à Harrisburgh, sur la branche orientale du Susquehanna. Cette ville, m'a-t-on dit, a été bâtie sur un plan à peu près semblable à celui de la belle cité de Philadelphie, et promet de la surpasser par la splendeur de ses édifices publics.

Je n'ai jamais parcouru l'intérieur d'aucune ville avec autant de plaisir que celui de Philadelphie. La propreté de tous les objets animés et inanimés qu'on rencontre, ne saurait être

surpassée; les rues, les maisons, les habitans, tout y est d'un aspect agréable. Philadelphie n'est pas située comme New-York, dont la belle position excite l'admiration de tous les étrangers; mais elle a plus l'air d'une capitale. Je ne sais pourtant si ses rues ne sont pas trop droites et coupées d'une manière trop régulière pour plaire à l'œil, qu'un excès de symétrie fatigue; mais elles sont si propres et si bien bâties, qu'on ne peut en vérité s'empêcher de leur pardonner cette régularité monotone; les trottoirs sont lavés tous les matins par les domestiques des maisons qui les bordent, et cette coutume peut être incommode pour les dames qui sortent en petits souliers, mais je pense qu'indépendamment de la propreté, elle entretient encore la salubrité de la ville. Les murs de briques des maisons, ainsi que les charpentes de celles bâties en bois, sont peints tous les ans. Les portes sont généralement blanches; cette couleur, unie à celle du marbre blanc, qui en forme le seuil, et à la verdure des arbres qui bordent les trottoirs, donne aux maisons un air d'élégance bien différent de celui des maisons noires et mal-propres des grandes villes de l'Europe. Le plan tracé par Penn, et qui fut généralement suivi, a éprouvé de bonne heure une altération importante. Au lieu

de ménager, sur le bord de la rivière, un talus de gazon qui eût laissé la ville ouverte à la vue ainsi qu'aux brises rafraîchissantes et salubres, on a couvert le rivage de quais et de laides mesures qui deviennent des foyers d'infection pendant les chaleurs de l'été. Heureusement elles sont bâties en bois, et ne dureront qu'un temps limité, au bout duquel, s'il n'est pas jugé convenable de revenir au plan du bienfaisant fondateur de la ville, il est à présumer qu'on prendra quelque moyen pour remédier à l'inconvénient dont je viens de parler. Penn lui-même ne voudrait pas aujourd'hui qu'on se passât de quais et de magasins; mais il recommanderait de les bâtir d'une manière plus élégante et plus solide, et surtout avec d'autres matériaux que du bois. Tout ce qui retient le limon et les végétaux pourris, comme le font certainement les pilotis et les bordages des quais, ne doit point être employé dans les constructions sous un climat où le soleil est si ardent pendant l'été. L'aspect de cette portion de la ville forme un contraste bien étrange avec celui qui s'offre aux regards dès qu'on s'en éloigne. Les citoyens de Philadelphie, si amis de la propreté, feront bien de reconstruire ces quais et ces magasins, sans quoi la fièvre jaune viendra souvent assiéger leurs demeures.



Les édifices publics sont tous remarquables par le soin avec lequel ils sont entretenus, et quelques-uns se distinguent par une architecture élégante, et d'un goût tout-à-fait classique. On va bâtir une seconde banque sur le plan de celle de Pensylvanie. Je souhaite que les habitans de Philadelphie ne s'écartent pas du genre d'architecture qu'ils ont adopté maintenant, et dont le style me semble assez pur; je les engage surtout à ne jamais essayer d'employer le gothique: échouer dans ce genre, ce serait échouer dans le sublime, et de toutes les fautes c'est la pire qu'on puisse faire. L'Académie des arts possède une collection de tableaux peu nombreuse, mais bien choisie; ceux que j'ai remarqués avec le plus de plaisir sont une Niobé, par Rehberg, et un sujet de l'Écriture peint par un artiste américain nommé Allston. C'est une chose tout-à-fait surprenante de voir combien ce pays naissant a déjà été fécond en bons peintres: Leslie, West, Copley, Trumbull et Allston sont des noms connus et respectés dans les deux hémisphères. Le dernier des artistes que je viens de citer, semble destiné à acquérir une haute réputation. Ses tableaux se distinguent par un génie de composition, une facilité d'exécution et une vérité de coloris qui promettent un maître dans son art. Il est main-

tenant à Boston, et l'on assure qu'il a résolu, en bon patriote de n'exercer son art que, dans son pays.

La maison des Etats, qui n'en a plus aujourd'hui que le nom, est un objet de curiosité et d'intérêt pour l'étranger, et un temple sacré aux yeux des Américains. Je vous avoue qu'en visitant cet édifice, je fus un peu scandalisée de trouver des oiseaux empaillés, et des squelettes de mammoth à la place qu'occupèrent des sénateurs qui méritèrent le nom de sages. Il eût été d'un meilleur goût peut-être, de faire de ce sanctuaire abandonné des lois et du patriotisme, une bibliothèque, au lieu d'un muséum d'histoire naturelle, ou si l'on peut s'exprimer ainsi, de *catacombes animales* (1). J'aurais jugé que les citoyens de Philadelphie avaient moins de respect pour ce vénérable monument qu'ils ne le devaient, si tous ceux de mes amis à qui il arriva, dans leurs courses avec moi, de passer auprès, ne se fussent arrêtés pour me dire, l'un : « Voici les fenêtres de la salle où notre premier congrès s'assembla » ; un autre : « Là fut signée la déclaration de notre indépendance » ;

(1) Les salles inférieures ont reçu une destination plus convenable ; elles sont occupées par les cours de justice.

un troisième : « C'est du haut de ces degrés qu'on lut la déclaration d'indépendance au peuple assemblé. » Ah ! combien elle a dû faire tressaillir le cœur de tous les citoyens ! c'est un beau moment à rappeler, un moment dont le souvenir élève notre âme, et nous rend fiers d'appartenir à l'espèce humaine.

Peut-on penser sans attendrissement et sans admiration à la démarche héroïque de ce petit sénat qui, assemblé au nom d'un peuple jeune et sans expérience dans l'art de la guerre, ose braver la puissance d'un grand empire ? Il ne le fait point avec précipitation et témérité, mais avec calme et réflexion. Après avoir pesé la force de son adversaire et sa propre faiblesse, reconnu quelle immense responsabilité attire sur lui la décision qu'il va prendre, calculé les conséquences d'un défaut de succès dans sa tentative, et s'être convaincu que presque toutes les chances sont contre lui, il déclare *qu'ayant compté ce que doit coûter la lutte, et ne trouvant rien d'aussi terrible que la servitude volontaire, il en appelle solennellement au Juge suprême du monde, de la droiture de ses intentions.* On voit ces sénateurs vouer à la patrie leur vie, leur fortune et leur honneur, se ranger avec leur jeune nation sous les bannières de la liberté, et

proclamer leurs oppresseurs *ennemis dans la guerre, amis à la paix* (1).

Je ne sais si dans toute l'histoire du genre humain on trouve rien d'aussi grand, d'aussi sublime que la conduite du congrès américain pendant le cours de cette lutte inégale d'où dépendait non-seulement la liberté d'un peuple, mais celle de l'humanité entière. Quelle admirable modération marqua ses premières délibérations! quel calme et quelle fermeté il opposa à l'orgueil et à l'entêtement ministériels! comme il sut tempérer la vigueur par la prudence, et allier l'inflexibilité de principes avec le respect à l'autorité suprême! quelle dignité surtout il montra, lorsqu'enfin il fut appelé à décider entre *une soumission absolue* et *la résistance par la force!* Avec quelle stoïque énergie il fit son noble choix, et quand il l'eut fait, avec quelle imperturbable courage il soutint toutes les vicissitudes de la fortune! Les chances variées de la guerre, les clameurs des factieux, les craintes des timides, le découragement des plus braves eux-mêmes, rien ne put l'ébranler, et on ne le vit ni se

(1) Les expressions soulignées sont extraites de la déclaration d'indépendance, ou des représentations adressées par le congrès américain au gouvernement anglais.

laisser abattre par des revers réitérés, ni trop s'enorgueillir de succès momentanés. Quand le peuple expulsé de ses foyers, fuyait en troupeaux devant les envahisseurs ; quand les soldats sans solde et sans habits demandaient en vain des secours à leur général, qui les cherchait vainement lui-même dans le trésor épuisé ; quand l'épée tombait de leurs mains défaillantes, et que le désespoir semblait s'emparer de leur cœur, ces sénateurs patriotes firent tête à l'orage ; ils conservèrent la confiance dans la justice de leur cause, et nautonniers habiles, les yeux fixés sur l'étoile polaire de la liberté, et fermes au gouvernail, ils surent faire braver au vaisseau de l'état les tourmentes de la guerre et de la révolution, et le conduire au port glorieux qu'ils n'avaient jamais désespéré de lui faire atteindre.

Les annales de tous les pays peuvent nous offrir quelques personnages supérieurs aux petites passions qui maîtrisent l'âme des hommes ordinaires, et trop souvent même influent sur le caractère des peuples ; mais combien il est rare de trouver dans les pages de l'histoire une masse d'hommes réunissant toutes les qualités des sages et des héros, prudens et calmes dans leurs délibérations, fermes et unis dans leurs mesures, et d'une probité au-dessus de tout soupçon.

C'est au courage inflexible, et à l'intégrité parfaite des membres du congrès, que la nation américaine doit en grande partie d'avoir échappé, non seulement à la conquête et aux chaînes étrangères, mais encore aux dissensions intestines. Au milieu des vicissitudes de la guerre, le peuple tournait ses regards avec espoir et confiance vers la salle du sénat. Les Américains voyaient-ils leurs petites armées défaites, leurs généraux battre en retraite, après une résistance héroïque, leurs villes prises, leurs maisons en flammes, le commerce détruit, le trésor épuisé et le crédit anéanti, ils comptaient sur cette magnanime assemblée, dont les intentions étaient si nobles et si pures, et qui mettait tous ses efforts à soulager les maux qu'elle ne pouvait prévenir.

Je me figure avec intérêt les pensées et les sentimens qui ont dû agiter ces modernes Romains pendant la durée de cette terrible lutte, leur anxiété sur son issue, et enfin la joie qui a dû inonder leur cœur à la nouvelle de la grande victoire qui l'a terminée. Le vieux portier de la maison du congrès tomba mort en apprenant la reddition de Cornwallis. L'émotion à laquelle ce bon vieillard ne put résister, m'offre l'image de celle des membres de l'assemblée dont il avait été le fidèle serviteur.

Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer dans l'histoire de la révolution américaine, ou de l'intégrité du congrès, ou de la confiance du peuple dans cette intégrité. La première fut si pure, qu'au milieu de circonstances qui pouvaient offrir de si fortes tentations à l'homme cupide ou ambitieux, on ne vit aucun membre de cette noble assemblée en butte même à un simple soupçon; l'autre fut si entière, qu'aux jours les plus désastreux de cette époque orageuse, jamais les malheurs publics ne furent imputés à crime au gouvernement; pas même lorsqu'on vit sa foi violée par la dépréciation graduelle et le discrédit total d'un papier-monnaie émis sans hypothèque, et qui cessa de circuler sans qu'on pût conserver le moindre espoir d'un remboursement futur. « La mort d'un roi, dit Ramsay dans sa succincte, mais classique histoire de ce pays, et le couronnement de son légitime successeur, ont souvent excité de plus grandes commotions dans les monarchies, que celle qui se manifesta aux États-Unis lors de l'extinction soudaine du papier-monnaie. Le peuple sentit la nécessité qui avait forcé ses gouvernans à agir comme ils l'avaient fait, et convaincu que le bien du pays était leur grand et unique but, il se soumit paisiblement

à des mesures qui, dans d'autres circonstances, auraient peut-être coûté la vie à leurs auteurs. »

Le gouvernement avait été constitué au milieu du chaos de la révolution, lorsqu'un ennemi formidable était sur les plages américaines, que les émissaires de cet ennemi intriguaient au sein même du pays, et que, du côté de l'intérieur, les Indiens se préparaient à porter le ravage sur le territoire des états confédérés, tandis que du côté de l'Atlantique, des flottes menaçaient d'une prompte et terrible destruction et les villes maritimes et les navires qu'elles recelaient dans leurs havres. Organisé à la hâte, ce gouvernement n'était pas habitué à l'exercice du pouvoir dont on l'avait investi ; les soldats, sans instruction, étaient en outre sans pain et sans habits ; et loin de pouvoir fournir à leur solde, le trésor n'était pas en état de faire face à une seule des nombreuses demandes dont il était assailli de toutes parts ; le commerce avait été détruit tout d'un coup, les terres restaient sans culture, et l'on n'eût pu trouver une seule guinée dans tout le pays, excepté entre les mains de ses ennemis. Qu'à une pareille époque et dans de telles circonstances, la confiance publique se soit soutenue, j'y vois la preuve d'une



modération de la part du gouvernement, et d'une raison et d'un dévouement de la part de la nation qui, à aucune époque de l'histoire ancienne ou moderne, ne furent peut-être égalés, et certainement n'ont jamais été surpassés.

Il est à remarquer que, pendant tout le cours d'une lutte d'où dépendait d'abord la liberté, ensuite l'existence même de la jeune Amérique, son congrès ne déploya pas moins de prudence que d'intrépidité. Imitant la conduite d'un habile général, il s'avancait lentement, mais ne cédait jamais un pouce du terrain qu'il avait une fois occupé. Assemblé par le vœu des citoyens sans le consentement ou plutôt contre la volonté des autorités existantes, dont la légitimité demeura toutefois incontestée, il examina avec calme tous les griefs des diverses colonies, et en sollicita le redressement, en se fondant sur les principes constitutionnels reconnus par une monarchie lointaine, dont ses membres se déclaraient (ainsi que réellement ils avaient paru l'être jusqu'alors) les loyaux et affectionnés sujets. Sans s'arroger le pouvoir de faire de lois, ils adoptèrent des résolutions, et promirent de les maintenir jusqu'à ce qu'on eût fait droit à leurs plaintes; ils se le jurèrent les uns aux autres, au nom de

l'honneur et du patriotisme. Ces simples et nobles engagements formèrent un lien suffisant pour cimenter l'union entre les habitans de provinces qui avaient jusqu'alors été trop souvent divisées d'opinions et d'intérêts, et pour donner aux décisions de quelques hommes privés, autant d'autorité qu'aux ordres absolus du despote le mieux établi. Combien l'obéissance est prompte et entière, lorsque le cœur des citoyens est à ceux qui les gouvernent ! Cet attachement du peuple américain pour ceux qui devinrent ensuite ses législateurs, triompha de toutes les passions humaines ; il fut plus fort que l'avarice des hommes et que la vanité des femmes, fit oublier à tous leurs misères et leurs souffrances, et transforma une nation de citoyens industrieux en un peuple de zélés patriotes et d'intrépides soldats.

La situation de l'esprit public à cette époque, est parfaitement dépeinte par le modeste historien que j'ai déjà cité (1). « De quelque cause qu'elle provînt, il est certain, dit-il, qu'une disposition à tout faire et à tout souffrir pour le bien futur du pays, s'étendit d'homme à homme et de province à province, avec une incalculable rapi-

(1) Ramsay.

dité ; on eût dit qu'un seul esprit animait toute la nation américaine ; les marchands renoncèrent aux bénéfices de leur négoce , et se soumirent gaîment à une suspension totale du commerce , d'après l'invitation d'hommes qui n'étaient pas investis du pouvoir législatif ; les cultivateurs consentirent unanimement à ce que leurs récoltes ne fussent point exportées , bien qu'ils sussent que , dans le cas d'une libre exportation , on les leur eût payées d'avance à des prix très élevés. Les riches renoncèrent à une foule d'objets de luxe ou d'agrément , et s'engagèrent volontairement à se nourrir et se vêtir avec les seules productions du pays. Cette époque de détresse générale offrit une grande leçon aux peuples qui aspirent à être libres. On vit alors combien il est facile à l'homme de sacrifier son aisance , ses plaisirs et ses intérêts , quand son cœur est animé du noble amour de l'indépendance et de la liberté. Au milieu des souffrances et des privations de toute espèce , la gaîté était sur tous les visages. Les Américains ne voyaient rien de comparable à la liberté , et de bon cœur ils sacrifiaient tout ce qui pouvait la compromettre. Une noble émulation s'empara de tous les esprits ; l'enthousiasme qui se manifesta à cette époque éleva les hommes au - dessus d'eux-

mêmes, et les porta à des actes de désintéressement auxquels on a peine à croire, dans les temps calmes, où l'esprit est dominé par les calculs de l'intérêt personnel. »

Ce qu'il y a de plus admirable peut-être dans la conduite du premier congrès américain, c'est d'avoir su résister à l'entraînement de semblables circonstances. Quoiqu'investis de toute la confiance de leurs concitoyens, dont l'exaltation était portée au plus haut point, les membres de cette vertueuse assemblée ne dépassèrent jamais ce qu'exigeait l'urgence du moment. Ils défendirent avec zèle les intérêts et l'honneur du peuple, mais ils surent en même temps réprimer ses passions. Tant qu'ils gardèrent le plus léger espoir d'obtenir la reconnaissance de leurs droits, ils conservèrent le langage et l'esprit de sujets britanniques.

Dans leur seconde réunion, tout en invitant leurs concitoyens à repousser la force par la force, et en prenant des mesures pour activer les préparatifs d'une guerre défensive, ils supplièrent respectueusement le gouvernement de la métropole de rendre ces préparatifs inutiles. Le ton de leur supplique était propre à apaiser l'orgueil irrité de la Grande-Bretagne : après avoir exposé les griefs qui pro-

voquaient leur résistance , ils déclaraient que , malgré tout ce qu'ils avaient souffert , ils gardaient trop de respect et d'attachement au royaume d'où ils tiraient leur origine , pour rien réclamer d'incompatible avec sa dignité et ses intérêts. Le mépris avec lequel on accueillit leurs remontrances , et le langage insolent tenu au vénérable Franklin , contribuèrent encore plus à aliéner de la mère-patrie l'esprit du peuple , que le glaive dont elle les menaçait. L'opinion publique se trouva de la sorte disposée à bien accueillir les nombreux pamphlets qui commencèrent à conseiller la séparation des colonies d'avec l'empire britannique. L'effet de l'écrit intitulé *le Sens commun* fut rapide comme l'éclair : des milliers d'individus furent convaincus par sa logique simple et claire , mais un plus grand nombre furent entraînés par le sentiment qu'il respire au plus haut degré. Dans cet état de choses , la déclaration d'indépendance ne tarda pas à être publiée. Les vœux du peuple avaient devancé la démarche de ses chefs , et la teneur de cet acte célèbre réalisa tous ces vœux (1). L'exposé simple et sans art de

(1) Voyez à la fin du volume la traduction de la déclaration d'indépendance.

vérités morales et politiques, qui en forme le début, éleva encore l'opinion publique déjà si exaltée; l'énergique énumération des griefs nationaux placée de manière à présenter un contraste avec ces grandes lois de la nature, ralluma l'indignation nationale; l'appel solennel au puissant auteur de l'univers, et l'engagement sacré d'exposer vie, fortune et honneur, qui le terminent, firent éclore tout le zèle et le dévouement qui peuvent naître dans des cœurs mâles et généreux; l'enthousiasme ne connut plus de bornes, et, certes, jamais il n'avait été excité en faveur d'une plus noble cause. Ce n'était pas en effet, la cause des Américains seuls, mais celle du peuple même à l'injustice duquel ils résistaient; c'était la cause de tous les peuples de la terre, de la race humaine tout entière. Un homme d'état célèbre, un grand patriote, lord Chatham, avait raison de s'écrier en plein parlement et à la face des ministres anglais : « Je me réjouis de voir l'Amérique nous résister. Trois millions de nos semblables, assez lâches pour abandonner la défense de leurs libertés, contribueraient puissamment à rendre tout le reste esclave. » Si l'Amérique s'était basement soumise aux empiétemens de parlemens ministériels, ces mêmes parlemens auraient tenté de



semblables attaques contre les libertés de l'Angleterre ; ou, si la nation américaine eût succombé sous les coups des armées jetées sur ses rivages, les champs ensanglantés, théâtre de sa défaite et tombeau de sa liberté, fussent devenus en même temps le tombeau de l'honneur et de la liberté britanniques.

Contre les droits d'autrui l'homme qui peut s'armer,
Pleurera doublement ce crime détestable.

.. Hélas ! en préparant des fers à son semblable,
.. Il s'en forge à lui-même.....

(*Pensées d'une récluse.*) (1)

Quand on songe à la fragilité humaine, on a lieu de s'étonner de la droiture et de la probité générales des premiers chefs de la confédération américaine ; mais Ramsay nous explique ce phénomène d'une manière toute simple : « La voix publique, dit-il, n'éleva jamais à un siège dans

(1) Poème inédit de l'auteur de ce voyage. Pour la satisfaction des personnes qui connaissent la littérature anglaise, nous citons ici le passage original :

*men who other's rights invade
Shall doubly rue the havoc they have made ;
And, in a brother's liberties o'erthrown,
Shall weep to find that they have wreck'd their own.*

(*Note du traducteur.*)

cette auguste assemblée (le premier congrès américain) aucun homme qui, outre de grands talents, ne possédât, sur l'esprit de ses concitoyens, cet ascendant que ne donnent ni la naissance, ni la richesse. »

La faiblesse que montra parfois le gouvernement central, pendant le cours de la grande lutte qu'il eut à soutenir, peut être attribuée autant à la crainte de s'arroger trop de pouvoir, qu'à la difficulté d'assurer l'exécution de ses ordres, et d'obtenir cette unité d'action, si nécessaire en pareil cas, d'une population disséminée sur un vaste territoire attaqué de toutes parts. Les vrais patriotes qui composaient le congrès s'appliquaient à protéger la liberté civile aussi bien que l'indépendance de leur pays. C'était pour la première qu'ils avaient commencé la lutte, et quand ils eurent été contraints de combattre pour la dernière, ils ne perdirent pas un moment l'autre de vue. Ils semblaient toujours avoir devant les yeux cette page de l'histoire de leurs ancêtres, les Anglais, où on les voit, après s'être levés contre la tyrannie d'un monarque, retomber sous celle d'un soldat. Tels sont en effet les deux grands écueils entre lesquels il est si difficile à une nation de se diriger pendant la tourmente révolutionnaire : l'Angleterre dans

l'avant-dernier siècle, et la France dans celui que nous avons vu finir, n'évitèrent l'un que pour faire naufrage sur l'autre. S'il n'est pas absolument impossible, il est au moins d'une difficulté incalculable d'établir les libertés d'un pays sur une base solide, à l'aide d'une armée. C'est, il est vrai, la meilleure arme pour combattre la tyrannie; mais c'est une arme à deux tranchans : elle force les portes du temple pour y donner entrée à la Liberté, mais elle l'immole à l'instant où elle monte sur son trône.

Il est peut-être permis de penser que le premier congrès américain a poussé trop loin les scrupules et les précautions; qu'il a exercé, si je puis m'exprimer ainsi, une autorité un peu trop paternelle pour une époque si critique et qui exigeait tant d'énergie; on pourrait lui reprocher d'avoir trop compté sur la force morale qu'il voyait agir autour de lui, et d'avoir pensé que l'énergie naturelle et non stimulée des habitans du territoire, suffirait pour en expulser les envahisseurs. Il reconnut lui-même que ce dernier calcul était erroné, et l'expérience d'une seconde campagne le décida à adopter des mesures plus vigoureuses; mais sa vigueur fut toujours tempérée par tant de prudence, et son activité pour délivrer le pays d'une domina-

tion étrangère, contre-balancée par une si grande crainte d'armer trop fortement le bras du pouvoir, qu'on a souvent blâmé son excessive modération et qu'on lui a reproché de s'occuper de théories abstraites, lorsque l'existence nationale était en péril. Les Américains les plus sensés, juges compétens d'événemens dans lesquels eux ou leurs pères ont joué un rôle, attribuent au premier congrès une grande sagesse pratique. Il ne s'occupait pas seulement, comme on le dit, de théories abstraites, il veillait au maintien des droits réels du peuple et à la conservation des mœurs nationales. Il regarda une légère prolongation de la guerre comme un moindre mal, que de voir un mauvais système politique germer sur le sol de l'Union. Il jugea qu'il était impossible de rendre esclave un peuple qui a la ferme volonté d'être libre, et le résultat prouva qu'il avait jugé sagement. La tactique de Fabius employée par le général de l'armée américaine dans la conduite de la guerre, fut aussi adoptée par le congrès dans la direction du gouvernement. Cette assemblée prit pour maxime de ne rien faire qu'on pût être obligé de défaire par la suite; et la stricte observation de cette règle assure plus de force et de durée à un gouvernement, que tout ce qu'on a jamais su ima-

giner. Il est à propos de remarquer qu'à cette époque les pouvoirs du congrès n'étaient pas encore clairement définis; et si, par imprudence, il les eût étendus trop loin, il aurait pu créer une opposition, et occasionner une scission entre les différens états. Il sut les maintenir unis; et l'unanimité de sentimens qui régna dans tous les états, durant le cours d'une lutte si opiniâtre et si longue, est peut-être le trait le plus caractéristique de cette époque mémorable. Aucun sentiment de jalousie envers le gouvernement ou le général de l'armée fédérale, ne mêla jamais son levain au patriotisme des citoyens. Les chefs de l'état et celui des troupes de l'Union étaient si purs, qu'il était en effet impossible d'élever le moindre soupçon contre eux; c'est ce qui déconcerta tous les efforts de l'ennemi, et ce qui fit que les soldats expérimentés d'armées pourvues abondamment de tout ce qui est nécessaire à la guerre, tombèrent sous les coups des citoyens américains, comme les feuilles de la forêt tombent au vent d'automne (1).

Il faut que je vous rapelle un beau trait de

(1) Un illustre vétéran de la révolution américaine a fait observer à l'auteur qu'en rendant un hommage éclatant aux vertus du sénat, elle avait, en quelque sorte, laissé dans l'ombre celles de l'armée. Peut-être a-t-elle

patriotisme qui date de la septième année de la guerre, peu après la révolte du contingent

été entraînée à cet apparent oubli envers des guerriers patriotes, tels, que ni la Grèce ni Rome n'en offrirent jamais de plus dévoués, par la persuasion que leurs hauts-faits et leurs souffrances étaient généralement connus et justement appréciés. En eût-il été autrement, elle aurait trouvé impossible de rendre dans ses lettres toute la justice due au courage aussi patient qu'héroïque, et au patriotisme pur et désintéressé des soldats de la révolution américaine. Ils ne se sont pas seulement immortalisés dans les champs d'un nouveau Marathon : Saratoga et York - Town furent témoins de leurs moindres actions. Il faut les voir lorsque, dans les Jerseys, leurs rangs sont éclaircis par les fatigues, le manque de subsistances et les ravages de la petite vérole ; quand ils endurent toutes les privations dans les barraques de Valley-Forge ; les suivre en Virginie pendant la pénible, mais décisive campagne de 1781 ; se les représenter près de succomber à la faim et aux plus pressans besoins de l'existence dans les marais des deux Carolines ; il faut surtout les admirer, lorsqu'environnés de tous les dangers et en proie à tous les maux faits pour triompher des forces physiques et morales de l'homme, ils méprisent et repoussent avec indignation toutes les séductions d'un ennemi riche et puissant, et souffrent pour leur noble cause avec le dévouement, le courage et la patience de véritables martyrs. Ce n'est qu'en parcourant dans tous ses détails l'histoire de leurs héroïques travaux qu'on peut apprécier tout le mérite de ces soldats républicains.



de Pensylvanie. Vous vous souvenez de la cause de cette insurrection : succombant sous le poids des fatigues et de la misère, manquant de vivres et d'habits, les soldats pensylvaniens se séparèrent du gros de l'armée, en demandant à leurs officiers l'impossible, c'est-à-dire, de pouvoir sur-le-champ à tous leurs besoins. Le général Wayne, voulant, par la crainte, les retenir dans les voies de l'obéissance militaire, leur présenta ses pistolets; ils tournèrent aussitôt leurs baïonnettes contre sa poitrine : « Nous vous aimons et nous vous respectons, lui crièrent-ils; mais si vous tirez, vous êtes mort. Nous ne passons pas à l'ennemi, mais nous sommes déterminés à obtenir ce qui nous revient de droit. » Ils se retirèrent alors en bon ordre, avec armes et canons, vers une petite ville des environs, sans commettre aucune déprédation, mais persistant obstinément dans leurs demandes. Le congrès expédia aussitôt quelques-uns de ses membres vers ces mutins; mais avant leur arrivée, des émissaires de l'ennemi s'étaient présentés à eux et leur avaient fait les offres les plus tentantes; ils leur avaient proposé de l'or, de l'avancement et la protection d'un corps de troupes anglaises déjà en marche pour les rejoindre. Pour toute réponse, ils arrêtèrent les agens qui cherchaient à les séduire, et les envoyèrent

sous bonne escorte à ce même général qui les avait menacés de ses pistolets. A l'arrivée des commissaires du congrès, les griefs des Pennsylvaniens insurgés furent reconnus justes, et l'on fit droit à leurs réclamations ; mais quand le président Reed leur offrit de sa propre bourse cent guinées , comme une récompense de la fidélité qu'ils avaient montrée en livrant les émissaires de l'ennemi, ils répondirent : « Nous n'avons fait que remplir notre devoir envers la patrie, et nous ne voulons d'autre récompense que l'approbation de cette patrie pour laquelle nous avons tant de fois versé notre sang » (1). On pouvait envahir un pays peuplé par de tels hommes, mais non pas le soumettre. Cette conviction soutint la fermeté des membres du congrès dans les circonstances les plus critiques. Ils conservèrent toujours les mêmes espérances et réclamèrent les mêmes droits, soit que leurs concitoyens fussent vainqueurs ou vaincus. Ils semblaient avoir prévu que la conséquence d'une défaite serait une nouvelle ardeur pour la cause de la liberté ; l'évè-

(1) Parmi ces soldats se trouvaient quelques Irlandais naturalisés. L'Irlande a fourni quantité de bras à l'Amérique; elle lui a aussi envoyé beaucoup de personnes d'une naissance distinguée, que les persécutions politiques et religieuses forcèrent d'émigrer.

nement justifia leurs espérances ; l'esprit national parut toujours prendre une nouvelle énergie dans les momens d'adversité ; et comme plus un ressort est pressé et plus il réagit, de même plus les bienfaits de la paix et de l'indépendance paraissaient s'éloigner, plus le désir de les posséder s'accroissait dans le cœur des Américains.

Vous trouverez peut-être que je m'appesantis trop sur des évènements passés depuis long-temps ; mais ils sont si glorieux, que l'esprit prend plaisir à s'y reporter. De telles actions offrent des leçons que nous ne recevons à aucune école ; leur souvenir charme la triste monotonie de la vie ordinaire, réfute le misanthrope, et encourage l'espérance des gens de bien. Les actes de dévouement et de patriotisme furent nombreux pendant le cours de la révolution américaine, et plusieurs citoyens des Etats-Unis marchèrent sur les traces de Régulus. J'admire ce membre du congrès qui, sollicité de trahir sa patrie, répondit : « Allez dire au roi d'Angleterre que je ne suis pas un homme assez précieux pour qu'on cherche à m'acheter ; mais que, tel que je suis, tous ses trésors ne suffiraient pas. » Je trouve aussi sublime la conduite d'Henry Laurens dans sa prison. Ce martyr de la liberté américaine

avait été député par le congrès dans les dernières années de la guerre, pour négocier un traité d'alliance entre les Etats-Unis et la Hollande. Il fut pris dans la traversée et emprisonné à la tour de Londres. On lui fit plusieurs propositions qu'il repoussa avec une noble indignation. Enfin on apprit que son fils aîné, jeune homme doué de si rares talens, de sentimens si élevés, et d'un extérieur si agréable, qu'une sorte d'intérêt romantique est encore attaché à son nom, avait été chargé d'une mission spéciale près la cour de France, et y plaidait la cause de sa patrie avec une éloquence persuasive. On l'engagea à écrire à ce fils de quitter la France et de retourner en Amérique, et on lui fit sentir qu'étant détenu en qualité de rébelle, sa vie dépendrait de son obéissance. « Mon fils est majeur, répondit-il, et doit avoir une volonté à lui. Au surplus, je connais ses sentimens ; il m'aime tendrement et donnerait sa vie pour sauver la mienne ; mais je suis sûr qu'il ne voudrait pas le faire au prix de son honneur, et je l'en approuve. » Henry Laurens fut mis en liberté peu de mois après, et prié, par lord Shelburne, de passer sur le continent pour faciliter les négociations entamées entre la grande Bre-



tagne d'une part, et les Etats-Unis et la France, leur alliée, de l'autre (1).

C'est une chose singulière et un peu difficile à expliquer, que l'état de Pensylvanie, colonisé par les hommes les plus paisibles de toute la terre, ait été le théâtre de plus de dissensions politiques qu'aucun autre des états de l'Union. Il est vrai que la société des *Amis* ne forma que pendant un très petit nombre d'années la majorité de la population de cette province; on ne saurait néanmoins expliquer ce fait par l'humeur turbulente des Pensylvaniens. Que cela vienne de ce que leurs premiers législateurs étaient moins versés dans la science du gouvernement que ceux des autres colonies, ou de quelques causes accidentelles, c'est ce qu'on ne peut découvrir; toujours est-il que, dès les premières pages de leur histoire coloniale, on les voit se disputer avec leurs gouverneurs et vice-gouverneurs, et avec William Penn lui-même. Il est rare qu'un peuple se plaigne, disons mieux, un peuple ne se plaint jamais sans cause, et Penn semble avoir reconnu la

(1) Le colonel Laurens, fils d'Henry, après avoir rempli sa mission en France, était revenu prendre son poste dans l'armée américaine. Il fut tué dans une légère escarmouche qui eut lieu vers les derniers jours de la guerre, et lorsque les libertés de sa patrie étaient conquises.

vérité de cet axiome politique. Il modifia fréquemment la constitution que les colons avaient reçue de ses mains , et toutes ses modifications paraissent avoir été des perfectionnemens ; mais toutes les fois qu'il délégua le pouvoir qu'il s'était réservé comme propriétaire du territoire de la colonie, il paraît qu'on abusa de ce pouvoir ; tant il est vrai qu'une autorité non-responsable ne peut être remise entre les mains d'aucun individu, quelque bon et quelque sage qu'il puisse être, sans compromettre le repos de la société. Il est possible qu'un peuple se gouverne mal, quoiqu'il soit toujours probable qu'il entendra ses intérêts mieux que personne ; mais n'ayant à blâmer que lui-même, et pouvant appliquer à volonté le remède au mal, il doit en résulter moins de trouble dans l'état, et son mécontentement doit être moins durable. Jusqu'à la révolution, l'on n'employa dans ces combats politiques d'autres armes que la langue et la plume, et à l'exception de quelques querelles avec une province voisine sur la délimitation des frontières, chose qui intéressait plus les propriétaires que le peuple en général, les disputes, en Pensylvanie, ont toujours eu pour objet les libertés les plus importantes pour les citoyens.

Si je suis entrée dans des détails assez étendus sur l'histoire politique de la Pensylvanie, c'est qu'elle présente quelques particularités remarquables. Le peuple de cette république paraît avoir toujours été singulièrement jaloux de ses libertés, et en même temps plus lent à découvrir le meilleur moyen de les garantir de toute atteinte, que les habitans des autres états. Bien que l'intention du premier législateur de la Pensylvanie ait été d'établir une forme de gouvernement propre à rendre l'autorité respectable au peuple, et à mettre le peuple à l'abri des excès de cette autorité, ni lui ni ses successeurs immédiats ne purent atteindre ce but si désirable. La convention convoquée à l'époque de la révolution, ne pouvait manquer d'obtenir plus de succès, puisqu'il n'y avait plus à prendre en considération ni les intérêts d'un homme ou d'une classe d'hommes, ni les actes d'un gouvernement éloigné de quinze cents lieues. Comme le peuple se donnait des lois lui-même, ce qu'elles pouvaient offrir de défectueux était corrigé sur-le-champ; aussi, depuis cette époque, nous voyons que les disputes politiques en Pensylvanie, ainsi que dans les autres républiques, ne durèrent guère plus d'un jour. Plusieurs états ont convoqué d'autres conventions, pour

amender les constitutions qu'ils s'étaient données en se confédérant ; et les modifications apportées à quelques-unes de ces constitutions ont été importantes.

A l'exception de deux, les treize états qui composèrent primitivement l'Union, adoptèrent dans leurs constitutions deux branches législatives, une chambre des représentans et un sénat ; la Pensylvanie et la Géorgie n'instituèrent qu'une assemblée. Les auteurs des constitutions de ces deux états pensèrent que, comme il n'existait aucune distinction de rangs dans les républiques américaines, il n'était pas facile de créer deux chambres de représentans qui différassent essentiellement l'une de l'autre, et qu'elles ne seraient que deux portions d'un même corps législatif, exerçant leurs fonctions dans des salles séparées. On m'a assuré que Franklin fut d'abord au nombre des partisans du système législatif le plus simple ; mais qu'après une courte épreuve, il demeura convaincu que ce système avait ses désavantages ; le peuple pensa de même, et au bout de quelques années, la Pensylvanie et la Géorgie adoptèrent un sénat, à l'instar de celui des autres états. Quoique les membres des deux chambres soient choisis par les mêmes électeurs, et que



ces chambres puissent être considérées comme formant un même corps divisé en deux parties (1), les discussions sur chaque bill ayant lieu successivement, il en résulte que la confection des lois est plus lente. L'expérience a appris aux sociétés que, bien que dans quelques cas urgens, mais fort rares, une décision prompte soit très utile au bien public, en général, il vaut mieux faire les lois trop lentement, que trop vite. Le peuple de Pensylvanie paraît s'être pénétré de la bonté de cette maxime, et pour se mettre en garde contre un excès de précipitation dans les mesures législatives, il eut recours à un expédient singulier, et qui est plus conforme à l'esprit des anciennes démocraties de la Grèce, qu'à celui des républiques modernes. Il fut décidé que tout bill serait publié après sa seconde lecture dans la chambre, et qu'on accorderait un certain temps au corps politique de l'état (les citoyens jouissant de la plénitude de leurs droits) pour faire connaître

(1) On a essayé dans un petit nombre d'états d'établir une différence entre les deux chambres, en exigeant un cens plus fort pour être sénateur que pour être représentant; dans quelques autres on exige aussi que les sénateurs soient plus âgés que les membres de l'autre chambre.

son opinion à la législature. Cet expédient, comme on peut le penser, ne tarda pas à être abandonné, ainsi qu'un conseil de censeurs, dont les fonctions consistaient à s'assembler périodiquement pour examiner tous les actes de l'autorité, soit législative, soit exécutive, et en faire leur rapport au peuple. Après la révolution, peu d'années suffirent pour calmer l'esprit de controverse politique qui avait si long-temps animé le peuple de Pensylvanie. Aujourd'hui que les droits des citoyens sont bien établis et à l'abri de toute atteinte, les animosités de parti sont apaisées, et la machine du gouvernement, mue par l'impulsion de l'opinion publique, marche sans bruit et sans obstacle.

Les constitutions des républiques confédérées diffèrent bien peu les unes des autres. Le pouvoir législatif y est conféré à un corps composé d'un sénat et d'une chambre de représentans (1), et le pouvoir exécutif à un gouverneur tantôt seul, tantôt assisté, ou, pour parler plus correctement, entravé par un conseil. Cette restriction apportée à l'exercice du

(1) A l'exception du seul état de Vermont, qui a jusqu'à présent maintenu le système adopté dans le principe par la Pensylvanie et la Géorgie, et n'a pas de sénat.

pouvoir exécutif, fut primitivement adoptée par les treize états ; mais plusieurs l'abolirent ensuite , et elle n'a pas été adoptée par les états qui furent successivement annexés à l'Union (1). La majorité des treize états anciens conserve encore ce frein à la volonté du premier magistrat. Cependant, en considérant la courte durée de ses fonctions et les faibles pouvoirs dont il est investi, quelques-uns regardent ce frein comme inutile, et d'autres comme pernicieux, en ce qu'il tend à retarder les opérations du gouvernement ; mais c'est précisément en cela qu'un certain nombre de citoyens le trouve salutaire. Au fond, la chose est de peu d'importance. Et, en effet, l'autorité suprême réside dans le corps législatif, qui n'est autre chose que le peuple parlant et agissant dans la personne de ses représentans. Le pouvoir exécutif, il est vrai, possède un droit de véto sur la décision des deux chambres ; mais ce véto n'est pas définitif. Le gouverneur doit, au bout d'un temps donné, renvoyer le bill avec l'exposé des motifs de son refus de le sanctionner. La question est discutée de nouveau, et une majorité des deux tiers des membres de chaque cham-

(1) Excepté par l'état de Vermont.

bre est nécessaire alors pour donner au bill force de loi ; mais comme dans ce cas la sanction du pouvoir exécutif devient inutile , rarement il la refuse de prime abord ; je crois même que cela n'arrive jamais. Il est clair , au reste , que le refus de sanction ne pourrait avoir lieu que lorsque les voix des législateurs se trouveraient partagées presque également , et que la sagesse de la loi proposée pourrait , jusqu'à un certain point , être mise en doute. Il n'y a pas de mal alors , qu'un moyen existe pour que cette loi soit discutée de nouveau ; d'un autre côté , on doit supposer que le pouvoir exécutif n'adopte jamais la mesure extrême d'un refus de sanction , que dans un cas de la plus grave importance , et à l'égard d'une loi dont la bonté peut être contestée. La constitution anglaise accorde au monarque un veto absolu , et qui le dispense de recourir une seconde fois à la décision des chambres du parlement. Si ce veto n'est jamais exercé , c'est évidemment parce que l'influence royale a préalablement affecté la décision du parlement , et fait connaître la volonté du monarque d'une manière qui le dispense de se mettre en opposition formelle avec le vœu de la nation. Ici la chose est tout-à-fait différente. Le gouverneur est aussi impuissant pour influencer le

vote de l'assemblée qu'aucun autre citoyen de la république, tandis que l'assemblée peut rendre nulle la volonté de ce premier fonctionnaire. Les pouvoirs du gouverneur varient dans les divers états, et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'en Pensylvanie, où l'on a toujours montré une extrême défiance à l'égard du pouvoir exécutif, son autorité est plus grande que dans les autres états. Il n'y est point entravé par un conseil; ses fonctions durent trois ans, et il dispose de plusieurs emplois publics pour lesquels, dans les autres états, les nominations ont lieu par le vote combiné des deux chambres législatives.

On pourrait penser que les citoyens de Pensylvanie avaient tant de goût pour les disputes politiques, qu'ils n'ont voulu rien négliger de ce qui pourrait les occasionner. En accordant à leur premier magistrat le choix des juges, des maires, etc., ils se sont réservé le droit de le quereller sur la manière dont il exercerait cette prérogative. On pourrait en dire autant des habitans de l'état de New-York, où la nomination à quelques-uns des principaux emplois publics appartient aussi au gouverneur, quoiqu'avec le concours d'un conseil. La polémique et la guerre de gazettes, auxquelles ces dispositions constitutionnelles donnent lieu, peuvent être fort amu-

santes pour ceux qui prennent parti dans la querelle, mais les spectateurs désintéressés doivent trouver tout cela fort ridicule et contraire à la dignité de ces deux importantes républiques.

Tous les fonctionnaires, qu'ils soient nommés par le gouverneur, par la législature ou par le peuple, ne peuvent conserver leurs emplois qu'en se conduisant bien, et tous, sans en excepter le gouverneur, peuvent être accusés devant la chambre des représentans. Une majorité des deux tiers de cette chambre est nécessaire pour porter une sentence qui n'a d'autre effet que le renvoi du fonctionnaire coupable, et la déclaration de son incapacité à remplir à l'avenir aucun emploi honorable ou lucratif.

Il est statué partout qu'aucun individu, tenant un emploi du gouvernement particulier de l'état ou du gouvernement central de l'Union, ne peut être membre d'aucune des deux chambres; c'est une disposition d'une importance majeure, et sans laquelle il est absolument impossible de compter sur la pureté du système représentatif. Le serviteur du peuple ne doit être à la solde de personne, ou bien son intérêt pourrait se trouver en opposition avec son devoir. La cumulation d'emplois est sévèrement interdite

dans toutes les branches du gouvernement américain ; il en reçoit une vigueur et une *intégrité* (1) qu'aucune autre mesure ne lui pourrait assurer. Voici une anecdote qui prouve quel soin on apporte à empêcher qu'aucun fonctionnaire ne puisse se trouver dans le cas de transiger avec son devoir. Un maître de poste de New-York perdit dernièrement son emploi, parce qu'on découvrit qu'il était entrepreneur des malles. Le maître de poste général, à Washington, motiva son renvoi sur ce que, le maître de poste étant le surveillant de l'entrepreneur, lorsque le même homme exerçait les deux fonctions, le public n'avait plus aucune garantie de sa probité dans l'exercice de la première.

On peut généralement considérer la chambre des représentans de chaque état comme la branche la plus populaire de la législature. Les membres de cette chambre sont élus annuellement (2)

(1) Il y a dans l'original, CLEAN-HANDEDNESS (*netteté de mains*) ; cette expression si pittoresque ne pourrait s'employer dans notre langue.

(Note du traducteur.)

(2) Excepté dans les états de la Caroline du sud, de Tennesse, et d'Illinois, où les élections n'ont lieu que tous les deux ans.

par tous les hommes libres de l'état, excepté dans deux ou trois des anciennes républiques du Sud. Le mode employé pour l'élection des sénateurs varie un peu dans les différens états. Dans quelques-uns, leurs fonctions ne durent qu'un an, dans d'autres, trois, quatre, ou, comme dans le Maryland, cinq années ; au reste, on ne peut juger parfaitement de la popularité de l'élection des sénateurs par son retour plus ou moins fréquent ; cette popularité dépend de la plus ou moins grande extension du droit de suffrage. Quelques constitutions exigent d'un citoyen des conditions plus rigoureuses pour être apte à élire un sénateur que pour participer à l'élection d'un représentant ; suivant d'autres constitutions, ces conditions sont les mêmes, quoique l'élection arrive plus fréquemment dans un cas que dans l'autre. En Virginie, le gouverneur, les sénateurs et les représentans sont élus annuellement, et cependant la constitution de cet état est la moins démocratique de toutes. Dans les états de l'Est, du centre et de l'Ouest, les élections sont tout - à - fait populaires ; en Virginie et dans les deux Carolines, le droit de suffrage requiert plus d'extension, avant qu'on puisse dire que les législatures de ces états sont établies d'après les vrais principes américains.

La plus admirable disposition dans l'organisation des gouvernemens de l'Union, est celle qui assure à tous les états le moyen de modifier et d'améliorer leur constitution. La *convention* (1) est en même temps le fondement et la pierre angulaire de l'édifice du gouvernement américain. Par elle, la constitution d'un état est mise en harmonie avec les vœux du peu-

(1) Assemblée convoquée pour réviser la constitution du gouvernement fédéral, ou d'un des états de l'Union. Cette idée de révision est d'une grande sagesse.

On retrouve ce principe américain dans la première déclaration des droits présentée à l'Assemblée constituante, le 11 juillet 1789.

« Et comme l'introduction des abus et le droit des » générations qui se succèdent, nécessitent la révision de » tout établissement humain, il doit être possible à la nation d'avoir, dans certains cas, une convocation extraordinaire de députés dont le seul objet soit d'examiner et » corriger, s'il est nécessaire, les vices de la constitution. »

Quoique la déclaration des droits du général Lafayette ait servi de base à celle qui est en tête de la constitution de 1791, cet article a été omis ; mais on trouve dans la constitution elle-même des moyens légaux et paisibles de révision. Néanmoins, dans les discussions qui eurent lieu à cet égard, il avait été reconnu désirable que la nation n'usât pas de ce droit avant un terme de trente années.

(Note du traducteur.)

ple aussi facilement et aussi paisiblement que les lois ordinaires ; elle est à la fois la sauvegarde des droits de la nation , et la conservatrice de la paix publique. Les droits de la société américaine ne sont fondés ni sur des chartes , ni sur des usages antiques , mais sur des principes immuables , qui parlent à tous les esprits et à tous les cœurs. Il n'y a pas moyen ici de subtiliser sur le sens des mots , d'opposer les traditions à la raison , ni d'appeler de la sagesse du présent à celle du passé ; la sagesse du jour est souvent ignorance le lendemain ; ce qui est vérité à une époque devient par comparaison préjugé à une autre époque ; ce qui est humanité devient cruauté ; la justice devient injustice ; la liberté , servitude ; et je dirais presque la vertu , vice , et le bonheur , misère. L'homme qui appartient à la génération actuelle avec des vues et des sentimens inconnus à une époque antérieure , se sent trop resserré dans une sphère d'activité que ses ancêtres ont trouvée assez étendue pour leurs facultés et leur ambition. Si la loi oppose des barrières à l'essor de son intelligence , cette intelligence est comprimée , mais non pas étouffée. Le torrent des connaissances se grossit , prend de la force , et la digue est rompue avec une violence qui ébranle jusqu'aux fondemens

de la société, et répand momentanément le ravage dans le vaste champ de la civilisation (1). Le pouvoir arbitraire et la liberté, existans dans un même état, doivent être perpétuellement en guerre ; ce n'est qu'où l'une ou l'autre règne sans partage et sans contestation, que la paix publique peut être maintenue ; dans un cas, par le libre exercice de toute l'énergie humaine, dans l'autre, par son extinction totale.

(1) Ce passage rappelle de beaux vers de M. Viennet, dans son *Épître au roi d'Espagne*. L'auteur parle de la liberté, et dit :

Il faut ou prospérer ou succomber par elle ;
 C'est le torrent fougueux qui du sommet des monts,
 Du fermier de ses bords menace les moissons.
 S'il ouvre vingt canaux à cette onde indocile,
 S'il lui creuse des lits et de mousse et d'argile,
 Et, trompant avec art son cours impétueux,
 La divise et l'égare en détours sinueux,
 Le torrent adouci va féconder la plaine,
 Du fermier vigilant enrichir le domaine,
 Et ses fertiles bords, aimés des voyageurs,
 Se couvrent de verdure et de fruits et de fleurs ;
 Mais, s'il croit, élevant une digue impuissante,
 Refouler vers les monts cette onde menaçante,
 Sur la foi des étés il goûte un vain repos ;
 Quand l'orage et l'hiver auront grossi les flots,
 Il verra tout périr sous la vague irritée ;
 Et, parmi les débris de la digue emportée,
 Ne laissant après eux que des ravins déserts,
 La ferme et l'habitant rouleront dans les mers.

(Note du traducteur.)

Les avocats du despotisme ont souvent prétendu que les élémens de la liberté étaient rudes, grossiers, et ne pouvaient être mis en œuvre. Cela est très vrai, lorsqu'ils se trouvent dans une atmosphère étrangère à leur nature, où ils ont à lutter contre d'autres élémens avec lesquels ils ne peuvent jamais s'amalgamer, et qui les repoussent sans cesse. On a coutume de nous citer les républiques anciennes, et de nous répéter que Rome fut désolée par les factions et les guerres civiles. Sans énumérer les causes nombreuses (telles que la distinction des rangs, la jalousie qui régnait entre les divers ordres de la nation, et ces armées formidables commandées par des chefs ambitieux) qui se réunirent pour plonger la société dans le chaos, nous dirons qu'une seule eût suffi pour enfanter les désordres dont la maîtresse du monde fut le théâtre ; cette cause est l'ignorance de la doctrine de la représentation. Cette doctrine que nous trouvons si simple, une fois qu'elle nous a été révélée, forme toute la science du gouvernement ; c'est elle qui donne à la liberté moderne un caractère différent de celui qu'elle avait dans les temps anciens, qui la réconcilie avec la paix, et les fait régner toutes deux de concert.



Le système représentatif établi en Angleterre par un concours de circonstances fortuites, a été porté jusqu'à la perfection en Amérique. Par lui, le peuple dirige tout ; il établit sa constitution, fait des lois conformes à cette constitution, et la modifie elle-même, suivant les progrès de l'esprit public en sagesse politique. De la sorte, quoiqu'un gouvernement puisse paraître défectueux dans quelqu'une de ses formes, comme la porte est ouverte aux améliorations, on peut le déclarer parfait. « *Quelle republiche che, s'elle non hanno l'ordine perfetto, hanno preso il principio buono e atto a diventare migliore, possono, per l'occorrenza delli accidenti, diventare perfette* (1). »

En considérant combien l'âme de l'homme est ennoblie par la liberté, et avec quelle rapidité son cœur s'humanise à mesure que la science pénètre dans son esprit, on ne saurait calculer les progrès en vertu et en puissance d'un peuple dont les générations successives s'élèveront à l'ombre de lois bienfaisantes et d'institutions libérales. Qui ne se sentirait pas disposé à former un souhait pareil à celui que Franklin fit un jour en badinant ? Ce grand patriote voyant une

(1) *Machiavelli, sopra la prima Dec. di Tito-Livio.*

mouche s'échapper d'une bouteille où elle avait été long-temps emprisonnée, s'écria : « Je voudrais pouvoir être enfermé comme tu l'étais, et délivré dans cent ans, pour voir comment ira ma chère Amérique. »

LETTRE VII.

Ton de la société à Philadelphie. — Aventure d'un officier prussien. — Le chevalier Correa de Serra. — M. Garnett.

Philadelphie, mai 1819.

JE n'ai pas voulu quitter cette ville sans observer plus particulièrement que je ne l'avais fait les caractères que présente la société. Il est rare que les observations que l'on fait sur les habitans d'un district particulier, ne puissent s'appliquer plus ou moins à la nation entière. Cela arrive dans tous les pays, mais surtout aux Etats-Unis. La diffusion générale des connaissances utiles et d'une bonne instruction pratique, l'exercice de droits politiques étendus, et, comparativement parlant, l'égalité de condition, donnent aux Américains une physionomie nationale bien prononcée. L'homme de loisir, qui est le plus souvent

homme de plaisir, se trouverait un peu isolé dans ce pays. Tous les bras travaillent et toutes les têtes pensent ; tout le monde s'occupe non-seulement des soins actifs de la vie humaine qui, en général, paraissent peser plus légèrement sur ce peuple que sur beaucoup d'autres, mais encore de choses relatives au bien général d'un vaste empire. Tout citoyen étant une fraction du souverain, est non-seulement politique, mais encore législateur ; en un mot, c'est un associé dans les grandes affaires de l'état, non point un associé passif, mais un actionnaire qui inspecte soigneusement les opérations des gérans de l'association, vérifie leurs comptes, maintient leur autorité, et juge des intérêts de tous. Un peuple ainsi occupé n'est pas celui au milieu duquel un fainéant pourrait se plaire : il cherche des amusemens, et il trouve des affaires ; de l'esprit frivole, et il trouve du bon sens, du pur et véritable bon sens. Les Américains sont de très bons parleurs et d'admirables auditeurs ; ils entendent à merveille cet échange de connaissances pour lequel, et pour lequel seul, ils font usage de la conversation. Ils ont une étonnante provision de connaissances ; mais ils ne les ont guère récoltées dans les domaines de l'imagination ; des faits forment ordinairement la substance de leurs

discours. Ils sont accoutumés à baser leurs opinions sur les résultats de l'expérience plutôt que sur des théories ingénieuses et des raisonnemens abstraits, et c'est ordinairement à l'aide des premiers, qu'ils combattent les autres. Ils ont en général beaucoup d'instruction ; mais ils sont le plus versés dans les sciences physiques, l'histoire, l'économie politique et la science du gouvernement. Le monde est le livre dans lequel ils lisent le plus attentivement, et ils ont généralement l'habitude d'y chercher la page de l'homme qui se présente à eux ; ils le font, au reste, avec beaucoup de politesse, et vous laissent parfaitement libre d'en agir de même à leur égard. Ils sont tout-à-fait sans mauvaise honte, et également exempts de cette familiarité et de cette *officieuseté* si importunes. L'exercice constant de leur raison et de leur jugement donne à leur caractère et à leurs manières cette bonhomie, cette franchise et cette inaltérable douceur qu'on remarque si souvent en Europe chez les hommes qui se sont voués à la culture des sciences abstraites. Les Américains montrent une patience et une bonne foi étonnantes dans la discussion ; ce sont des argumentateurs pressans, des observateurs fins et des penseurs originaux. Ils n'entendent guère ce que les Fran-

çais appellent le *badinage*; et vraiment, lorsque j'ai vu nos Américains aux prises avec quelque frivole Européen, ou quelque femme légère de sa nation, j'ai pensé voir un quaker se lançant au milieu d'une gigue écossaise. Les Américains n'ont rien du poète ni du bel-esprit, et je pense qu'ils deviendraient très ennuyeux s'ils essayaient de singer l'un ou l'autre. Il est juste de dire que rarement ils l'essaient, du moins, passé l'âge de vingt-cinq ans. En revanche, ce sont des hommes instruits et des philosophes libéraux, et l'on gagne plus d'instruction solide en les écoutant pendant une heure, qu'on ne ferait dans toute une soirée au milieu du premier corps littéraire ou diplomatique de l'Europe. On dit que tout homme a son fort, et peut-être aussi toute nation; celui des Américains est le bon sens; cette qualité précieuse est la monnaie courante du pays, et il est curieux de voir comme elle leur sert à juger de quel aloi est l'esprit des étrangers. En vérité, je ne connais pas de gens qui vous fassent apercevoir plus vite de votre ignorance. En causant, même avec un simple fermier, il m'a semblé souvent que je n'avais été toute ma vie qu'un être frivole courant après de brillans papillons, tandis que lui, semblable à la fourmi, avait amassé des provisions intellectuelles,

utiles pour tous les temps et toutes les circonstances.

Je dois ajouter que les Américains possèdent une constante gaîté d'esprit, une imperturbable égalité de caractère, et une grande dose de ce que nous nommons *humour* (1), arme défensive qu'ils emploient d'ordinaire lorsqu'ils sont assaillis par la sottise ou l'impertinence. J'en ai vu maints exemples, et vous en trouverez dans les écrits de Franklin, dont l'*humour* était vraiment indigène. Je me rappelle en ce moment une aventure où j'eus l'occasion de remarquer ce trait du caractère national.

Un officier prussien, en route pour Venezuela, débarqua il y a quelque temps à New-York. Etant descendu à un hôtel dans Broad-way, il trouva dans la salle deux officiers anglais et un *gentleman* américain qui était assis tranquillement dans une embrasure de croisée, et lisait la gazette de Washington. Le Prussien n'entendait pas un mot d'anglais; il remarqua néanmoins que les deux étrangers, en causant ensemble, se servaient

(1) Ce mot, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue, désigne une sorte de jovialité fine, satirique et spirituelle. Un ouvrage plein d'*humour* est celui où l'on trouve partout le cachet de la bonne plaisanterie.

(Note du traducteur.)

à tout moment du mot *Yankee*. Ils le répétaient à satiété et paraissaient l'appliquer à chaque citoyen qu'ils voyaient passer sous la fenêtre par laquelle ils regardaient. « *Yankee! Yankee!* s'écria à la fin le Prussien; que veut dire ce *Yankee?* » Il adressait, d'un air étonné, cette question à l'Américain qui semblait ne pas prendre garde à ce que disaient les deux Anglais. « Je vous apprendrai, monsieur, répondit-il gravement et en levant les yeux de dessus son journal, que cela veut dire un homme d'une sagesse parfaite, d'un talent extrême, jouissant des biens de la fortune et de la considération publique. » — « En un mot, un sage et un homme distingué? » — « Précisément. » — « Mais, monsieur, que la république est riche en sages et en hommes distingués! » — « Ces messieurs nous font l'honneur de le croire répliqua l'Américain, en faisant une inclination de tête aux deux officiers anglais » (1).

Vous rirez en apprenant que le Prussien prit cette explication au sérieux (car vous pouvez penser que nos deux compatriotes étaient trop stupéfaits pour contredire l'Américain). Il ne man-

(1) Ce petit dialogue est en français dans l'original.

(Note du traducteur.)

qua pas d'employer le mot *Yankee* à tout bout de champ , pour marquer son étonnement , et de la surabondance d'*hommes distingués* qu'on trouvait dans la ville , et de la concision du langage américain , qui permettait d'exprimer tant d'idées en un seul mot. Je fus long-temps avant de comprendre le sens des paroles du Prussien. Lorsqu'enfin je lui eus fait conter son histoire , et que je fus au fait du mystère , la plaisanterie me parut trop bonne pour y mettre fin. Cependant , comme je vis qu'il s'était mis dans la tête d'appliquer ce mot dans sa nouvelle signification à tout citoyen auquel il voulait faire un compliment , et que , dans le cas où il aurait une entrevue avec le président , il ne manquerait pas , pour faire preuve de politesse , de l'appeler le chef des *Yankees* , je jugeai à propos de rendre à ce mot son acception primitive (1).

J'ai déjà parlé du *quiétisme* qu'on remarque dans cette ville ; il y existe néanmoins beaucoup

(1) L'étymologie du mot *Yankee* n'est peut-être pas généralement connue , même en Angleterre. Les Indiens l'ont tiré par corruption d'*English* (Anglais) , *Yenglees* , *Yan-gles* , *Yankles* et finalement *Yankee*. Aux États-Unis , ce sobriquet n'est donné , par manière de plaisanterie , qu'aux citoyens de la Nouvelle-Angleterre , dont les premiers colons

de gaieté parmi la jeunesse, et de relations sociales entre les personnes d'un âge mûr. Ici, comme ailleurs, j'ai observé qu'il existait une ligne de démarcation entre les jeunes gens et les personnes âgées ; rien effectivement n'est plus opposé que leurs caractères. Ceux qui sont à la fleur de l'âge paraissent vifs, animés, et chantent comme de jeunes alouettes au printemps ; les autres sont paisibles, graves et occupés, les femmes des soins domestiques, les hommes de leurs affaires privées et des affaires publiques. Quelques étrangers ont prétendu qu'en Europe il y a du plaisir sans bonheur, et en Amérique du bonheur sans plaisir. Ils ont en cela sacrifié une partie de la vérité à l'exactitude de l'antithèse. Je suis disposée à penser que le plaisir se trouve également dans les deux hémisphères, mais que dans l'un il est le partage de la jeunesse, et dans l'autre, celui de l'âge mûr. En France, par exemple, une femme commence rarement à jouir de l'existence avant qu'un monsieur lui ait mis une bague au doigt ;

furent ainsi nommés par les Sauvages. Les Pensylvaniens sont connus chez les Indiens sous le nom de *Quekels*, corruption de *Quakers* ; les Virginiens, sous celui de *Long Knives* (Longs Couteaux), je pense, à cause des guerres sanglantes et continuelles que les premiers colons de cette mère de l'Union eurent à soutenir contre les Indigènes.

ici, c'est dans son printemps qu'elle goûte les plaisirs de la vie. C'est vraiment une chose charmante de voir ces jeunes beautés, vives et enjouées, agir et parler avec une grâce que l'art n'enseigne pas, et qu'il chercherait vainement à imiter. Je ne sais si le plaisir est une divinité qu'il faille beaucoup adorer ; peut-être son culte enivre-t-il un moment l'esprit pour le laisser vide ensuite, et le législateur ferait peut-être sagement de lui interdire l'entrée du Panthéon national ; mais, après tout, s'il faut absolument s'approcher des autels de ce dieu, il semble plus dans l'ordre de la nature de choisir l'heureux instant de la jeunesse et de la santé ; la folie peut alors trouver son excuse dans la vivacité de l'âge, et ses joyeux écarts peuvent faire rire Héraclite lui-même. La jeune fille insouciante perd sans doute des momens précieux, mais la femme dissipée néglige des devoirs importants, et encore elle ne poursuit que l'ombre d'une ombre ; voyez, pour preuve, les joues fanées et le cœur flétri d'une petite maîtresse anglaise de trente à quarante ans. La jeune fille américaine, quelques passagères que soient ses jouissances, en goûte néanmoins de pures et de vives, que la sagesse d'un autre âge pourrait envier.

De notre enfance, ô jours heureux !

Jours de promesse et d'espérance,

De paix et d'heureuse ignorance,
 Où sur les ailes du désir,
 Des ris, des jeux, l'aimable troupe
 Nous guide à l'autel du plaisir;
 Et du doux nectar de sa coupe
 Nous nous enivrons à loisir!
 Vive joie et peines légères,
 Pensers doux et rêves charmans
 Marquent alors tous nos momens;
 Et, dans nos douleurs passagères,
 Nos larmes ne sont point amères
 Comme les pleurs dont sont mouillés
 Nos yeux, dans l'été de la vie,
 Quand, par la raison dessillés,
 L'espérance nous est ravie.

(*Pensées d'une recluse.*) (1)

Rarement il arrive ici que des regrets amers

(1) Voici le passage original, dont nous n'offrons qu'une faible imitation :

*Bless'd hour of childhood! then, and then alone,
 Dance we the revels close round Pleasure's throne,
 Quaff the bright nectar from her fountain springs,
 And laugh beneath the rainbow of her wings.
 Oh! time of promise, hope and innocence,
 Of trust, and love, and happy ignorance!
 Whose every dream is Heaven, in whose fair joy
 Experience yet has thrown no black alloy;
 Whose pain, when fiercest, lacks the venom'd pang
 Which to maturer ill doth oft belong,
 When, mute, and cold, we weep departed bliss,
 And Hope expires on broken Happiness.*

succèdent aux brillantes illusions de la jeunesse ; la coquetterie fait place de bonne heure aux affections de famille , et les plaisirs frivoles aux jouissances domestiques. Le bonheur paisible de la vie matrimoniale se goûte ici dans toute son étendue. En rira qui voudra ; mais ce bonheur est à coup sûr le plus précieux des dons que le ciel a faits à l'homme.

A propos de la jeunesse et de ses folies , il ne faut pas que j'oublie de vous parler de quelque chose que je doute que vous ayez vu ici. Je l'ai vu moi , en plein jour , et dans Chesnut-street. C'est la promenade à la mode , comme Broadway , à New-York , et l'on y rencontre la même gaité et la même élégance. Je me promenais là un matin avec une de mes amies , lorsque nous vîmes s'avancer vers nous un groupe de jeunes gens dont l'air et la mise étaient si différens de ceux des habitans du pays , que je doutai d'abord si je n'avais pas été transportée par quelque enchantement dans New-Bond-street , ou sur le boulevard des Italiens. Aucun *dandy* de Londres , aucun fat de Paris , n'eût pu les surpasser par la tournure , ni les manières affectées et ridicules. « Quels sont ces étrangers ? demandai-je. » — « Ce sont des Américains , répondit ma compagne en riant ; mais les fous sont rares , et j'es-

» père qu'ils continueront de l'être, pour l'honneur de notre ville. »

Il y a ici quelques cercles composés de la société la mieux choisie. Je connais surtout une dame qui rassemble souvent tous les talens de la ville dans son salon ; et , par parenthèse , elle fournit elle-même un très fort contingent. J'ai rarement trouvé une femme plus richement dotée par la nature , et qui fit usage de ses dons avec moins d'ostentation. Si le soir elle fait le charme de la société réunie chez elle , ses matinées sont entièrement consacrées à l'éducation d'une nombreuse famille, qui ne peut manquer de recueillir d'heureux fruits d'une instruction digne d'un pays tel que les Etats-Unis.

Nous trouvâmes, il y a peu de jours, chez cette dame, un personnage pour lequel on a dans ce pays la plus grande vénération ; c'est le chevalier Correa de Serra , ministre portugais. M. Brackenridge de Baltimore, en lui dédiant son petit ouvrage sur la Louisiane, le proclama l'un des étrangers les plus éclairés qui aient jamais visité les Etats-Unis. Ce qu'il ajoute à ce compliment est conforme à ce que j'ai généralement entendu dire ici sur le compte de cet estimable philosophe. « L'aimable simplicité de vos manières, dit M. Brackenridge, nous rend notre Franklin. Dans

toutes les parties de notre pays que vous avez visitées (et vous les avez visitées presque toutes), votre compagnie a été aussi agréable au cultivateur et à l'homme illettré, qu'au savant et au philosophe. La manière libérale et bienveillante avec laquelle vous avez coutume d'envisager tout dans nos états, l'intérêt que vous prenez à notre bien-être, et les sages et profondes maximes que, semblables aux disciples de Socrate, nous recueillons de votre bouche, nous autorisent à vous réclamer comme un des pères de notre patrie. »

Après de pareils témoignages rendus par des hommes qui peuvent se glorifier de relations intimes avec ce respectable Européen, les remarques d'une jeune étrangère seraient une addition très inconvenante. Je me bornerai à dire (en ma qualité d'étrangère) que je fus extrêmement frappée de la simplicité de manières et de la modestie d'un homme auquel tout le monde ici s'accorde à reconnaître tant de talens supérieurs et de connaissances transcendantes. La bonté avec laquelle je l'entendis parler de la nation américaine, l'admiration qu'il témoignait pour son caractère et pour les institutions qui, disait-il, avaient formé et perfectionnaient chaque jour ce caractère, m'inspirèrent, dès les premiers momens de notre entretien, une admiration au moins égale à celle des

Américains pour les sentimens généreux de ce vénérable étranger.

En nous en retournant à pied (car ici la considération n'est pas attachée à un carrosse, comme Brydone trouva qu'elle l'était en Sicile), il m'arriva de m'extasier sur la beauté du ciel, et de dire que pour une personne née dans un pays brumeux, cette vue n'avait pas encore perdu le charme de la nouveauté. M. Correa répondit de l'air le plus doux : « Et sur quel pays devraient » briller le soleil et les étoiles, sinon sur celui-ci ? » La lumière y existe partout, et chaque jour elle » devient plus éclatante, et s'étend de plus en » plus. » — « N'avez-vous pas peur, repris-je en » couragée par la douceur de ses paroles à oublier » l'intervalle qui séparait nos âges et nos esprits, » n'avez-vous pas peur de trop aimer cette répu- » blique ? » Il répondit plaisamment : « De même » que le galant Melville déclarait Elisabeth la plus » belle femme de l'Angleterre, et Marie la plus » belle en Ecosse, je tiens ce pays-ci pour la » plus belle des républiques, et le Portugal, » comme de raison, pour la plus belle des monar- » chies. » Il était impossible de converser une heure avec ce respectable philosophe sans parler de la situation présente et de la perspective future du pays qui lui avait donné naissance. En dé-

veloppant mes idées sur ce sujet , je remarquai avec chagrin les rides qui sillonnaient son front. Je me disais en moi-même : un tel homme est-il né en vain pour le bonheur de sa patrie ? Devance-t-il trop la génération actuelle , et doit-il aller sommeiller auprès de ses pères , avant que la lumière qui a si vivement pénétré son esprit lance un faible rayon sur ses compatriotes (1) ?

Il est certainement glorieux pour les Américains d'attirer dès l'aurore de leur existence comme nation , les regards des hommes d'état et des sages des contrées étrangères , et de voir leur pays devenir non-seulement le refuge de l'homme persécuté , mais encore la résidence librement choisie du philosophe. L'Amérique n'a pas à se plaindre. Si elle est dénigrée par des gens qu'aveuglent l'ignorance ou la prévention , elle est louée par ceux dont les éloges font hon-

(1) Lorsqu'à mon retour en Europe j'appris la nouvelle de la révolution portugaise , mes pensées se reportèrent vers le chevalier Correa. Si ces pages insignifiantes tombent par hasard sous ses yeux , il ne se souviendra sans doute point qu'il a daigné perdre une heure de loisir à converser avec celle qui les a écrites ; mais elle se le rappelle avec fierté , et ce n'est pas sans une vive émotion qu'elle retrace les pensées et les sentimens de ce bienveillant ami de l'humanité.

neur , par ceux qui ont observé attentivement le caractère de ses habitans , et dont la raison mûre et impartiale est capable de juger de leurs qualités. Un peuple qui a pour lui les suffrages d'un Correa , d'un Bernard et d'un Garnett, peut sourire des diatribes d'un Ashe ou d'un Fearon (1).

Le nom de Garnett que je viens de citer appartient à un personnage dont le portrait demanderait à être tracé par une main infiniment plus habile que la mienne. Ceux qui ont vu l'original trouveraient toute copie une esquisse imparfaite ; ceux qui ne l'ont pas vu , penseraient que l'artiste a peint d'imagination. M. Garnett est natif d'Angleterre, et était connu dans ce pays, comme il l'est dans celui-ci , pour un homme doué de toutes les qualités et de toutes les vertus qui peuvent orner et ennoblir l'esprit et le cœur humain. Sa réputation dans le monde est celle d'un savant ; mais les scientifiques travaux qui l'ont rendu célèbre comme mathématicien , astronome et mécanicien , n'ont révélé qu'une faible portion de ses connaissances nombreuses et variées. Il serait superflu d'en faire l'énumération ; là difficulté serait d'en imaginer quelque'une qu'il ne possédât pas. Jamais on ne vit un esprit plus riche , un cœur

(1) Anglais , auteurs d'ouvrages sur les Etats-Unis.



plus rempli de bienveillance, ni une âme plus éprise de l'amour de la liberté, et, en général, de tout ce qui est grand, beau et utile.

Si l'on essayait de décrire les éminentes qualités qui distinguent ce philosophe, on en trouverait qui sont au-dessus de toute description ; telles qu'une simplicité aimable et une grâce attrayante qui charment également l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr, mettent l'ignorance à l'aise en sa présence, et lui donnent l'air d'un disciple, quand il parle le langage de la sagesse même. La figure, dont la beauté, alors qu'elle était unie à la jeunesse, fixa les regards de Lavater, et lui servit de modèle pour peindre la bienveillance, pourrait lui en servir encore. Jamais en effet joyaux précieux ne furent renfermés dans une plus belle boîte (1) ; jamais la bonté ne brilla aussi bien dans les yeux d'un homme ; jamais la pensée ne siégea plus majestueusement sur son front ; jamais la sagesse ne se montra plus riante

(1) Quelques figures de ce genre ne sauraient manquer de rappeler au lecteur, s'il avait pu l'oublier, que le livre qu'il a sous les yeux est une traduction. Loin de chercher à le dissimuler, nous nous sommes attaché, autant que le permettait notre langue, à conserver la couleur de l'original.

et plus aimable sur ses lèvres; jamais enfin des talens aussi supérieurs et une instruction si vaste et si universelle ne furent accompagnés d'autant de douceur et de modestie. Combien les mots sont faibles pour exprimer le charme que répand autour de lui cet enfant de la science et de la nature! Comme ses accens vont de l'oreille au cœur, et comme sa conversation plaît, intéresse et instruit! les momens passés dans sa société sont comptés par des grains de sable d'or (1); la mémoire les conserve pour les offrir à l'esprit et au cœur lorsqu'ils ont besoin de soulagement. Si le spectacle de la faiblesse et de la perversité humaines pouvait nous faire douter un moment de l'excellence de notre nature, en nous rappelant qu'il existe un Garnett (2) nous sentirions notre

(1) Allusion au clepsydre, ou horloge de sable.

(Note du traducteur.)

(2) M. Garnett est maintenant au rang des morts. Quarante-huit heures après que l'auteur de ce livre s'était séparée de lui, et lorsqu'à peine elle avait perdu de vue les rivages américains, il n'était plus. Il mourut en pleine possession de sa raison, mais sans agonie, dans la nuit du 11 mai 1820, à sa ferme de New-Jersey. Avoir connu ce sage, et avoir été honorée d'une faible part dans son amitié, sera toujours l'un des souvenirs les plus glorieux de ma vie, quoiqu'en même temps un des plus tristes.

confiance dans la vertu humaine renaître , notre philanthropie se réveiller , et toutes nos espérances pour le bonheur de notre espèce se ranimer plus ardentes que jamais.

Je demande pardon aux personnes qui , dans l'un et l'autre hémisphère , ont connu cet homme si instruit et si aimable , pour ce faible tribut que je paie à sa mémoire. Je ne suis nullement digne d'être la panégyriste de ses vertus , à moins que la vénération et la tendresse presque filiale que je lui portais ne semblent des titres valables. Je pourrais paraître , dans cette circonstance , m'être écartée de la règle que doit suivre tout écrivain délicat , de s'abstenir de remarques qui pourraient tendre à attirer l'attention publique sur ses amis particuliers , mais je ferai observer que le rang distingué qu'occupait M. Garnett dans le monde savant lui avait , en quelque sorte , donné un caractère public. En outre de cela , il est perdu pour ce monde et pour ses amis. S'il en eût été autrement , cet humble témoignage d'admiration de la part d'une personne qui se sent meilleure pour l'avoir connu , et dont le suffrage ne saurait rien ajouter à sa réputation , ne serait jamais venu affliger sa modestie.

LETTRE VIII.

Visite à Joseph Bonaparte. — Remarques générales. — Manière de vivre du Country-Gentleman américain (1).

De la Pensylvanie, juin 1819.

UNE chose que je ne dois pas oublier, ma chère amie, en retraçant ce qui me frappe dans ce pays, c'est qu'une foule de voyageurs l'ont parcouru avant moi ; aussi évité-je autant que possible d'entrer dans des détails qu'ils ont déjà recueillis et qu'on peut trouver dans leurs relations. Je pense que

(1) Nous éprouvons ici le même embarras qu'il nous arrive d'éprouver chaque fois que nous rencontrons le mot *gentleman*. La traduction littérale *gentilhomme campagnard* ne saurait convenir, puisqu'il n'y a pas de noblesse en Amérique. Le *country-gentleman* est un homme qui vit à la campagne, soit de ses rentes, soit en faisant valoir ses terres.

(Note du traducteur)

le récit de notre visite à Joseph Bonaparte n'aura pas cet inconvénient. Nous fîmes cette partie, il y a quelque jours, avec les personnes chez lesquelles nous logeons maintenant. Nous remplîmes un carrosse et une voiture légère appelée un *dearborn*(1); nous gagnâmes le bord de la Delaware, et là nous prîmes un bateau qui nous conduisit à Bordentown, petite ville située sur la rive opposée et dans l'état de Jersey. Nous nous rendîmes ensuite à pied à la résidence du ci-devant roi. C'est une jolie *villa* d'où l'on a en vue une portion du cours de la rivière. Le terrain qui l'environne est stérile. Cependant les pins dont il est en partie couvert lui donnent un aspect assez agréable. En entrant sur la pelouse, nous trouvâmes les plus jolis arbustes des forêts américaines, les Magnolias, les Kalmias, etc., plantés avec goût sous les arbres plus élevés qui bordaient et ombrageaient, çà et là, le tapis vert au-delà duquel s'élevaient les murailles blanches de la maison. Bientôt nous aperçûmes de toutes parts des dieux et des déesses du paganisme dans une nudité que je n'appellerai pas *majestueuse*,

(1) Cette voiture a emprunté son nom d'un général américain, auquel le fermier et le propriétaire habitant la campagne ont de grandes obligations pour cette invention utile.

car ces statues étaient pour la plupart grossièrement faites.

Le général Moreau, par l'effet d'une de ces vicissitudes assez ordinaires dans le cours des révolutions, devint habitant des États-Unis, et résida paisiblement dans ce voisinage jusqu'à l'époque où il repassa l'Atlantique, pour aller chercher la mort dans une des batailles dont les suites amenèrent ici en exil le frère de l'Empereur des Français. Ce général laissa, en quittant le pays, une légion de divinités payennes, avec quantité de lions et de chiens qu'on trouve aujourd'hui épars dans les fermes des environs. Deux de ces muets cerbères sont maintenant placés à droite et à gauche de la porte d'une maison voisine de celle qu'occupa naguère le général, et les enfans du propriétaire en font leurs dadas. Les amusemens des enfans sont quelquefois plus raisonnables que ceux des hommes. L'enfant gouverne son dada, tandis que souvent c'est le dada qui emporte l'homme, et si c'est l'ambition qu'il a choisie, il écrase ses semblables. Heureux le pays où, sans être courbés sous une verge de fer, tous les hommes se tiennent en bride les uns les autres ! Je fis cette réflexion en entrant dans la maison du frère de Napoléon.

Jusqu'à l'arrivée du comte, qui était occupé

à diriger les travaux d'agrandissement qu'on faisait alors à sa maison, nous employâmes le temps à considérer les tableaux et les Canovas; ces derniers formaient une collection peu nombreuse, mais très intéressante. Elle consistait principalement en bustes des divers membres de la famille Bonaparte. Je fus frappée de la ressemblance qu'ils avaient entre eux, ainsi que d'un certain air classique qu'offrait l'ensemble de leurs traits, et je leur trouvai à tous quelque chose de vraiment impérial. Comme c'étaient les premiers ouvrages du Phidias italien que je voyais, je les regardai avec beaucoup de curiosité. Il y a, parmi ces chefs-d'œuvre, deux morceaux surtout qui m'ont paru d'un travail exquis : le premier représente un enfant nu (le petit roi de Rome) couché sur un coussin qui cède à la pression d'un des pieds, avec une vérité qui fait douter si c'est du marbre qu'on a sous les yeux. Je me rappelle que dans un tableau très prisé de Rubens, on trouve un enfant dans la même posture, et ma première pensée fut que le sculpteur avait puisé là son idée; mais en étudiant la nature, le génie est souvent original lorsque le critique vulgaire suppose le contraire. La même idée s'est présentée à des esprits qui n'avaient jamais eu aucune communication entre eux, et

cela, non pas une seule fois , mais assez fréquemment. L'autre figure , qui me parut plus jolie encore , est celle d'une jeune fille qui caresse un lévrier. Il y a peut-être de la présomption de la part d'une personne aussi peu versée que moi dans les beaux-arts , de hasarder cette remarque ; mais j'ai toujours eu la vue offusquée par la blancheur trop éclatante des sculptures modernes. Peut-être l'action du temps est elle aussi nécessaire au marbre qu'à la toile.

En détournant mes regards de dessus ces sculptures , je les portai sur le tableau de David , représentant Napoléon au passage des Alpes. J'avoue que je ne fus pas satisfaite de l'expression donnée au jeune guerrier. Le cheval est beaucoup plus animé que le cavalier , qui paraît négligemment posé sur son coursier. Je n'ai vu là qu'un beau jeune homme imberbe montrant ses légions rangées sur des rochers escarpés , comme si elles étaient montées sur les degrés d'un escalier commode. Telle fut du moins l'impression que fit sur moi la vue de ce tableau.

Le comte de Survilliers (qui peut-être a pris ce titre pour sauver ce qu'il y avait de gauche à s'appeler *M. Bonaparte*) ne tarda pas à paraître. Il quittait ses ouvriers et était vêtu d'une vieille redingote dont il avait légèrement secoué

le mortier. Il nous salua, mais ne nous fit point d'excuses, ce qui caractérise un homme bien élevé. Son air et ses manières ont beaucoup de ressemblance avec ceux du *country-gentleman* anglais ; (1) ils offrent autant de franchise, de simplicité et d'indépendance ; mais peut-être plus de douceur et de suavité. Si le comte n'était pas un peu trop corpulent, je trouverais peut-être qu'il tient encore plus des Américains chez qui ces dernières qualités de douceur et de suavité se rencontrent plus fréquemment que chez nos compatriotes. Sa figure est belle, et ressemble si fort à celle de son illustre frère, qu'au premier coup-d'œil il me fut difficile de distinguer, parmi les bustes qui se trouvaient dans l'appartement, le sien d'avec celui de Napoléon. L'expression du premier est néanmoins plus bénigne et vous prépare admirablement aux paroles aimables qui sortent de la bouche de l'original. Au premier abord, la rondeur et l'urbanité des manières du comte me causèrent une impression où la surprise l'emporta sur le plaisir ; et ensuite, lorsqu'en souriant, je me demandai à moi-même : Que m'attendais-je donc à voir ? je ne pus m'empêcher de

(1) Voyez la note placée en tête de cette lettre.

(Note du traducteur.)

reconnaître que je n'avais pas précisément compté voir l'homme que je voyais. Les idées de batailles et de dangers, d'ambition et d'intrigues, de couronnes et de sceptres, se pressèrent en foule dans mon imagination ; tout le grand drame de la vie du frère se déroula devant moi, et je fus frappée du singulier contraste existant entre toutes ces idées et l'homme avec lequel je conversais.

Le comte discourut sur divers sujets avec facilité, mais toujours avec calme et modestie ; il me parut dire et faire peu de choses à la manière des Français, quoiqu'il en parlât toujours la langue, parce qu'ainsi qu'il l'avoua lui-même, il entendait très peu l'anglais et ne le parlait pas du tout. Il témoigna le désir de faire connaissance avec nos poètes vivans ; mais il se plaignit de les trouver difficiles à entendre, et demanda si, généralement, leur style n'était pas plus obscur que celui de nos anciens auteurs : j'appris qu'il voulait dire ceux du temps de la reine Anne. En parlant des membres de sa famille, il évitait soigneusement de leur donner des titres ; il disait toujours mon frère Napoléon, ma sœur Hortense, etc. Il nous montra les embellissemens qu'il faisait faire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de sa maison, et nous dit qu'il se trouvait plus heureux dans sa petite *villa* qu'il ne

l'avait jamais été au milieu de la pompe des cours et du tumulte des affaires publiques. Il cueillit une fleur champêtre, et en me la présentant, il traça sans affectation une comparaison entre ses beautés simples et inaperçues, et les plaisirs de la vie privée, comparant les jouissances de l'ambition et du pouvoir aux fleurs plus orgueilleuses du parterre, qui brillent d'avantage à une certaine distance et qui perdent de leur éclat lorsqu'on les approche. Il dit tout cela d'un air si naturel et avec un accent si doux, qu'il était impossible de lui supposer la moindre prétention. Lorsqu'il sut que j'étais étrangère, il me dit qu'il espérait que j'étais aussi contente du pays qu'il l'était lui-même. « Cette terre, ajouta-t-il, est la patrie du grand nombre et non la propriété de quelques individus ; elle donne la liberté à tous et le pouvoir à personne ; le bonheur s'y trouve plus que partout ailleurs, et je suis très satisfait que le sort m'y ait fixé. »

L'humanité et la bienfaisance sont les deux traits les plus remarquables du caractère de cet exilé. Il s'attache surtout à soulager les malheureux de sa nation, je veux parler des français. Il procure du travail aux pauvres émigrans ; il loge les autres et leur fait souvent des avances considérables en argent. Avec de semblables dispositions, il n'est pas surprenant qu'on ait parfois abusé de sa con-

fiance, et dans certains cas d'une manière si indigne, qu'on lui a appris à avoir de la circonspection, sans néanmoins refroidir son humanité : je tiens ces détails de ses voisins.

Je quittai le comte de Survilliers, persuadée que la nature l'avait formé pour la vie qu'il mène maintenant, et que la fortune lui a joué un mauvais tour en le faisant le frère de l'ambitieux Napoléon. En passant en revue les singulières destinées de cette famille, je suis forcée de reconnaître qu'elle n'a pas fait, du pouvoir immense que les circonstances lui avaient donné, un aussi monstrueux usage que beaucoup d'autres enfans gâtés de la fortune. Quand on parcourt en idée la brillante carrière du vainqueur de l'Europe, on regrette amèrement qu'au lieu d'ambitionner la renommée d'un conquérant, il n'ait pas mis toute sa gloire à relever en France les autels de la liberté, et à donner ainsi au monde un exemple qui aurait eu la plus heureuse influence sur les destinées du genre humain (1).

(1) Les pensées qui terminent ce paragraphe sont exprimées dans l'original par les vers suivans :

*Ah! how did'st thou o'erleap the goal of Fame!
Had'st thou but propp'd expiring Freedom's head,
And to her feet again the nations led;
Had'st thou, in lieu of War's blood-dropping sword,*



Tout cela est facile à dire aujourd'hui ; il est plus aisé d'être philosophe dans le cabinet que sous la tente , et le vrai sage évite le plus possible de mettre sa vertu à l'épreuve. Si Napoléon avait été tel que je viens de le supposer , jamais le destin de l'Europe n'eût été entre ses mains. Enfant de la Fortune, il s'éleva en combattant : c'eût été un miracle que l'ardente ambition qui attira tout d'un coup sur lui les regards du monde , se fût éteinte à l'époque la plus brillante de sa vie. Tout ce qu'il fit était dans l'ordre des choses. Il osa tout pour gagner un trône ; il l'obtint, et alors il tenta tout pour l'entourer de splendeur. C'était une fausse splendeur, dira-t-on : sans doute ; mais ce fut une fausse gloire qui le séduisit et lui fit désirer un trône ; et puisqu'il avait tant fait que de le vouloir, il devait le vouloir brillant. Au lieu de quereller l'ambition heureuse, il serait plus raisonnable et en même temps plus utile, de gourmander les nations qui s'abais-
sent devant elle. Si les despotes font quelquefois des esclaves, il n'en est pas moins vrai que ce sont en général les esclaves qui font les despotes. Si les peu-

*Seiz'd her white wand, and given forth her word ;
Bid the mad tumult of the nations cease,
And loud from realm to realm cried LIBERTY and PEACE.
(Thoughts of a Recluse.)*

bles n'attachent pas de prix à leurs libertés, doivent-ils compter qu'elles seront respectées ? Ils trouveront sans peine des hommes qui gagneront pour eux des batailles, mais ils n'en trouveront guère qui protègent leurs droits. Les vrais héros sont plus rares que les grands guerriers. Il y a des milliers d'hommes qui peuvent commander aux autres; mais il en naît à peine un par génération, qui puisse se commander à lui-même. La chute de Napoléon est une grande leçon pour les nations : puissent-elles la mettre à profit.

Au premier abord, on n'imaginerait guère qu'il est plus aisé de spéculer sur les destinées futures de l'Europe dans cet hémisphère que dans le vôtre : la chose est pourtant ainsi. Cela vient d'un côté, de ce que les préventions et l'esprit de parti fascinent les regards de l'observateur rapproché, et l'empêchent d'examiner avec calme la tendance définitive de ces grands principes qui, bien que plus ou moins explicitement reconnus partout, se trouvent en conflit avec certains intérêts du moment; de l'autre côté, de ce que le bruit des combattans se perd dans l'éloignement, et de ce que les personnages inférieurs et les scènes épisodiques disparaissent du théâtre, ne laissant en vue que les principaux acteurs et le but général du grand drame qu'on représente; une

autre raison est que les diverses révolutions qui ont tourmenté l'Europe ont jeté en Amérique quantité d'hommes d'état, de militaires et de publicistes, qui peuvent y publier les réflexions, fruit de leur expérience, sans aucun risque, et par conséquent sans aucune réserve. Ce continent semble à présent être la grande coulisse, où les principaux acteurs de l'Europe font leur sortie, et d'où, suivant le cours des vicissitudes humaines, ils peuvent être appelés à faire leur rentrée.

Un généreux membre de la chambre des communes qui combattit l'*Alien-bill*, a dit, autant que je puis m'en souvenir, que la ligue qui existe maintenant entre les grands potentats de l'Europe, avait réalisé l'effrayant tableau tracé par la plume éloquente de Gibbon, de cette époque où les proscrits fuyaient la puissance de Rome et la trouvaient partout. La comparaison, toutefois, n'est pas exacte, puisqu'il y a aujourd'hui deux hémisphères, tandis qu'anciennement, on n'en connaissait qu'un. Au-delà de l'Atlantique les proscrits de toutes les nations européennes, quels qu'ils soient, trouvent un *Leuce* où, quand même ils apporteraient des idées propres à empoisonner leur bonheur, ils peuvent du moins goûter une entière sécurité. Je puis m'abuser, mais à en juger par les sentimens des étrangers avec lesquels j'ai eu occasion de m'entretenir, je suis portée à bien augurer de

plusieurs nations qui ont été jusqu'à présent peu considérées. La marche de l'esprit humain est silencieuse, mais rapide, et une foule de circonstances conspirent pour hâter ses progrès. L'existence politique de ce pays en dit, à elle seule, plus que des volumes. Les hommes mêmes qui n'ont jamais étudié son histoire, et que la nécessité conduit sur ses rivages, pour y trouver un havre de repos, ou un champ à des spéculations mercantiles, lorsqu'ils voient autour d'eux des hommes contents, paisibles, industrieux, et une société bien organisée, ne peuvent s'empêcher d'examiner le ressort secret qui met en mouvement une machine politique aussi admirablement réglée. Ici l'on voit penser des hommes qui n'avaient jamais pensé auparavant, et qui portent avec eux, dans des pays lointains, le résultat de leurs observations. Une étincelle tombée du flambeau de la liberté se répand toujours et se répandra jusqu'à ce qu'elle produise une flamme.

C'est une utile curiosité qui nous porte à entrer en conversation avec un étranger. Quelque borné que soit son esprit, quelque faible que soit la masse de ses connaissances, il est certain qu'il doit connaître beaucoup de choses que nous ignorons. Il y a du profit à écouter ses remarques sur les hommes et sur les objets qui l'environnent ;



et lors même qu'il les voit à travers le prisme des préventions individuelles ou nationales, ces remarques peuvent être, sinon instructives, au moins amusantes; et il est probable que le premier cas arrivera souvent, car en découvrant les préjugés des autres, il nous arrive fréquemment de découvrir les nôtres. C'est toujours avec une curiosité particulière que j'écoute les remarques des Européens sur les institutions de ce pays et sur la condition de ses habitans, qu'ils comparent si singulièrement et quelquefois si tristement avec ce qui existe dans leur patrie. Un Irlandais s'écrie : ah ! le beau pays ! et il soupire en pensant à son île. Un Français dit : mais comme tout va doucement et sagement ! Un Suédois avec lequel il m'arriva de me rencontrer, il y a quelques semaines, me dit en mauvais anglais, après quelques exclamations de surprise : Nous ne pouvons comprendre les avantages de ces peuples ; ou comme il le répéta d'une manière plus intelligible en français : Nous autres Européens, nous ne saurions concevoir le bonheur de ce peuple, sans en être témoins.

L'hôte chez lequel nous nous trouvons en ce moment, et qui exerce envers nous la plus aimable hospitalité, est le parfait modèle du *country-gentleman* américain : ses enfans et ses petits

enfans témoignent pour lui ce respect et cette affection qui font le plus bel éloge du caractère d'un chef de famille. Dans sa jeunesse (je ne dirai point dans la vigueur de l'âge , tant il porte avec aisance et dignité le poids des années accumulées aujourd'hui sur sa tête), il a joué un rôle politique. En sortant du sénat, il fut chargé d'une mission diplomatique en Europe, et après avoir résidé un certain nombre d'années dans cette partie du monde, il est revenu passer le reste de ses jours sur sa ferme en Pensylvanie. Je voudrais que ceux qui se figurent le fermier américain comme un sauvage à demi civilisé, pussent contempler les traits nobles et doux de ce respectable vieillard, et le vissent remplir avec une bonté touchante et une politesse exquise, les devoirs d'un sage et tendre père, d'un bon voisin et d'un excellent ami.

LETTRE IX.

Voyage en remontant la rivière d'Hudson.
— *Détails sur l'Académie de West-Point.*
— *Défilés des hauts pays.* — *Trahison d'Arnold.* — *Albany et ses environs.*

Albany, juillet 1819.

LA lettre que je vous ai écrite à la hâte du Connecticut, vous a expliqué, ma chère amie, mon silence inaccoutumé, et en même temps a dû dissiper la crainte que je ne me fusse cassé le cou. En vérité, vous êtes un peu déraisonnable dans vos demandes épistolaires. Vous n'aviez aucunement lieu de compter sur une lettre par la *Martha*, et cependant je vous remercie d'y avoir compté. Cela me prouve que vos pensées sont aussi souvent de ce côté de l'Océan, que les miennes du vôtre.

Nous venons de remonter la magnifique rivière d'Hudson, de New-York jusqu'ici, c'est-à-dire, dans une étendue de cent-soixante milles. Albany n'a qu'un titre (titre important il est vrai) au nom de ville, c'est celui d'être la capitale de l'état de New-York. Il est probable, au reste, que le gouvernement, à l'instar de celui de Pensylvanie, va se rapprocher du centre de la république. Déjà, en effet, Albany paraît s'attendre à la perte de ses honneurs ; car, bien qu'on y trouve quelques belles rues et beaucoup de maisons élégantes et commodes, la ville, en général, a un air antique et misérable.

Je n'essaierai pas de retracer les objets que j'ai admirés en remontant la superbe rivière d'Hudson. Les beautés de la nature, si agréables à contempler, n'offrent souvent qu'une description ennuyeuse. Quelques observations sur l'école militaire de West-Point, désignée sous le nom d'académie, vous intéresseront peut-être plus que la description des rochers, des bois et des précipices au milieu desquels est bâti l'édifice qui la renferme. Cette intéressante école, qui fleurit sous la surveillance du gouvernement central, fut établie en 1802. Le congrès confia son organisation à feu le général Williams, dont les talens et l'infatigable activité honorèrent et lui-même et le

gouvernement qui mit en lui sa confiance. Le nombre de jeunes gens admis à l'académie de West-Point varie de 230 à 250. Les dépenses annuelles pour chaque élève se montent à 336 dollars (un peu plus de 1700 francs), et l'entretien de l'établissement est taxé par le gouvernement à la somme de 115,000 dollars (environ 600,000 fr.) Le cours d'études suivi à cette académie est le même qu'à celle de Woolwich et à l'Ecole polytechnique de Paris. Environ mille jeunes gens de toutes les parties de l'Union ont reçu là une éducation savante et libérale. Quelques-uns d'entre eux remplissent des postes honorables dans le génie, l'artillerie et les autres corps d'une petite armée montant à quelques milliers d'hommes, qui sont employés à la construction et à la garde des forts, ainsi qu'à la protection des frontières du côté des Indiens, au tracé des routes, etc. Le plus grand nombre abandonne ces emplois pour goûter les douceurs de la vie privée, à laquelle plusieurs se trouvent enlevés par les suffrages de leurs concitoyens, qui les appellent à remplir des fonctions civiles importantes. Tous seraient prêts, au premier signal, à voler à la défense de la république.

Ce gouvernement libéral, dans tout ce qui touche au bien-être réel et à la dignité de la

nation, pense que l'instruction militaire ne peut jamais être mal à propos donnée à un citoyen qui, quels que soient son rang et sa profession, doit toujours faire partie de la milice nationale; et, envisageant le cas toujours possible, et qu'on doit par conséquent toujours prévoir, d'une attaque de la part de quelque puissance étrangère, il regarde comme la plus sage de toutes les précautions de répandre de la sorte les semences de la science militaire parmi une population paisible. Il peut arriver, il est vrai, que ces semences ne donnent jamais de fruits. Ces jeunes soldats peuvent passer toute leur vie à cultiver le sol; mais on sait que la trompette guerrière amènerait sur le champ de bataille des têtes instruites et des bras exercés, et surtout des cœurs dévoués à la défense de la patrie.

L'établissement de West-Point présente encore un autre avantage. Les élèves qu'on y reçoit, nés dans les différens états, rassemblés du nord, du midi, de l'est et de l'ouest de cette grande confédération, et instruits à coopérer tous ensemble à la défense du grand tout, sous la direction libérale du gouvernement central, oublient nécessairement toutes ces petites jalousies et ces intérêts locaux qui, une fois, manquèrent de

rompre le lien qui unit ces intéressantes républiques, et de renverser le plus noble rempart élevé à la liberté sur la terre. Disséminés de nouveau dans toutes les parties de l'Union, ces enfans de la patrie y rapportent avec eux les principes de liberté et de patriotisme qu'on leur a enseignés; et en attendant qu'ils soient appelés à les défendre, soit dans le sénat, soit sur le champ de bataille, ils les répandent parmi leurs concitoyens, et les transmettent aux générations futures en les inculquant dans l'esprit de leurs enfans.

Un officier américain du plus grand mérite, le général Swift, auquel je suis redevable de beaucoup de renseignemens sur ce pays, et particulièrement sur l'académie de West-Point, me disait : « Les importantes conséquences que j'ai toujours vues résulter de l'éducation de West-Point, sont un sincère attachement à nos institutions politiques, un dévouement sans bornes à la patrie, et un ardent amour de la liberté. » J'ai en effet observé que chez un Américain, ce dernier sentiment annonce constamment les deux autres. Dans ce pays, le gouvernement est le palladium de la liberté; son trône est à Washington; du haut de ce trône, soutenue par les bras de tout un peuple, elle répand la lumière et la chaleur sur ses enfans et ses défenseurs. En gé-

néral, toutes les personnes attachées d'une manière quelconque au gouvernement central, qui en font partie, qui le servent, ou qui se trouvent sous sa protection immédiate, se distinguent par des sentimens élevés, un noble patriotisme et un vif enthousiasme, non-seulement pour les libertés américaines, mais pour celles du genre humain tout entier.

Les officiers placés à la tête de l'établissement de West-Point sont tous des savans distingués et d'ardens patriotes ; à ces qualités, ils joignent cette franchise mêlée de douceur, particulière au *gentleman* américain, et qui les rend éminemment propres à diriger les opinions et les sentimens de leurs jeunes concitoyens. De la part de tels maîtres, ils ne peuvent recevoir que des impulsions généreuses et patriotiques. Leurs jeunes âmes se pènètrent de vérités simples et sublimes, des grands principes d'intégrité et de justice, et de toute la fierté et l'énergie qui concourent à former des hommes libres. Il est beau de voir avec quelle promptitude ces enfans prennent l'esprit républicain. Notre vieil ami M..., dont le petit-fils avait été admis récemment à cette école, l'est allé voir, il y a peu de temps. « Je me suis cru, dit-il, au milieu d'une foule de jeunes Spartiates, et j'ai trouvé à mon petit bou-

homme, au bout de quelques semaines, l'air et le ton aussi fiers qu'à aucun d'eux. »

Parmi les élèves qui promettent le plus dans ce moment, sont deux fils de chefs indiens; ils ont remporté plusieurs prix au dernier concours. L'école a déjà possédé un sujet de ce genre, mais avant qu'il n'eût atteint sa seizième année, il abandonna ses figures de géométrie (science pour laquelle il avait montré les plus heureuses dispositions), s'enfuit dans les bois, et renonça à toute autre ambition que celle de devenir excellent chasseur. L'officier qui me cita ce fait, ajouta qu'il ne doutait pas que les deux jeunes Indiens qui se trouvaient alors dans l'établissement, ne suivissent un jour cet exemple. Ce que j'ai entendu dire de l'invincible *sauvagerie* des jeunes Indiens qu'à différentes époques on a élevés dans les divers collèges des Etats-Unis, m'a quelquefois rappelé les expériences d'une vieille ménagère philosophe du Devonshire, qui s'était mis dans la tête d'appivoiser une couvée de perdreaux. Je me souviens, toute enfant que j'étais alors, qu'elle me mena dans son poulailler, et s'étendit en doléances sur le naturel farouche et indomptable de ces oiseaux, dont elle s'était procuré une couvée pour la troisième ou quatrième fois. « Je les ai fait éclore moi-même, disait-elle; je

les ai vus sortir de l'œuf, et pourtant il y en a deux qui se sont enfuis hier, et si je n'avais pas mis les autres dans une cage à poules, je ne les aurais plus retrouvés ce matin. » Je ne sais pas comment les perdreaux pouvaient apprendre dans le poulailler de la bonne vieille que le bonheur existait pour eux au milieu des champs ; mais il est aisé de concevoir comment les jeunes Indiens, dans tous les lieux et dans toutes les situations, apprennent à trouver le leur au milieu des forêts et parmi les bêtes fauves.

D'après ce que je vous ai dit, vous concevrez que l'intention du gouvernement sous la surveillance duquel l'académie de West-Point est placée, n'a pas en vue d'en faire une pépinière de soldats. Les élèves ne sont nullement obligés d'entrer au service de la république ; et, en supposant qu'ils y fussent disposés, il n'est pas souvent au pouvoir du gouvernement de satisfaire leur désir à cet égard. L'armée entretenue aux dépens du trésor national est si peu nombreuse, qu'elle n'offre guère de place à ceux qui pourraient désirer de partager le service pénible auquel elle est employée. Le gouvernement se propose à la vérité d'instruire des hommes qui puissent au besoin occuper les premiers emplois dans cette

petite armée, et de cette manière il est sûr qu'elle serait dirigée avec talent; mais, comme je l'ai dit, il a un objet plus important en vue, c'est de répandre dans toutes les parties de l'Union des hommes qui, non-seulement sont imbus des principes libéraux, mais encore ont contracté le goût des travaux scientifiques. Le cours d'études à West-Point diffère principalement de celui des autres collèges en ce qu'on y approfondit davantage les sciences, particulièrement celles qui sont essentielles aux officiers-généraux et à ceux du génie.

Il n'y a guère à craindre dans ces pacifiques états qu'une portion des citoyens se passionne pour la gloire militaire. Les forces du pays ne peuvent être employées que pour une guerre défensive. Les institutions sont contraires à tout autre genre de guerre; et les sentimens du peuple, inspirés par ces institutions pacifiques, le sont également: tout ici respire la paix et la liberté. Etablie sur la large base des droits de l'homme, la liberté américaine est amie de celle de toutes les nations. L'Amérique ne voit point avec jalousie s'améliorer le sort des états étrangers; elle n'attaquera et ne pourra même jamais attaquer que lorsqu'elle sera attaquée elle-même, ou son peuple gravement

outragé; et dans ce dernier cas encore, excepté sur l'Océan, la guerre devra être défensive. L'armée est la nation, et la nation doit rester chez elle. Il faut de toute nécessité que l'ennemi envahisse le territoire avant qu'on puisse le combattre, et ensuite nul Américain ne redoute l'issue d'une telle lutte. Une ville peut être pillée, une ferme incendiée, quelques acres de terre dévastés; mais ensuite les agresseurs doivent regagner leurs vaisseaux, ou ils sont infailliblement écrasés par la masse toujours croissante des citoyens qui courent aux armes. Les politiques étrangers qui raisonnent sur les destinées futures de la nation américaine, lui présagent une carrière semblable à celle de tous les empires; ils supposent qu'elle doit être pacifique dans son enfance à cause de sa faiblesse, ambitieuse et injuste dans sa maturité, parce qu'elle abusera de sa force, et ensuite poussée vers sa ruine par la réaction inévitable de ses agressions: je pense qu'ils n'ont guère envisagé sa position et son caractère. Les annales du monde ne présentent aucune nation qui se soit trouvée dans une position semblable; aucune ne s'est élancée dans la carrière aussi bien équipée pour la parcourir avec succès. Elle n'a ni chefs ambitieux, ni castes privilégiées, qui puissent avoir intérêt à



detourner , au moyen de guerres étrangères , l'attention publique de l'examen trop rigoureux de la justice de leurs prétentions , ou de l'utilité de leurs privilèges ; elle ne possède en outre ni colonies , ni domaines éloignés , qui réclament l'emploi d'une force armée pour les garder , et qui servent d'ordinaire à entretenir une injuste ambition.

Quel pays , avant l'Amérique , s'est vu exempt de tant de maux ? Sans parler des monarchies , considérons les républiques de l'antiquité. Quel point de comparaison pouvons-nous trouver entre Rome et les Etats-Unis ? Rome eut une noblesse arrogante et artificieuse , dont la politique fut de nourrir la manie des conquêtes dans le cœur du peuple , et de l'occuper à des expéditions lointaines , de peur qu'il n'aspirât à commander chez lui. Le résultat de cette politique était inévitable : l'armée devint graduellement le premier ordre de l'état , envahit la toute-puissance , et engloutit les privilèges de la noblesse avec ceux des droits du peuple que la noblesse n'avait pas déjà engloutis elle-même.

Si nous parcourons l'histoire de l'Europe moderne , nous voyons toujours les gouvernans plutôt que les peuples allumer le flambeau de la guerre , et , dans leur fol entêtement , continuer

la lutte au-delà de ce que les forces de leur nation pouvaient permettre. On peut alléguer que souvent une guerre déraisonnable a été une guerre nationale. Le fait n'est pas révoqué en doute ; mais il faut mettre en ligne de compte les artifices employés dans le principe par les gouvernans pour soulever l'indignation du peuple , ou , en supposant que ce sentiment eût été éveillé sans leurs secours , tout ce qu'ils mettent en œuvre pour l'entretenir. L'orgueil et la colère peuvent faire tomber un peuple dans une erreur passagère ; mais si on le laisse à lui-même , le temps amène la réflexion , et celle-ci la raison. Ici le peuple est laissé à lui-même ; les citoyens sont eux-mêmes leurs gouvernans et leurs défenseurs ; ont-ils jugé trop précipitamment , ils peuvent rétracter leur décision ; ont-ils agi imprudemment , ils peuvent revenir de leur erreur. Il y a quelque chose de plus important encore , c'est qu'ils sont aussi leurs instituteurs. Personne ne peut leur fermer le livre de la science ; au contraire , d'après une loi formelle , on doit le leur ouvrir. Tout enfant a le même droit à une éducation solide , qu'a tout homme à un vote dans le choix de ses gouvernans. L'instruction , qui est l'épouvantail de la tyrannie , est le soutien de la liberté. Eclaircx

l'esprit du citoyen américain est donc une affaire d'importance, une affaire nationale. Dans sa minorité, il est, en quelque sorte, le pupille de toute la génération active, c'est-à-dire, de tous les citoyens en jouissance de leurs droits; son éducation n'est pas abandonnée au hasard; partout des écoles lui sont ouvertes aux dépens du public; il peut y apprendre à connaître les droits qu'il sera appelé à exercer un jour. C'est cette alliance de l'instruction avec la liberté qui fait la force de l'Amérique. Les droits que possède la nation américaine, elle les comprend parfaitement; les avantages qui lui sont échus, non-seulement elle en jouit, mais elle en connaît les véritables sources. Supposer alors qu'elle pourrait jamais les repousser, c'est supposer qu'elle serait frappée d'une démence subite. Quelque carrière qu'il soit réservé à cette nation de parcourir, elle doit, dans tous les cas, lui être particulière; et, pour prédire ses destinées futures, on s'appuierait en vain sur l'expérience des siècles passés.

Il est impossible d'entrer pour la première fois dans le défilé romantique, nommé le Pas des hauts pays (*Pass of the Highlands*), et d'arrêter les regards sur l'intéressante académie de West-Point, dont les bâtimens sont situés

sur l'une des cimes les plus hautes et les plus escarpées des montagnes qui bordent l'Hudson, sans se rappeler les traditions fabuleuses et les souvenirs historiques de ces lieux agrestes. Anciennement, ils inspiraient une terreur superstitieuse à l'Indien, et même au chasseur européen; plus tard, les gémissemens d'esprits imaginaires firent place au son de la trompette guerrière; et maintenant, c'est le tambour de l'école militaire qui fait retentir l'écho des rochers au milieu desquels l'Hudson roule ses eaux rapides et profondes.

Ce fut dans la forte position de West-Point, qu'au moment le plus critique pour son pays, le perfide Arnold forma le projet de sa trahison. Cet évènement renferme une moralité que l'historien nous fait remarquer. « Il prouve combien il est politique à un peuple de placer sa confiance en des hommes probes, et de la refuser absolument à ceux qui se laissent dominer par le goût des plaisirs. » On a l'habitude de séparer le caractère public d'un homme, de son caractère privé; cette distinction est plus que dangereuse, elle est moralement atroce. Il est possible, à la vérité, qu'un soldat rapace, ou un ministre sans principes, déploient dans la vie domestique quelques qualités aimables; et il est

également possible qu'un homme connu pour être licencieux et immoral dans la vie privée, conserve un caractère politique assez beau ; mais c'est une chance sur laquelle on n'a pas droit de compter ; et, après tout, il est à regretter que cette chance arrive. Cela ne tend qu'à corrompre les mœurs publiques, à engager des hommes d'une tête faible et maîtrisés par de violentes passions, à étaler leurs vices sans rougir, et même à s'en faire un passeport pour arriver à la célébrité. Il est probable que l'exemple d'Arnold sert de leçon aux Américains, et les engage à prendre l'habitude de scruter la conduite privée des citoyens qu'ils investissent de la confiance publique.

Il est assez singulier que l'infâme Arnold soit né dans le Connecticut, état dont, ainsi que l'observe Ramsay, les habitans se font remarquer par la pureté de leurs mœurs, leurs principes républicains et leur patriotisme. On pourrait en conclure que la première éducation ne contribue guère à former le caractère de l'homme ; mais qu'elle n'est souvent qu'un joug qui, lorsqu'on parvient à le secouer, laisse les passions plus indociles que si aucun frein ne leur avait jamais été imposé. Il peut très bien se faire que le jeune Arnold ait été élevé par des puritains vertueux, mais d'un es-

prit étroit, qui plantèrent tout d'un coup leurs doctrines dans sa tête, au lieu de les faire germer doucement dans son cœur, et qu'au milieu du tourbillon de la vie mondaine, l'arbre ayant été déraciné, il ne se trouva pas de sentimens moraux pour former une digue, et arrêter le torrent de la tentation. Un philosophe a dit, avec beaucoup de vérité : on ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu ; on se querelle sur les opinions, parce qu'elles viennent des hommes. Les Américains sont pour la plupart convaincus de cette vérité, et les citoyens du Connecticut eux-mêmes parviennent graduellement à s'en convaincre.

Il est glorieux pour la nation américaine que, dans le cours d'une lutte révolutionnaire qui dura huit années, il ne se soit présenté qu'un seul homme tel qu'Arnold. Cette exception à la loyauté du caractère américain fut, il est vrai, atrocement frappante. Arnold était né parmi une race d'hommes simples et vertueux ; il s'était montré le premier et le plus ardent à embrasser la cause la plus noble pour un patriote ; il avait, pendant plusieurs années, versé son sang pour une patrie qui avait reconnu ses services avec une gratitude et une générosité capables d'attendrir le cœur le plus féroce, et qui l'avait récompensé par une con-

fiance faite pour flatter la plus avide ambition : qu'un homme placé dans une telle situation, retenu par tous les liens qui semblaient propres, non-seulement à exciter, mais même à commander la fidélité, se soit, dans les dernières années de la guerre, vendu à l'ennemi, ait tramé la perte de l'armée patriote qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et après que sa trahison a été déjouée, ait servi sous les mêmes drapeaux qu'il avait si souvent et si audacieusement bravés, ait dévasté le pays qui l'avait vu naître, pillé et massacré les citoyens qui avaient tant de fois pardonné ses fautes, et payé ses services avec de l'or si péniblement, et pourtant si volontairement tiré de leurs bourses épuisées ; il y a vraiment dans cette conduite un excès de dépravation qui fait frémir, rien que d'y penser.

On me montra sur la plage le lieu où le traître Arnold joignit le jeune et malheureux André, si peu fait pour participer à un acte de perfidie. Il semblerait que la fortune eût pris plaisir à réunir tous les contrastes qui pouvaient faire ressortir davantage la scélératesse d'Arnold. L'espion envoyé par l'ennemi se montra trop exempt d'artifice pour soutenir le rôle dont on l'avait chargé. Peindre ces deux hommes de caractères si opposés tenant une conférence mys-

térieuse dans l'ombre de la nuit , sur les rives sauvages de ce grand fleuve (1), serait une tâche digne de l'artiste ou du poète. Sur le lieu même je me suis représenté cette scène. La petite chaloupe qui a débarqué le jeune André est attachée au rivage ; dans le lointain , la corvette anglaise qui doit protéger sa retraite , dort sur les eaux de l'Hudson ; les feux des bivouacs américains se font apercevoir sur le sommet des rocs escarpés, du haut desquels le traître descend d'un pas précipité , mais tremblant , pour venir au rendez-vous ; il promène dans l'ombre des regards inquiets , prête une oreille attentive , et tressaille au moindre murmure du zéphyr. Les guerriers se joignent , et tous deux semblent redouter que dans ce lieu sauvage et solitaire il ne se trouve quelqu'un qui puisse les entendre. L'un tremble en pensant à son iniquité ; il craint que les vents n'aillent redire à la petite troupe de patriotes confians en son honneur , le secret de leur perfide commandant. L'autre est honteux du rôle qu'il remplit ; l'âme d'un homme d'honneur se révolte contre l'obéissance qu'en qualité de militaire il doit aux ordres de son chef. Combien il répugne à son cœur généreux

(1) L'Hudson.



de conférer dans l'ombre avec un vil scélérat qui marchande froidement son infamie , et stipule le prix pour lequel il vendra ses compatriotes et ses compagnons d'armes , lorsqu'ils reposent sans défiance , et que la voix de leurs sentinelles vient par intervalles retentir à son oreille.

L'entrevue se prolongea jusqu'au moment où l'aube du jour leur fit craindre d'être découverts. Arnold vit avec effroi qu'André ne pouvait plus regagner sa chaloupe sans être aperçu. Il prit son parti. Après avoir fait cacher son complice dans un lieu où il devait demeurer jusqu'à ce que le retour de la nuit vînt favoriser son évacion , il retourne à son poste se présenter , sans rougir , devant les guerriers qu'il venait de vendre à leurs ennemis.

La position romantique occupée par cette portion de l'armée patriote , ajoute encore à l'intérêt du moment. Elle était , sinon imprenable , du moins tellement forte , qu'une poignée d'hommes pouvait y braver les efforts de troupes vingt fois plus nombreuses ; d'un côté , elle présentait des bois et des marais impraticables ; de l'autre côté , des rochers coupés à pic et baignés par l'Hudson , dont elle commandait le cours et en interdisait la navigation aux Anglais. Semblable à l'aigle perché sur son aire inaccessible , la pe-

tite armée planait sans crainte au-dessus de ses ennemis. Les braves qui la composaient avaient beaucoup de privations à endurer : la faim , la nudité, et tous les maux qu'elles traînent à leur suite ; mais ils les supportaient gaîment, ne soupçonnant pas qu'un monstre chargé de défendre avec eux ces Thermopyles américaines, était sur le point de les livrer à l'ennemi, et n'avait pas manqué d'indiquer, au nombre des facilités qu'il aurait à s'en emparer, la détresse de leurs défenseurs.

Il y a quelque chose d'admirable dans la sécurité de cette petite troupe qui, sans toutefois négliger les précautions militaires d'usage, cherche l'oubli de ses souffrances dans le sommeil, tandis que son chef s'esquive en secret, et va la livrer pour de l'or. La confiance de Washington dans l'honneur de ce vieux guerrier n'est pas moins touchante. Lorsqu'Arnold sollicita le commandement de ce poste important (exprès pour le vendre à l'ennemi), quelques personnes essayèrent de faire naître des doutes sur sa fidélité, probablement à cause de ses dettes et du soupçon élevé contre lui d'avoir dilapidé les deniers publics, et pris part à des spéculations honteuses ; mais le général américain, se rappelant tous les services rendus par Arnold à sa patrie,

et, jugeant par son cœur des sentimens d'un militaire, repoussa généreusement les insinuations dirigées contre un homme dont la valetur et la fidélité semblaient si éprouvées, et lui accorda ce qu'il avait demandé.

On ne peut calculer sans frémir les conséquences qu'auraient eues pour la cause de l'indépendance américaine la trahison d'Arnold, si elle eût eu un plein succès. West-Point était peut-être le poste le plus important dans toute l'étendue de l'Union. Par son commandement sur la navigation de l'Hudson, il assurait la communication entre les divers états, et protégeait tout l'intérieur du pays. L'ennemi, déjà en possession de New-York, se fût trouvé maître de tout le cours du fleuve, eût pu gagner les lacs, et y établir une ligne de communication avec le Canada. Les états de l'Est, coupés d'avec ceux du Sud, et attaqués de deux côtés à la fois, et par mer et par terre, se fussent trouvés complètement cernés, et eussent été inévitablement envahis, comme l'avaient été les Carolines par l'armée de Cornwallis. L'un des plus funestes effets de la perte de West-Point aurait encore été le coup porté à la confiance publique par une aussi infâme trahison. Le peuple aurait vu dans chaque officier un autre Arnold, et le sol-

dat aurait à l'avenir attribué tous ses revers à la trahison de ses chefs. Il ne faut pas oublier le désespoir et la rage des guerriers confians dévoués au carnage par leur propre commandant, et mêlant à leurs derniers soupirs les cris d'une juste mais impuissante indignation. L'Amérique a été préservée de ces malheurs; et le voyageur, en visitant ce site romantique, se rappelle l'aventure d'Arnold, comme celle d'un de ces personnages diaboliques, héros de la plupart des traditions fabuleuses.

Je reviens à André. Au retour de la nuit, il voulut se retirer, mais il trouva la retraite coupée du côté de la rivière; il chercha alors à gagner New-York par terre. Il n'était qu'à quelques milles de l'armée britannique, lorsqu'il fut arrêté par trois miliciens de l'état de New-York, qu'il prit d'abord pour des Anglais; et, n'étant pas habitué à feindre, il se trahit involontairement. Lorsqu'il eut reconnu son erreur, il offrit aux militaires américains tout l'or qu'il possédait, et ce qu'ils pourraient demander en outre; mais il n'avait plus affaire à un Arnold. Ceux qui l'avaient pris le conduisirent à leur colonel. On trouva sur lui des papiers qui dévoilaient tout le complot; il fut, suivant les lois de la guerre, con-



damné à mort comme espion, et exécuté (1).

Le premier soin du généreux André, après son arrestation, fut de faire passer à Arnold un avis que malheureusement celui-ci reçut assez à temps pour pouvoir s'enfuir. Il alla joindre les Anglais, et alors combla la mesure de l'iniquité. Connaissant la détresse des hommes qu'il venait d'abandonner, il en fit le tableau à l'ennemi, et se flatta de pouvoir les séduire en leur faisant des offres capables de tenter à la fois l'ambition et la cupidité, et dompter leur courage déjà abattu par la faim, les maladies et toutes les souffrances qui peuvent affliger l'humanité. Mais il y a dans le cœur de l'homme une énergie qu'un être tel qu'Arnold ne pouvait pas soupçonner; il existe une *vertu* que les Romains, dans leur langue, ont, par une belle métaphore, rendue synonyme de *force* (1); et en effet, ce courage qui ne réside que dans les nerfs, et que l'homme partage avec la brute, ne mérite pas plus d'être comparé à l'héroïsme de l'âme, que la parhélie

(1) Voyez à la fin du volume quelques détails concernant le major André.

(2) *Fortitudo*, dont les Anglais ont fait *fortitude*; il est à regretter que notre langue n'ait point encore adopté ce mot si sonore et si expressif.

(Note du traducteur.)

au soleil. Les promesses d'Arnold furent aussi impuissantes que ses menaces. Les soldats qu'il avait voulu trahir, se sentirent ranimer par leur indignation, et en reçurent une nouvelle valeur. La nation, de toutes parts réduite aux abois, reprit sa confiance primitive par l'effet d'une circonstance qui semblait propre à l'anéantir. Pas un seul homme n'abandonna son poste, chacun fit de ses souffrances un sujet d'orgueil et souvent de plaisanterie : être à demi nu et à demi affamé devinrent des signes auxquels on disait reconnaître un patriote. C'est ainsi que l'homme inspiré par le noble esprit de l'indépendance, s'élève au-dessus de lui-même, se montre supérieur à la fortune, et présente l'image de la divinité au milieu des douleurs et des faiblesses de l'humanité.

Nous prolongeons de jour en jour notre résidence ici, et nous ne pouvons nous résoudre à quitter la société aimable et joyeuse qui exerce envers nous l'hospitalité d'une manière si affable. Il est temps néanmoins de nous souvenir que nous avons encore un long voyage à faire, et il faut nous décider à partir aussitôt que le ciel aura repris sa sérénité accoutumée. Il a fait ici extraordinairement chaud cet été ; tout le long de la côte, il a régné une sécheresse non moins extraor-

dinaire. Quelques circonstances locales peuvent avoir influé ici sur la température de l'atmosphère, car je l'ai trouvée de quelques degrés plus basse dans d'autres endroits, quoique partout elle ait été très élevée. Presque dans tous les lieux où la terre était légère l'herbe avait totalement disparu, et des plantes d'une tige haute et forte étaient penchées et quelquefois entièrement dépouillées de feuilles. En remontant l'Hudson, nous n'eûmes pas plutôt passé les hauts-pays (*the Highlands*) que nos yeux se portèrent sur des tapis de verdure et des bois dont le feuillage était aussi frais que s'il eût été arrosé chaque jour par quelques ondées bienfaisantes. Nous nous serions imaginées jouir d'un second printemps, sans la chaleur équatoriale que nous continuions d'éprouver, et qui n'a cessé que depuis deux jours à la suite de l'orage le plus bruyant et le plus long dont j'aie jamais été témoin. Le soleil n'a pas encore percé les nuages; ce sera le signal de notre départ. J'ai trouvé cette chaleur extrême beaucoup moins accablante que je ne l'aurais cru, et je vous avouerai, dussiez-vous me croire faite pour vivre avec les géans ensevelis sous l'Etna, qu'elle m'a causé beaucoup de plaisir. Je trouve dans l'air une pureté et une élasticité qui réveille mes esprits, même lorsque je suis à moitié fondue

en eau. La chose pourra vous paraître singulière, si vous n'avez jamais fait l'observation vous-même, ou entendu dire que notre tempérament, en général, n'est pas immédiatement sensible aux effets des climats extrêmes. On remarque souvent ici qu'un étranger d'une latitude plus méridionale sent moins que les indigènes la rigueur du premier hiver, bien qu'il sente davantage celle du second; et de même, qu'une personne d'un climat tempéré est, pendant quelques années, moins affaissée par la chaleur de l'été que celles qui y ont été constamment exposées. Ce dernier fait paraît assez facile à expliquer; mais je ne sais pas comment les physiciens s'y prendraient pour expliquer l'autre; faute de pouvoir l'expliquer, ils le révoqueront peut-être en doute, et je ne suis pas du tout disposée à provoquer leur courroux en insistant sur sa réalité.

La nature présente dans ces environs quelques aspects faits pour exciter l'admiration. Au premier rang, je place la fameuse cataracte du Mohawk, dont les eaux se précipitent du haut d'une belle muraille de rochers, avant de s'unir avec celles de l'Hudson. On n'est pas d'accord sur la hauteur de cette cataracte; soixante pieds est peut-être celle qui approche le plus de la vérité. Sa largeur

est considérée , par quelques personnes , comme un défaut ; quant à moi , je pense que c'est de là qu'elle tire sa beauté , surtout parce qu'il n'y a rien dans le paysage qui en fasse ressortir l'effet. Quoi qu'il en soit , quelques circonstances contribuèrent à nous faire trouver ce lieu charmant. Sous un ciel d'Italie , et sur un tapis de verdure où les fées eussent aimé à tracer d'un pied léger leurs cereles magiques , nous nous assîmes à l'ombre d'un arbre touffu , et nous tournâmes nos regards vers le Cohoez écumeux , dont l'eau élevée en vapeur semblait rafraîchir l'air. Quelques jeunes filles , vives et riantes , nous servirent un repas digne d'un épicurien. L'aspect de tous les objets dont j'étais entourée , et l'aimable gaité de nos compagnons , ont gravé ce lieu dans ma mémoire , comme une de ces taches lumineuses qui parsèment d'or le sombre sentier de la vie humaine.

On trouve dans les montagnes voisines , plusieurs chutes d'eau dignes d'être vues , et quoique celle du Mohawk soit la plus remarquable pour la grandeur , il en est quelques-unes qui la surpassent en beauté. Dans la petite portion de ce vaste pays que j'ai visitée , j'ai souvent été surprise de trouver , en l'examinant plus attentivement , des beautés sauvages et roman-

tiques à un paysage qui m'avait paru, au premier coup - d'œil, offrir une triste uniformité. On trouve souvent, parmi des collines qui s'élèvent doucement du sein de plaines vastes et marécageuses, des vallons rocailleux couverts de bois épais et traversés par de torrens rapides qui forment de nombreuses cascades, ou, entre des montagnes d'une hauteur plus considérable, de belles vallées arrosées par des rivières tranquilles dont les bords formés d'alluvions, sont couverts de riches moissons. Le cours inégal et interrompu des ruisseaux et des rivières d'Amérique a, je crois, conduit les savans à supposer que ce continent est d'une formation moins ancienne que l'autre. J'entamai un jour la conversation sur ce sujet avec un naturaliste américain, que je priai de me faire part des résultats de ses recherches sur l'âge de son pays ; mais je vis bientôt qu'il ne fallait pas plus en mettre en question l'antiquité que la bonté, et comme je n'ai jamais prétendu élever un doute sur ce dernier point, je brisai promptement là dessus.



LETTRE X.

*Départ pour le Niagara. — Manière de voyager.
— Description du pays. — Canandaigua.*

Canandaigua, août 1819.

Qu'y a-t-il dans la vie, de plus agréable, ma chère amie, que de partir pour un voyage, lorsque nous avons le cœur gai, que le soleil brille au-dessus de notre tête, et que la terre rafraîchie par une pluie d'été exhale le parfum de mille fleurs? Il faut mettre encore en ligne de compte les tendres adieux de l'amitié, les vœux qu'elle forme pour notre santé ainsi que pour notre plaisir, et l'idée que nous nous faisons de trouver de belles routes, un beau ciel, en un mot, de ne rencontrer que des objets charmans. Un preux chevalier du bon vieux temps, revêtu d'une nouvelle armure bouclée par la main de sa dame, et partant pour aller chercher des aventures par le monde, pou-

vait être un personnage plus important que le paisible voyageur qui de nos jours se met en route pour aller chercher des cataractes en guise de géans , et pour observer les hommes au lieu de les tuer ; mais je doute fort qu'il fût en aucune manière plus heureux que ce dernier , et qu'il sentît plus délicieusement la satisfaction de jouir de l'existence , de la santé , de la vigueur et de la liberté. Le moment dont je parle est sans doute un de ceux vers lesquels , sur le soir de la vie , lorsque nous sommes enfoncés dans une bonne bergère , nous aimons à nous reporter , et dont le souvenir réveille nos sens engourdis par l'âge : semblables à ces vieux militaires qui montrent leurs honorables cicatrices et racontent les mille dangers qu'ils ont courus sur la brèche ou au milieu du champ de bataille ; nous faisons à quelque bambin le récit des aventures merveilleuses qui nous sont arrivées en voyageant sur le dos d'une mule ou dans l'intérieur d'un coche , et nous l'accompagnons d'une énumération des contusions et des membres cassés qui ont été ou qui pouvaient être notre lot dans ces périlleuses occasions. Si jamais cette manie gagne , notre voyage d'Albany pourra me fournir le détail d'un assez bon nombre de contusions ; quant aux fractures , c'est pour moi un

assez grand sujet de satisfaction , sauf ce qui peut arriver par la suite, que jusqu'à présent ce chapitre soit resté en blanc.

Si notre voyage a été pénible, il fut au moins très gai; le temps était beau et nos compagnons de bonne humeur, spirituels et complaisans. Je ne sais si je dois vous recommander le *stage-coach* ou le *waggon* (1), car tantôt on voyage dans l'un et tantôt dans l'autre; le choix dépend du caractère et de la disposition d'esprit du voyageur. S'il veut observer les hommes et les choses, entendre des remarques fines et sensées sur le pays et ses habitans, et comprendre les changemens rapides qu'y amène chaque année; si, d'un autre côté, il est d'un caractère facile et n'est pas susceptible d'être incommodé par des bagatelles; s'il n'est disposé ni à se fâcher ni à fâcher personne; s'il se plaît à échanger de petites civilités avec des étrangers, et aime à faire connaissance, quand même ce ne serait que pour une heure, avec des personnes bonnes et affables, mais surtout s'il peut supporter les

(1) Fauté d'une description suffisamment exacte des diverses espèces de voitures publiques américaines, nous leur avons conservé leurs noms originaux.

(Note du traducteur.)

cahots et souffrir qu'on le mène tantôt trop vite sur un chemin raboteux, et tantôt trop doucement sur une route unie; qu'il s'arrange pour occuper un coin dans le *post-coach* ou le *stage-waggon*, suivant le degré d'amélioration auquel est parvenue la diligence américaine dans la partie du pays qu'il traverse. Mais si le voyageur est un désœuvré cherchant à tuer le temps, ou un dessinateur de paysages, armé de son portefeuille et de ses crayons; ou bien si c'est quelque soi-disant philosophe muni de notions préalables sur le pays inconnu qu'il va parcourir, ayant noté, dans son cabinet, le caractère des habitans à côté du total de la population, et qui, sachant comme tout devrait être, s'imagine savoir comme tout est; ou bien enfin, si c'est un homme d'une humeur insociable, facile à mettre hors de lui-même; ou, comme on dit en Angleterre, un *gentleman très particulier* (1), qu'il achète ou qu'il loue un *dearborn* ou toute autre voiture légère, et qu'il voyage *solus cum solo*, avec son cheval; ou, comme cela peut se rencontrer, avec quelque vieux compagnon qui n'a pas de caractère à lui, ou dont on sait, par des expériences réitérées, que le caractère est toujours exacte-

(1) C'est-à-dire un monsieur très difficile.



ment le même que celui de la personne avec laquelle il se trouve. Dans quelques contrées, on peut voyager en poste; mais dans les états de l'Union il est rare qu'on en ait la faculté, à moins qu'on ne soit toujours en nombre suffisant pour remplir une *caravane* : il faut, pour cela, être huit voyageurs, qui forment trois rangs de trois personnes, en comptant le conducteur.

Dans ce voyage, ainsi que dans ceux dont je vous ai déjà adressé la relation, l'esprit de nos compagnons a fait la majeure partie des frais de notre amusement. Par un heureux hasard, en partant d'Albany, nous nous trouvâmes assises auprès d'un *gentleman* et de son épouse, qui revenaient de Washington à ce village, lieu de leur résidence. Le mari était natif d'Écosse, mais avait passé en Amérique dans sa première jeunesse. Après avoir suivi la carrière du barreau, où il acquit une assez belle fortune, il s'établit sur une ferme qu'il paraît exploiter plutôt par plaisir que par spéculation; il épousa une personne appartenante à une famille qui, après avoir émigré de la Nouvelle-Angleterre, s'était fixée dans le voisinage, et il vit au milieu, non-seulement de toutes les commodités, mais même de tous les agrémens de la vie. Nous fûmes tour à tour rejoints et quittés par des citoyens de diverses

apparences et de différentes professions : des propriétaires fonciers , des gens de loi , des membres du congrès , des officiers de marine , des fermiers , des artisans , etc. Nous remarquâmes deux traits caractéristiques par lesquels , en général , nos compagnons de voyage se ressemblaient plus ou moins , l'intelligence et la bonne humeur. Partout où le hasard m'a placée dans un voiture publique , depuis que je suis dans ce pays , j'ai trouvé ces deux qualités , que je regarde comme les meilleurs objets d'échange dans le commerce de la vie , beaucoup plus communes que je ne me rappelle les avoir vues nulle part.

Notre seconde journée fut longue et fatigante , mais en même temps très intéressante ; le temps était superbe et le paysage fort beau. La route présentait partout des traces des derniers orages. Il semblait que non-seulement la pluie , mais encore la foudre , avaient dégradé le terrain et creusé çà et là des trous , où tantôt la roue droite , et tantôt la roue gauche de notre voiture , tombait subitement ; il en résultait des cahotages tels , qu'à chaque instant nous nous croyions près d'être lancés à dix pas sur la route. Au milieu de tout cela , il y a une justice à nous rendre , c'est que nous supportâmes les nombreuses contusions que ces terribles secousses nous causèrent , avec assez

de stoïcisme et une bonne humeur imperturbable.

Quand nous eûmes gagné la rive du Mohawk, nous la suivîmes pendant les soixante milles qui séparent la cataracte inférieure du Cohoez et les chutes supérieures. Dans cette partie de son cours, le Mohawk coule paisiblement à travers une campagne d'un aspect agréablement varié. On y voit éparses, au milieu de terres bien cultivées, des chaumières d'une propreté admirable, et de jolies maisons bourgeoises ombragées de grands arbres. Le fond du tableau est formé par une chaîne de montagnes dont le pied s'avancant dans la plaine, la rétrécit en certains endroits, tandis que d'autres présentent des vallons au sein desquels les tributaires du Mohawk roulent leurs eaux. Des bois épais couvrent les sommets et les flancs de ces montagnes, chose au reste très ordinaire, car il n'y a guère de cantons dans ce vaste pays où quelques restes des anciennes forêts ne se montrent à l'horizon.

La vallée du Mohawk est principalement peuplée de colons hollandais, race d'hommes qui conservent, de génération en génération, le caractère, les mœurs, les coutumes, et souvent même le langage de leur ancienne patrie. De tous les émigrés européens, les Hollandais et les Allemands sont constamment ceux qui réussissent le

mieux ; ils se *casent* (1), comme on dit ici, avec une adresse étonnante, et cela une fois fait l'est pour toujours. Il faut que la misère qui fait fuir ces pauvres gens de leur pays soit bien grande, eux qui sont si attachés aux usages de leurs ancêtres, et qui, une fois arrivés sur une terre de laquelle, en travaillant avec activité, ils peuvent tirer leur nourriture, y fixent si tranquillement leurs pénates, et s'enracinent si fortement au sol. Le meilleur colon, après l'Allemand est l'Ecossois ; le Français, en général, se fait chasseur, l'Irlandais ivrogne, et l'Anglais spéculateur. Le premier prend le plaisir pour guide, la débaûche perd le second, et la suffisance et l'obstination conduisent le troisième à sa ruine. Il y a toutefois beaucoup d'exceptions à cette règle, et le nombre en augmente journellement, par la raison que ce sont des gens d'une classe plus relevée qui émigrent maintenant, je parle plus particulièrement de l'Angleterre. Ce sont des personnes au-dessus du besoin, et possédant depuis cinq cent jusqu'à cinq mille livres sterlings, qui tentent maintenant la fortune en traversant l'Atlantique. Je connais en ce moment treize familles arrivées dernièrement des bords de la Tamise ; il n'en est pas

(1) Se logent et s'établissent.

une qui possède moins que la première de ces sommes, et plusieurs possèdent plus que la dernière. Je crains que la politique des hommes qui gouvernent l'Angleterre ne coupe les nerfs de l'état. Pourquoi voit-on ses *yeomen* (1) tomber dans l'indigence ou s'expatrier? Les dîmes, les impôts de tous genres, et surtout la taxe pour les pauvres, sont des objets qui doivent fixer l'attention, ou bien la population de l'Angleterre ressemblera dans peu à celle d'Espagne, avant la révolution de la péninsule : des mendians et des princes, c'est-à-dire la base et le chapiteau, le fût de la belle colonne aura disparu.

A un peu moins de vingt milles au-dessous d'Utica, le Mohawk forme un angle aigu semblable à celui de la rivière d'Hudson à West-Point, et se jette dans un enfoncement creusé, à une époque très ancienne et par l'effet d'une terrible convulsion, dans les rochers au pied desquels il coule ensuite si paisiblement. Ici le Mohawk a beaucoup de ressemblance avec le Lock-Katrivne aux Trosachs. On voit des rocs menaçans, des arbrisseaux qui ont poussé dans les crevasses, et de

(1) On appelle *yeomen*, en Angleterre, les cultivateurs propriétaires.

(Note du traducteur.)

petites anses où l'onde claire et tranquille n'agit pas la feuille qui est tombée sur son sein. Mais il n'y a ni Ben-Venue, ni Ben-Anne pour garder le passage enchanté, ni dame avec son bel esquif (1); et, à vrai dire, l'imagination n'est pas portée à y suppléer; elle peut toutefois, si elle est disposée à se créer des objets fantastiques, se représenter le sauvage indien dirigeant sa frêle pirogue, ou sautant de rocher en rocher, agile comme le chamois qu'il poursuit. Il est évident que la rivière occupa autrefois toute la largeur du ravin, époque où elle a dû être plus rapide qu'à présent. Des masses informes s'élèvent de l'eau, et semblent près de tomber sur la tête du voyageur, ou bien elles se trouvent sur le milieu de son chemin, et le forcent à prendre tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces rochers portent sur leurs flancs des marques de l'ancienne fureur de l'élément dompté aujourd'hui, et qui, s'étant creusé un lit, laisse de la place à la route pour serpenter le long du rivage. En sortant de cet endroit, on découvre les *petites chutes*, ainsi nommées par opposition avec la cataracte plus grande qui se trouve vers l'embouchure de la ri-

(1) Allusion au poème de Walter Scott, intitulé *The Lady of the Lake*. (La Dame du Lac.)

vière. Le paysage est d'un aspect imposant, et aide l'imagination à se représenter le conflit des élémens aux diverses époques des grandes commotions qui ont changé la surface de notre globe. De quel étonnement on est frappé lorsqu'on observe, dans les sublimes ouvrages de la nature, l'action du temps, action si puissante, mais pour nous lente, silencieuse et invisible ! Toute l'histoire de l'homme ne remonte pas jusqu'à la formation de la plus petite ouverture dans une chaîne de rochers, et chaque pied creusé par un fleuve, dans son lit rocailleux, nous révèle l'existence d'une longue suite de générations qui ont disparu de la terre sans laisser de traces dans ses annales. Combien est grande et majestueuse la marche de la nature, que rien ne saurait entraver ! Les siècles sont pour elle des instans, et toute notre chronologie, une fraction infiniment petite de sa durée incommensurable.

Nous arrivâmes à Utica passablement harassées, et meurtries comme je ne le souhaiterais pas à un ennemi. Néanmoins, un jour de repos nous remit, et nous donna le temps d'examiner cette étonnante petite ville, qui date à peine de vingt ans. Un aubergiste, à la porte duquel s'arrêtent journellement une quinzaine de voitures publiques, faisait à pied, il y a dix-huit ans, le

service de la poste aux lettres de cette ville à Albany, et portait la malle dans sa poche. Utica, malgré sa récente existence, aspire déjà à être capitale de l'Etat, et le sera probablement dans quelques années, quoique Albany ne soit nullement disposée à lui céder cet honneur, ni New-York la commodité d'avoir le siège du gouvernement dans son voisinage; mais les jeunes comtés de l'ouest sont des enfans si forts et si impérieux, qu'il sera bientôt nécessaire de consulter leurs intérêts.

L'importance d'Utica ne tardera pas à s'accroître encore par l'ouverture du grand canal destiné à joindre, près de là, le Mohawk. Nous nous détournâmes de notre route le lendemain, pour aller voir ce bel ouvrage, qui est très avancé. Il offrira l'immense avantage d'une communication par eau de ce grand continent jusqu'à l'Océan; il commence au lac Erié, et se prolonge de niveau, en faisant très peu de détours, jusqu'au Mohawk. Aux petites chutes, il y a quelques écluses, et d'autres seront nécessaires à l'embouchure de la rivière où l'Hudson ouvre une large route pour gagner l'Atlantique. On pense qu'en quatre ou cinq ans l'on achèvera ce grand ouvrage. L'endroit où l'on a rencontré le plus de difficultés est le vaste marais



d'Onondaga , où un grand nombre d'ouvriers ont péri victimes de son atmosphère pestilentielle.

Au-delà d'Utica , le pays commence à prendre un aspect sauvage. On aperçoit des souches et des arbres *ceintrés* (1) qui encombrent les enclos, et des huttes en bois éparses çà et là. Les terres cultivées s'étendent rarement à un demi mille de chaque côté de la route ; et la forêt, dont les bords sont rendus désagréables à l'œil du voyageur par une ligne d'arbres *ceintrés*, moitié debout, moitié tombans, couvre de son ombrage plane, les montagnes et les vallons, et ne se termine qu'à l'horizon. Cependant quelquefois, lorsqu'on arrive sur une éminence (et le site est plus ou moins ondulé), on découvre dans cette masse immense de verdure des vides qui annoncent que

(1) L'expression *arbres ceintrés* (entourés d'une ceinture) est employée ici par anti-phrase, et désigne des arbres au tronc desquels on a enlevé une ceinture, ou zone d'écorce. Cette opération, pratiquée à quelques pieds au-dessus du sol, arrête la circulation de la sève, et fait périr les arbres qui couvrent un terrain qu'on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas défricher complètement ; on laboure ensuite et l'on sème entre ces arbres ; et, comme ils ne tirent plus de substance de la terre, ils ne nuisent pas au développement des semences qu'on y a jetée.

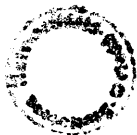
la coignée et la charrue travaillent à métamorphoser le sol. En conséquence de quelques contestations relativement à la propriété des terres, la culture a fait moins de progrès dans cette partie du pays que dans les districts plus à l'ouest; c'est ce que nous avons pu observer en approchant des lacs Skeneatalas, Cayuga, Seneka, Onondaga et Canandaigua. Après avoir passé le village florissant d'Auburn, nous trouvâmes le pays plus découvert; des maisons bien bâties et de jolis hameaux s'offrirent continuellement à nos regards. Le cinquième jour depuis notre départ d'Albany, nous arrivâmes dans le village d'où je vous écris, et où nos aimables compagnons de voyage voulurent absolument nous offrir l'hospitalité. Les villages qui avoisinent les lacs dont je viens de parler sont en général propres et rians; mais je pense que Canandaigua mérite la palme. Les terres y ont été divisées en lots de quarante acres chacun, et les lignes de démarcation sont tracées de chaque côté, à partir de la grande route. Les maisons sont toutes élégamment peintes. Les fenêtres, décorées de jalousies vertes, laissent apercevoir la campagne à travers le feuillage de jeunes arbres plantés le long des maisons, ou permettent à la vue de se porter sur des gazons aussi frais que ceux de l'Angleterre,

sur des parterres fleuris , ou sur des vergers remplis de toute espèce de fruits , pommes , poires , coings , prunes , pêches , etc. ; des champs couverts d'une moisson dorée s'étendent derrière ces charmantes *villas* ; l'église avec son clocher blanc s'élève au milieu de cette masse d'objets pittoresques , et couronne agréablement le paysage.

L'accroissement de la population , l'empiètement de la culture sur le désert , la naissance de nouveaux établissemens et leur prompt métamorphose en bourgs et en villes , ne sauraient se concevoir , à moins d'avoir été témoin de ces miracles , ou de s'être entretenu sur les lieux avec les personnes qui les ont vus s'opérer. On éprouve une satisfaction inexprimable à se trouver dans un pays qui n'offre que des traces d'amélioration. Quel autre pays ne présente pas à l'esprit le souvenir de jours plus prospères , le contraste de la décadence actuelle avec la splendeur passée , ou qui , s'il s'efforce d'avancer dans la carrière de la prospérité , ne se trouve point arrêté à chaque pas par quelque obstacle physique ou politique ?

Je pense que ce fut un des fils de Constantin (du moins je suis sûr que c'était un de ses successeurs) qui , revenant de faire un voyage à Rome , dit qu'il y avait appris une chose , savoir , que les hommes mouraient au sein de la reine des

cités comme partout ailleurs. Il serait peut-être plus nécessaire aux Etats-Unis qu'il ne l'était dans l'antique Rome, de rappeler à l'étranger la mortalité de son espèce. Tout ici a une telle apparence de vigueur et de jeunesse, qu'un voyageur, arrivant des tristes demeures de la décrépète Europe, et jetant les yeux autour de lui, pourrait croire qu'ici l'homme a passé un nouveau bail d'existence, que le temps a plié ses ailes, et que la Parque a jeté ses ciseaux.



LETTRE XI.

Génesseo. — Visite à M. Wadsworth. — Le fermier américain. — Etablissement sur le nouveau territoire. — Aspect des forêts.

Génesseo, août 1819.

APRÈS avoir dit un tendre adieu à nos aimables hôtes de Canandaigua, nous nous enfonçâmes dans la forêt; et au bout d'une traite assez longue, faite dans une voiture un peu rude, et par un chemin de traverse frayé parmi les souches et les troncs d'arbres abattus ou tombés, nous arrivâmes au lieu d'où je vous écris; c'est un établissement florissant, situé sur les bords de la rivière dont il porte le nom. Notre route, quoique fatigante, ne fut pas tout-à-fait sans intérêt. Le chemin que nous suivîmes présenta d'abord à notre vue des montagnes et des vallées, au milieu desquelles on

apercevait, çà et là, les murailles blanches d'habitations récemment bâties, briller au soleil et rompre la monotonie d'un feuillage sans bornes; plus loin, il était bordé, de distance en distance, par des champs de blé et des vergers plantés de jeunes arbres, principalement de pêchers et de pommiers courbés sous le poids de leurs fruits. Les arbres desséchés de la forêt entouraient ceux-ci; mais quoiqu'ils nuisissent à la beauté du paysage, ils lui donnaient un aspect qui parlait au cœur, s'il ne plaisait pas aux yeux.

Nous fûmes parfaitement accueillies par M. Wadsworth et son épouse : leur nom vous est déjà connu; il figure d'une manière honorable dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Le *country-gentleman* américain reçoit son hôte à la vraie manière de l'antique hospitalité patriarcale; il se présente à la porte en vous tendant la main, et vous en fait passer le seuil d'un air riant, qui dit plus que tous les discours possibles : il y a chez lui une urbanité et une politesse qui partent du cœur et qu'on n'apprend ni dans les cours, ni dans les villes. Rien ne semble dérangé par votre présence, et néanmoins tout paraît disposé pour votre commodité et votre agrément; vous vous trouvez au bout de quelques minutes faire partie de la famille; la confiance et l'amitié qu'on vous témoigne excitent en

vous les mêmes sentimens ; vous êtes établi à la table et au foyer , et quand vous partez enfin , vous vous sentez le cœur gonflé , comme en quittant un *chez-vous* , que l'habitude et des liens sacrés vous ont rendu cher.

La maison de nos hôtes est agréablement située sur le penchant d'une colline , d'où la vue plane sur les belles prairies qui bordent le Genessée , et sur des éminences couvertes de sombres forêts , qui terminent la perspective. Quelques bouquets de jeunes caroubiers ornent la pelouse qui s'étend devant la maison , et au-delà de laquelle , lorsqu'on est assis sous le portique ou dans la grande salle , on découvre d'abord des prairies couvertes de troupeaux , et , plus loin , les antiques forêts où l'Indien poursuit le daim sauvage. Sur la droite , on aperçoit un village dont les maisons éparses et remarquables par la blancheur de leurs murailles , viennent d'être bâties ; au milieu du groupe s'élève le clocher d'une petite chapelle ; en arrière on voit des granges , des écuries et d'autres dépendances , et enfin un vaste jardin dont les vergers contiennent des arbres chargés de toutes les espèces de pommes , de poires et de pêches.

M. Wadsworth est le patriarche du district de Genessée ; il est , comme je l'ai déjà dit , origi-

naire de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y a guère plus de dix-neuf ans que lui et son frère, le colonel Wadsworth, pénétrèrent dans ces forêts, alors habitées seulement par le sauvage et sa proie. Les terres fertiles qui s'étendent ici le long de la rivière fixèrent leur attention, et ayant acheté une étendue considérable de terrain des propriétaires indiens, ils s'établirent au milieu d'eux. Les six premières années furent terribles. Chaque automne amenait des fièvres intermittentes et bilieuses, et ils se trouvaient dans un désert où l'on ne pouvait se procurer aucun soulagement. Quoiqu'il en soit, leur constitution rendue robuste par l'habitude de la tempérance, résista à ces maladies. D'autres colons vinrent successivement se joindre à eux, et maintenant ils ont à leur porte un riant village; de riches fermes s'élèvent de tous côtés dans la forêt, et une atmosphère pure et saine environne leur habitation. Mistress Wadsworth m'a assuré que sa nombreuse famille n'a jamais été attaquée d'aucune espèce de maladie, et nous n'avons pas ouï dire qu'il en régnât dans les environs.

Je n'avais pas encore vu de nouveaux établissemens plus beaux ni plus florissans que ceux qui m'entourent. M. Wadsworth passe pour un des plus riches propriétaires de cet état; il a bien

acquis ses richesses, et les emploie généreusement. Semblable aux patriarches de l'antiquité, il contemple ses innombrables troupeaux, ses gras paturages, ses riches moissons, et tous les biens que le ciel augmente pour lui chaque année, et il sent qu'après Dieu, c'est à lui-même qu'il les doit, qu'ils sont la récompense de son activité, et pour ainsi dire l'œuvre de sa création. C'est une chose vraiment admirable de contempler le désert ainsi métamorphosé, de voir les hommes délivrés de l'oppression, et en même temps de la misère, étendre leur domination, non pas sur leurs semblables, mais sur la surface de la terre, laisser à leur postérité les fruits de leur industrie, et, ce qui vaut mieux, l'exemple des avantages dérivant d'un bon emploi du temps. En vérité, le cœur et l'esprit se réjouissent à l'aspect de toutes ces choses.

Quelquefois je ne puis m'empêcher de comparer la condition du fermier américain avec celle du fermier anglais. Pas de dîmes, pas de taxes ruineuses, pas d'importunités de la part des candidats aux élections, ou de leurs agens; pas de craintes sur le sort de ses enfans, ni sur leur établissement; un travail peu fatigant, de bons chevaux à l'écurie, une habitation commode, la porte ouverte à l'étranger, une nourri-

ture abondante et saine, l'esprit paisible et le cœur gai, voilà ce que vous trouvez chez le fermier américain. En Angleterre. je n'achève pas.

Vous me direz peut-être qu'en comparant l'ancien monde au nouveau, je compare la vieillesse à l'enfance, et que cette comparaison est peu loyale, ou puérile. Mais en serait-il des nations comme des individus? Est-ce qu'elles ne pourraient pas avoir une seconde jeunesse? Nous n'en avons guère vu d'exemple; mais peu d'états ont, dans leur vieil âge, montré autant de vigueur que l'Angleterre. N'en a-t-elle pas assez pour opérer sa régénération? Je le souhaite trop ardemment pour ne pas le croire.

Combien, combien je t'aime, ô ma chère Angleterre!
 Quel délice pour moi de penser à ces jours
 Où d'un pas incertain j'errais, en cent détours,
 Parmi tes bois, tes prés, tes vallons, tes collines,
 Murmurant à l'écho mes rimes enfantines!
 Je soupirais souvent, mais sans savoir pourquoi,
 Et des pleurs de mes yeux s'échappaient malgré moi...;
 Oui, je t'aime!... à mes vers souris, douce Angleterre!
 Ce ne sont pas les chants d'une froide étrangère.
 Avant de fuir tes bords, bien que des premiers ans
 J'eusse vu s'envoler les rêves si charmans,
 Et que de la raison la voix sage et prudente
 Soit venue à son tour calmer mon âme ardente,

Je te chéris encore, et les vœux de mon cœur
Sont tous pour ton repos, ta gloire, ta grandeur,
Et pour ta *liberté*.

(*Pensées d'une récluse.*) (1)

Il serait difficile d'imaginer un homme placé dans une situation plus digne d'envie, que le cultivateur du sol dans ces états. L'agriculture présente ici non-seulement cet aimable aspect, qu'on lui trouve dans les poètes de l'antiquité, mais je dirai encore, dussent quelques Européens sourire d'un air d'incrédulité, toute son ancienne dignité classique, comme au temps où Rome tirait ses consuls de la charrue. J'ai vu

(1) Voici le passage original :

*Oh England! well I love thee; oft recall
Thy pleasant fields; thy hills' soft sloping fall;
Thy woods of massy shade and cool retreat;
Thy rivers in their sedges murmuring sweet,
Where once, with tender feet, I wont to stray,
Muttering my childish rhymings by the way;
And pouring plenteous sighs, I knew not why;
And dropping soft tears from my musing eye. —
Yes! much I love thee; — turn not then away
As tho' thou heard'st a heartless alien's lay.
Childhood and dreaming youth flew o'er this head
Ere from thy pleasant lawns the wanderer fled;
And tho' maturer years have mark'd her brow,
And somewhat chill'd perchance her feelings now,
Still does her stricken heart beat warm for thee,
Much does it wish thee great. — Much does it wish thee free.*

un homme qui avait élevé sa voix dans le sénat de sa patrie, et dont les bras avaient combattu pour elle, conduire un rustique attelage, suivre minutieusement les plus petits détails du labourage, et offrir aux regards du voyageur, rempli de surprise et d'admiration, ses vêtemens couverts de terre et son visage bronzé par les rayons du soleil. Avec quel orgueil cet homme doit fouler les champs paternels ! Ses vastes domaines prospèrent par ses soins et ses travaux ; ses granges et ses greniers regorgent ; sa table est entourée d'hôtes nombreux et d'enfans plus nombreux encore, dont les membres sont endurcis par le travail, et l'esprit *énergisé* par la liberté. J'aime la réponse que fit un Américain à certain Européen qui, après avoir contemplé un tableau pareil à celui que je viens d'esquisser, s'écria : « Oui, tout cela est fort bien. Vous avez tout le matériel de la vie ; mais il est des beautés que je cherche en vain dans votre pays. Où sont vos ruines, votre poésie ? » — « *Voici nos ruines*, répondit le républicain, en montrant un soldat de la révolution qui bêchait la terre ; puis, indiquant du doigt ici de rians pâturages couverts de troupeaux, là de riches fermes, et plus loin de jolies *villas* que l'œil découvrait à travers le feuillage d'arbres

majestueux qui leur servaient d'abri : *voilà notre poésie.* »

Ce n'est pas que le fermier puisse toujours espérer s'enrichir, comme les plus ignorans de nos émigrans le supposent. J'ai vu dans ce pays de petits propriétaires qui ont passé leur vie à travailler sans relâche, et n'ont pu procurer à eux et à leur famille guère plus que les choses de la plus indispensable nécessité. Celles-ci, au reste, l'homme laborieux est toujours sûr de se les procurer, et parfois, en changeant le théâtre de son activité, il peut s'assurer de plus abondantes récoltes. L'homme vigoureux qui émigre des cantons les plus stériles de la Nouvelle-Angleterre, pour aller exploiter les terres vierges des contrées de l'ouest, a de grandes fatigues à endurer, et trop fréquemment se trouve exposé à des exhalaisons malsaines, auxquelles il arrive que sa constitution, toute robuste qu'elle est, ne peut résister. C'est une chose merveilleuse de voir comme il brave gaîment ces obstacles physiques, et comme parfois il les surmonte promptement. Quoi qu'il en soit, quantité d'individus préfèrent une maigre pitance avec la santé, à une abondance achetée, peut-être par la perte de ce premier des biens de la vie.

On apprécierait mal, au reste, les causes qui

poussent le flot de l'émigration de l'est vers l'ouest, si l'on regardait la cupidité comme donnant seule l'impulsion. Ce n'est pas un simple calcul de dollars et de centièmes, ni de quelques milliers de boisseaux de blé de plus, qui agit sur l'esprit de l'aventureux colon.

La position de ce pays, son immense territoire, la variété de son sol et de son climat, ses institutions libérales, et l'accroissement rapide de sa population, que toutes ces circonstances favorisent, se réunissent pour donner à son peuple un ardent esprit d'entreprise et un grand amour de l'indépendance. Les Américains méprisent les petites difficultés dans un étroit espace, et préfèrent avoir à lutter contre de grands obstacles dans une vaste sphère. En s'enfuyant au désert (1), ils fuient mille contraintes que la société impose toujours, même sous les lois les plus douces. Ils ne sont plus poussés et repoussés par la foule ; ils n'ont à lutter qu'avec la nature ; par conséquent leurs maux sont principalement des maux physiques, et les petites commodités qu'ils ont abandonnées sont amplement compensées par les soins et les soucis dont ils se trouvent délivrés. Il est curieux d'observer l'effet que ce

(1) Pour cette expression, voyez la page 51.



soulagement des peines morales produit sur leur constitution. Ceux qui résistent la première année aux maladies, ou qui, ayant choisi plus judicieusement le site de leur habitation, n'en sont que faiblement atteints, vivent souvent jusqu'à un âge très avancé. Un fait exact, quelque singulier qu'il puisse paraître, c'est que l'on trouve chez les citoyens des nouveaux États beaucoup d'exemples d'une longévité extraordinaire; ils sont, en outre, presque tous d'une haute stature. Ceci peut s'expliquer par la raison qu'ils sont plus exposés au grand air et prennent plus d'exercice que les habitans des autres états. En effet, le fermier américain présente partout la même apparence; et quoique généralement il soit d'une taille et d'une force plus grandes que les Européens, il serait peut-être plus juste d'attribuer cette différence de vigueur corporelle au plus ou moins de poids des peines de l'esprit (1).

(1) Je trouve dans l'ouvrage du lieutenant Hall, parmi les causes auxquelles il attribue la stature gigantesque des membres du congrès pour les états de l'Ouest, qu'il a vus à Washington, *l'absence de toute irritation mentale*. Les autres causes qu'il cite : *une nourriture frugale, mais abondante, un climat sain, l'habitude de l'exercice de plein air* me paraissent mieux expliquer la différence de

Si l'âme de l'homme était moins sensible aux attraits de la nouveauté et de l'indépendance, il n'y aurait que les nécessiteux qui iraient s'établir sur le nouveau territoire ; mais on trouve des hommes riches et habitués à toutes les jouissances raffinées de la société, parmi les premiers colons du désert. Quand M. Wadsworth s'établit dans ce district, il se trouva former l'avant-garde de la civilisation. Derrière lui s'étendait une vaste forêt à travers laquelle il avait, avec beaucoup de peine, percé une route pour faire arriver tous les objets nécessaires à son établissement et à la culture des terres qu'il avait achetées. Le flot de la population a maintenant débordé vers lui, et s'étend rapidement dans toutes les directions.

Parmi la sombre verdure de la forêt qu'on voit s'étendre au-delà des terres découvertes qui bor-

stature entre les Européens et les Américains, qu'entre les Américains des anciens et des nouveaux territoires. Le climat des états de l'Est et du centre, quoique inférieur en beauté à celui des districts de l'Ouest, l'égalera, dans quelques années, pour la salubrité. Les habitans de tous les états de l'Union sont, en général, bien nourris, quoique frugalement, et font continuellement de l'exercice. La différence, s'il en existe sous ce double rapport, n'est guère capable d'affecter l'organisation physique de l'homme au point de produire tous les effets qu'on lui prête.

dent la rivière, l'œil distingue çà et là quelques taches d'une nuance plus brune ; elles marquent les endroits où le nouveau colon a commencé l'œuvre de sa pacifique industrie. Dans une de nos dernières excursions , j'éprouvai une vive surprise en me trouvant tout à coup en face d'un joli petit village qui s'est élevé dans l'espace de deux ans au milieu de la forêt, à quelques milles d'ici , en remontant la rivière.

Ce fut vers le soir que nous arrivâmes à ce nouvel établissement ; après l'avoir traversé, nous rentrâmes dans la forêt ; et, sur le haut d'une petite éminence , à l'extrémité d'une route formée de troncs d'arbres , nous nous trouvâmes sur une belle pelouse , vis-à-vis d'une maison élégante et spacieuse. Nous en connaissions déjà l'aimable propriétaire, qui , avec sa femme et sa fille , nous avaient rejoints dans la forêt.

M. Hopkins (c'est ainsi qu'il se nomme) suivit avec succès , pendant un certain nombre d'années , la carrière du barreau dans la ville de New-York. Son activité et son bon goût paraissent égaler son opulence. Le village voisin s'est élevé sous ses yeux. Sa maison offre , à l'intérieur comme à l'extérieur , l'apparence de la commodité unie à l'élégance. La manière particulière dont il a éclairci la forêt dans les environs de sa demeure,

est vraiment admirable. En général, le colon taille à droite et à gauche avec une impitoyable furie, et ne cherche qu'à se débarrasser des hautes herbes qui lui interceptent l'air et la lumière. C'est peut-être une impulsion naturelle qui le porte ainsi, sans y penser, à établir sa cabane dans un lieu totalement découvert ; mais quelques personnes pourront douter que ce soit très sage, et tout le monde conviendra que c'est de très mauvais goût. Je ne sais si d'autres ont fait cette observation avant moi, mais j'ai souvent pensé que l'ouverture que le colon fait de la sorte dans l'épaisseur de la forêt, doit former une espèce de tuyau par lequel les rayons du soleil aspirent les vapeurs malsaines des ombrages environnans. Je crois que s'il plaçait sa cabane sous un abri, et commençait son abattis à quelque distance, sa famille s'en trouverait mieux sous le double rapport de la commodité et de la santé. J'ai quelquefois interrogé sur ce sujet un fermier, qui m'a constamment assuré qu'un arbre privé de l'appui que lui prêtent ses voisins, serait infailliblement déraciné par le vent. Cela me semblait assez probable ; mais comme cette assertion était toujours accompagnée de quelques réflexions sur l'inutilité des grandes herbes, je ne me sentais pas du tout persuadée de ce qu'il me disait. Je trouvai, en

effet, que j'avais raison, lorsque nous vîmes, dans le voisinage de Canandaigua la maison d'un fermier de la Nouvelle - Angleterre entourée d'un joli bouquet de jeunes hickorys qui avaient été éclaircis avec soin, et qui poussaient à merveille, sans que l'aquilon en déracinât aucun.

M. Hopkins a essayé cette méthode sur une plus grande échelle; il a éclairci la forêt autour de sa maison, de manière à lui donner l'air d'un parc magnifique. C'est une chose merveilleuse de voir comme ces arbres gigantesques se couvrent promptement de branches et de feuillages nouveaux, et semblent se réjouir de recevoir l'air et la lumière dont ils étaient privés. Quand ils sont dégagés pour la première fois, leur tige droite, lisse et argentée ressemble à un grand mât de vaisseau couronné par un dais de verdure semblable au parasol d'un Brogdignag (1). Il y a quelque chose qui caractérise les forêts de l'Amérique septentrionale, et qui favorise singulièrement les travaux du colon qui veut l'éclaircir à la manière de M. Hopkins; c'est l'absence totale de broussailles et le beau tapis de verdure étendu par la

(1) Géans dont il est question dans les Voyages de Gulliver.

main de la nature sur la surface du sol (1). Il est indispensable, dans cette opération, de procéder avec une précaution extrême, et de consulter la nature du sol, ainsi que celle de l'arbre qu'on se propose de conserver; un abri du côté du nord-ouest est généralement indispensable. Tout semble avoir favorisé M. Hopkins dans ses embellissemens, et nous aurions été charmées que le temps nous eût permis de les examiner plus à loisir.

Nous entrâmes dans la maison, et nous nous assîmes dans une jolie salle. La brise du soir, qui se jouait légèrement sous la large *piazza* et à travers les jalousies, nous rafraîchit et nous reposa des fatigues de la journée. Des fenêtres, la vue plongeait en bas de la colline, en suivant des avenues percées avec goût dans l'épaisseur de la forêt; on découvrait la belle vallée qu'arrosait la rivière, et les terres ondulées qui s'étendaient au-

(1) Ne serait-ce pas là la cause qui, en offrant de grandes facilités au chasseur, sert à retenir les indigènes de l'Amérique septentrionale dans l'état sauvage? Les forêts du continent méridional sont représentées comme obstruées par une multitude d'arbrisseaux et de plantes qui forment presque partout des halliers impénétrables. L'homme banni de la sorte des lieux abrités, a dû venir chercher les plaines et les vallées, où il s'est naturellement livré à la vie pastorale et agricole.



delà de ses rives ; les derniers rayons du soleil couchant brillaient sur les maisons blanches de la petite ville de Genessee , qu'on apercevait à l'horizon , et nuançaient d'une teinte pourprée l'océan de feuillage qui se déployait aux regards.

On nous servit des fruits délicieux ; mais pendant cette espèce de collation je ne pouvais me lasser d'admirer cette maison enchantée ; et vraiment, en pensant qu'elle renfermait tout ce que les arts et le luxe peuvent inventer pour satisfaire les besoins ou multiplier les jouissances de la vie , et qu'elle était comme isolée au milieu du désert, elle me semblait un palais de fées. Tandis que j'étais ainsi en extase, je vis entrer une jeune femme d'un extérieur agréable ; c'était l'épouse d'un colon du voisinage. Elle prolongea sa visite jusqu'à ce que le soleil eût tout-à-fait disparu ; et, après nous avoir fait promettre de venir, avant notre départ , la voir dans sa *hutte en bois* (1), elle remonta à cheval, s'enfonça dans la forêt, et se dirigea vers son habitation , située à sept milles de

(1) *Log-House*. Cabané construite avec des pièces de bois encore recouvertes de leur écorce, et dont certaines fabriques de nos parcs offrent une imitation.

distance, guidée plutôt par la sagacité de son coursier que par la lueur des étoiles, qu'elle pouvait rarement apercevoir à travers les arbres.

Nous lui tînmes parole, et nous fûmes la visiter le lendemain. Quoique petite, et en tout peu commode pour des personnes accoutumées à toutes les aisances de la vie des villes (car son mari était un *gentleman* émigrant de Boston), sa demeure était plus grande que les *huttes en bois* ordinaires; elle contenait une salle et une cuisine, et, au-dessus de ces deux pièces, une chambre à coucher. Avec tous ces *extras*, c'était une triste habitation pour une résidence de cinq ans. Cependant les propriétaires semblaient s'y trouver bien; ils remettaient, d'année en année, la construction d'une maison plus spacieuse et plus commode, et ils goûtaient dans cet étroit réduit un contentement que beaucoup de gens ne peuvent trouver sous les lambris dorés d'un palais.

En revenant de cette excursion, nous traversâmes encore une fois les prairies qui s'étendent le long de la rivière, et forment la plus riche portion de la belle propriété de M. Wadsworth. Nous nous arrêtâmes souvent pour admirer les arbres majestueux semés çà et là par la main de la nature; attachés par leurs vigoureuses racines

à un sol formé d'alluvions, ils élevaient leurs troncs énormes, semblables aux colonnes d'un édifice gothique, puis déployaient leurs nombreux rameaux, d'où pendait un épais feuillage dont la riche verdure contrastait avec le brillant poli de leur écorce. Les plus beaux arbres que j'aie jamais vus auraient été des nains comparés à ces géans.

L'art de planter d'une manière agréable a jusqu'à présent été peu cultivé dans ces états. Les forêts primitives sont ce qu'on a le plus généralement en vue; et comme l'homme est enclin à reposer ses yeux avec plaisir sur les objets les moins communs, l'Américain regarde ordinairement une plaine découverte comme la plus grande beauté de la nature. Le premier désir du colon est de jouir librement de la vue des cieux, et lorsque sa pièce de terre est complètement nue, il vous dit qu'elle commence à être belle. Cependant, à mesure que la forêt s'éloigne, l'idée d'un arbre se trouve moins souvent associée à celles de loups et d'ours, de marécages et de fièvres, et il conçoit peu à peu le désir de voir quelques rameaux se déployer entre son toit et les brûlans rayons du soleil de juillet. Son objet, alors, est de planter l'arbre qui croît le plus rapidement, et par conséquent les nobles enfans de la forêt

sont rarement ceux qu'il préfère. Au reste, dans les anciens territoires de l'Union que j'ai visités, et particulièrement en Pensylvanie, j'ai admiré des arbres d'une magnifique apparence qui entouraient la demeure du fermier, ou qui, épars dans les champs, servaient d'abri aux bestiaux.

Le chêne d'Amérique présente plus de trente variétés, le noyer presque autant; l'orme en offre aussi plusieurs : ce dernier est un arbre d'une rare beauté. Le sycomore de l'Ohio, qu'on dit pouvoir contenir un bataillon de soldats dans son tronc, semble réaliser les fables les plus extraordinaires des voyageurs amis du merveilleux. L'érable et l'hickory sont aussi très remarquables, le premier par son élégance, et le dernier par la belle couleur de son feuillage. Je pourrais citer encore le frêne et le pin blanc, qui s'élèvent à une hauteur immense; le cèdre odoriférant, le gracieux acacia, le merisier paré de ses fruits; et, parmi les arbres à fleurs, le caroubier, qui répand une odeur de violette; le catalpa, avec ses larges feuilles et ses belles grappes de fleurs; le majestueux tulipier, qui élève sa tige unie, et dont les branches retombent chargées d'un feuillage luisant et de millions de fleurs. Mais il faut que je m'arrête, car les espèces des arbres indigènes sont variées presque à l'infini; lorsqu'on

les cultive avec soin, et qu'on les dispose avec goût, ils peuvent surpasser en majesté tout ce que l'Angleterre elle-même peut offrir dans ce genre.

Les arbres d'Amérique, soit qu'on les ait plantés pour l'ornement, soit que la main de la nature les ait répandus sur le sol avec un goût que l'art ne saurait égaler, m'ont paru avoir un aspect à la fois simple et majestueux, tandis que ceux de l'Angleterre se font remarquer par une sorte de beauté romantique et même sauvage. Le chêne touffu, dont les branches couvertes de lichens s'élancent presque horizontalement, mais d'une manière irrégulière, paraît, sous le ciel pluvieux de l'Angleterre, destiné à braver les élémens; il oppose sa tête chevelue à la tempête, et ne semble point redouter sa furie. Ici la végétation étant beaucoup plus rapide, les arbres poussent de longs scions qui s'élèvent vers le ciel, et deviennent bientôt des troncs droits, polis et argentés; ils jettent ensuite circulairement des branches tombantes à la manière des saules pleureurs, et sont ainsi balancés à tous les vents. Ceci s'applique peut-être plus particulièrement à l'orme, arbre d'une grâce et d'une beauté singulières, mais peut se rapporter plus ou moins à tous les nobles enfans des forêts américaines. En général, les arbres de ce pays

sont plus élevés que ceux de nôtre île, mais moins chargés de branches, ou, pour parler plus correctement, de rameaux. Sous un chêne d'Angleterre, on peut à peine apercevoir un ciel d'hiver ; ici, lorsqu'il est dépouillé de son feuillage, l'arbre le plus touffu n'offrirait pas le moindre abri. Les arbres d'Amérique, en un mot, présentent moins de bois, ou bien il s'élève vers le ciel en lignes plus directes ; leur feuillage, au surplus, est magnifique et de nuances extrêmement variées : ce sont ces riches teintes de l'automne qui défient la plume et le pinceau.

Les forêts américaines nées sur un sol vierge, et composées d'arbres qui sont forcés de s'élever pour atteindre les rayons du soleil, présentent un caractère particulier qui vous est peut-être connu. La sécheresse de l'atmosphère fait que l'écorce des arbres est entièrement dépourvue de mousses et de lichens. J'ai déjà parlé de l'absence totale de broussailles et du tapis de verdure qui couvre le sol. Quand ce sol est sec et ferme, rien n'est plus agréable que d'errer sous ces antiques ombrages, du moins pour ceux dont les yeux ne sont pas lassés de leur éternel aspect. Lorsque les premières ténèbres du soir viennent augmenter l'horreur des bois, on éprouve une vive impression en parcourant les sombres

détours de ces forêts, et surtout quand après la nuit close on aperçoit la lueur du foyer de quelque colon, et qu'en approchant on voit le faisceau de rayons lumineux qu'il jette, briller à travers la porte de la cabane.

Durant les nuits d'été, une *hutte en bois* présente souvent un aspect très singulier. Il est assez ordinaire dans le temps chaud d'ôter l'espèce de mortier dont on avait rempli les interstices des morceaux de bois qui, placés horizontalement les uns au-dessus des autres forment les murailles de la hutte, opération qui se pratique pour laisser un libre passage à l'air extérieur. Dans l'obscurité de la nuit et de la forêt, la clarté qui s'échappe à travers ces fentes donne à la hutte l'aspect d'une cabane que dévore un incendie encore concentré dans l'intérieur. Un peintre aimerait à s'arrêter pour dessiner le groupe que présente la famille rassemblée dans ce chétif réduit. Le père se repose des fatigues de la journée, entouré de ses enfans dont le babil innocent l'égaie, tandis que leur mère prépare le repas du soir. Il faudrait être insensible pour ne pas avoir le cœur ému en contemplant ce petit tableau de l'activité et de la félicité humaines. La lumière d'une cabane intéresse partout ; mais elle a un double charme quand elle brille au sein d'une solitude comme celle-ci.

LETTRE XII.

*Village indien. — Observations sur les Indiens.
— Conduite du Gouvernement américain à
leur égard.*

Genessee, août 1819.

IL y a quelques jours, ma chère amie, nous fîmes, avec une nombreuse compagnie, examiner les rives du Genessee, en remontant son cours, et en revenant nous visitâmes un village indien. Les huttes en étaient disséminées sans ordre sur le haut d'une petite colline qui s'avancait du sein de la forêt, et d'où l'on avait une vue magnifique, embrassant une partie du cours inférieur de la rivière.

Ces Indiens avaient l'air plus sauvages qu'aucun de ceux que j'avais déjà vus ; mais ceux-ci

mêmes disparaîtront bientôt et reculeront avec la forêt. Malgré leurs communications fréquentes et amicales avec les blancs, leurs voisins, ils conservent leur langage dans toute sa pureté, et leurs mœurs et leurs coutumes n'éprouvent guère de changement. La richesse du sol et la beauté du lieu semblent les y avoir attachés, car ils refusent de vendre leur patrimoine, quoique chaque année le gibier devienne plus timide, et par conséquent la chasse plus pénible et ses produits plus incertains.

Le sort de ce peuple qui disparaît de la surface du sol natal, frappe d'abord tristement l'imagination; mais les regrets qu'il cause ne sont guère raisonnables. Les sauvages, avec toutes leurs vertus, et certes il ont des vertus, ne sont après tout que des sauvages, plus nobles, sans doute qu'une foule d'hommes qui se vantent d'être civilisés, beaucoup plus nobles que toute race d'esclaves qui supporte ses chaînes, tandis qu'ils méditent fièrement sur des jours de gloire qu'ils ont vus s'éclipser; ils occupent dans l'échelle des êtres animés un rang moins élevé que les hommes chez lesquels l'esprit d'indépendance s'allie aux doux sentimens qui ne prennent naissance que dans la vie civilisée. L'accroissement de la population blanche aux dépens de la race cuivrée

peut être regardé comme le triomphe de la paix sur la violence ; c'est l'olivier de Minerve remportant la palme sur le coursier de Neptune.

Il ne faut pas croire que les indigènes de ce beau pays n'aient jamais eu à se plaindre des envahisseurs du sol. Quand l'Indien jette avec tristesse un regard sur les restes épars de sa nation jadis puissante, il se rappelle une longue série d'injures reçues par ses ancêtres, de ces étrangers qu'ils furent, dans le principe, disposés à recevoir comme des amis et comme des frères. Quoiqu'il reconnaisse que le moyen par lequel les premiers colons voulaient obtenir la possession d'une portion de leur territoire, était l'achat, il peut avec raison se plaindre que le marché ait été fait avec peu d'équité, et que souvent on a plutôt forcé ses ancêtres de le conclure qu'on ne le leur a proposé. Les premières transactions, à la vérité, furent amicales. On y mit d'un côté assez de bonne foi et de l'autre beaucoup de bonne volonté ; mais il n'était pas dans la nature humaine que les indigènes vissent long-temps sans jalousie les progrès en nombre et en force de nouveaux venus, à qui la connaissance et la culture des arts pacifiques assuraient un accroissement de population beaucoup plus considérable, et qui, presque aussi



robustes et aussi endurcis que les sauvages, deviendraient pour eux de redoutables adversaires. Poussés par cette jalousie, ils tentèrent souvent de massacrer les habitans des nouvelles colonies, trop éparses le long des rivages de l'Atlantique ; et si ces projets féroces avaient été exécutés de concert par les différentes tribus et nations d'indigènes, l'extermination des étrangers aurait été consommée. Des sentimens hostiles, si naturellement nés d'un côté, en firent aussi naturellement naître de l'autre. Dans les premiers actes d'aggression, si nous n'accordions rien à la jalousie commune aux Indiens, comme hommes, et aux passions féroces qui leur étaient particulières, comme sauvages, nous pourrions trouver plus de motifs pour les accuser de cruauté et de perfidie, que pour taxer les colons européens d'injustice.

Quand on songe à ce qu'ont eu à souffrir ces intrépides aventuriers, on est rempli à la fois de pitié, d'étonnement et d'admiration. Combien doit être puissant l'attrait de l'indépendance, pour porter l'homme à endurer toutes ces souffrances ; pour lui faire abandonner la vie civilisée, et venir chercher sa subsistance parmi les loups, les ours et les sauvages ; tantôt exposé aux froids de la Sibérie, et tantôt

aux chaleurs de l'Afrique, souffrant la faim et respirant la maladie, s'entourant de feu la nuit pour se garantir des bêtes féroces, et redoutant à chaque instant la flèche ailée de l'Indien ! On doit s'attendre à trouver une nation fière et vigoureuse dans les descendans de pareils hommes.

Les attaques des Indiens se terminèrent généralement à leur désavantage, les affaiblirent et les obligèrent à faire des concessions. A chaque traité, les frontières reculèrent, et le nouveau peuple gagnant en force ce que les indigènes perdaient, ceux-ci se trouvèrent bientôt aussi exposés à la rapacité européenne, que les Européens l'avaient été à la cruauté indienne. La lutte entre les Français et les Anglais pour la domination sur ce pays, aurait pu fournir aux naturels, s'ils eussent été unis, l'occasion d'écraser les uns et les autres ; elle ne servit qu'à hâter leur ruine. La politique subséquente du gouvernement anglais, si éloquemment dénoncée par le généreux Chatham, cette politique qui, durant la lutte avec les colonies révoltées, consista à armer contre elles les tribus indiennes qui les avoisinaient, fut une nouvelle calamité pour les indigènes, dont le nombre se trouvait toujours diminué, quel que fût le résultat de leurs incursions.

Quand l'indépendance de l'Amérique fut assurée, les Indiens ne tardèrent pas à ressentir les effets de la politique sage et humaine adoptée par le gouvernement fédéral. Les traités qu'il conclut avec les naturels ne furent jamais violés de son consentement, tandis qu'il employa souvent son influence pour maintenir la paix entre leurs diverses tribus. Il chercha à les protéger contre les supercheres des traficans et des acheteurs de terres, et à les attirer à la culture des arts pacifiques. Parmi les mesures dignes d'éloges, prises par ce gouvernement, on remarque celle qui prive les particuliers de la faculté de traiter avec les Indiens pour des achats de terres, et celle qui prohibe les liqueurs spiritueuses et les armes à feu, du commerce d'échanges qui se fait sur les frontières occidentales. Il serait à désirer que le gouvernement du Canada imitât cet exemple. L'ivrognerie est devenue pour les naturels un fléau pire que la petite-vérole. Non-seulement elle redouble leur férocité, mais encore les pousse aux vices les plus détestables, et devient conséquemment pour eux la source des plus terribles maladies. Tandis que des couvertures, des habillemens, des instrumens aratoires, etc., forment les articles que les Américains échangent contre le gibier et

les fourrures des chasseurs indiens , les marchands du nord-ouest leur offrent principalement des liqueurs spiritueuses et des armes à feu. De la sorte, ils s'assurent la préférence auprès du sauvage, qui donne plus de fourrures pour un baril de whisky ou un fusil, que pour un ballot d'étoffes de laine. Quoi qu'il en soit, c'est une politique imprévoyante. Les tribus du nord, armées de fusils et enivrées de liqueurs fortes, se font la guerre entre elles, ou plutôt la font aux tribus du sud, qu'elles parviennent facilement à exterminer. Les intrigues des marchands européens, et l'espèce de marchandises qu'ils échangent avec les sauvages, ont plus contribué à la disparition de la race indigène, par la guerre et les maladies, que le rapide accroissement de la population blanche, la chute des forêts et la destruction du gibier. Ces dernières causes n'agissent que sur les frontières, tandis que les autres se font sentir jusqu'à l'Océan pacifique et aux barrières glacées du Nord. Les Indiens disparaissent maintenant de la surface de la terre, par l'action invisible, mais sûre, de la corruption et de la misère. Partout où le marchand canadien pénètre, il apporte avec lui le poison, et travaille à la destruction des chasseurs, ainsi qu'à l'anéantissement du riche trafic qu'il fait avec eux.

Les Américains sont le seul peuple qui puisse finalement profiter de la disparition des indigènes ; il est donc extrêmement honorable pour leur gouvernement d'avoir imposé au commerce des restrictions propres à favoriser les intérêts des Indiens. Les lois sur ce commerce sont soigneusement exécutées. Des agens salariés du Gouvernement sont établis sur la ligne des forts qui protègent les frontières occidentales de l'Union, et les Indiens peuvent toujours avoir recours à eux pour obtenir justice. C'est sous les yeux de ces agens que les échanges se font et que les divers articles sont mis à prix. Cette méthode a l'avantage de contraindre les marchands isolés à être honnêtes, car ils ne trouveraient pas d'acheteurs, s'ils vendaient au-dessus du prix fixé dans les établissemens du gouvernement. La fixation a lieu de manière à ce que le bénéfice suffise à l'entretien de ces établissemens, qui est réglé d'après les plus stricts principes de l'économie américaine.

En adoptant cette politique humaine, le gouvernement américain peut être considéré comme ayant eu plus en vue la protection des établissemens fondés par les blancs sur la frontière, que celle des naturels. Au reste, le fait est que l'introduction des liqueurs spiritueuses et

des armes à feu parmi ces derniers, les porte plutôt à se faire la guerre entre eux qu'à la faire aux blancs. Une querelle qui s'élève au milieu de leurs fêtes, amène souvent un meurtre, qui est ordinairement lavé dans le sang de l'agresseur et de tous ceux de sa tribu. Les incursions des sauvages sur le territoire américain ont eu quelquefois pour origine une dispute entre un chasseur blanc et un chasseur indien ; mais ces querelles étaient bientôt apaisées par l'intervention du gouvernement fédéral. Les atrocités commises sur les frontières, où les Indiens ont, à diverses époques, massacré des familles entières, les hommes, les femmes et jusqu'aux enfans à la mamelle, ont toujours été le fruit des machinations des marchands de la Floride et du Canada, ou d'émissaires européens. La politique du gouvernement américain envers les sauvages fut certainement plus humaine qu'intéressée. Les Indiens qui avoisinent le territoire de l'Union, plus pacifiques et moins habitués à se servir du fusil, ont toujours été pour elle de faibles alliés, et souvent, en implorant sa protection contre leurs féroces voisins, ils ont attiré des ennemis sur ses frontières.

On trouve, dans beaucoup d'états américains,



quelques tristes restes de la population indigène; qui sont devenus laboureurs; mais on ne peut guère leur donner ce titre, tant ils montrent peu d'habileté, ou pour mieux dire, peu de goût pour une occupation si opposée aux habitudes de leurs ancêtres.

Dans toutes les ventes de terres faites à diverses époques par les Indiens, d'abord aux États et ensuite au congrès national, ces anciens propriétaires du sol se sont, par stipulation expresse, réservé pour eux-mêmes quelques portions de terrain. Mais à mesure que la population blanche se porte vers ces cantons, le gibier prend la fuite et le chasseur sauvage s'enfuit avec lui. Les Indiens sont par conséquent obligés de s'éloigner en masse et de vendre finalement toutes leurs terres. Néanmoins, par l'intervention de la législature ou de quelques philanthropes, les plus paisibles parmi les sauvages, ce qui chez eux veut dire les plus paresseux, consentent à rester, et abandonnent la chasse pour les travaux de l'agriculture. C'est ainsi qu'au milieu de la population blanche répandue sur le sol, depuis l'Atlantique jusqu'au Missouri, on trouve quelques Indiens épars, comme les débris d'un naufrage sur la surface de l'Océan.

Le résultat de toutes les tentatives pour civi-

liser les Indiens , a toujours prouvé plus de bienveillance que de sagesse de la part de ceux qui les ont faites. Il est triste de voir quel faible succès a jusqu'à présent couronné les efforts du gouvernement, des associations, ou de simples individus, pour améliorer la condition de ces sauvages. La malpropreté règne sur leur corps, la superstition dans leur esprit ; à très peu d'exceptions près, l'Indien, en sortant de l'état sauvage, descend au lieu de monter, dans l'échelle des êtres animés. Il faut peut-être l'attribuer à deux causes : d'abord, à ce que plus un homme a l'âme grande, plus il est attaché à sa race et à ce qu'il regarde comme tenant à la dignité de cette race. Les Indiens qui sont dans ce cas fuient la civilisation, et s'enfoncent plus avant dans les forêts, parce qu'ils identifient le bonheur avec la liberté, et la liberté avec la faculté d'errer sur la vaste étendue de la terre. Il n'y a ainsi que les plus doux et les moins actifs qui soient soumis aux expériences des gens humains ou curieux.

La seconde cause qui a agi pour empêcher les mœurs des Indiens de se rapprocher de celles des colons, consiste dans la trop grande différence qui existait entre elles. Si l'homme rouge avait été moins sauvage et l'homme blanc moins

civilisé, chacun eût cédé un peu à l'autre , et les mœurs des deux races , et les deux races elles-mêmes, se seraient , en quelque sorte, assimilées et amalgamées (1). Dans le continent méridional, le fier et cruel Espagnol a souvent daigné mêler son sang à celui du peuple qu'il avait vaincu et réduit à l'esclavage, et il est probable que plusieurs des premiers aventuriers qui firent la conquête de ce continent , consultèrent leur orgueil aussi bien que leur intérêt, en s'unissant avec les filles des Incas qu'on avait égorgés ou rendus tributaires. C'est cette race mêlée, non moins remarquable par son intel-

(1) D'après cela il peut paraître étrange de supposer que si le continent de l'Amérique septentrionale eût été colonisé entièrement par des Français, cette fusion se fût opérée. Bien que le Français soit , sous beaucoup de rapports, plus avancé en civilisation que l'Anglais son voisin, comme il a moins d'habitude de la science du gouvernement, et moins de persévérance dans son industrie, il y a toujours eu entre lui et le chasseur indien moins de distance qu'entre ce dernier et l'Anglais. Les Français ont toujours vécu plus amicalement avec les naturels que les Anglais et les Anglo-Américains. Beaucoup d'Indiens ont un mélange de sang français dans leurs veines; et dans les misérables restes des anciens établissemens français sur le territoire occidental, on trouve une population métisse à demi-sauvage et à demi-civilisée.

ligence que par son grand courage, qui travaille maintenant à délivrer son pays de l'odieuse tyrannie de l'Espagne, et qui, peut-être, est destinée, dans quelques générations, à rivaliser, pour la puissance et la civilisation, les plus orgueilleux empires de l'ancien monde.

Le mariage de Rolfe, l'un des compagnons de l'héroïque fondateur de la Virginie, avec l'aimable Pocahontas, est presque le seul exemple d'une union légale, contractée par les premiers colons avec les femmes de ce continent. D'après les habitudes morales et les principes religieux de ces hommes, il est probable qu'un commerce illicite avec les naturels, eut rarement lieu, et dans ce cas, autant par nécessité qu'en vertu des coutumes indiennes, l'enfant dut rester avec la mère et être incorporé dans sa tribu. Les indigènes étant demeurés *in statu quo*, ou peut-être même ayant rétrogradé dans l'échelle des êtres intelligens, tandis que la population nouvelle faisait chaque jour des progrès en civilisation, il est peu surprenant de trouver à peine un cas où les deux races se soient mêlées.

Pour se rendre compte du caractère indomptable de l'Indien sauvage, et du peu d'aptitude à perfectionner l'intelligence qu'on remarque chez lui, lorsqu'il est à demi apprivoisé, il n'est

pas nécessaire d'imaginer que la nature a tracé à cet égard une ligne de démarcation entre l'homme rouge et le blanc. Le sauvage ne peut être civilisé en un jour, dans un an, ni même pendant la durée d'une génération : il faut des siècles pour le façonner par degrés, comme l'eau polit la pierre sur laquelle elle coule. La main de la nature doit travailler, et non celle de l'art : ce sont les circonstances, et non les préceptes, qui doivent agir sur l'esprit du sauvage, et l'amener, à son insu, à se soumettre à des contraintes et à céder à des sentimens que ses ancêtres auraient repoussés. Il y a dans la vie du chasseur un charme auquel l'homme civilisé lui-même n'est pas insensible ; il agit sur l'imagination en même temps que sur les nerfs ; il trompe le sort, distrait des peines morales, et tout en augmentant les souffrances physiques, il façonne le corps à les supporter et l'esprit à les braver. Il faudrait de plus sages précepteurs que ceux qu'on trouve communément, pour déraciner les idées qui sont fixées dans l'esprit de l'Indien, pour rompre des habitudes qui forment une partie de son existence et ont donné le pli à son caractère ; mais trouvât-on de tels maîtres, ils devraient aller au sauvage, et non pas attirer le sauvage à eux ; ils ne devraient pas le placer au

milieu d'un monde dont les sentimens et les habitudes sont si différens des siens; dont il ne peut comprendre les vertus, mais dont il imitera certainement les vices.

On a remarqué qu'il n'y avait pas d'exemple d'un Indien qui, ayant été élevé dans quelque un des collèges de l'Union, eût acquis quelque distinction, ou eût pris une place dans la société civilisée. A cet égard, nous devons observer d'abord qu'il n'y a pas un individu sur mille, dans quelque race que ce soit, que la nature ait doué de manière à pouvoir se distinguer; d'ailleurs, les expériences dont il est question ont, jusqu'à présent, été peu nombreuses, et l'on sait qu'à une loterie on peut tirer bien des billets blancs avant d'amener un prix (1). En second lieu, il est à supposer que les cœurs les plus fiers, qui accompagnent ordinairement les esprits les plus forts, se sont trouvés chez ceux qui ont repoussé le joug d'habitudes et de lois étrangères à leur race, et qui ont fui, préférant aux raffinemens des étrangers, les re-

(1) Cette figure se rapporte à la loterie anglaise, qui ne se tire pas de la même manière que celle dont chez nous beaucoup de députés et d'écrivains philanthropes réclament en vain la suppression depuis six ans.

(Note du traducteur.)

traites et les mœurs sauvages de leurs pères. Quel est l'enfant doué de quelque force d'âme et d'un certain enthousiasme, qui ne soit pas jaloux d'imiter la conduite de ceux qui lui ont donné l'être, et disposé à lui attribuer quelque chose de noble et de singulièrement bon? Il faut connaître ce que sent un orphelin, quand il se trouve dans une maison et dans une contrée étrangères; comme il s'émeut en entendant parler de ceux qui ont soigné son enfance, mais dont la voix et les traits se sont effacés de sa mémoire! Comme il pense à eux dans la solitude; comme il les invoque dans les momens de détresse, et s'imagine que la fortune ne lui aurait jamais arraché une larme, s'ils eussent vécu pour l'aimer et le protéger! Ceux dont le sort a été de connaître de semblables sentimens, concevront aisément comment le jeune Indien, jeté parmi des étrangers, soupire après les forêts où ceux de sa tribu marchent sur les traces de leurs aïeux, libres comme l'air, et sauvages comme le daim qu'ils poursuivent. Je ne sais si les évènements de mon enfance ont contribué à me faire sympathiser particulièrement avec ceux qui se trouvent dans une telle position; mais la situation du jeune Indien, étranger et orphelin au milieu des Amé-

ricains , ses instituteurs et ses condisciples , me paraît singulièrement touchante.

Si nous examinons les faibles restes de la population indigène , qui se sont établis çà et là dans les états de l'Union , sous la protection des lois de ces états , et si nous nous étonnons de les voir disparaître peu à peu de la surface du sol où ils sont en proie au double fléau de l'intempérance et de la fainéantise , en dépit de tous efforts pour les corriger , nous pourrons , sans mettre en doute la sagesse de ces efforts , apercevoir qu'ils sont contrariés par des circonstances supérieures à la puissance de la législature ou des particuliers. On a constamment vu le sauvage , lorsqu'il est transplanté au milieu du monde civilisé , prendre du goût pour les jouissances grossières qu'il trouve à sa portée , avant qu'on ne puisse l'engager à se livrer à des travaux fastidieux qui ne promettent qu'un avantage modique et surtout éloigné. L'activité et la tempérance sont des vertus de calcul , et le sauvage n'est pas habitué à calculer. L'Indien tiré de ses forêts a perdu ses véhicules accoutumés ; ceux plus cachés qui l'environnent , il ne les aperçoit pas , ou , si on les lui montre , il ne les sent point. Ses anciennes vertus ne lui font plus besoin , et de longues années sont nécessaires pour

l'amener à en adopter de nouvelles. Avant que cette époque arrive, son espèce, qui décroît chaque jour, sera probablement réduite à zéro. En traversant dernièrement l'établissement d'Onaida, nous vîmes quantité de cabanes désertes, et les hommes qui habitaient le reste menaient une existence triste et nonchalaute, formant un pénible contraste avec la vigueur et l'activité de la population blanche qui s'avance dans l'intérieur du pays et les laisse derrière elle. Dans plusieurs parties des anciens états, les établissemens de ce genre ont totalement disparu, mais si insensiblement, que personne ne peut dire ni quand ni comment.

Je ne saurais toutefois m'empêcher de noter une circonstance qu'on peut supposer avoir considérablement arrêté les efforts de ceux qui ont entrepris de civiliser les Indiens. La religion a été trop souvent employée comme le premier agent. Une philosophie pratique conviendrait mieux dans ce cas. Plus la religion est belle, pour ne pas dire plus elle est abstraite, et plus l'esprit devrait être préparé à la recevoir. Les oreilles novices des Indiens sont assiégées par des précepteurs de toutes les sortes. Les *Amis* et les *Moraves* sont incontestablement les meilleurs; leurs efforts obtiennent quelquefois un succès partiel; et même,

lorsqu'ils sont infructueux, l'humanité leur doit encore de la reconnaissance ; mais il y a des sectes que ce monde et l'ancien possèdent en commun, et qui, considérées en elles-mêmes, sont inoffensives, et à les juger sur l'intention, sont vertueuses, mais qui, d'après l'effet qu'elles produisent sur les hommes faibles et ignorans, sont aussi pernicieuses pour une société qu'il soit possible de l'être.

Il est étrange de trouver çà et là, parmi une nation de philosophes pratiques, une société de fanatiques insensés, et un prédicateur ambulante, auprès desquels les plus extravagans sectateurs de Wesley ou de Whitfield paraîtraient raisonnables. Ces singuliers interprètes des simples leçons de Jésus-Christ sont toujours très activement employés à porter au dernier degré la confusion dans des esprits déjà égarés, à rendre l'ignorant inepte, et l'inepte insensé. Leurs victimes sont le plus souvent de pauvres nègres qu'on voit quelquefois assemblés en foule autour d'un de ces prédicateurs qui crie et s'agite comme la Pythonisse sur son trépied. Leur succès est, en général, médiocre auprès des Indiens. Là où ils manquent à persuader, il est probable qu'ils dégoûtent, ou peut-être ils ne font qu'étonner ; et quoique ces derniers résultats soient meilleurs que l'autre, il vaudrait sans doute autant que

les hommes fussent préservés de tous les trois.

Je soupçonne que les doctrines , ou à parler plus proprement , les absurdités de ces fanatiques, sont principalement ce qui arrête les progrès intellectuels du nègre dans les états du nord de l'Union, et forment une des causes qui empêchent ceux du sauvage. Parmi des ignorans, un fou fait plus de mal que vingt sages ne peuvent faire de bien , quoique après tout il paraisse douteux qu'auprès des Indiens, des sages abandonnés à eux-mêmes puissent faire beaucoup de choses. Il semble que le destin des indigènes de ce beau pays soit réglé par des lois immuables qu'aucun effort de l'homme ne peut changer. Ils paraissent destinés à disparaître graduellement avec les forêts qui leur servent d'asile, et à n'exister bientôt plus que dans les traditions populaires ou dans les fables de quelque poète enthousiaste.

Quoiqu'il soit nécessairement très difficile d'obtenir une connaissance exacte d'un peuple tout-à-fait étranger aux arts, et qui n'a d'autre moyen de transmettre le souvenir des plus importantes révolutions nationales que la tradition orale, néanmoins les efforts persévérans de quelques citoyens et de diverses sociétés littéraires d'Amérique, ainsi que ceux de quelques voyageurs

européens d'un mérite distingué, ont beaucoup contribué à procurer des lumières sur l'état antérieur et la condition présente des tribus indigènes. La Société philosophique de Philadelphie a plus particulièrement recueilli de précieux renseignemens sur ce sujet (1).

Il est certainement bien à désirer que l'on obtienne promptement quelques notions précises sur une population qui disparaît si rapidement de la surface de la terre. Les Européens, en général, peuvent parcourir avec peu de curiosité les annales d'un peuple avec lequel eux et leurs ancêtres ne furent jamais en contact; mais, pour les Américains, ces annales doivent toujours avoir un intérêt national qui deviendra de plus

(1) Les observations de l'aimable missionnaire John Heckewelder, sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des six nations des Delawares, des Mohicans, etc., publiées dernièrement à la requête de cette société, sont particulièrement intéressantes. Peut-être est-il un peu partial envers ses sauvages compagnons; mais ses renseignemens sont présentés avec tant de simplicité, qu'il est impossible de ne pas les regarder comme exacts. Ce vénérable missionnaire est attaché à l'établissement morave de Bethleem, en Pensylvanie. Les Moraves se sont particulièrement distingués, non-seulement par leur zèle pour la conversion des sauvages, mais encore par leurs efforts judicieux et patiens pour les amener à la culture des arts pacifiques.

en plus romanesque à mesure qu'elles acquerront plus d'antiquité.

J'espère que je ne vous envoie pas, dans cette lettre, une dissertation trop sérieuse. Je crains de répondre tantôt avec trop et tantôt avec trop peu de détail à vos questions et à celles de ****; mais vous devez accorder quelque chose à la plus petite somme de connaissances que je possède sur un sujet que sur un autre, et quelque chose aussi à l'humeur du moment. Adieu.

LETTRE XIII.

Départ de Genesséo. — Chute de la rivière de ce nom. — Pont singulier. — Auberges américaines. — Service de la poste aux lettres dans les districts peu peuplés. — Voyage à Lewiston. — Saut du Niagara.

Niagara, septembre 1819.

Nous avons, ma chère amie, quitté Genesséo par une belle matinée, où nous ressentîmes les premières fraîcheurs de l'automne; notre voiture était un de ces légers *waggon*s dont l'usage est si général dans ce pays. Nous lançâmes, en nous éloignant, maints regards d'adieu sur la belle vallée et sur les toits qui abritaient tant de mérite et en apparence tant de bonheur. Au bout de quelques milles, notre route se trouva croiser la

grande route de l'Ouest (1), et suivre le cours du Genessée jusqu'à quatre milles de son embouchure dans l'Ontario. A ce point, la rivière présente trois sauts assez considérables. Au-dessus du premier se trouve la ville nouvelle et florissante de Rochester, et près du troisième, une petite ville moins connue, nommée *Carthage*.

Une singulière destinée semble poursuivre cette dernière. Un fermier, avec lequel je liai conversation, me dit qu'elle avait d'abord pris le nom modeste de Clyde, d'après la ressemblance qu'un des premiers colons qui s'y établirent avait trouvée entre la chute du Genessée, en cet endroit, et celle de la Clyde à Stone-Byres, ressemblance qui, par parenthèse, sauf la plus grande largeur de la rivière américaine, est assez frappante. Au bout de quelque temps, les nouveaux habitans reçurent avis qu'il existait déjà un établissement de ce nom dans le même comté (2). Pour obvier à

(1) Celle qui conduit à Batavia et New-Amsterdam, les deux principaux comptoirs d'une compagnie hollandaise établie, depuis quelques années ; au Genessée ; le dernier est situé à l'embouchure du Buffalo sur le lac Érié, près du Niagara.

(Note du traducteur.)

(2) On croit devoir rappeler ici que le mot *comté*, dans ce sens, est synonyme de *district*, comme il l'est en An-

la confusion que cela pouvait occasionner dans le service de la poste aux lettres, les Ecosais se changèrent en Puniques ; mais aujourd'hui *delenda est Carthago*, parce qu'on vient de découvrir qu'il y a deux autres Carthages naissantes qui réclament le droit de *primogéniture*.

Les comtés occidentaux de cet état présentent, il faut l'avouer, la plus étrange confusion de noms qu'on puisse imaginer. Dans un district vous avez tous les poètes, depuis Homère jusqu'à Pope ; et, autant que je puis croire, la série se prolongera jusqu'à lord Byron ; dans un autre, on trouve une collection complète des héros romains ; dans un troisième toutes les puissantes cités de l'ancien monde, à partir de celles du grand empire d'Assyrie ; et enfin on rencontre épars, au milieu de cette foule de noms classiques, quelques restes du vocabulaire indien ; qui, je puis le dire, sont souvent les noms les plus jolis, et incontestablement les plus convenables.

La nouvelle population est redevable de ces noms de Romains célèbres, bons, méchants ou médiocres, qui sont si abondamment répandus

gleterre de *province*, et ne saurait désigner quelque apanage d'une noblesse qui n'existe point aux Etats-Unis.

(Note du traducteur.)



dans un district, à un arpenteur et à un dictionnaire classique. Invité à diviser les lots et à leur assigner un nom, le digne homme, plus versé dans la pratique de la géodésie que dans celle du baptême, se trouva bientôt au bout de son latin, et, en désespoir de cause, eut recours aux pages de Lemprière (1). Il est assez amusant de voir Caton et Régulus représentés par un groupe de maisons en bois; mais peut-être ces grands hommes n'en sont point aussi scandalisés que quelques érudits indignés pourraient l'imaginer.

Je trouvai dans ma route un nom qui me surprit un peu, et qui me parut encore plus inconvenant que ceux plus sonores empruntés de l'antiquité; aussi je ne fus pas mécontente d'apprendre qu'il avait occasionné quelque contestation parmi les colons. Je pensais avoir laissé le nom de *Waterloo* de l'autre côté de l'Atlantique décorer les rues, les ponts, les waltzes, les rubans, les hôtels et les voitures publiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. On dit que lorsqu'on fit quelques objections au fondateur du petit village qui fleurit sous ce nom, il appela à

(1) Auteur d'un savant ouvrage intitulé *Classical Dictionary*.

son aide le ruisseau qui faisait tourner la roue de son moulin, affirmant gravement qu'il avait eu ce ruisseau dans l'idée, et non la bataille, lorsqu'il baptisa l'établissement. Le nom parle de lui-même, dit-il avec une gravité ironique, particulière aux habitans du district de la Nouvelle-Angleterre, où il est né, *Water-loo* (1). Il n'y avait rien à répondre à cela; aussi les voisins s'en allèrent en riant, et le nom de Waterloo demeura moins contesté que celui de la pauvre Carthage.

Les chutes du Genessée valaient bien la peine de nous détourner de cinquante milles de notre route pour les voir. La première est une belle cascade de quatre-vingt-dix pieds. Vue d'en bas et d'un endroit où nous ne pûmes arriver qu'en traversant un marécage et une vingtaine de ruisseaux, je me suis figuré qu'elle était une miniature du Niagara; mais c'est mesquinement comparer les petites choses aux grandes; elle forme néanmoins une belle nappe d'eau, et paraît vraiment majestueuse quand on n'a pas vu la merveille de la nature, qui gronde en ce moment à mon oreille. Je crois que nous eussions contemplé

(1) Il y a ici un calembour *Water-loo* tient lieu de *Water-lo*, qui veut dire: Voici de l'eau.

ce bel aspect avec plaisir, si la qualité humide et bourbeuse du terrain n'eût pas fait naître dans l'esprit de ma compagne la crainte de rencontrer des serpens à sonnettes. Cette crainte toutefois n'était pas fondée ; nous ne vîmes pas de serpens à sonnettes, et je crois que quand on trouve de ces reptiles, ce n'est guère sur un sol fangeux, mais plutôt parmi des rochers baignés par de l'eau claire.

La seconde chute est peu considérable, comparée à chacune des deux autres. La troisième, quoiqu'à peine de quatre-vingt pieds, est la plus pittoresque des trois. La beauté de son aspect est aujourd'hui singulièrement augmentée par un pont gigantesque hardiment jeté d'un côté à l'autre du ravin, précisément au-dessous du bassin de la cataracte, à la manière de celui qu'on a jeté sur le Wear, à Sunderland. La largeur de l'arche est, à ce qu'on nous a dit, de plus de trois cents pieds ; sa hauteur, du ceintre jusqu'à la rivière, est de deux cent cinquante. Nous désirions observer ce pont du fond du ravin ; mais, pour cela, il paraissait nécessaire de descendre la rivière jusqu'à environ deux milles pour aller chercher un bateau qu'on nous assura même que nous ne pourrions guère trouver que par hasard. Pour gagner cet endroit et courir cette chance, le reste

du jour nous aurait à peine suffi. Nous y renoncâmes ; et, afin de voir de notre mieux, nous descendîmes environ un quart de la hauteur, d'abord au moyen de la charpente du pont, et ensuite en nous avançant avec précaution le long du bord du précipice, et nous tenant accrochés d'une main, jusqu'à ce que nous ayons atteint une pointe saillante formée par les racines d'un vieux pin, sur lesquelles nous posâmes nos pieds en même temps que nous embrassions son tronc brisé.

Parvenus jusqu'à cette station, qu'en l'examinant bien, nous ne nous fussions peut-être point hasardés à prendre, nous promenâmes nos regards en haut et en bas avec un sentiment de terreur que je ne me souviens pas d'avoir éprouvé au même degré plus d'une fois dans ma vie. Nous étions tellement suspendus au-dessus du précipice, qu'un caillou que nous eussions laissé échapper fût tombé dans le gouffre ouvert sous nos pieds. A notre gauche, nous apercevions la cataracte ; au-dessous de nous le bassin vaste, profond et presque circulaire ; en face un précipice pareil à celui sur lequel nous nous trouvions ; et sur la droite le pont, qui semblait suspendu au milieu des airs. Nous étions de niveau avec la naissance de l'arc, et je tremblai en observant

que, du côté opposé, les pièces de bois qui le supportaient paraissaient ne tenir qu'à un cheveu. En traçant de l'œil son demi-cercle, je m'aperçus qu'il était considérablement déprimé du même côté, à environ vingt pieds du sommet. Vous ne sauriez concevoir avec quelle terreur nous contemplâmes cette voûte menaçante. Au bout d'un instant elle nous parut faire un mouvement; une impulsion irrésistible nous fit fermer les yeux et trembler comme dans l'attente d'être écrasés sous son poids. Je ne puis encore me rappeler ce moment sans frissonner. Nos yeux étaient égarés et nos oreilles étourdies par le fracas des eaux dont l'écume vaporisée s'élevait jusqu'à la hauteur où nous nous trouvions, et la mince couche de terre qui couvrait le roc et avait jadis fourni une maigre nourriture à l'arbre qui nous soutenait, semblait s'ébouler sous nos pieds. Dans le moment je jugeai que cette dernière apparence était l'œuvre de notre active imagination. Pour remettre nos sens troublés, et nous empêcher de perdre l'équilibre, ce qui eût été pour nous la perte de la vie, nous embrassâmes plus fortement le vieux pin; et enfin ce fut en tremblant de tous nos membres, et les yeux fixés sur l'étroit où nous posions nos pieds, n'osant regarder ni en haut, ni en bas, que nous rega-

gnâmes la hauteur d'où nous étions descendus. Quand nous l'eûmes regagnée, nous nous regardâmes, et je pense que de notre vie nous n'eûmes l'air plus stupéfaits.

Après avoir traversé le pont, ce qui ne nous fit pas arriver à un point aussi bas que celui auquel nous étions parvenus de l'autre côté par une périlleuse descente, nous cheminâmes sur un tapis de verdure dont la fraîcheur est entretenue par la rosée qui s'élève sans cesse du bassin inférieur, et nous nous trouvâmes bientôt sur le bord de la cataracte et en face du pont. Pendant que nous faisons ce circuit, nous tremblâmes de nouveau en apercevant, pour la première fois, que l'endroit où nous étions descendus de l'autre côté, cachait un péril plus imminent que celui qui avait si fortement agi sur notre imagination. La terre qui se trouvait au pied du vieux pin était entièrement détachée du roc, et ne paraissait portée que par une des racines de l'arbre. Un jeune homme qui, le lendemain, devint notre compagnon de voyage, me dit qu'il avait eu tant de frayeur en nous voyant dans cette position, que son sang demeura glacé pendant quelques minutes après que nous l'eûmes quittée; il ajouta qu'il avait vu de la terre s'ébouler sous nos pieds, et tomber dans l'eau. Je ne sais si son imagination avait été aussi active

que la nôtre à exagérer nos périls, mais j'avoue qu'il y en eut assez pour me réveiller vingt fois en sursaut pendant la nuit suivante, au milieu des horreurs de chutes au fond d'affreux précipices, ou du haut en bas de ponts élevés, comme il arrive aux enfans des hommes dans la vision de Mirza. J'ai ouï dire que l'art de nager a fait perdre plus de vies qu'il n'en a sauvées; peut-être en est-il de même de l'art de grimper.

La petite ville (1) de Rochester, située d'une manière si pittoresque, a sept ans d'existence; c'est-à-dire qu'il y a sept ans, les pièces de bois avec lesquelles on a construit ses jolies maisons, croissaient dans une forêt vierge encore. Rochester contient aujourd'hui plus de deux cents maisons, bâties le long de rues très larges; des boutiques garnies de tous les objets nécessaires à la vie, et de beaucoup d'autres qu'on peut regarder comme de luxe; on y trouve plusieurs bonnes auberges ou tavernes, comme on les appelle généralement dans ces états. Nous fûmes traités dans l'une d'elles avec beaucoup d'attentions et de politesse; il est vrai de dire que nulle part

(1) La plupart des établissemens auxquels on donne ici le nom de ville ne sont à proprement parler que des villages.

dans ce pays je n'ai trouvé d'incivilité, quoique parfois j'aie pu remarquer cette sorte d'indifférence que les étrangers, habitués à l'humble soumission des serviteurs européens, confondent quelquefois avec l'impolitesse.

Dans la campagne surtout, les services, quelque bien qu'on les paie, sont une faveur qu'on reçoit. Tout homme, là, est fermier ou propriétaire; il est donc difficile de se procurer quelqu'un pour travailler, moyennant un salaire, et pour avoir des gens de cette sorte, il faut les faire venir de très-loin. Les *country-gentlemen* se plaignent beaucoup de cette difficulté; mais la plupart des choses ont leur bon et leur mauvais côté. J'ai remarqué que les propriétaires, en Amérique, possèdent plus d'activité corporelle qu'on ne le voit en général dans d'autres pays. Ils contractent dans leur enfance l'habitude de faire eux-mêmes ce que les autres exigent qu'on fasse pour eux, et sont par là préservés du péché d'insolence, qui prend si promptement racine dans une jeune âme. Quelques étrangers vous diront que l'insolence, ici, se trouve chez le pauvre. Chacun doit parler d'après sa propre expérience. Pour ma part, je n'ai rien observé de pareil, quoique, je l'avoue, j'en aurais été moins blessée que je ne l'ai été ailleurs de l'in-

solence du riche envers le pauvre ; mais l'insolence ne fait point partie du caractère de l'Américain, quelle que soit sa condition dans la société. Je pense, en vérité, qu'on irait de la frontière du Canada jusqu'au golfe du Mexique, et de l'Atlantique jusqu'au Missouri, sans recevoir, d'un citoyen natif, une parole dure, à condition, bien entendu, qu'on ne s'en servirait jamais soi-même.

En arrivant à une taverne de ce pays, vous n'excitez aucune espèce de sensation, de quelque manière que vous arriviez. Le maître de la maison vous souhaite le bonjour, et vous entrez ; le déjeuner, le dîner et le souper sont préparés à des heures fixes, auxquelles vous devez en général chercher à vous accommoder. Il y a rarement plus de bras qu'il n'en faut pour faire la besogne ordinaire ; vous n'êtes donc pas assailli par une demi-douzaine de domestiques occupés à deviner vos désirs, avant que vous ne les connaissiez vous-même ; faites-les connaître au surplus, et, s'ils sont raisonnables, on les satisfera généralement avec assez de promptitude, et, ainsi que je l'ai toujours vu, avec une parfaite civilité. Une chose que je dois faire remarquer, c'est que nulle part on n'a de domestiques à payer. Les serviteurs ne sont pas à vous, mais à l'aubergiste, et, ex-

cepté celui-ci, personne ne vous demande rien. Cette méthode épargne beaucoup de tracas, et est en effet absolument nécessaire dans une maison où le travail d'un serviteur est ordinairement trop précieux pour qu'on le laisse à la discrétion et au caprice d'un voyageur ; quoi qu'il en soit, elle dérive d'une autre cause, savoir, les habitudes républicaines et l'opinion publique. J'estime la fierté qui fait qu'un homme ne veut pas vendre ses services à son semblable, aller et venir au moindre signe d'un autre. N'est-il pas naturel qu'on éprouve à cela quelque répugnance ? C'est le dernier métier auquel un homme ou une femme de ce pays ait recours ; néanmoins, il y en a toujours qui s'y voient forcés, surtout parmi les femmes ; mais celle qui se trouve dans ce cas prend généralement avec vous les manières d'une égale. Je ne me suis fait servir, dans ce pays, que par des personnes qui y étaient nées, et jamais je n'ai entendu sortir de leur bouche une parole incivile ; mais j'ai pu m'apercevoir que de leur côté elles n'en auraient souffert aucune : honnête, fidèle et fier, tel est l'Américain en service ; il a un caractère que respecteront tous ceux qui sauront l'apprécier.

A Rochester, nous renvoyâmes notre *waggon*, et le lendemain matin, entre trois et quatre

heures, nous reprîmes la diligence et nous nous dirigeâmes du côté de l'ouest, pour gagner la rivière de Niagara. Ce ne fut pas sans une muette terreur, qu'en quittant Rochester, nous repassâmes, au clair de la lune, le terrible pont (1), pour aller déposer les lettres à Carthage.

La manière dont le contenu du sac aux lettres est distribué dans les districts les moins peuplés, m'avait déjà quelquefois amusée. Je me rappelle que, suivant un chemin de traverse, dans une sorte de *caravane*, pour me rendre à un établissement situé sur le bord méridional du lac Érié, je ne fus pas peu surprise en observant une manœuvre singulière de notre conducteur. Il jetait un papier, tantôt à droite et tantôt à gauche, dans des endroits où ni l'oreille ni les yeux n'annonçaient la présence d'aucun être humain. Je lui demandai si les ours étaient curieux de nouvelles. Il me répondit que près de chacun de

(1) Le beau pont de Carthage qui causa à la fois tant d'admiration et de terreur à l'auteur de ce voyage, s'abîma avec un fracas épouvantable peu de mois après qu'elle l'eut visité. Ce pont, construit depuis environ un an, était regardé comme un chef-d'œuvre, et de tous côtés on venait pour l'admirer.

(Note du traducteur.)

ces endroits, demeurait un colon qui devait se trouver la, ou y avoir un de ses enfans, pour recevoir le papier. « Quand je ne les vois pas aux aguets, ajouta-t-il, je jette le papier sous un arbre, et je vous répons qu'ils ont les yeux assez fins pour le découvrir ; on est toujours curieux de nouvelles dans ces lieux sauvages. » Il me parut qu'il disait vrai, car nous ne passions pas devant une cabane, qu'un papier ne volât de la main de ce propagateur des lumières dans le désert. Parfois, quand nous faisons halte auprès de quelque habitation isolée, le sac aux lettres et l'homme qui en avait la charge descendaient ensemble ; et alors, si celui-ci pouvait obtenir l'assistance du fermier, qui remplissait les fonctions de directeur de postes, le contenu du sac était étalé à terre : toutes les mains et tous les yeux s'occupaient à trier les lettres ; celles qui étaient adressées à des habitans du district environnant, étaient mises à part, et les autres réintégrées dans le sac de cuir, qu'on replaçait dans la voiture. Je me souviens qu'une fois, on ne put trouver ni homme, ni femme, ni enfant ; le conducteur eut beau siffler, appeler, parcourir la maison et les champs de maïs, et faire retentir ses cris à l'entrée de la forêt, personne ne parut, et nous repartîmes. Je de-

mandai alors au conducteur comment les lettres que nous remportions parviendraient à leur adresse. « Oh, oh ! répondit-il, elles reviendront ici de manière ou d'autre ; il est probable, au reste, qu'elles descendront l'Ohio, et feront peut-être le tour des États ; mais il y a une chance pour qu'elles arrivent enfin à Washington, et de là, on les réexpédiera directement pour ce district, où elles seront de retour dans un an ou deux au plus tard. »

A Carthage, nous trouvâmes le maître de poste profondément endormi. Après qu'on eut longtemps frappé contre sa porte et ses murs de bois, il parut, une chandelle à la main, et, selon l'usage, le sac de cuir fut vidé sur le plancher. Le pauvre Carthaginois se frottait les yeux, en prenant l'une après l'autre chaque lettre du tas qu'il avait devant lui ; mais il semblait encore environné de ses songes. « Je ne puis pas voir un mot, s'écria-t-il, en se frottant les yeux et en mouchant sa chandelle. L'ami, aidez-moi, ou bien vous pouvez remporter tout le tas avec vous. » — « Je ne suis pas trop habile à lire l'écriture à la main, répondit le conducteur. » — « Eh bien ! donc, il faut que j'appelle ma femme, car elle est fine comme une aiguille. » La femme fut appelée et se présenta en coiffe

de nuit et en jupon. La chandelle et les papiers furent placés dans le milieu de la pièce, et la femme, le mari et le conducteur se mirent à déchiffrer les hiéroglyphes. Si la femme n'avait pas eu la réputation d'être *fine comme une aiguille*, j'aurais mal auguré des travaux de ce triumvirat. Bien ou mal, le triage fut bientôt fait, et le *budget* (1) remis dans la voiture.

La route entre Carthage et Lewiston est principalement remarquable en ce qu'elle est l'ouvrage de la nature. On découvrit un lit de gravier qui se prolongeait presque en ligne droite, et dont la largeur était à peu près égale à celle de la route qui va au Niagara et commence à quatre milles de Genesséo. Entre Utica et les petites chutes du Mohawk, la grande route de l'ouest passe sur un lit de gravier du même genre, à l'exception qu'il traverse une profonde vallée, tandis que celui-ci s'élève à peine au-dessus de la terre végétale au milieu de laquelle il se trouve. Pendant une étendue de quarante milles, cette

(1) Ce passage rappellera à nos lecteurs que le mot *budget*, adopté aujourd'hui dans la langue financière, est le nom du sac dans lequel les ministres anglais font porter au parlement les papiers qu'ils ont à lui communiquer. Il pourrait bien n'être qu'une corruption du vieux mot français *bougette*, qui signifiait un sac, ou une poche de cuir.

(Note du traducteur.)

chaussée naturelle, qui formait autrefois le rivage de l'Ontario, n'est coupée que par quelques ruisseaux bourbeux où viennent se rassembler les eaux des vastes marécages, dont les exhalaisons malsaines causent, pendant les mois d'automne, des fièvres bilieuses et intermittentes aux nouveaux habitans de ce territoire. Il y a cinq ans, il n'existait qu'une hutte en bois, entre Rochester et Lewiston. Durant la matinée, nous eûmes pour compagnon de voyage, pendant une douzaine de milles, un homme qui exerçait les trois professions de médecin, de fermier et de peintre; je crois qu'il me dit avoir trente-cinq patients dans une étendue d'un mille de rayon. Cela peut vous donner en même temps une idée, et de la rapidité avec laquelle les établissemens se multiplient ici, et des maux physiques auxquels les premiers cultivateurs du sol sont exposés. Nous n'entrâmes dans aucune maison sans trouver au moins deux personnes alitées, ou qui, d'après leur mine, n'eussent dû l'être. L'automne est toujours la saison critique, et les chaleurs excessives et prolongées qu'il a fait cet été, l'ont rendue encore plus fatale qu'à l'ordinaire. Ces maladies terribles ne sont, au surplus, que passagères; et à mesure qu'on abat des arbres et qu'on dessèche des marécages, le

mal'aria recule avec la forêt. Il reculerait plus rapidement , si les nouveaux colons tâchaient de se passer de moulins , ou du moins n'en établissaient qu'un petit nombre. L'action d'un soleil très ardent sur les eaux des ruisseaux et des marais, en extrait des miasmes putrides qui rendent dix fois plus pernicieux l'air naturellement malsain de tous les terrains humides et marécageux. Je ne passais pas auprès d'un de ces foyers de maladie sans sentir mon cœur se serrer ; j'éprouvai surtout cet effet en voyant un fermier faire monter avec peine auprès de nous son fils qui paraissait exténué par la maladie. Pendant que je l'établissais à la place la moins mauvaise de notre incommode voiture, et que je lui faisais un coussin avec une peau de buffle et un manteau, il me dit qu'il relevait d'une fièvre intermittente, et que pour changer d'air, il allait à la maison d'un voisin, à vingt milles de chez lui. Sa famille, émigrée de la Nouvelle-Angleterre depuis deux ans, avait joui d'une parfaite santé jusqu'à l'établissement récent d'un moulin dans le voisinage de leur habitation. Après avoir fait environ quinze milles avec nous, ils nous quitta pour être cahoté sur une route de troncs d'arbres qui coupait à angle droit celle que nous suivions, et qui paraissait faite pour briser des

membres moins faibles que ceux de ce spectre vivant. « Dieu te soit en aide ! » dis-je tout bas en voyant transporter dans une autre voiture le pauvre enfant à demi-évanoui.

A quarante milles de Lewiston, le lit de gravier est interrompu pendant une certaine étendue, et l'on ne peut suivre qu'à pied la grossière chaussée en troncs d'arbres établie sur le marais profond qui interrompt la route. Fatiguées et brisées comme nous l'étions, il ne nous fut ni commode ni agréable de faire de la sorte ce trajet qui, bien qu'assez court, nous parut d'une longueur mortelle. Nous aurions pu nous arranger de manière à ne pas faire immédiatement cette traite pénible ; car quantité de maisons décorées d'une enseigne suspendue à une perche devant la porte annonçaient des auberges et, d'après l'expérience que nous en avons faite dans les nouveaux établissemens que nous avons trouvés jusque-là sur la route, et qui fleurissaient sous le nom de villes avec l'apparence de villages, ces *caravanserais* avaient assez bonne apparence ; mais nous avions un vif désir de soulager nos yeux de la vue de figures livides et décharnées, et de ne plus entendre retentir éternellement à nos oreilles le mot de *fièvre*, ce que nous nous flattions de faire en nous éloignant de ces lieux.

Pendant les quarante premiers milles , la route se trouva bordée , à quelques endroits près , par une ligne de terres cultivées , ou bien , là où la charrue n'avait pas encore retourné le sol , la hache faisait la guerre aux arbres. Plus loin , nous trouvâmes la forêt offrant à de longs intervalles des portions de terrain en défrichement , et couvertes de bois déjà brûlé , ou qu'on brûlait encore.

Une route en troncs d'arbres ou chaussée , ainsi qu'on l'appelle , est très incommode pour les membres du voyageur ; et quand elle traverse une forêt épaisse et marécageuse , elle n'est pas très récréative pour les yeux. Ce qui n'est guère plus agréable , c'est , lorsqu'au lieu de troncs d'arbres , c'est sur leurs racines et sur un terrain rempli de trous que vous êtes traînés. Les orages ont exercé aussi leurs ravages dans cette partie du pays ; d'énormes troncs d'arbres ont été déplacés , et la route qui , dans son plus bel état , n'est jamais unie et douce , a été dégradée de manière à devenir dix fois plus rude et plus dangereuse. Cependant si la saison eût été plus saine , ces mortels milles ne nous auraient pas paru tout-à-fait sans intérêt. On n'y trouve , il est vrai , ni rochers , ni vallons , ni collines , mais seulement la cabane isolée du colon , et , de distance

en distance, un village naissant adossé à la forêt. Néanmoins si la santé s'y fût montrée compagne du travail et de l'activité, l'œil aurait pu trouver quelque beauté à ce paysage monotone. Dans l'état où il se présentait, tout était morne et affligeant sur ce nouveau territoire. Les coups de la coignée retentissaient tristement à notre oreille, quand nous pensions que la main qui la levait était affaiblie par une maladie passée ou prochaine ; la cabane du colon n'offrait rien qui annonçât le mouvement de la vie humaine ; une espèce de spectre ambulante était quelquefois la seule créature vivante qu'on apercevait dans son enceinte. Je n'oublierai de long-temps l'aspect d'une jeune famille que je vis sur un petit tertre qui s'avancait de la forêt vers un ruisseau fangeux, dont les eaux sortaient, en serpentant, de dessous ces antiques ombrages. Un groupe de marmots, les uns assis et les autres debout, s'étaient réunis là, peut-être pour voir passer notre voiture ; leurs regards éteints et leurs joues livides me frappèrent tellement, que l'image de ces pauvres petites créatures ne me sortit pas de devant les yeux pendant plusieurs heures.

Les feux des colons ont chassé les loups et les ours qui, il n'y a pas cinq ans, régnaient sans

contestation sous ces vastes ombrages (1). Encore un pareil nombre d'années , et peut-être les vapeurs malsaines auront été chassées également ; il est possible néanmoins que les terrains bas et situés dans le voisinage des grandes eaux du Nord-Ouest ne soient jamais totalement affranchis des maladies d'automne. Il nous est arrivé quelquefois de faire lever un daim , et une autre fois nous en aperçûmes un troupeau entier ; ces animaux nous regardèrent pendant quelques instans , puis ils prirent la fuite ; et , après avoir franchi un ruisseau , disparurent dans l'épaisseur de la forêt.

La lune était levée avant que la monotonie de la triste plaine où nous avons cheminé pendant si long-temps fût rompue par l'aspect de la chaîne de hauteurs au milieu desquelles le Niagara s'est ouvert un passage. Nous suivîmes pendant quelques milles le pied de ces hauteurs , sur une route ferme et unie qui eût soulagé nos membres fatigués , s'ils ne l'eussent été trop pour que rien pût les soulager ; la fraîcheur d'une soirée d'au-

(1) Cette figure n'est pas dépourvue de vérité , comme on pourrait le croire ; les loups et les ours régnaient en effet sur les daims , les chevreuils , les élans et les chamois.

(Note du traducteur.)

tomne succédant aux chaleurs d'une journée d'été, avait encore augmenté notre malaise quand nous entrâmes sur le territoire du village de Lewiston.

En descendant à une petite taverne, nous trouvâmes la seule salle publique suffisamment pleine ; en conséquence nous prîmes la liberté d'entrer dans une petite pièce qu'à la lueur d'un feu assez ardent nous reconnûmes être la cuisine, et, pour le moment, la résidence de la famille du maître de ce logis. Une affluence extraordinaire de voyageurs avait mis tout sens dessus dessous dans la maison. L'active maîtresse avait à la mamelle un enfant qu'elle tenait d'une main, pendant que de l'autre elle faisait la cuisine ; elle paraissait épuisée de fatigue et presque hors d'elle-même. Une légion de bambins enlevés à leur repos par ce mouvement inaccoutumé, étaient étendus à moitié endormis, les uns sur le plancher, et les autres sur un lit qui remplissait environ le tiers de la pièce. On nous permit de nous asseoir auprès du feu ; et, ayant soulagé notre hôtesse de ce qui l'embarrassait le plus, elle reprit sa bonne humeur et s'occupa de préparer notre souper.

Pendant que je berçais son nourrisson, je remarquai avec plaisir les joues vermeilles de cette innocente créature, et le beau teint des autres enfans qui nous entouraient. Il n'était pas néces-

saire de nous apprendre que nous étions alors sur un terrain salubre. La mère nous dit cependant qu'il avait régné quelques fièvres, mais que les malades avaient été très peu nombreux. La saison aura probablement été mauvaise partout.

Dans la nuit, quand tout fut calme, j'entendis le premier mugissement de la cataracte. Privée de sommeil par un excès de fatigue plutôt que par aucune incommodité du local, je me levai plus d'une fois pour écouter un bruit que ceux dont les oreilles sont le moins sensibles, ne peuvent entendre pour la première fois sans émotion. En ouvrant ma fenêtre, je distinguai un son sourd comme celui d'un orage lointain, qui interrompait le silence de la nuit; et quand, par intervalles, il retentissait plus fort, je retenais mon haleine, et j'écoutais avec une sorte d'effroi : c'étaient des instans solennels.

Cette majestueuse cataracte n'est plus un des grands mystères de la nature ; des milliers de curieux y vont maintenant en pèlerinage, non à travers des *lacs*, des *gouffres profonds et d'affreux précipices* (1), mais par une large route qui, à la vérité, n'est pas des plus unies, mais

(1) *Lakes, fens, bogs, dens, and caves of death.*

(MILTON.)

qui ne présente ni obstacles ni dangers. Cette circonstance peut, jusqu'à un certain point, diminuer la terreur avec laquelle on approche de cette imposante merveille ; et même, aujourd'hui, je ne suis pas fâchée d'avoir suivi une route plus sauvage et moins fréquentée que la route ordinaire.

Le lendemain matin nous partâmes dans une petite voiture, par un brillant soleil et une brise passablement fraîche. Sept milles d'une route agréable, et qui montait par une pente assez douce les hauteurs que nous avions aperçues la veille, nous amenèrent à la cataracte. En chemin, nous mîmes pied à terre pour jouir de la vue qu'on avait d'une plate-forme de rochers située au bord du précipice, à un détour de la rivière. Les eaux bleues de l'Ontario bornaient un tiers de l'horizon. Nous aperçûmes le fort Niagara sur le rivage américain, et le fort George sur celui du Canada ; ces forts défendent l'embouchure de la rivière, et sont bâtis près de l'endroit où elle se jette dans le lac. En approchant des bords du Niagara, ils nous parurent bien boisés et formant des contours qui tantôt cachaient et tantôt laissaient apercevoir ses ondes majestueuses. Je n'oublierai jamais le moment où, jetant les regards en bas de moi, je découvris, pour la première fois,

ces ondes limpides comme du cristal, et vertes comme l'Océan, roulant à travers un lit de rochers avec une majesté au-dessus de tout ce qu'on m'avait dit et de ce que j'eusse jamais pu imaginer. On voyait et l'on *sentait* (1) tout d'un coup que ce n'était pas une rivière qu'on avait sous les yeux, mais une mer emprisonnée; et en effet, tels sont les lacs de ces contrées. La rapidité des eaux du Niagara après la chute, et jusqu'à ce qu'elles sortent du gouffre auprès de Queens-town, en passant par-dessus une barrière de rochers, doit être très grande; mais leur profondeur les fait paraître couler lentement. Je ne puis vous donner une idée de la beauté sublime de cette mer mouvante. Nos yeux en suivirent les vagues jusqu'à ce qu'ils fussent éblouis à force de les regarder. Nous demeurâmes dans un état d'immobilité et de stupeur complètes; et si notre jeune guide ne nous eût pas fait tressaillir en lançant dans l'eau un fragment de rocher, je ne sais quand nous nous serions éveillés de notre rêve.

Un mille plus loin, nous obtînmes une pre-

(1) Cette expression est soulignée dans l'original comme ici, ce qui prouve que l'auteur ne s'en est point dissimulé l'extrême hardiesse.

(Note du traducteur.)

mière vue d'une partie de la cataracte, sur laquelle le soleil réfléchissait pour le moment ses rayons comme sur un rideau argenté suspendu dans le ciel. La forêt nous la déroba bientôt, à l'exception du nuage blanc qui s'élevait dans l'air et marquait le lieu d'où venait le tonnerre que nous entendions gronder. Pleins d'une impatience toujours croissante, nous pressâmes notre conducteur. Enfin, au bout de quelques milles, il arrêta ses chevaux à la porte d'une petite auberge ; nous y laissâmes notre rustique équipage, et nous nous dirigeâmes en toute hâte vers le point qu'on nous avait indiqué.

Deux ponts pour les piétons, ont été jetés par des hommes audacieux et habiles, d'une île à l'autre, du côté du rivage américain, et à quelques centaines de pieds au-dessus de la chute. Ces ponts nous conduisirent dans la grande île qui divise la cataracte en deux parties inégales : nous en fîmes le tour à loisir. De la pointe inférieure, nous obtînmes une vue imparfaite du saut de la rivière ; de l'autre pointe, nous jouîmes du beau spectacle que présente le canal supérieur. En ce dernier endroit, rien n'annonce la terrible commotion qui va bientôt avoir lieu ; le tonnerre, il est vrai, se fait entendre derrière vous, et les *rapides* roulent et écument de cha-

que côté; mais plus haut la vaste rivière promène ses eaux unies comme une glace, entre des rives basses et jolies comme celles de la Tamise. En revenant, nous nous arrêtâmes encore longtemps sur les ponts, à contempler les *rapides* qui roulaient au-dessus et au-dessous. Les eaux, d'un beau vert couronné d'argent, passaient sous nos pieds avec la rapidité de l'éclair, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le bord de la cataracte; elles semblaient alors s'arrêter et comme rassembler leurs forces pour la terrible chute. Anciennement on voyait quelquefois un hardi voyageur descendre jusqu'à la pointe de l'île dans un canot habilement conduit. Cela se pratiquait en gagnant avec adresse l'endroit où les courans qui longent l'île à droite et à gauche laissent entre eux, en se séparant, un espace où les eaux ont un mouvement, lequel, comparé à celui qui les entraîne de chaque côté vers la cataracte avec une rapidité extrême, présente l'apparence d'un contre-courant assez fort (1).

(1) Ce n'est point une simple apparence. D'après les lois de la Physique, il doit s'établir là un courant opposé aux deux autres, et auquel convient le nom de *remoux*, donné par les marins aux contre-courans de ce genre.

(Note du traducteur.)

Ce n'est qu'une faible portion de cette mer emprisonnée qui coule du côté du rivage américain ; mais elle suffit pour exciter l'admiration. Nous cherchâmes à nous approcher du pied de cette petite chute ; mais, en descendant ce qu'on nomme l'échelle, et qui présente aujourd'hui des degrés commodes, il s'éleva du bassin une bouffée de vent très violente, qui nous chassa aveuglés, hors d'haleine et n'en pouvant plus. Un jeune homme qui voulut imprudemment descendre encore quelques degrés, fut renversé sur le dos ; et, d'après la nature du terrain sur lequel il tomba, nous eûmes quelque crainte qu'il ne se soit grièvement blessé. Il nous rejoignit avec peine, en gravissant des pieds et des mains, et heureusement il en fut quitte pour quelques légères contusions. Nous tournâmes d'un côté où le rocher, moins à pic, est boisé jusqu'en bas. Là, nous reprîmes haleine, et nous exprimâmes l'eau de nos cheveux et de nos habits. En levant les yeux, nous obtînmes une vue partielle du haut de cette belle portion de la cataracte qui planait au-dessus de la masse d'arbres comme le sommet d'une montagne couverte de neige. La blancheur éblouissante de l'onde brisée et réduite en poudre contrastait, d'un côté, avec le vif azur d'un ciel sans nuage, et de l'autre, avec la brillante verdure d'un feuil-

lage rafraîchi par une éternelle rosée. Le vent qui, pendant une heure, souffla avec furie dans la direction du cours de la rivière, enlevait du haut de la cataracte une certaine quantité d'eau qui retombait en pluie. Les rayons du soleil réfléchis par les plus grosses gouttes les faisaient étinceler comme des diamans, tandis qu'un bel arc-en-ciel qui tantôt s'arrondissait au-dessus de nos têtes, et tantôt se courbait sous nos pieds, suivait tous nos mouvemens, et semblait marcher avec nous. La grande division de la cataracte était cachée à notre vue par les masses de vapeur que le vent chassait avec force d'un bord à l'autre de l'immense bassin, et directement vers nous. Quelquefois, néanmoins, une brise contraire divisait ces nuages épais, et nous découvrait en partie les deux chutes, qui ressemblaient plutôt à deux énormes colonnes d'émeraudes qu'à des nappes d'eau courante. Nous nous assîmes au bord de cette mer agitée. Le soleil brillait sur nos têtes, et, grâce à lui, nous eûmes l'avantage de prendre un bain de vapeur; ses rayons ardents séchaient nos vêtemens dans un instant, et l'instant d'après une bouffée de vent, qui s'élevait du bassin, les trempait de nouveau. Le vent s'étant enfin un peu apaisé, et le batelier se trouvant disposé à tenter le passage, nous nous fîmes transporter sur la rive canadienne. Les bras nerveux

d'un seul rameur nous firent traverser ce courant rapide précisément au-dessous du bassin des chutes, et parmi les tourbillons qui s'y forment. Une brise impétueuse du nord-ouest s'éleva pendant notre passage, et agita encore plus les vagues qui nous portaient. Aveuglés par les masses de vapeur que le vent poussait sur nous, nous perdîmes la vue panoramique de la cataracte, que, par un temps plus calme, ou d'autres vents, on a en faisant ce trajet. La force du vent et l'agitation de l'eau nous firent descendre la rivière plus bas que nous n'aurions voulu, car nous vîmes qu'un peu plus nous eussions été poussés parmi des brisans d'où dix bras comme ceux de notre habile et vigoureux conducteur n'auraient pu nous tirer.

Nous prîmes terre à deux tiers de mille au-dessous de la cataracte, et nous suivîmes un chemin très difficile parmi d'énormes rochers, au milieu desquels notre guide disparut souvent; après cette marche pénible, nous arrivâmes au pied des degrés par lesquels descend le voyageur du côté du Canada. De ce point, une marche moins pénible sur des galets nous amena à la caverne formée sous une partie avancée du rocher par dessus lequel l'eau roule, et qui est connu sous le nom de rocher de la Table.

L'obscurité de cette caverne , le vent qui y souffle perpétuellement , le grondement étourdissant des eaux précipitées dans l'abîme qui règne sous vos pieds , et leur nappe tombante suspendue sur votre tête , tout frappe non-seulement les yeux et les oreilles , mais même le cœur. Pendant les premiers instans le sublime de cette scène est porté jusqu'au terrible. Cette position , incontestablement la plus belle pour observer la cataracte , ne présente plus de sûreté. Une portion du rocher de la Table est tombée , l'année dernière , et dans celle qui reste , l'œil découvre une alarmante fissure , de sorte que la voûte de cette sombre caverne semble détachée de la masse des rochers , et , de quelque manière qu'elle tienne encore , on voit qu'elle cède à la pression de l'eau. On ne peut regarder cette crevasse et les masses énormes récemment tombées avec un fracas que les habitans du voisinage prirent pour celui d'un tremblement de terre ; sans frémir en pensant à la terrible possibilité d'être écrasé sous des ruines encore plus énormes que celles que l'on voit au-dessous de soi.

La caverne formée par le rocher de la Table s'étend à quelques pieds en arrière de l'eau , de sorte que si l'on y pouvait respirer , il serait très facile de se tenir derrière la nappe tom-

banc. J'ai vu des gens qui disent l'avoir fait ; quant à moi, à peine eus-je descendu quelques pas de plus dans cette sombre grotte, que je fus obligée de rétrograder précipitamment pour reprendre haleine. Mes poumons ne sont certainement pas des meilleurs ; mais ceux-là sont presque miraculeux, qui peuvent jouer au milieu du vent et de l'écume qui s'élancent des profondeurs cachées de cette humide caverne. Il est probable, au reste, que la rupture d'une partie du rocher a considérablement rétréci l'entrée de la caverne, et par conséquent augmenté la force du vent qu'on rencontre en y voulant pénétrer.

De ce lieu (sous le rocher de la Table), vous sentez plus que de tout autre la hauteur de la cataracte et le poids de ses eaux. Elle semble un océan tombant ; et vous, quel faible atome vous paraissez parmi ces œuvres grandes et éternelles de la gigantesque nature ! Le vent était un peu apaisé et en outre nous nous trouvions du côté où il soufflait, de sorte que nous pouvions le voir jouer avec la vapeur sans en être aveuglés. Du sein de l'immense bassin dans lequel les eaux se précipitent d'une hauteur de 140 pieds, des masses de vapeurs blanches s'élevaient, tantôt semblables aux nuages que l'on voit quelquefois à l'horizon pendant une belle soirée d'été, et

tantôt en pointes pareilles à celles des glaciers des Alpes. Ces vapeurs, comprimées d'abord par le vent, rassemblaient ensuite leurs forces et gagnaient les hautes régions de l'air, où elles se dispersaient, et formaient un voile argenté, le seul qui cachât le pur azur du ciel. Au centre de la chute, là où l'eau se précipite avec le plus de force, elle tombe en une masse unique du plus beau vert, et, en beaucoup de places, elle descend en colonnes de cette même couleur, jusqu'à ce qu'elle rencontre la blanche écume qui bouillonne dans l'immense bassin. Sans le terrible fracas, l'obscurité et le souffle impétueux du vent qui s'opposaient à une telle illusion, j'eusse pris ces nappes d'eau pour les murailles du palais de quelque fée dont la puissante baguette les avait formées d'émeraudes et d'argent. Jamais sans doute la nature n'unit d'une manière si fantastique tant de beauté à une grandeur aussi imposante. Je ne dois pas oublier de parler du bel arc-en-ciel qui, dans ce moment, planait sur l'autre partie de la cataracte, qu'il embrassait en entier ; au milieu du rideau argenté sur lequel il se peignait, s'étendait une zone de pourpre et d'or sur laquelle il semblait s'appuyer. Différente de toutes les autres merveilles de la nature que j'ai pu observer, la cataracte du

Niagara est vue avec plus d'avantage par un brillant soleil. Les teintes qu'offrent les vapeurs sont alors plus variées et plus brillantes, et la beauté de ces teintes est au-dessus de toute description. L'obscurité de la caverne (car je parle toujours comme si j'étais sous le rocher de la Table) n'a pas besoin des ombres du soir, et l'effrayante majesté de l'ensemble n'est pas moins sentie pour être distinctement vue. Nous remontâmes du côté du Canada; et après avoir, du rocher de la Table, contemplé long-temps encore ce magnifique spectacle, nous allâmes chercher des vêtemens secs et un peu de repos à une auberge voisine.

Nous avons visité de nouveau cette merveille de la nature, à notre retour du lac Erié, et nous l'avons observée par toutes les clartés et à toutes les heures : au lever, au coucher et au méridien du soleil, et quand la pâle lune *brillait au plus haut point de sa course*. A cette dernière heure, on n'approche pas sans terreur le bord du rocher de la Table. Toutes les teintes magiques se sont évanouies, excepté un fantôme d'arc-en-ciel qui s'appuie sur un abîme impénétrable à l'œil. Les rayons du flambeau des nuits percent faiblement les épaisses vapeurs qui chargent l'atmosphère; ils effleurent seulement les eaux sur

le bord de la cascade, et laissent apercevoir à peine la moitié supérieure des colonnes alors noires comme de l'ébène, et qui se plongent dans une masse confuse de nuages agités, dont la profondeur et l'étendue ne peuvent s'apercevoir. C'est l'image des élémens dans le chaos. Le mortel tremblant s'arrête sur le bord de cet abîme, comme le démon effrayé s'arrêta *sur les confins du monde, incertain s'il était dans l'Océan ou dans l'air* (1).

La buia campagna
Tremò si forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.

(DANTE.)

(1) *on the bare outside of this world,
Uncertain which, in Ocean or in air.*

(MILTON.)



LETTRE XIV.

Le lac Erié. — Aspect général des eaux d'Amérique. — Massacre sur la rivière Raisin. — Combat naval sur le lac Erié. — M. Birkbeck.

Erié, septembre 1819.

C'EST un petit voyage fort agréable, ma chère amie, que d'aller du lac Ontario au lac Erié, en suivant les bords du magnifique Niagara. Il y a quelque chose de vraiment sublime dans l'aspect des eaux de l'Amérique. Ses lacs sont de petites mers méditerranées dont les ondes pures et profondes réfléchissent l'azur d'un ciel sans nuage ; ses fleuves grossis par les eaux qui descendent de nombreuses chaînes de montagnes, ou qui serpentent dans d'immenses plaines, roulent majestueusement pendant des milliers de

milles, formant en divers endroits des cataractes auprès desquelles les plus fameuses cascades de l'ancien hémisphère ne sont que celles de faibles ruisseaux, et transportant jusqu'au vaste et lointain Océan les trésors de tout un monde. Les lacs, les fleuves et les rivières de ce continent semblent dédaigner les beautés auxiliaires de la nature et de l'art, et se fier à leur seule majesté, pour produire une vive impression sur les yeux et sur l'esprit. Sans le secours de montagnes rivales des Alpes ou de ruines couvertes de mousse, ils frappent le spectateur d'étonnement et d'admiration. Etendue et profondeur, voilà les qualités par lesquelles ils lui imposent; leur caractère particulier est celui d'une grandeur simple. Lorsque vous vous arrêtez sur leurs rives, que vous voguez sur leur sein, ou que vous contemplez leurs *rapides* et leurs superbes cataractes, vous êtes forcés de reconnaître à la fois leur immensité et leur force, ainsi que votre faiblesse et votre insignifiance. On trouve parfois, néanmoins, des exceptions à cette règle de beauté simple et majestueuse. Je me rappelle en ce moment les rives charmantes du Passaic, ses jolies cascades, les murailles de rochers qui bordent ses eaux, les vertes collines et les beaux paysages qu'elles réfléchissent avec la voûte de

saphirs qui couronne tous ces objets ; de tels tableaux sont dignes du pinceau d'un Claude. Les eaux du Nord-Ouest que je viens de voir, n'offrent rien de semblable ; leur lit est creusé au milieu de plaines vastes et unies , et elles sont bordées par de sombres et immenses forêts , d'où le bruit de la coignée vient de chasser la panthère et le sauvage.

Le Niagara et la frontière du Nord-Ouest présentent encore quelques faibles traces de la guerre ; on a vu , il est vrai , les villages et les villes renaître de leurs cendres , comme le phénix ; mais il aurait été à désirer , pour le bien de l'humanité , que cette heureuse faculté n'eût pas été autant éprouvée.

L'incendie de Newark , par les Américains , fut l'acte d'un individu , désavoué sur-le-champ par le gouvernement , et blâmé par la nation américaine. Le gouverneur du Canada se déclara satisfait de l'explication qui fut donnée , et il eût été bien qu'on eût changé alors le système de guerre.

On aurait pu croire que l'incendie de Newark avait été l'effet d'une vengeance aveugle du massacre de Frenchtown , s'il n'eût pas paru prouvé qu'il avait été causé par une méprise d'ordres , et s'il n'eût pas été si honorablement désavoué

par le gouvernement. Le général M'Clure fut renvoyé immédiatement du service, et couvert d'opprobre par ses concitoyens, qui ne voulurent pas admettre une méprise d'ordres pour excuse d'un acte d'inhumanité.

L'honneur d'un gouvernement peut souvent être compromis par des officiers agissant en son nom, mais d'une manière contraire à ses desirs et à ses instructions. Une enquête et la condamnation des transgresseurs peuvent, dans ce cas, mettre l'honneur de ce gouvernement à l'abri; mais si, au contraire, des faveurs et des récompenses sont accordées aux coupables, on peut justement imputer tous leurs crimes à ceux qui les ont employés. Ces réflexions se présentent naturellement à l'esprit du voyageur, lorsqu'il approche de la frontière du Nord-Ouest.

Nous devons détourner nos regards de la rivière Raisin. Plût au ciel que nous trouvassions, non pas une excuse, car ce serait impossible, mais quelque palliation aux horreurs commises dans ce lieu! Il serait bien d'ensevelir cet événement dans l'oubli, si ce n'était à cause de la leçon qu'il offre, et qui ne doit jamais sortir de la mémoire du peuple anglais. Plusieurs de ses hommes d'état les plus généreux se sont élevés contre l'usage d'allier les tribus indiennes aux

troupes britanniques. S'il existe encore en Angleterre quelque partisan d'une ligue entre des hordes sauvages et les nations civilisées, qu'il vienne visiter les bords de cette rivière. Le sang qui crie vengeance du sein de la terre qu'il a arrosée; ce sang, non de soldats tués dans l'ardeur du combat, mais de prisonniers blessés qui s'étaient rendus par capitulation et se confièrent à l'honneur britannique, le convaincra, eût-il même entendu sans émotion les paroles foudroyantes d'un Chatham.

Un faible détachement, composé de l'élite des enfans du Kentucky, dont plusieurs tenaient aux familles les plus distinguées de cet état, s'était avancé jusqu'au petit village de Frenchtown, situé entre les *rapides* et Détroit, sur les bords du canal par lequel les eaux des grands lacs du Nord-Ouest se déchargent dans l'Érié. Leur mission était de protéger les habitans contre un parti d'ennemis d'autant plus redouté, qu'il était composé moitié d'Anglais et moitié d'Indiens. Cette entreprise était difficile et périlleuse. La petite troupe de volontaires avait néanmoins, avec une grande bravoure, déposé et repoussé l'ennemi. Ayant été rejointe ensuite par le général Winchester, du corps duquel elle avait été détachée, elle éleva à la hâte quelques ouvrages en

terre, et se retrancha au nombre d'environ sept cent cinquante hommes, pour résister à plus de quinze cents hommes commandés par le colonel Proctor et deux chefs indiens. Après plusieurs sorties et diverses escarmouches, dans l'une desquelles le général Winchester avait été fait prisonnier, les Américains furent sommés de se rendre. Ils avaient perdu environ un tiers d'entre eux, lorsque le parlementaire anglais, qu'ils avaient renvoyé deux fois, revint avec une lettre du colonel Proctor, qui leur déclarait que s'ils ne se rendaient sur-le-champ, il livrerait eux et les habitans du village à la furie des Indiens. Ils se déterminèrent enfin à capituler à des conditions honorables : on leur garantit la sûreté du village, le soin des blessés, la sépulture des morts et la protection des prisonniers. Comment ces engagements sacrés furent-ils remplis ? Le commandant anglais retira ses troupes, et remit ses prisonniers à la charge des sauvages, les laissant, ainsi que les blessés et les mourans, exposés à tomber sous le *tomahawk* (hache d'armes des Indiens), ou à être rôtis au poteau (1).

(1) Je ne retrace pas toutes les atrocités de la scène à laquelle je fais allusion dans le texte, parce qu'elles seraient trop révoltantes pour l'âme du lecteur et pour celle de l'écrivain; mais il y a une circonstance que je ne dois pas

Les foudres du gouvernement anglais ne tombèrent-elles pas sur cet officier? Fut-il félicité dans son pays, comme à Montréal, sur sa bravoure et son humanité? J'ai la confiance que le gouvernement anglais ne se montra pas assez peu jaloux de l'honneur d'une nation qui a toujours prétendu à une réputation de générosité, pour ne pas instituer d'enquête sur les horreurs de cette journée, encore moins pour récompenser par de l'avancement l'officier sous les yeux duquel elles

omettre. On se servit du général Winchester, fait prisonnier dans une sortie, pour tromper et perdre ses propres soldats. Le colonel Proctor (aujourd'hui, je crois, général) lui ayant dit qu'une reddition immédiate pouvait seule les garantir d'être livrés aux sauvages, et de voir le village devenir la proie des flammes, il se décida à envoyer lui-même un parlementaire à ses compatriotes pour les presser d'accepter les conditions proposées. Qui pourrait peindre ce qu'éprouva cet officier en voyant qu'on l'avait rendu complice de cette abominable perfidie! Il y eut quelques officiers anglais qui, dans cette circonstance, sentirent et agirent comme ils le devaient pour l'intérêt de l'humanité et l'honneur de leur pays. Le major Muir, les capitaines Curtis et Aikens, le révérend M. Parrow et le docteur Bowen, quoiqu'ils n'aient reçu aucune marque publique d'approbation de la part de leur gouvernement, se sont acquis l'estime des vrais Anglais, comme ils possèdent celle du peuple américain. Le vertueux M^rIntosh vivra à jamais dans la mémoire de ce peuple; il n'épargna

furent commises (1). Quoi qu'il en soit, ces atrocités ne demeurèrent pas sans punition. Le sort de la guerre, au commencement de la campagne suivante, fit tomber entre les mains des amis et des parens des malheureuses victimes du massacre de Frenchtown, les mêmes ennemis qui les avaient si indignement trahis. Avec un raffinement de cruauté qui doit avoir torturé l'âme de leurs prisonniers, ces dignes citoyens évitèrent même de leur adresser un regard qui exprimât un reproche de leur conduite ; ils les logèrent dans leurs mai-

aucun effort pour sauver la vie des infortunés captifs ; il fut à la recherche des Indiens au milieu des forêts, et racheta à un prix considérable ceux des Américains que les sauvages fatigués de carnage avaient épargnés pour leur infliger des tortures plus lentes. Lorsque, quelque temps après, cet homme généreux visita les Etats-Unis, sa bienfaisante humanité reçut une noble récompense. Son entrée à Baltimore, ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, eut l'apparence d'un triomphe. Toute la population de ces villes se pressa sur ses pas pour le voir, et on lui rendit tous les honneurs que l'enthousiasme put imaginer.

(1) Une grande partie de la population du Canada racheta l'honneur de cette colonie en exprimant son étonnement et son indignation des félicitations données par le gouverneur, et des récompenses accordées par les autorités de la métropole à l'officier qui avait ainsi déshonoré sa profession et son pays.

sons, et furent aux petits soins pour eux (1). Vous pouvez vous souvenir que lord Castlereagh, en réponse à quelques réflexions faites dans la chambre des communes sur l'humanité des Américains envers leurs prisonniers, l'attribua à la *crainte*. Il serait peu surprenant que ce noble Irlandais se fût senti intéressé à confondre les mots de *courage* et de *cruauté*. Le peuple anglais, toutefois, n'est pas habitué à les regarder comme synonymes; et s'il était décrété par la Providence que les Anglais et les Anglo-Américains, que la nature a si bien faits pour être amis et frères, dussent encore devenir ennemis, puisse la voix de ces deux nations être entendue, et empêcher le *tomahawk* indien de s'unir encore à l'épée britannique! En Europe, on connaît peu la manière

(1) Parmi les personnes massacrées à Frenchtown, se trouvaient des propriétaires et des sénateurs du Kentucky, des membres du congrès, etc.; car c'était de citoyens aussi distingués que se composaient les volontaires de l'armée de l'Ouest. Un d'entre eux était proche parent de M. Clay, orateur et homme d'état distingué; et presque tous étaient alliés aux familles les plus éminentes du Kentucky, ou de l'état de l'Ohio. Tous les habitans du premier de ces états avaient pris le deuil, et à peine venaient-ils de quitter leurs vêtemens noirs, quand ils reçurent leurs ennemis captifs dans leurs maisons.

horrible dont les Indiens font la guerre : faire traquer un peuple par des chiens (1), n'est rien en comparaison. Le cri de guerre des Indiens est le hurlement des démons. L'âge, le sexe, ni les infirmités, rien n'est épargné par les sauvages, et ce n'est pas la mort seule qu'ils donnent à leurs captifs, mais la mort aggravée par des tortures et des cruautés infernales, qui poussent leurs malheureuses victimes au dernier degré de la rage et du désespoir avant de les achever. La seule excuse qu'on essaya de forger en faveur du colonel Proctor, fut qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'intervenir, et que chercher à arrêter la férocité de ses sauvages alliés, aurait été risquer de perdre leur amitié et leur coopération pour l'avenir. Un tel argument, sans mettre le colonel à couvert, démontre parfaitement l'atrocité d'employer de pareils auxiliaires dans une guerre entre deux peuples civilisés. Si l'on pouvait faire le dénombrement des êtres sans défense, femmes, vieillards et enfans qui ont expiré au milieu des tortures par la main des sauvages ligués avec des

(1) Allusion à une pratique abominablement atroce, employée en Amérique à diverses époques, et par des hommes de différentes nations, depuis la découverte et la conquête du Nouveau-Monde jusqu'à nos jours.

(Note du traducteur.)

gouvernemens européens, il ne serait pas impossible qu'on fît frémir ceux même qui les ont employés. Espérons que les dernières de ces cruautés ont été commises, et que désormais les Américains trouveront, dans leurs frères les Anglais, ou des amis zélés ou de nobles ennemis.

J'écarte, avec plaisir, les souvenirs horribles réveillés par le nom de Frenchtown. La vaste mer intérieure qui s'étend devant moi me rappelle une scène guerrière d'un caractère tout-à-fait différent. La bataille navale livrée sur ces belles eaux fut également honorable aux combattans des deux nations : on y vit des hommes généreux aux prises avec d'autres hommes qui ne leur cédaient point en générosité. Les éloges donnés par le commandant anglais à l'héroïsme de son adversaire, lui font autant d'honneur que la victoire de celui-ci. La guerre, conduite de cette manière, est dépouillée de la moitié de ses horreurs ; bien plus, elle offre quelque chose de noble, quand nous la voyons faire éclater à la fois tous les genres d'énergie et tous les sentimens généreux qui entrent dans notre nature.

Ceux qui jugent de l'importance d'un combat naval par la grandeur des vaisseaux engagés, peuvent trouver peu d'intérêt à celui qui fut livré sur le lac Erié ; et pourtant les flottilles opposées

L'une à l'autre dans cette action opiniâtre doivent être regardées comme très formidables quand on songe qu'elles flottaient sur une mer d'eau douce. Les bâtimens de guerre réunis sur le lac Ontario étaient égaux, et, en dernier lieu, supérieurs en grandeur aux plus belles frégates qui eussent jamais flotté sur l'Atlantique. Le lit de ces eaux magnifiques, devenant par degrés plus profond en allant vers le centre, et formant une espèce d'entonnoir, comme le cratère d'un volcan épuisé, laisse un champ libre à la navigation : celui du lac Erié, au contraire, est coupé par des bas-fonds qui présentent dans leurs intervalles des passes difficiles, même pour les bateaux à vapeur qui naviguent aujourd'hui sur ces eaux.

Là les Américains opposèrent neuf bâtimens portant ensemble cinquante-quatre canons, à six bâtimens plus grands, et dont l'artillerie se montait à soixante-trois bouches à feu. Il est possible que vous ne connaissiez pas la circonstance qui décida le combat.

Le commodore Perry (alors capitaine), ayant lutté pendant deux heures contre deux bâtimens d'une force égale au sien, et l'état du vent s'opposant à ce que le reste de sa division vînt lui prêter assistance, se décida à abandonner un navire qu'il ne pouvait plus manœuvrer. Il roula

le pavillon sous son bras, sauta dans son canot, et se tenant debout, brandissant son épée d'un air de triomphe, pendant que les balles pleuvaient autour de lui, il passa au milieu des bâtimens de l'ennemi. On assure que le commandant anglais laissa échapper un cri d'admiration en voyant son jeune et noble adversaire passer sous son feu sans recevoir une seule blessure. Perry ayant gagné le plus fort bâtiment de sa petite flottille, revint sur les bâtimens ennemis, et, coupant leur ligne, en combattit seul quatre à la fois. Le vent ayant permis ensuite au reste de sa division de venir le joindre, la victoire fut bientôt décidée. Alors on vit succéder à cette lutte opiniâtre ces actes de courtoisie noble et généreuse que les braves savent échanger entre eux. Le respectable capitaine Barclay, vieux marin, qui avait perdu un bras à la bataille de Trafalgar, se fit gloire de déclarer publiquement que la conduite du commodore Perry envers lui et les autres prisonniers, officiers et matelots, aurait suffi seule pour l'immortaliser. Je m'arrête avec plaisir sur ce combat : il ne contribua pas à éloigner, mais bien plutôt à rapprocher deux nations qui ne devraient jamais être en guerre, ou, dans ce cas, devraient lutter pour la supériorité, non par la seule action de la force brutale, mais en déployant toutes les vertus

grandes et généreuses qui, pouvant seules ennobler la victoire, peuvent aussi honorer la défaite (1).

En se rappelant les évènements de la guerre dite *des frontières*, entre le Canada et les États-Unis, il y a un fait singulier qui se présente sans cesse à l'esprit, et qui offre une importante leçon : quand les Américains prirent l'offensive, ils furent ordinairement battus; sur la défensive, ils obtinrent aussi communément des succès. C'est dans cette dernière situation que gît la force de la milice contre des troupes réglées; et c'est elle aussi qui donne un caractère particulier et si intéressant aux deux guerres dans lesquelles la jeune Amérique s'est trouvée en-

(1) Le commodore Perry, qui paraissait réunir toutes les qualités propres à former un héros, bravoure, magnanimité, patriotisme, générosité, désintéressement, douceur et modestie, mourut de la fièvre jaune à Angustura, vers l'époque où cette lettre fut écrite. Il avait été chargé par son gouvernement d'une mission auprès des patriotes de l'Amérique du Sud. Quand la nouvelle de sa mort prématurée parvint à Washington, les membres des deux chambres du congrès prirent le deuil, honneur qui n'est jamais rendu qu'aux plus respectables et aux plus distingués des enfans de la république. On vota aussi une pension à sa veuve, et ses enfans furent adoptés par la nation.

gagée. Je sais qu'en Angleterre on a, généralement parlant, fait peu d'attention aux événemens d'une guerre qui était, pour cette puissance, une partie peu intéressante, alors qu'elle se trouvait engagée dans une autre, où elle jouait son va-tout. Il est probable en effet qu'une moitié de la nation se souvenait à peine qu'elle était en guerre avec sa jeune rivale, dans le Nouveau-Monde, jusqu'au moment où l'Angleterre vit ses bâtimens de guerre pris un à un par ceux d'un peuple qu'elle avait à peine daigné regarder comme tenant la place d'une nation indépendante. Les Anglais ouvrirent les yeux, et s'irritèrent; ce qui, sans doute, n'était pas sage, mais peut-être était très-naturel; et ceux qui humiliaient l'orgueil d'un des plus puissans empires existans alors en Europe, peuvent bien excuser ses habitans d'en avoir témoigné de l'indignation. Mais il est temps que cette jalousie s'éteigne. Les hommes les plus éclairés et les plus généreux considèreront aujourd'hui, avec beaucoup d'intérêt, la modeste histoire de cette lutte qui consolida l'indépendance de l'Amérique, fixa et éleva son caractère national, et lui donna une occasion de déployer cette énergie et ces vertus que la liberté avait nourries en secret dans le cœur de ses citoyens. Les Améri-

cains peuvent être fiers de cette dernière guerre : elle fait honneur à leur tête , ainsi qu'à leur cœur ; ils combattirent une seconde fois pour leur indépendance et leur existence nationale ; et, ainsi que tous ceux qui combattent pour ces grands intérêts, ils triomphèrent.

Les établissemens se multiplient rapidement sur la lisière des forêts qui bordent le lac Erié ; cette position est extrêmement avantageuse au fermier. J'ai déjà parlé du canal dont le creusement est si avancé, qu'il va bientôt ouvrir une libre communication entre ces eaux et celles de l'Atlantique. On a le projet de creuser un autre canal de quelques milles seulement de longueur, pour joindre le lac avec l'Alleghany , un des principaux affluens de l'Ohio ; ce qui compléterait la communication avec le golfe du Mexique, dans une étendue de 3400 milles (plus de 1000 lieues).

Il est impossible de ne pas être frappé d'admiration, en considérant la navigation intérieure de cette magnifique contrée. Du beau bassin de l'Erié, vous entrez, au nord et à l'ouest, dans des lacs et des rivières qui, dans peu d'années, y apporteront les productions d'états qui ne sont pas encore nés. Au nord-est, on s'est ouvert un chemin vers l'Atlantique, par le beau fleuve

de Saint-Laurent; au sud-est, l'Erié est sur le point de communiquer avec l'Océan, par la magnifique rivière d'Hudson; au sud et à l'ouest, coulent les belles eaux du Mississipi et d'un million de tributaires de ce grand fleuve. Il y a quelque chose de sublime dans l'aspect de ce vaste domaine terrestre, surtout quand on songe avec quelle rapidité la vie, l'activité et la puissance y croissent. Un peuple industrieux et éclairé fonde, dans le désert, républiques sur républiques, dont les lois sont basées sur la justice et les droits imprescriptibles de l'homme! Quel cœur serait assez froid pour contempler ce tableau sans être vivement ému?

L'autre jour, voulant respirer l'air du matin, je sortis du village où nous étions logées, et, après avoir traversé un petit bois marécageux, je gagnai les bords du lac. Je contemplais les premiers rayons du soleil que je voyais briller sur les eaux et dorer le sommet des petites vagues qui en ridaient la surface azurée et venaient se briser sur un lit de cailloux avec un murmure semblable à celui des flots de l'Océan par un temps calme. Tout à coup je me trouvai en face d'un être solitaire, assis sur un petit rocher au bord de l'eau : c'était un Indien. Son *toma-*

hawk reposait sur son épaule; ses *moccasins* (1) étaient ornés de plumes de porc-épic, et sa coiffure grotesquement décorée de plumages et de bandes d'étain poli. Sa figure avait un air de dignité et de fierté sauvages; ses pommettes n'étaient pas aussi saillantes, ni son visage aussi plat que cela se voit ordinairement chez les Indiens. Il ne faut pas croire néanmoins qu'il était beau : bien au contraire, son teint cuivré, rendu encore plus brun par l'ardeur de quarante soleils d'été, une cicatrice sous l'œil gauche, et quelques autres marques pouvaient le faire trouver hideux. Il souffrit que je le regardasse (comme le souffrent d'ordinaire ceux de sa race) sans détourner la tête. Je ne sais s'il méditait sur la grandeur déchue de sa tribu, et s'il pensait avec regret à ces jours où ses ancêtres poursuivaient le gibier dans des forêts vierges et des prairies désertes, où l'on voit maintenant de rians hameaux et des blés ondoyans : j'aurais, en ce moment, pu méditer pour lui sur toutes ces choses, et soupirer en regrettant que ce triomphe des arts pacifiques sur la vie sauvage ait été obtenu aux dépens de sa race farouche. Mais pourquoi ? Elle est si

(1) Espèce de brodequins faits de peau de daim ou d'élan. Ils sont fabriqués par les femmes indiennes.

étonnante , si avantageuse à l'humanité , et si glorieuse, cette métamorphose qui a fait des vastes retraites des panthères , des loups et des sauvages , le paisible séjour de l'industrie et l'asile tutélaire des opprimés. Quel noble édifice a été élevé ici pour servir de refuge à la liberté persécutée ! Il est impossible de fouler le sol de l'Amérique sans le bénir ; il est impossible de contempler la richesse et la force croissantes de ce pays sans ressentir une vive joie.

Nous ne désirions pas peu de pousser vers le sud , d'Erié à Pittsburg , pour voir de nos propres yeux les merveilleux progrès des établissemens de l'Ouest ; mais nos dispositions ayant été prises antérieurement pour la descente du Saint-Laurent , nous revînmes sur nos pas , en dirigeant notre course vers l'Ontario.

Vous m'avez témoigné, dans vos dernières lettres, quelque curiosité touchant la situation de l'établissement de M. Birkbeck sur le territoire d'Illinois, ajoutant à vos questions que le bruit courait que ces courageux émigrans avaient conçu d'abord de trop brillantes espérances, et n'avaient pas assez prévu les difficultés que le colon le plus heureux dans ses entreprises doit toujours rencontrer. Ce bruit, je crois, a été répandu par M. Cobbett, qui jugea à propos de prononcer sur la condition du

fermier dans le pays d'Illinois, sans sortir de sa résidence sur l'île Longue. D'après l'intérêt que je prends aux succès de nos compatriotes établis dans l'Ouest, je me suis donné quelques peines pour me procurer des renseignemens sur leur condition actuelle. Ceux que je vous transmets sont principalement extraits des lettres de deux Américains de notre connaissance qui viennent de visiter l'établissement. Ils m'apprennent que la colonie jouit de tous les avantages positifs annoncés par M. Birkbeck; que les plus grandes difficultés ont été surmontées, et qu'elles ont toujours été moindres que celles qu'on rencontre fréquemment dans un nouveau pays.

Le village d'Albion, centre de l'établissement, contient à présent trente habitations: on y trouve un maçon, un charpentier, un charron, un chaudronnier et un maréchal; une boutique bien assortie, une petite bibliothèque, une auberge, une chapelle et un bureau de poste, où la malle arrive régulièrement deux fois par semaine. Étant situé sur une éminence, entre le grand et le petit Wabash, ce village se trouve, par sa position élevée et son éloignement de quelques milles des rivières, jouir d'un air singulièrement sec et salubre. On dit que la prairie au milieu de laquelle il est situé est magnifique. Les environs

présentent des tapis d'une verdure perpétuelle étendus sur de belles collines et dans de rians vallons , et ombragés çà et là par de jolis bouquets d'arbres semés par la main de la nature , avec un goût que l'art ne saurait égaler ; toutes ces beautés se déploient sous un ciel serein , dont l'azur efface l'éclat des saphirs. Les plus beaux parcs de l'Angleterre , écrit notre ami , ne sauraient entrer en comparaison avec ce lieu charmant. Le sol est extrêmement fertile , et conséquemment offre un grand avantage , sur les terres plus boisées qui ne peuvent guère être défrichées pour moins de douze à quinze dollars par acre. Le fermier d'Illinois peut , en général , faire défricher les siennes pour moins de cinq dollars , et ensuite adopter un mode de culture beaucoup plus avantageux. Ce qu'on reproche le plus fréquemment aux belles prairies de l'Illinois , est le manque de sources et de ruisseaux pour établir des moulins : ceci peut , en effet , être incommode pour le colon , quoique sa santé doive y gagner. La rivière la plus proche d'Albion est le Wabash , éloigné de huit milles ; le ruisseau le plus voisin qui ne soit pas sujet à se dessécher au milieu de l'été , est le Bonpaw , distant seulement de quatre milles. Les mares d'eau pour abreuver le bétail étaient susceptibles de se tarir dans trois ou quatre semaines ,

et l'on appréhendait quelques inconvéniens passagers de cette circonstance. On peut obtenir partout de l'eau en creusant à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous du sol. Ces puits ne manquent jamais; mais on éprouve, comme de raison, de la difficulté à se procurer de l'eau par ce moyen dans un nouvel établissement (1).

L'établissement d'Albion doit incontestablement présenter un attrait particulier à l'émigrant anglais, en ce qu'il espère y jouir de la société de ses compatriotes, avantage réel ou idéal auquel il est rarement insensible. Cependant, généralement parlant, il vaudrait mieux, pour l'émigrant comme pour la société à laquelle il s'attache, qu'il s'incorporât promptement avec le peuple qu'il trouve sur le sol. Tout homme n'est pas doué de la force d'esprit et des sentimens libéraux de M. Birkbeck : beaucoup d'émigrans apportent avec eux des préjugés et des prédilections qu'ils ne

(1) Le même inconvénient, le manque de fontaines et de ruisseaux, existe, au dire de M. Brackenridge, dans les prairies du Missouri; et l'on m'a assuré qu'il en est généralement de même dans toutes celles des territoires de l'Ouest lorsqu'elles ne se trouvent pas dans le voisinage immédiat des grandes eaux. M. Brackenridge donne aux puits du Missouri une profondeur égale à celle qu'on a supposée ci-dessus à ceux de l'Illinois.

peuvent perdre que par de fréquentes relations avec les hommes nés dans le pays. En prenant rang tout d'un coup parmi eux, ils acquerront plus promptement une connaissance exacte de leurs institutions politiques, et apprendront à estimer les importans privilèges qu'elles leur confèrent; et, s'attachant de la sorte à leur patrie adoptive, non pas uniquement par des motifs d'intérêt sordide, mais par principe et par sentiment, non-seulement ils se *naturalisent*, mais encore ils se *nationalisent*. Je n'ai rencontré que trop d'Européens qui n'avaient fait que la première de ces choses. Je dois observer aussi que le fermier et l'artisan européens sont ordinairement de beaucoup inférieurs à l'Américain en connaissances générales et pratiques, ainsi que pour l'esprit d'entreprise. Vous trouvez, chez le fermier des états de l'Union, une masse d'instruction, une adresse dans tous les arts manuels, et souvent une élévation de sentimens patriotiques, auxquels rien ne peut se comparer chez les hommes de la même classe, dans aucun autre pays. Il donne toujours franchement et de bon cœur son avis et son assistance à ceux qui les réclament, et cette conduite est infiniment avantageuse à un étranger; elle l'empêche souvent de se livrer à des spéculations trop hasardeuses,

en même temps qu'elle le dispose à voir et à sentir tous les avantages essentiels dont il est environné.

Il est très amusant d'observer l'importance que se donne souvent l'émigrant Européen, en arrivant dans ce pays. Le Français s'imagine qu'il doit organiser sur un nouveau plan la milice nationale, ou pour le moins tout le département de la guerre; l'Anglais pense qu'il opérera une révolution dans l'agriculture, en introduisant la culture du *turnip* (navet d'Angleterre), et la méthode de planter tout par rangs; l'Écossais compte qu'il doublera les produits du sol, en envoyant les femmes travailler dans les champs; enfin, il n'y a pas jusqu'au pauvre Allemand, qui espère donner du nerf à l'Etat, augmenter le parfum du tabac de Kentucky, et faire épanouir l'âme des citoyens qui le fumeront (1).

(1) L'importance que se donne l'Allemand a été manifestée dernièrement d'une manière très amusante dans l'ouvrage d'un M. Vän Fürstenwärther, intitulé *L'Allemand en Amérique*. Ses observations écrites après un séjour de trois mois aux États-Unis, et avec une faible teinture de la langue anglaise, sont vraiment amusantes. Je ne puis m'empêcher d'en citer quelque chose « : Si les Américains sont justement fiers de leur liberté civile, de leur liberté

La France et l'Irlande, l'une par l'effet de ses révolutions politiques, et l'autre par suite de ses malheurs, ont envoyé aux Etats-Unis, parmi la foule des pauvres émigrans, quantité d'hommes remplis de talens et doués d'un esprit libéral, qui se sont placés à un rang distingué dans la société de ce pays; mais jusqu'à ces dernières années, l'Amérique fédérale n'a guère vu de nos compatriotes, excepté des hommes vulgaires et illétrés. Les exceptions à cette règle se multiplient d'année en année; il en résultera que la nation américaine sera mieux connue, et par

de penser, de parler et d'écrire, et de celle qui règne chez eux dans la société, ils ne connaissent pourtant pas cette plus grande liberté, celle de l'âme, qu'on ne trouve qu'en Europe, et, j'ose le dire, plus abondamment en *Allemagne que partout ailleurs.* » Je dois la connaissance que je possède de ce livre curieux à un article inséré dans le *North American Review*, ouvrage périodique publié sous la direction de M. Everett, professeur à l'université de Cambridge, et qui peut être lu avec un égal intérêt dans l'un et l'autre hémisphère. Je ne prétends pas être capable d'en apprécier tout le mérite; mais les personnes qui ne sont pas en état de rendre justice à la profonde érudition qu'on y trouve, peuvent admirer la critique juste, impartiale et polie qu'exercent ses rédacteurs, ainsi que leur style élégant, leurs vues libérales et leur saine philosophie.

conséquent plus estimée dans notre île. Un ami de l'Angleterre ne devrait peut-être pas se réjouir de cette circonstance. Voir ce pays abandonné par ses meilleurs citoyens, pourrait justement exciter le regret des Anglais patriotes et la jalousie de leurs gouvernans; et pourtant que pourraient dire les derniers? Si ces nouveaux Hampden restaient, ce serait peut-être pour les pousser hors de leurs sièges, comme il arriva à leurs prédécesseurs; ils partent, et laissent les puissans orgueilleusement assis, jusqu'à ce que leurs sièges s'écroulent sous eux.

C'est en vain que les voyageurs calomnient l'Amérique, et présentent de fausses peintures de cette nouvelle Hespérie : ils peuvent tromper beaucoup d'ignorans et quelques hommes instruits; mais ensuite?.. Le pauvre est-il rendu plus riche et le mécontent plus satisfait? Le fermier se plaint qu'il sème et moissonne pour d'autres; que le clergé, l'Etat et les pauvres de la paroisse enlèvent les gerbes et ne lui laissent que les glanes. « Ce n'est pas ainsi en Amérique! » s'écrie-t-il. On lui répond qu'en Amérique, *il ne trouvera pas la moindre candeur ni la moindre honnêteté; qu'un bill de non-importation a été passé contre les sciences, les mœurs et la littérature; qu'à Philadelphie, les couleurs des femmes sont*

artificielles ; et que *tout homme, aux Etats-Unis, se croit arrivé à la perfection* (1). Maintenant, quand toutes ces absurdités seraient vraies, quelle réponse offrent-elles à la remarque du fermier ? Il se plaint des dîmes, des impôts et de la taxe des pauvres, et on lui parle de sciences, de mœurs et de fard sur les joues des femmes. J'en ris ; mais en vérité il y aurait plutôt lieu de soupirer. Attachera-t-on les *yeomen* anglais (2) à leurs foyers, par de semblables bavardages ? Espère-t-on les retenir chez eux, en leur présentant des épouvantails qui feraient rire un enfant ? En vérité, on insulte davantage le peuple que l'on veut duper ainsi, que celui qu'on calomnie de la sorte. Si les tombeaux pouvaient rendre leur proie, de quel œil les vigoureux patriotes des temps plus heureux de l'Angleterre verraient-ils tout cela ?

(1) *Essais sur l'Amérique*, par Fearon.

(2) Voyez la note, page 224.

NOTES.

(Page 124.) Nous pensons que les lecteurs nous sauront gré d'avoir inséré ici cet éloquent manifeste du peuple américain.

Déclaration unanime des treize Etats-Unis d'Amérique.

Quand , dans le cours des évènements, il devient indispensable pour un peuple de rompre les liens politiques qui l'attachaient à un autre peuple , afin de prendre parmi les puissances de la terre le rang distinct et égal auquel les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent des droits , le respect convenable pour les opinions des hommes demande qu'il proclame les causes qui le déterminent à cette séparation.

Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils ont été doués par leur créateur de certains droits inaliénables ; que parmi ces droits sont la vie , la liberté et la recherche du bonheur ; que , pour assurer ces droits , les gouvernemens sont établis parmi les hommes , et tiennent leur juste pouvoir du consentement des gouvernés ; que , lorsqu'une forme de gouvernement devient contraire à ce but , le peuple a le droit de la changer ou

de l'abolir , et d'établir un nouveau gouvernement, en plaçant ses bases sur tels principes, et en organisant ses pouvoirs sous telle forme qui lui paraîtra la plus convenable pour produire sa sûreté et son bonheur. La prudence, à la vérité, enseigne que les gouvernemens établis depuis long-temps ne doivent point être changés pour des causes légères ou passagères; l'expérience a aussi prouvé que les hommes sont plutôt disposés à souffrir, tant que les souffrances sont supportables, qu'à se faire droit à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils étaient accoutumés. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations tendant invariablement au même but, prouve évidemment le dessein de réduire un peuple sous le joug d'un despotisme absolu, il est de son droit, il est de son devoir de se débarrasser de ce gouvernement et d'établir de nouvelles sauvegardes pour sa sûreté future. Telle a été la patience de ces colonies dans leurs souffrances, et telle est maintenant la nécessité qui les force de changer leur ancien système de gouvernement. L'histoire du roi actuel de la Grande-Bretagne est une histoire d'injustices et d'usurpations répétées, qui toutes avaient pour but direct l'établissement d'une tyrannie absolue sur ces états. Pour le prouver, soumettons les faits à un monde impartial.

Il a refusé son consentement aux lois les plus salutaires et les plus nécessaires pour le bien public.

Il a défendu à ses gouverneurs de rendre des lois d'une importance immédiate et urgente, à moins qu'il ne fût sursis à leur exécution jusqu'à ce que l'on eût obtenu son consentement; et quand elles ont été ainsi suspendues il a définitivement négligé de s'en occuper.

Il a refusé de rendre des lois pour l'établissement de

grands districts , à moins que le peuple de ces districts n'abandonnât le droit d'être représenté dans la législature ; droit inestimable pour un peuple , et qui n'est formidable qu'aux tyrans.

Il a convoqué des corps législatifs dans des lieux inusités, incommodes , et éloignés de leurs archives publiques , dans la seule vue d'obtenir d'eux par lassitude la sanction de ses mesures.

Il a dissous plusieurs fois des chambres de représentans , parce qu'elles s'opposaient avec une noble fermeté à ses empiétemens sur les droits du peuple.

Après ces dissolutions, il a refusé pendant long-temps de faire élire d'autres chambres de représentans , et par là le pouvoir législatif, qui n'est point susceptible d'être anéanti, est retourné au peuple en masse pour être exercé par lui ; l'état restant pendant ce temps là exposé à tous les dangers d'invasions extérieures et de convulsions au-dedans.

Il a cherché à mettre obstacle à l'accroissement de la population de ces états. Dans ce but, il a mis empêchement à l'exécution des lois pour la naturalisation des étrangers ; il a refusé d'en rendre d'autres pour les encourager à émigrer sur ce continent , et il a élevé les conditions pour les nouvelles acquisitions de terres.

Il a gêné l'administration de la justice, en refusant son assentiment à des lois pour l'établissement de pouvoirs judiciaires.

Il a rendu les juges dépendans de sa seule volonté pour la jouissance de leurs charges et pour le taux et le paiement de leurs émolumens.

Il a créé une multitude de nouveaux emplois , et envoyé



dans ce pays des essaims d'employés pour vexer notre peuple et pour dévorer sa substance.

Il a entretenu parmi nous en temps de paix des armées permanentes sans le consentement de nos législatures.

Il s'est appliqué à rendre le militaire indépendant de l'autorité civile et même supérieure à elle.

Il a combiné ses efforts avec ceux d'autres personnes (1) pour nous soumettre à une juridiction étrangère à notre constitution et non reconnue par nos lois, en donnant sa sanction à leurs actes de prétendue législation, lesquels actes avaient pour objet,

« De mettre en quartier chez nous de gros corps de troupes ;

» De protéger les individus de ces corps par un simulacre de procès, contre la punition des meurters qu'ils auraient commis sur la personne des habitans de ces états ;

» De détruire notre commerce avec toutes les parties du monde ;

» D'imposer sur nous des taxes sans notre consentement ;

» De nous priver, dans plusieurs cas, du bénéfice du jugement par jurés ;

» De nous transporter au-delà des mers pour nous y faire juger sur de prétendus délits ;

» D'abolir le système libéral des lois anglaises dans une province voisine, d'y établir un gouvernement arbitraire, et de reculer ses limites, afin de faire à la fois

(1) Avec le parlement britannique.

(Note du traducteur.)

de cette province un exemple et un instrument propre à introduire le même gouvernement absolu dans ces colonies ;

» De nous enlever nos chartes , d'abolir nos lois les plus précieuses , et d'altérer jusque dans leurs bases les formes de nos gouvernemens ;

» De suspendre nos propres législatures et de se déclarer investis du pouvoir de faire des lois obligatoires pour nous dans tous les cas quelconques. »

Il a abdiqué le gouvernement de notre pays en nous déclarant hors de sa protection et en nous faisant la guerre.

Il a pillé nos vaisseaux , ravagé nos côtes , brûlé nos villes et massacré nos concitoyens.

Et maintenant il transporte de grandes armées de mercenaires étrangers , pour accomplir l'œuvre de mort , de désolation et de tyrannie , qui a déjà été commencée avec des circonstances de cruauté et de perfidie dont on aurait peine à trouver des exemples dans les siècles les plus barbares , et qui sont tout-à-fait indignes du chef d'une nation civilisée.

Il a forcé nos concitoyens , faits prisonniers en mer , à porter les armes contre leur pays , à devenir les bourreaux de leurs amis et de leurs frères , ou à tomber eux-mêmes sous les coups de leurs concitoyens.

Il a excité parmi nous des troubles domestiques , et il a cherché à attirer contre les habitans de nos frontières , les Indiens , ces sauvages sans pitié , dont la manière connue de faire la guerre est de tout massacrer , sans distinction d'âge , de sexe , ni de condition.

A chaque époque de cette série d'oppressions nous

avons demandé justice dans les termes les plus humbles : nos pétitions réitérées n'ont reçu pour réponse que des injustices répétées. Un prince dont le caractère est ainsi marqué par tous les actes qui peuvent caractérier un tyran, est indigne de gouverner un peuple libre.

Quant à nous, nous n'avons pas manqué d'égards pour nos frères les Bretons. Nous les avons de temps en temps avertis des tentatives faites par leur gouvernement pour étendre sur nous une injuste juridiction. Nous leur avons rappelé les circonstances de notre émigration et de notre établissement dans ces contrées. Nous en avons appelé à leur justice et à leur magnanimité naturelles, et nous les avons conjurés par les liens de notre origine commune de désavouer ces usurpations qui devaient inévitablement amener l'interruption de nos relations et de notre commerce. Eux aussi ont été sourds à la voix de la justice et de la parenté. Nous devons donc céder à la nécessité qui ordonne notre séparation, et les regarder, ainsi que nous regardons le reste du genre humain, comme ennemis pendant la guerre et comme amis à la paix.

En conséquence, nous, les représentans des Etats-Unis, assemblés en congrès général, appelant au juge suprême du monde, de la droiture de nos intentions, nous publions et déclarons solennellement, au nom, et de l'autorité du bon peuple de ces colonies, que ces colonies unies sont et ont droit d'être des *états libres et indépendans* ; qu'elles sont dégagées de toute allégeance envers la couronne de la Grande-Bretagne ; que tout lien politique entre elles et l'état de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement rompu ; et que, comme *états libres et indépendans*, elles ont pleine autorité de faire

la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce et de faire tous les autres actes ou choses que les *états indépendans* ont droit de faire; et pleins d'une ferme confiance dans la protection divine, nous engageons mutuellement au soutien de cette déclaration, nos vies, nos fortunes, et notre bien le plus sacré, l'honneur.

John HANCOCK, *président*.

(Pag. 210.) Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la mort du major André, lorsque le gouvernement anglais chargea le consul américain à New-York de réclamer les restes de cet officier et de les faire transporter en Angleterre pour y être enterrés avec honneur. On assura même alors que Westminster était le lieu destiné à leur sépulture. La cérémonie de l'exhumation eut lieu le dix août à une heure après midi, en présence d'un concours immense d'individus de tout âge et de tout sexe, réunis pour en être témoins. Le consul anglais, accompagné du propriétaire du champ où le major avait été enterré, et de quelques ouvriers, s'était rendu dès le matin sur les lieux et avait fait commencer les travaux. On ôta d'abord un tas de pierres qui entouraient et couvraient en partie la fosse; on enleva ensuite avec beaucoup de précaution un jeune pècher que le consul anglais a envoyé en Angleterre pour être planté dans un des jardins royaux. On craignit d'abord de ne pas retrouver le cercueil, parce que le bruit courait qu'on l'avait enlevé quelques années auparavant; cependant à la profondeur de trois pieds on le découvrit; le couvercle en était brisé vers le centre et s'était enfoncé en partie. En le levant on aperçut le squelette de l'infortuné

André ; il parut dans son entier, chacun de ses os occupant sa place naturelle ; mais on ne trouva aucun autre vestige de son corps, excepté quelques touffes de ses cheveux ; il ne restait rien non plus de ses vêtemens, excepté un cordon de cuir. On releva soigneusement le squelette et on le déposa dans un magnifique cercueil semblable à ceux dont on se sert en Europe pour renfermer les restes des personnages illustres. Le cercueil recouvert fut ensuite transporté à bord d'un bâtiment anglais chargé de le conduire en Europe. Avant leur départ, les restes du major André ont été exposés pendant quelques jours aux regards des curieux, qui se sont rendus en foule à bord du bâtiment qui les portait.

L'exhumation des restes du major André a fait naître quelques contestations sur les circonstances qui accompagnèrent la fin tragique de ce jeune et brave officier, événement qui excita un touchant intérêt en Europe aussi bien qu'en Amérique, et qui forme un triste épisode de la guerre de l'indépendance. Le cordon de cuir qu'on trouva avec le squelette, paraît être celui qui attachait les cheveux du malheureux André ; et de ce qu'on n'avait trouvé aucun débris de ses vêtemens, quelques personnes conclurent que le tombeau d'André avait été violé pour s'emparer de ces chétives dépouilles, ce qui, au reste, pourrait avoir été fait après que l'armée américaine se fut retirée des environs du lieu de l'exécution ; car personne, dans cette armée, ne pouvait être capable d'un pareil acte. D'autres personnes, par une susceptibilité assez singulière pour l'honneur de l'habit militaire anglais, sont parties de là pour affirmer qu'André n'avait pas été exécuté sous son uniforme. D'anciens militaires américains qui avaient as-

sisté à l'exécution, ont jugé à propos de démentir cette assertion : ils soutiennent qu'André était en grand uniforme lorsqu'on le conduisit à la mort, et, comme pour donner du poids à leur dire, ils rappellent certaines particularités qui marquèrent l'exécution d'André. Presque tous les officiers de l'armée américaine y assistèrent, mais on n'y vit point Washington. Ceux de ces officiers qui étaient à cheval avaient été rangés le long du chemin qu'André avait à parcourir pour se rendre, de la maison où il avait été détenu, jusqu'à l'endroit fatal. En passant, il salua avec une extrême politesse tous les officiers qu'il connaissait, et en particulier ceux qui avaient siégé au conseil de guerre qui l'avait condamné ; ses saluts lui furent rendus avec ce respect mêlé d'intérêt qu'inspire toujours une grande infortune. Presque tous les spectateurs avaient les larmes aux yeux : on regardait André comme une victime sacrifiée par le perfide Arnold, et quoiqu'on envisageât son exécution comme juste et nécessaire, on ne le considérait pas comme un malfaiteur ordinaire. Le genre de supplice auquel André fut condamné excita une vive indignation en Angleterre; ce fut à tort. Le commandant en chef de l'armée américaine eût bien voulu céder au désir d'André qui demandait à être fusillé; mais la chose était impossible. André avait été jugé et condamné, sur ses propres aveux, comme espion, et les lois de toutes les nations condamnaient l'espion à la potence. Changer son supplice aurait été en quelque sorte avouer qu'il n'était pas un espion, et le monde eût pu considérer alors son exécution comme un assassinat. La conduite d'André prouva qu'il n'avait réclamé qu'une faveur, et qu'il savait que le genre de mort qu'on lui

réservait était légal, quelque horrible qu'il pût lui paraître. Il avait aussi la conscience de n'être pas regardé comme un criminel par les ennemis politiques qui l'entouraient au moment de son supplice. Avant de tenter son entreprise, il était bien convaincu du sort qui l'attendait s'il se laissait prendre, et que son devoir était de s'y soumettre paisiblement.

M. Barbé de Marbois, pair de France, a publié dernièrement une relation du complot d'Arnold; il a su y répandre beaucoup d'intérêt, quoiqu'il n'ait pas tout dit. On sait que le jour où André fut arrêté, les généraux Washington, Lafayette et plusieurs officiers supérieurs américains arrivaient chez Arnold, en revenant d'Hartford, où ils avaient tenu une conférence avec les généraux français : Arnold averti n'eut que le temps de s'enfuir à bord du *Vautour*, bâtiment anglais; il voulut retenir à bord les cinq rameurs américains qui avaient conduit son canot; ceux-ci rejetèrent avec mépris les offres qui leur furent faites, et réclamèrent du commandant anglais les droits du pavillon parlementaire sous lequel ils étaient venus. Ils rapportèrent une lettre très insolente d'Arnold. Pendant ce temps, madame Arnold était dans sa chambre, livrée à la plus violente douleur; le premier mouvement de Washington, en recevant cette lettre, fut l'indignation; mais, au bout d'un instant, il se tourna vers un de ses aides-de-camp : « Montez, lui dit-il, chez madame Arnold, et dites-lui qu'il était de mon devoir de faire courir après son mari et de prendre tous les moyens de le saisir; mais que n'ayant pas réussi, je m'empresse de la prévenir qu'il est en sûreté à bord d'un bâtiment anglais. » Madame Arnold alla de la Rivière du Nord à Philadelphie, lieu de sa nais-

sance, et de là à New - York, où elle fut conduite sur un parlementaire, sans que, malgré l'indignation générale contre la trahison de son mari, et le soupçon assez répandu qu'elle n'avait pas ignoré le complot, elle eût essuyé aucune insulte de la part de qui que ce fût.

Le major André fut traité avec de grands égards par toute l'armée, à commencer par les officiers généraux qui composaient le conseil de guerre : on lui témoigna même plus d'intérêt dans cette armée que dans l'armée anglaise. La conduite qu'on tint envers lui est fort différente de celle que tinrent les Anglais à l'égard d'un major américain qui avait été pris sur *Long-Island*, dans la même situation que le major André, mais seulement pour reconnaître les postes ennemis. Il était déguisé et fut condamné comme espion : c'était tout simple. Mais pendant qu'on le conduisait à l'échafaud il fut accablé d'outrages ; son bonnet était déjà rabattu sur ses yeux, déjà il était attaché à la potence, et la fatale charrette allait marcher et se dérober sous ses pieds, lorsqu'il entendit des officiers anglais crier : « Voilà une belle mort pour un officier ! » — « Messieurs, dit-il en relevant son bonnet, toute mort » est honorable, lorsqu'on meurt pour une si belle cause. »

FIN DU TOME PREMIER.



VOYAGE
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

J. L. L.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

- 21°. Le Renégat, par M. le *vicomte d'Arincourt*, auteur du Solitaire, 2 vol. in-8., papier fin, 9 fr.
- 22°. Le même, deuxième édition, 2 vol. in-12, 6 fr.
- 23°. Séjour d'un officier français en Calabre, ou Lettres propres à faire connaître l'état ancien et moderne de la Calabre, le caractère, les mœurs de ses habitans, et les évènements politiques et militaires qui s'y sont passés pendant l'occupation des Français, 1 vol. in-8., 1821, 4 fr.
- 24°. Nouveau Manuel des notaires, ou Traité théorique et pratique du Notariat, par MM. *J.-P. P**** et *J.-B.-T.-A. de M****, avocats, deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, 1 gros vol. in-8. de 900 à 1000 pages, 10 fr.
- 25°. Voyage aux États-Unis d'Amérique, ou Observations sur la société, les mœurs, les usages et le gouvernement de ce pays, recueillies en 1818, 1819 et 1820 par une Anglaise, traduit par *J.-T. Parisot*, ancien officier de marine, traducteur de *Florence Macarthy*, *Kenilworth*, etc., 2 vol. in-8., 10 fr.
- 26°. Mémoires sur les Cent Jours, en forme de Lettres, par M. *Benjamin Constant*, deuxième et dernière partie, in-8., 3 fr.
La première partie, in-8., en 1820, 3 fr.
Les deux parties réunies, formant un volume in-8., 5 fr. 50 c.
- 27°. L'Europe et la Révolution, dernier ouvrage de M. *Georges (Goerres)*, mis à l'index en Autriche, et même en Prusse, trad. de l'allemand, par M. *D****, 1 vol. in-8., de 450 à 500 pages, 6 fr.
- 28°. Le Solitaire, par M. le *vicomte d'Arincourt*, septième édition, ornée de vignettes dessinées et gravées par *Ambroise Tardieu*, 2 vol. in-12, 5 fr.
- Sept éditions de cet intéressant ouvrage en moins d'un an; quel pompeux éloge vaudrait cette simple annonce!

2.11.936

XI-

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS, LES USAGES
ET LE GOUVERNEMENT DE CE PAYS,

RECUEILLIES EN 1818, 1819 ET 1820,

PAR MISS WRIGHT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR J. T. PARISOT,

Officier de Marine éliminé en 1815, traducteur
de FLORENCE MACARTHY, KENILWORTH, etc.

TOME SECOND.



A PARIS;

Chez { BÉCHET aîné, Libraire - Éditeur, quai des
Augustins, n° 57;
ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, n° 23.

1822.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

- LETTRE XV. Le Haut-Canada. — M. Gourlay. —
Les pauvres émigrans. — Descente du Saint-Lau-
rent. — Montréal et le Bas-Canada. Page 2
- LETTRE XVI. Le lac Champlain. — Bataille de Platts-
burg. — Incendie du bateau à vapeur le Phénix. 24
- LETTRE XVII. Burlington. — Histoire succincte de
l'état de Vermont. 44
- LETTRE XVIII. Direction donnée au génie américain.
— Fondateurs des républiques américaines. — Eta-
blissement du gouvernement fédéral. 58
- LETTRE XIX. Des administrations fédérales. —
M. Jefferson. — Causes de la dernière guerre. — Rè-
glemens de la marine militaire et marchande. —
Leur effet sur le caractère du matelot. — Défense
du pays. — Armée de l'Ouest. — Politique des états
de la Nouvelle-Angleterre. — Effets de la guerre sur
le caractère national. 85
- LETTRE XX. Unanimité de sentimens parmi la na-
tion. — Gouvernement central. — Constitution fé-
dérale. 125
- LETTRE XXI. Intérêts des différentes parties de la
confédération et influence qu'elles exercent dans le
Congrès. — Extinction totale du parti fédéraliste. —
Etats du centre. — Politique et influence de la Vir-
ginie. — Etats de l'Ouest. — Pouvoirs du Congrès
relativement à l'esclavage des noirs. — Observations

sur les bergers et les chasseurs des frontières. — Anecdote de Lafitte. — Liens divers qui consolident l'Union des Etats.	Page 145
LETTRE XXII. Liberté illimitée de la presse. — Elections. — Effet des écrits politiques. — Journaux. Débats du congrès.	184
LETTRE XXIII. Education des Américains. — Colléges publics. — Régime des écoles. — Condition des femmes.	198
LETTRE XXIV. De la religion. — Caractère des diffé- rentes sectes. — Anecdotes.	218
LETTRE XXV. Aventure du colonel Huger. — Obser- vations sur le climat.	230
LETTRE XXVI. Le marché de Philadelphie. — Con- duite des citoyens. — Manière de dresser et de conduire les chevaux. — Conseil à un émigrant. — Ce qui arrive lorsqu'on amène des domestiques étrangers en Amérique. — Les <i>rédemptionnaires</i> allemands. — Manière dont se fait l'importation des paysans européens. — Descente de la Delaware. — Lettre du comte de Survilliers (Joseph Bona- parte). — Rencontre avec des voyageurs anglais.	249
LETTRE XXVII. Baltimore. — La fièvre jaune à Fells-Point. — Aspect général de la ville. — Re- marques diverses.	276
LETTRE XXVIII. Washington. — Le Capitole. — La salle des Représentans. — La chambre du Sénat. — Le Président. — L'esclavage en Virginie. — Conclusion.	306

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE XV.

*Le Haut-Canada. — M. Gourlay. — Les
pauvres émigrans. — Descente du Saint-Lau-
rent. — Montréal et le Bas-Canada.*

Montréal, septembre 1819.

JE ne vous envoie, ma chère amie, que peu de détails sur notre course le long de la frontière du Canada, parce que j'ai peu de loisir pour faire des notes, et que d'ailleurs je n'ai presque rien de nouveau à vous communiquer.

Je fus surprise de trouver qu'il régnait beaucoup de mécontentement parmi les pauvres colons du Haut-Canada; je n'ai pas toujours pu

comprendre le motif de leurs plaintes ; mais ils paraissaient regarder M. Gourlay comme les ayant bien expliqués. Vous saurez que M. Gourlay fut poursuivi, et que ses écrits furent déclarés libelles ; ne les ayant pas lus, je ne puis porter un jugement sur leur plus ou moins de mérite ; mais il me paraît certain qu'ils exprimaient, avec vérité, les sentimens des pauvres colons dont M. Gourlay défendait la cause contre les grands propriétaires, les régisseurs et les agens du gouvernement. Un sujet de plainte auquel, s'il était réel, on devrait apporter remède, et il semble que cela se pourrait sans beaucoup de difficulté, est que l'on envoie les émigrans trop avant dans l'intérieur du pays, et qu'on les établit à une trop grande distance les uns des autres, ce qui leur cause des difficultés presque insurmontables et un travail excessif. Ce qu'un émigrant pauvre, mais intelligent, m'a dit de sa propre situation m'a touchée de compassion.

On aimerait à penser que les souffrances de ces pauvres gens (et je prendrai pour exemple les indigens irlandais, qui arrivent ici en foule, sans un denier dans la poche, et couverts à peine de méchans haillons) ; on aimerait, dis-je, à penser que leurs souffrances sont terminées, dès qu'ils ont mis le pied sur ces rivages ; mais

trop souvent, elles augmentent au décuple : en première ligne, il faut mettre les horreurs du voyage ; mal nourris, mal vêtus, et souvent entassés sur les navires qui les transportent, comme sur des *pontons* (1), il n'est pas rare qu'un quart et même un tiers des malheureux qui composent cette cargaison vivante, ne soient enlevés par les maladies, pendant la *traversée* (2). J'ai pensé quelquefois que si les sociétés pour la suppression du vice employaient une partie de leurs fonds à équiper convenablement ces pauvres gens, les placer à bord de navires propres et bien aménagés, les confier aux soins de capitaines probes et humains, et leur procurer les moyens de subsister dans ces colonies loin-

(1) Ces affreuses prisons flottantes ne sont pas moins en horreur aux Anglais philanthropes qu'aux citoyens des nations qui y ont vu périr l'élite de leurs matelots et de leurs soldats.

(Note du traducteur.)

(2) Il y a dans l'original *mid-passâge*, nom qu'on donne généralement à la traversée des côtes d'Afrique aux îles d'Amérique; cette expression, et celle de *cargaison vivante*, montrent que l'auteur fait allusion à la traite des noirs, trafic abominable contre lequel il est inouï que les amis de l'humanité soient encore obligés d'élever leurs voix.

(Idem.)

I..



taines , jusqu'à ce qu'ils fussent établis sur les terres qu'ils doivent cultiver , les membres de ces sociétés rendraient à leurs semblables un service plus essentiel que tous ceux qu'ils ont pu leur rendre jusqu'à présent. Vous concevez les souffrances d'une troupe de malheureux à demi-nus, envoyés dans cette Sibérie, souvent à la fin de l'automne; les délais peut-être inévitables qu'éprouve leur départ pour les stations qu'ils doivent occuper dans le désert, en font mourir quelques-uns et découragent les autres. Beaucoup d'entre eux sont accueillis avec humanité par les propriétaires canadiens , tandis qu'on en voit un assez grand nombre qui réussissent à gagner les Etats-Unis, et y trouvent des secours dans la charité des habitans de New-York. Après de terribles souffrances; ceux qui sont restés parviennent enfin à avoir pour demeure une hutte en bois, au milieu des forêts; ils y sont exposés aux vents et aux neiges du pôle, aux fièvres, aux terreurs de la solitude, et à tous les maux et toutes les privations qu'on éprouve dans un désert du Canada; certes, il n'est pas besoin que l'homme se joigne à la nature pour accroître les embarras du colon.

C'est une chose admirable de voir avec quelle patience les hommes supportent les souffrances

physiques, lorsqu'ils s'y sont exposés volontairement, et quand ils ne peuvent pas en accuser leurs gouvernans. Sur les rives méridionales de l'Ontario, nous avons trouvé des maladies capables d'abattre les esprits les plus énergiques, et Dieu sait si nous avons entendu une plainte ! Au nord de ce lac, nous avons vu le mécontentement partout ; peut-être était-il souvent injuste ; mais il est dans la nature humaine d'imputer nos maux à d'autres, quand il se présente un prétexte pour cela. Le seul moyen assuré de maintenir la paix est donc d'écarter tout prétexte de ce genre. Ceci ayant lieu aux Etats-Unis, un homme tremble la fièvre, avale ses drogues, se rétablit ou meurt sans avoir querellé personne, excepté peut-être son apothicaire.

Que les hommes d'état emploient étrangement leur argent ! On dépense des centaines de mille livres sterling en frégates plus grandes qu'on n'en vit dans la flotte de Trafalgar, en munitions de guerre et munitions navales, en batteries, en tours Martello (1)... ; et où ? sur les rivages de

(1) Les tours Martello, construites à l'instar d'une tour de ce nom, située sur la côte de Corse, ont été employées par le gouvernement anglais à fortifier tous les points vulné-

la Sibérie canadienne.... Pourquoi faire? Pour empêcher les loups et les ours d'être plus promptement délogés de déserts glacés, qui ne valent guère la peine de les envahir, et pour protéger quelques milliers d'individus, épars sur la lisière d'immenses forêts, contre la contagion des principes républicains. Quelle magnifique idée cela donne d'un pays qui peut ainsi voiturer ses trésors à travers l'Atlantique, pour les semer dans le désert! Combien il doit être florissant! Comme ses coffres doivent être pleins! A coup sûr ses habitans doivent être des princes, ses marchands des rois, et ses rois les incas du Pérou (1). Mais à quoi mène tout cela? Rem-

rables des côtes des possessions britanniques dans les diverses parties du monde, mais principalement les endroits les plus accessibles des côtes du sud et de l'est de l'Angleterre, à l'époque où une armée formidable et une flotille nombreuse étaient réunies à Boulogne et dans les ports voisins, et menaçaient les Anglais d'une descente. On trouve la description exacte de ces tours dans le bel ouvrage de M. Charles Dupin, intitulé : *Voyage dans la Grande-Bretagne*, tome II, pages 251 et suivantes.

(Note du traducteur.)

(1) Le lieutenant Hall porte les déboursés faits à Kingston pendant la guerre à 1000 livres sterling par jour, et la dé-

plira-t-on le but qu'on se propose, et la chose en vaut-elle la peine ? « Les opinions pénètrent là où une armée de soldats ne peut pénétrer. » Un peuple apprend à murmurer ; que deviennent alors les troupes, les frégates, les batteries et les tours Martello ? Les querelles qui troublent une colonie, ressemblent à celles qui fatiguent les oreilles dans une petite ville. Que ceux qui écoutent, entendent ; il y a toutefois des gens dont le devoir est d'écouter, et ils pourraient bien trouver que prévenir les abus est un moyen plus sûr et moins dispendieux de conserver leur autorité, que l'érection de forteresses, l'entretien de garnisons, et tout ce qui s'ensuit. Si les deux Canadas ne sont pas les plus coûteuses de toutes les colonies anglaises, ne seraient-ils pas les plus inutiles ? C'est ce qu'on serait tenté de croire en les visitant.

pense de la frégate le *Saint-Laurent*, à 300,000 livres. Une personne qui a résidé long-temps au Canada, m'a assuré que les bâtimens de guerre envoyés d'Angleterre en morceaux pour être achevés et employés sur le lac Ontario, étaient tous pourvus d'alambics. Les habitans de Londres, s'écrièrent les Canadiens, prennent-ils ce lac pour un bras de l'Océan, qu'ils nous envoient des machines pour en dessaler les eaux ?



Deux immenses bateaux à vapeur, du port de quatre à cinq cents tonneaux, naviguent maintenant sur l'Ontario, au lieu des grands bâtimens de guerre, qui reposent paisiblement dans leurs havres, sur chaque rive du lac. Le bateau américain présente toutes les commodités possibles, comme c'est l'ordinaire de tous ces hôtels flottans qu'on trouve sur les eaux des Etats-Unis. Le bateau canadien, au contraire, mais probablement parce qu'il a été destiné au transport des troupes et des munitions de toute espèce, plutôt qu'au service des passagers, est sale et mal tenu. Il y a aussi à présent un joli bateau à vapeur, de moindres dimensions, qui navigue de Kingston à Prescott, village florissant, situé dans le voisinage des rapides; un autre sera bientôt lancé sur le lac Saint-François, ce qui rendra la navigation de la rivière encore plus facile.

Nous préférâmes voyager plus à loisir et d'une manière moins commode que nous n'eussions fait par le bateau à vapeur. Notre curiosité nous coûta beaucoup de fatigues, et à moi un léger accès de fièvre, qui, toutefois, ne se trouva pas être *la maladie du pays*. Nous observâmes que la fièvre intermittente, ou fièvre des lacs, ainsi qu'on l'appelle dans ces régions, était très com-

mune, principalement le long des rives du Saint-Laurent. Je ne conseille pas au voyageur de choisir l'automne pour descendre cette rivière. Les vents froids et les brouillards épais de la nuit succèdent aux chaleurs brûlantes du jour, et ces changemens de température sont de ceux que, surtout si l'on voyage en bateau découvert, peu de constitutions peuvent éprouver impunément. On ne se fait pas d'idée combien, dans cette saison, ils sont brusques et variés, sur ces eaux et dans les terrains non défrichés qui les avoisinent; pour moi, je ne voudrais certainement pas m'y exposer une seconde fois.

A Kingston', nous montâmes sur un bateau très bien manœuvré qui, en quatre jours, et la plus grande partie de trois nuits (car le défaut de commodités fit que nous ne prîmes chaque fois que quelques heures de repos), nous conduisit à la Chine, sept milles au-dessus de Montréal.

Il y a quelque chose qui fait impression dans la monotonie sauvage de la frontière du Canada. Le large fleuve, les cèdres noirs qui bordent ses rives et couronnent ses îles, la cabane du colon qui se montre à travers le feuillage, et çà et là un petit village et une ligne de champs cultivés perdue au milieu du désert, tels sont les objets qui frappent vos yeux. Ajoutez à cela le profond

silence interrompu seulement par les voix discordantes de vos bateliers canadiens, quand ils hèlent quelque canot qui passe à portée, ou lorsqu'ils lèvent et font retomber leurs rames en cadence. Une scène semblable offre peu de choses à raconter ou à écrire, et pourtant elle produit beaucoup d'effet sur l'esprit. Salvator pourrait trouver un sujet quand la nuit étend son voile sur cette vaste solitude, et lorsque le batelier canadien allume son feu sur un rocher de granit, tandis que les eaux du fleuve paraissent dormir, et que les sombres rameaux d'un vieux cèdre semblent vaciller comme la flamme.

Les rapides présentent un singulier aspect, surtout lorsque vous vous trouvez au milieu d'eux. Les eaux forment des brisans à droite et à gauche; et des vagues vertes, couronnées d'écume, agitent votre barque dans tous les sens; vous retrouvez alors le Niagara dans toute sa majesté.

Le chemin de la Chine à Montréal est une jolie petite promenade, quoiqu'on la fasse dans une voiture qui n'est pas des plus élégantes; mais cela serait peu de chose si elle était plus sûre. Le grément de notre coursier (car on ne pourrait pas l'appeler harnais), manqua une fois, et un de nos compagnons de voyage fut jeté par terre à deux re-

prises ; *mais ce n'est pas toujours ainsi* (1), à ce que nous assura notre conducteur. Au reste , quand cela serait, le cou du voyageur ne courrait pas grand risque ; car, bien que la vieille calèche soit assez élevée, le cheval canadien va si lentement , que si vous êtes jeté hors de la voiture, vous tombez doucement.

C'est un agréable soulagement pour les yeux fatigués de voir de tristes forêts et une vaste étendue d'eau, que d'apercevoir tout d'un coup la belle seigneurie de Montréal : des terres agréablement ondulées, parfaitement cultivées, parsemées de jolies *villas*, et bornées d'un côté par des collines bien boisées, et de l'autre par la masse grisâtre des édifices de la ville, dont les toits et les clochers de fer blanc brillent aux rayons du soleil couchant ; le large fleuve, tantôt transformé par des rochers cachés sous l'eau en rapides bruyans et écumeux, et tantôt présentant une belle nappe d'or couverte d'îles, de bateaux et de navires ; la rive éloignée avec sa ligne de forêts, coupée par de petits villages, et plus loin des montagnes isolées élevant leurs têtes bleues sur la pourpre de l'horizon comme des saphirs entourés de rubis : tout cela

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

(Note du traducteur.)

offre vraiment un spectacle enchanteur. Le long de la route, des figures françaises, avec leurs traits fortement prononcés et l'air de bonne humeur particuliers à la physionomie nationale, s'avançaient pour nous voir, et nous adressaient d'une fenêtre, d'une porte, d'un verger, ou d'une prairie, un salut qui leur attirait facilement un sourire et une révérence polie. Nous fûmes pendant quelques milles escortés par notre joyeux et loquace pilote, dont les chansons avaient tant de fois réglé le mouvement des rames de notre barque. Il me semble encore entendre les bénédictions qu'il nous donna en partant, et voir les singulières grimaces dont elles furent accompagnées.

Les populations du bas et du haut Canada présentent un étrange contraste, et même ne paraissent pas connaître beaucoup de choses touchant l'une l'autre. Sur un point seulement elles semblent s'accorder : savoir, la haine pour leurs voisins les républicains. Néanmoins, si je puis en juger d'après ce que j'ai observé, ce sentiment hostile n'est pas beaucoup partagé par les pauvres colons du Haut-Canada. Dans l'une et l'autre colonie, la haine dont je parle peut très aisément s'expliquer : dans l'une, par la jalousie qu'inspirent la puissance et les richesses des états de l'Union, et dans l'autre, par l'influence des prêtres.

Pour l'ignorance et la superstition, le Canadien demeure dans le même état que ses ancêtres, lorsqu'ils émigrèrent de France. Préservé de la commotion par la protection britannique, son pays n'a ressenti, en aucune manière, le choc de la révolution; les prêtres continuent à aveugler et tondre le peuple, et le peuple à engraisser et adorer les prêtres, comme au bon vieux temps. On apprend ici des particularités curieuses touchant la politique du cabinet de Londres envers la cour de Rome. Entre autres choses, on a présenté dernièrement une requête au pape, pour le prier d'ériger l'évêché de Québec en archevêché; et le prélat de ce diocèse canadien est sur le point de s'embarquer pour l'Italie, afin d'aller recevoir, des mains de Sa Sainteté, ce surcroît d'honneurs. En échange de ces attentions, l'on exhorte le peuple à se souvenir dans ses prières, de ce prince pieux, qui, bien que régnant dans un pays d'hérétiques, n'oublie pas les serviteurs du Très-Haut (1). Les prêtres ont

(1) Quelle politique bizarre et souvent contradictoire que celle du gouvernement anglais! Il persécute les catholiques en Irlande, et les favorise au Canada!

(Note du traducteur.)

entre leurs mains une portion des meilleures terres du pays, et réclament, comme de raison, quelques offrandes des fruits de celles de leurs enfans spirituels. Comme ils pensent que la sécurité de leurs possessions gît dans l'ignorance du peuple, ils appuient toute mesure propre à la conserver entière; c'est ainsi qu'ils défendent les mariages avec les hérétiques, la lecture d'aucun livre sans la permission du confesseur, et l'étude de la langue anglaise. La proximité des Etats-Unis, leur prospérité croissante, et par-dessus tout leurs institutions civiles et religieuses, sont, pour ces pasteurs d'un ignorant troupeau, des objets d'inquiétude et de terreur. Comme la réunion du Canada à ces belles républiques amènerait nécessairement la chute de l'empire des prêtres, l'intérêt commande leur fidélité au gouvernement britannique; celui-ci, de son côté, étant jaloux des Etats-Unis, et sentant combien la possession des deux Canadas est précaire, montre beaucoup de déférence pour les hommes qui exercent tout pouvoir sur l'esprit du peuple. Ainsi va le monde! Et pourtant il semblerait que le paysan canadien est très heureux : il mange gaîment son morceau de pain, ou le partage de bon cœur avec le passant; sa fidélité trans-

férée du roi Louis au roi George, pèse tout aussi peu sur son esprit léger. Quant au gouvernement, s'il n'y participe pas, il ne le sent guère non plus. Trop pauvre pour qu'on l'opprime, trop ignorant pour être mécontent, il invoque son saint, obéit à ses prêtres, fume sa pipe, et chante ses vieilles chansons ; tandis que des hommes plus habiles, quoique avec un esprit moins gai, font des lois dont il n'entend jamais parler, et travaillent pour gagner une aisance dont il s'efforce à se passer.

On dit que généralement il n'existe pas une très bonne intelligence entre l'ancienne population française et la nouvelle population anglaise ; cette dernière se permettant de rire de la superstition de l'autre, et se montrant formalisée de la suprématie des évêques catholiques, sur les luthériens. Le gouvernement, au reste, laisse la prépondérance du protestantisme se frayer ici la route comme elle peut ; mais, n'étant point soutenue par la loi, elle ne fait pas de rapides progrès. Ces jalousies religieuses et nationales produisent accidentellement des discussions animées, qui dégèrent même en querelles politiques.

Avant que la dernière guerre n'éclatât, un journal anglais, publié à Quebec, hasarda une attaque

contre la croyance politique et religieuse, les mœurs et les coutumes de la population canadienne. Cette circonstance non-seulement provoqua des représailles de la part d'un journal d'opposition, imprimé en français, et publié sous le titre du *Canadien*, mais encore donna naissance à un parti appelé *démocrate*; ce nom fut probablement appliqué à bien des gens sans qu'ils l'aient mérité, ainsi que cela est arrivé souvent ailleurs. Quoi qu'il en soit, les partis s'échauffèrent tellement, que le gouverneur et l'assemblée coloniale en vinrent à se faire la guerre entre eux, et à la faire aux éditeurs de journaux. On eut recours à des mesures vexatoires : le journal de l'opposition fut supprimé, des actes arbitraires exercés, et le pouvoir exécutif fit emprisonner, sans assigner de motif et sans qu'il s'ensuivît de jugement, les membres les plus obstinés de l'assemblée, et quelques autres individus marquans parmi les mécontents. Les Canadiens les plus riches et les plus instruits qui dirigèrent cette opposition, furent guidés probablement par des vues politiques et des motifs patriotiques; mais ils ne se montrèrent jamais hostiles envers les intérêts anglais, qu'autant qu'ils les trouvaient injustement opposés à ceux de leur propre nation. La fermentation était à son plus haut

degré, sous l'administration de sir James Craig, depuis l'année 1808 jusqu'à l'année 1811. A l'arrivée de sir George Prevost, un bill extraordinaire, *pour mieux assurer la conservation du gouvernement de Sa Majesté*, n'ayant pu passer à cause de la résistance opiniâtre de l'Assemblée, on adopta un système plus doux dans l'administration. L'esprit public se trouvant ainsi un peu calmé, à l'ouverture des hostilités, qui eut lieu l'année suivante entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, la législature ne témoigna aucune répugnance à seconder les vues du pouvoir exécutif; quant aux paysans, la nation représentée, par leurs pères spirituels, comme ennemie de Dieu, devint bientôt l'ennemie des Canadiens. Peut-être le gouverneur, par excès de prudence, évita-t-il plus qu'il ne fallait, de mettre la fidélité des colons à l'épreuve. Les paysans n'avaient jamais compris la querelle de leurs représentans; et ces derniers, en leur supposant des vues plus étendues qu'il n'avait paru, avaient trop la conscience de leur faiblesse, pour hasarder de mettre ces vues à découvert. La guerre prit donc l'apparence d'une guerre nationale, et la milice eût fait volontiers plus qu'on ne lui demandait. L'antipathie contre les hérétiques Américains fut un aussi

puissant véhicule qu'aurait pu l'être l'amitié pour les Anglais; mais il ne sera jamais facile d'exciter ce dernier sentiment. Indépendamment des préjugés religieux et nationaux, la présence d'une soldatesque hautaine n'est pas faite pour assoupir les jalousies.

L'ignorance des Canadiens, quand on parle des paysans, peut, avec justice, être déclarée absolue; mais que l'assemblée, comme l'affirme généralement l'Anglais anti-canadien, soit composée d'hommes qui ne savent ni lire, ni écrire, c'est ce qu'on ne saurait guère regarder comme exact. Quelques exemples de ce genre peuvent se présenter; mais qu'un corps formé d'individus qui ont fréquemment combattu pour des droits importants, et dont plusieurs membres ont souffert une détention arbitraire, pour prix de leur opposition consciencieuse et constitutionnelle, au *dictum* du gouverneur et du conseil législatif, n'ait jamais été qu'une masse de paysans illétrés, c'est ce qui n'est pas facile à croire.

Le gouvernement des deux Canadas se compose d'un gouverneur nommé par la couronne, d'un conseil législatif, formé de sept membres pour le Haut-Canada, et de quinze pour le Bas-Canada, ou le Canada français, lesquels

membres sont nommés à vie par le gouverneur, et enfin d'une chambre basse ou assemblée, dont les membres sont choisis par les propriétaires des deux colonies, au moyen d'élections qui ont lieu tous les quatre ans. Dans le Bas-Canada, où les Français forment la majorité de la population, ils sont à même de combattre dans l'assemblée, le pouvoir exécutif anglais et le conseil législatif, qui forme de fait une fraction du premier. Il est aisé de voir avec quelle candeur cette assemblée doit être jugée par le parti qu'elle combat; et il y a lieu de douter qu'elle fût louée davantage, quand ses membres seraient plus éclairés.

Vous me demanderez, peut-être, si l'on ne prend pas quelques peines pour amalgamer l'ancienne et la nouvelle population, ou pour effacer la plus forte distinction nationale, celle du langage, en établissant des écoles anglaises. J'ai déjà dit que les prêtres ne sont nullement jaloux d'éclairer leurs communians. Il ne serait pas très politique de la part des puissances temporelles, de résister à l'autorité de ces pasteurs; et peut-être regarde-t-on qu'il est également de l'intérêt de ceux-ci et de celles-là de laisser le Canadien chanter ses chansons et dire ses prières dans la langue de ses pères. Il est curieux de

comparer l'état stationnaire du Canada, avec les progrès de la Louisiane; la différence est d'autant plus frappante, que ce sont deux anciennes colonies françaises. Il n'y a pas seize ans que le vaste territoire de la dernière a été cédé aux Etats-Unis, et déjà ses habitans sont nationalisés. Ce territoire n'a pas été occupé militairement, mais admis dans la confédération comme état indépendant. La Louisiane sent qu'elle existe, et elle a appris à peser et apprécier sa propre importance. Une population aussi simple et aussi ignorante que celle du Canada français, a été transformée, dans le cours d'une génération, en un peuple comparativement éclairé. La superstition perd chaque jour une portion de son empire sur les esprits. La jeunesse qui croît est élevée dans des écoles de villages, établies par tout le pays, même dans les cantons les moins peuplés. Les différences de mœurs, de sentimens et de langage, entre l'ancienne et la nouvelle population, disparaissent graduellement, et, au bout de quelques générations, elles se confondront en une seule. Au lieu d'être pour elle des colonies dispendieuses, les acquisitions de l'Amérique sont de la sorte transformées en états florissans, qui ajoutent à sa puissance et à ses richesses. Elle n'y cantonne

pas de soldats, pour obtenir l'obéissance par la terreur, mais elle leur accorde le droit de se gouverner elles-mêmes, et elle les admet à son alliance. Quel contraste étrange présentent les deux Canadas ! Annexes ruineuses d'un empire éloigné, ils forment des dépôts militaires où l'Angleterre envoie ses légions armées, pour effrayer la population paisible des républiques voisines.

N'y a-t-il pas là un faux calcul ? En opposant à l'Amérique une frontière armée, ne la contraint-on pas à entretenir, jusqu'à un certain point, chez elle, l'esprit militaire. Eloignez cet appareil menaçant, ne sera-t-elle pas privée de tout ce qui stimule son ardeur martiale ? Ses institutions, essentiellement pacifiques, n'agiront-elles pas alors plus efficacement qu'aujourd'hui, pour l'empêcher de faire usage de sa force, au détriment des autres nations ? Laissez-la tranquille, et elle s'endormira. Dans l'état actuel des choses, elle est forcée de tenir ses yeux ouverts, et quoique son épée reste dans le fourreau, de la porter toujours à son côté. Quelques personnes disent qu'elle ambitionne les conquêtes, et que l'invasion du Canada, dans la guerre de la révolution, et durant celle qui vient de finir, le prouve. Elle ambitionnait certainement de déposter une armée ennemie,

et de transformer des fortifications hostiles en villages paisibles. Eût-elle conquis les Canadas, que serait-il arrivé ? Elle aurait dit aux habitans de ces provinces, comme à ceux de la Louisiane : *Gouvernez-vous vous-mêmes*. Au lieu d'être augmentées, comme elles le sont aujourd'hui, pour aller de pair avec celles de ses voisins, ses fortifications auraient été démantelées. Au reste, il est probablement avantageux pour elle d'avoir un ennemi en armes à ses portes. Pacifique comme elle est, ce voisinage sert à réveiller son esprit militaire qui, autrement, pourrait trop se relâcher ; il lui fait peser sa force et en avoir le sentiment, chose utile, en ce que ses institutions et la politique qui en résultent, l'empêchent d'en faire usage sans y avoir été provoquée. On peut présumer néanmoins que ce n'est pas là ce que veulent ses ennemis. Ils ne dépensent certainement pas leurs trésors pour son avantage. Si leur dessein était d'accroître son énergie et de tenir son esprit national éveillé, ils ne pourraient adopter un plus sûr moyen, que de pointer le canon à ses portes. *Delenda est Carthago* ne devrait pas être la devise de la république. Sa rivalité avec une puissance européenne, sur cette frontière de la Sibérie canadienne, est un excellent stimulant qui corrige

l'effet soporifique, qu'autrement produirait sa sécurité et sa prospérité. Elles sont si grandes, que l'Europe entière ne pourrait probablement pas les troubler aujourd'hui, quand elle se liguerait contre elles. Il est peut-être aussi bien que l'Amérique ne sente pas cela ; car, si elle le sentait, cette sécurité et cette prospérité ne seraient-elles pas alors plus en danger ?

Je crains de vous avoir écrit une lettre ennuyeuse ; mais peut-être qu'il en est toujours ainsi ; pourtant, si vous me trouvez plus ennuyeuse qu'à l'ordinaire, prenez en considération le voyage pénible que j'ai entrepris, ainsi que l'état de convalescence où je me trouve encore, et jugez-moi avec indulgence. Quelques excursions dans les campagnes qui entourent cette ville, ont terminé notre voyage en Canada. Le vent glacial de l'équinoxe, et un reste de faiblesse me commandant la prudence, nous faisons le sacrifice de notre visite à Québec, et nous nous dirigeons vers le sud, pour rentrer aux Etats-Unis.

LETTRE XVI.

Le lac Champlain. — Bataille de Plattsburg. — Incendie du bateau à vapeur le Phénix.

Plattsburg, sur le lac Champlain, septembre 1819.

LES rives de ce beau lac, ma chère amie, sont une terre classique pour les Américains, et peut-être pour tous les individus qui aiment la liberté et se réjouissent de ses triomphes. Quant à moi, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt les histoires concernant les différents villages et les forts ruinés qui bordent ces eaux.

Les Américains riches et pauvres, *gentlemen* ou artisans, ont tous les détails de cette courte, mais fertile histoire de leur nation, classés dans leur esprit avec un ordre et une exactitude qui, au premier abord, ne peuvent manquer de surprendre l'étranger. Un citoyen pris au hasard peut généralement vous servir de *Cicerone*, en quel-

que endroit de ces états que vous alliez ; et il n'est jamais plus content que lorsqu'il satisfait la curiosité de l'étranger au sujet de son pays. Il le fait d'ailleurs avec tant d'intelligence, et sait si bien discerner ce qui est intéressant d'avec ce qui est ennuyeux, que vous vous trouvez plus éveillé à la fin de l'entretien qu'au commencement.

La petite ville et la jolie baie de Plattsburg sont indiquées avec une satisfaction particulière, aux étrangers qui se montrent disposés à sympathiser avec un peuple repoussant l'invasion, et combattant pour tout ce que la vie offre de plus précieux à l'homme, son honneur et sa liberté, sa famille et ses foyers.

Au commencement des hostilités, en 1812, la politique américaine fut d'aller attaquer l'ennemi dans ses forteresses. On croyait que les habitants des deux Canadas auraient été disposés à lever l'étendard de l'indépendance et à se rallier à l'Union, et l'on jugea témérairement que de simples milices ou des bataillons de volontaires suffiraient pour déposter des troupes réglées, composées de soldats qui avaient vieilli sous les drapeaux (1). La tentative était hardie,

(1) Le gouvernement américain ne porta pas en cela un

et si elle eût été couronnée de succès, elle aurait parfaitement garanti le pays d'une invasion, et, en coupant les communications de l'ennemi avec les Indiens, on eût préservé les établissemens épars sur la frontière de l'Ouest, de la guerre cruelle qui les menaçait. Qu'on ait compté sur ce succès, cela prouve seulement que l'ignorance est toujours imprudente ; et , à cette époque, la république devait être presque complètement ignorante dans l'art de la guerre. Elle se décidait, en effet, à tenter le sort des armes, après trente ans d'une paix profonde, pendant laquelle elle n'avait possédé ni armée ni marine, et n'avait connu de la science militaire que ce qui entre dans l'organisation et les exercices d'une milice pacifique. La malheureuse campagne dans les Canadas ne fut pas tout-à-fait sans fruit pour la république. Elle servit à rendre sa faiblesse apparente, comme les campagnes suivantes manifestèrent sa force. Dans les opérations offensives, sur terre, elle

jugement si téméraire; il y était autorisé, d'après ce qu'avaient fait des bataillons de volontaires, au commencement de la révolution française.

(Note du traducteur.)

vit d'abord ses citoyens repoussés, tandis que, lorsqu'ils eurent à résister, sur leur territoire, aux soldats les plus exercés qui existassent dans le monde (1), elle les vit toujours vainqueurs. C'est une utile leçon pour elle et pour toutes les autres nations.

La résistance faite par les Américains à Plattsburg, fut aussi courageuse qu'importante par ses résultats. Une armée de vétérans instruits à l'école du duc de Wellington, venait d'arriver dans le fleuve Saint-Laurent. Sir George Prevost la mit aussitôt en marche pour pénétrer dans l'état de New-York. Si cette armée eût réussi à obtenir le commandement du lac Champlain, et la possession de la ligne de forts qui se prolonge vers le sud, les Anglais eussent

(1) Nous croyons, en général, permis à une anglaise de s'exprimer ainsi; mais nous pensons que ce n'est pas par l'effet d'une de ces préventions nationales souvent injustes, que l'aimable auteur de ces Lettres l'a fait. Elle se rappelait, n'en doutons pas, que vers la fin de la guerre que termina le traité de 1814, nos armées, beaucoup moins nombreuses que celles des alliés, n'étaient d'ailleurs plus composées en majorité de ces vieilles bandes qui avaient conquis l'Europe en courant.

(Note du traducteur.)


pu tenter simultanément une attaque par mer sur la ville de New-York, et, s'assurant le commandement de l'Hudson, isoler les états de l'Est du reste de l'Union. Vous remarquerez que ce plan était le même que celui tracé au général Burgoyne, quoique peut-être il présentât alors plus de chances de succès que dans la circonstance dont je parle. Toutefois, une foule de choses semblaient favoriser l'entreprise. D'abord une attaque de ce côté était alors tout-à-fait imprévue; jusqu'à un certain nombre de milles de la frontière, la population était éparsée dans les forêts et sur les montagnes; l'armée était activement occupée dans des parties de l'Union éloignées de ce point, et une attaque par mer sur la ville de New-York étant appréhendée, la milice de cet état avait été principalement postée le long de la côte. Quinze cents hommes de troupes réglées, composées en partie de recrues, et d'invalides, étaient la seule force disponible, quand l'armée anglaise prit possession de la petite ville de Champlain, sur la frontière américaine.

La milice éparsée des environs fut, sur-le-champ, appelée aux armes, et tous les bras s'occupèrent à élever des fortifications, et à équiper une flotille pour combattre celle de

l'ennemi. Les efforts faits durant ces jours d'anxiété, sont presque incroyables : nuit et jour on entendit retentir la hache et le marteau.

C'est ici le lieu de remarquer combien la population américaine est propre à ce genre d'efforts. Dans ces états, tous les hommes, ou du moins presque tous, savent manier la hache, le marteau, la plane, et, en un mot, tous les outils de l'artisan ; ils savent en outre se servir du fusil, dont non-seulement on leur a enseigné l'exercice en entrant dans la milice, mais encore dont ils ont appris à faire usage dès leur enfance.

L'ennemi s'avança bientôt le long des bords du lac, jusqu'auprès de la petite rivière de Saranac, à l'embouchure de laquelle est située la petite ville ou village de Plattsburg, adossé à la forêt ; ses jolies maisons, que réfléchit la surface argentée d'une baie qui reçoit les eaux de la rivière, coupent agréablement la ligne interminable des forêts primitives. Des escarmouches continuelles eurent lieu entre l'ennemi et des détachemens de milices qui, des forêts environnantes, se réunirent promptement au nombre de sept cents hommes. L'état de Vermont, qui borde le lac sur la rive opposée, envoya alors ses montagnards. On aurait cru



difficile de réunir une population peu nombreuse, et dispersée dans une contrée montagneuse; mais le cri annonçant l'invasion retentit de colline en colline et de village en village : tous les habitans l'entendirent. Les uns détellèrent leurs chevaux de la charrue; les autres partirent à pied, abandonnant leurs troupeaux dans les pâturages, et prenant à peine le temps de dire un tendre adieu à leurs femmes et à leurs mères, qui leur présentaient leurs armes (1). Le fusil sur l'épaule, la poire à poudre au côté, un morceau de pain dans leur poche, ils se dirigèrent en foule vers Burlington, et, ainsi que me le dit un ami qui en avait été témoin, ils s'y rendirent de toute la vitesse de leurs jambes ou de celles de leurs chevaux.

La jolie petite ville de Burlington est située sur le penchant d'une colline de la rive opposée, et un peu plus haut sur le lac que Plattsburg. Tous les bateaux et toutes les pirogues furent mis en réquisition, pour traverser le lac ; et à mesure que des partis d'hommes armés arrivaient à Plattsburg, on les envoyait renforcer la ligne sur le Saranac, pour s'opposer au passage de

(1) L'auteur cite ici quelques vers de Walter-Scott, que nous avons cru pouvoir nous dispenser de traduire.

l'ennemi, ou dans les bois, pour le tourner et l'inquiéter sur ses derrières.

La flotille était équipée, et quand celle de l'ennemi parut en vue, elle se forma en ligne pour défendre l'entrée de la baie. Les Américains avaient déployé une telle activité dans l'équipement de cette flotille, qu'un des bâtimens qui prit part à l'action avait été construit et armé en quinze jours. Dix-huit jours avant le combat, les arbres qu'on fit servir à le construire, croissaient encore dans la forêt qui s'étend le long du lac.

La flotille anglaise, commandée par le capitaine Downie, portait quatre-vingt-quinze canons et plus de mille hommes. Celle des Américains, sous le commandement du commodore M'Donough, portait quatre-vingt-six bouches à feu et environ huit cents hommes. Les premiers coups de canon échangés par les flotilles servirent de signal aux deux armées pour commencer le combat sur terre. Une lutte désespérée s'engagea. Les Anglais, avec une audacieuse bravoure, tentèrent deux fois de forcer les ponts, et deux fois furent repoussés. Alors ils remontèrent la rivière, et un fort détachement essaya de la passer à gué; mais une grêle de balles commença à pleuvoir sur eux du milieu des bois, et ils furent

contraints de se retirer après avoir éprouvé une perte assez considérable.

Tout le monde sentait que le sort de la journée dépendait de l'issue du combat que les flotilles se livraient, à la vue des deux armées. Toutes les personnes rassemblées près du rivage tournaient avec inquiétude leurs regards sur les eaux. Pendant deux heures la victoire demeura incertaine ; les bâtimens de chaque flotille, désemparés de leurs voiles et de leur grément, et ressemblant à des pontons, continuaient de tirer et de recevoir des bordées qui menaçaient de les couler à fond. Le navire du commandant américain prit feu deux fois ; ses canons étaient démontés et ses flancs criblés de boulets ; l'ennemi était dans le même état. La bataille semblait sur le point de se terminer sans avantage pour aucune des deux flotilles, quand les deux commandans tentèrent, à la fois, une manœuvre qui devait décider la victoire. Le commodore américain parvint avec une extrême difficulté à virer de bord, dans l'intention de se jeter au milieu de la ligne ennemie. Le navire du commandant anglais essaya vainement d'en faire autant ; de nouvelles bordées lui furent tirées dans une position désavantageuse, et il amena son pavillon. Il s'éleva aussitôt du rivage un cri qui

retentit dans toute l'étendue des lignes américaines, et domina pour un moment le fracas du combat. Pendant quelque temps, les efforts des Anglais se ralentirent; mais ensuite, paraissant ranimés plutôt qu'abattus par le malheur, ces habiles soldats tinrent ferme à leur poste, et continuèrent de combattre jusqu'à ce que l'obscurité vint mettre fin à l'action.

Pendant ces heures mémorables, la petite ville de Burlington présentait un aspect bien différent, sans doute, mais non moins intéressant. Tous les travaux avaient cessé; les habitants inquiets couraient les hauteurs; tous les yeux et toutes les oreilles cherchaient à saisir quelque signal qui annonçât le sort d'un combat d'où dépendaient de si grands intérêts. Le bruit lointain de la canonnade et des nuages de fumée qui s'élevaient à l'horizon, firent connaître que les flotilles étaient engagées. Dès ce moment, les minutes semblèrent des heures; l'espérance et la crainte régnerent tour à tour. Tout à coup la canonnade cessa; mais, à l'aide des meilleurs télescopes, on ne pouvait rien discerner sur la vaste étendue des eaux, excepté que le dernier nuage de fumée s'était dissipé dans les airs, et que vie, honneur et propriétés, tout était perdu ou sauvé.

On n'entendait pas le moindre bruit. Les ci-

citoyens se regardaient les uns les autres sans parler; les femmes et les enfans erraient le long de la plage avec quantité d'hommes de Vermont, qui étaient arrivés dans la journée, mais n'avaient pas trouvé moyen de passer le lac. Tous les bateaux étaient sur l'autre rive, et tout le monde de ce côté était encore trop occupé pour que quelqu'un pût aller porter à Burlington la nouvelle de l'issue du combat. Le soir vint, et aucune tache mouvante ne s'apercevait encore sur les eaux. Une nuit sombre et brumeuse remplaça le crépuscule; et quelques citoyens, l'esprit inquiet et le cœur triste, regagnèrent à pas lents leur demeure, tandis que d'autres restèrent dehors, prêtant l'oreille au moindre souffle, se promenant d'un pas agité, et donnant carrière à leur imagination pour rechercher toutes les causes probables et possibles du silence qui avait subitement remplacé le bruit du canon. « Nos compatriotes seraient-ils défaits, se disaient-ils ?... Une partie d'entre eux auraient pris la fuite sur les bateaux ?... Seraient-ils vainqueurs ?... quelqu'un se fût empressé d'en venir donner la nouvelle. » A onze heures un cri s'éleva du milieu des ténèbres qui couvraient les eaux. C'était un cri de triomphe. Était-il poussé par des amis ou des ennemis ? Il se fit entendre une seconde fois plus

fort que la première, et tous les doutes cessèrent : *Victoire ! victoire !* répétèrent les citoyens qui attendaient sur la plage. Ce cri retentit bientôt sur la colline et dans toute la ville. Je ne saurais décrire cette scène, ainsi qu'on me l'a dépeinte à moi-même ; mais vous pouvez vous imaginer comme chacun sentit son cœur s'épanouir : jeunes et vieux, tous couraient comme des fous ; ils riaient, pleuraient, chantaient, et pleuraient encore. En moins d'une demi-heure, la petite ville fut complètement illuminée.

La bataille était gagnée, c'était le point capital ; mais il restait encore douteux si les envahisseurs tenteraient de pousser en avant, malgré la perte de leur flotille, et la résistance qu'opposeraient les milices alors doublement animées par la victoire et le patriotisme. Le lendemain, au point du jour, on ne trouva que les blessés, les morts et les munitions abandonnées par l'ennemi. Il avait décampé pendant la nuit, après avoir fait filer ses bagages et son artillerie ; son armée était déjà à quelques milles, se dirigeant vers les frontières. Les Américains harassèrent cette armée pendant sa retraite ; mais ce qui l'affaiblit le plus, ce fut la désertion de cinq cents hommes qui jetèrent leurs fusils, et s'enfuirent dans les bois. Quelques-uns de ces sol-

dats sont aujourd'hui fermiers dans l'état de Vermont ; les autres prospérèrent diversement, selon leur bonne ou mauvaise conduite et leur plus ou moins d'activité.

Sir George Prevost fut beaucoup blâmé, tant au Canada qu'en Angleterre, sur sa retraite précipitée. On prétendit qu'il aurait pu emporter les retranchemens des Américains. Ceux-ci en convinrent eux-mêmes. Et en effet , d'après leur construction rapide et imparfaite , il est étonnant que ces ouvrages aient pu résister comme ils le firent. Mais, quel avantage y aurait-il eu pour les Anglais de jucher la terre de leurs morts, pour emporter d'assaut quelques mauvaises palanques, et être ensuite obligés de se retirer ou de se rendre ? Sans la coopération d'une flotille, il aurait fallu, avec des soldats épuisés et découragés, s'ouvrir de force un passage à travers les bois et sur des chaussées de troncs d'arbres, ayant à combattre, à chaque pas, des masses toujours croissantes, non de soldats, mais de pères, d'époux, de citoyens défendant le sol de leur patrie, et animés de tous les sentimens qui peuvent élever l'homme au-dessus de lui-même. Certes, le général anglais se conduisit avec sagesse et humanité, en préférant la retraite à une destruction certaine. « L'ennemi

eût pu attendre un jour plus tard, me dit un officier américain ; mais il aurait été obligé de battre en retraite ou de se rendre, ou bien il aurait été taillé en pièces peu à peu. »

La milice, en général, possède une force morale qui, dans les grandes occasions, est bien supérieure aux talens militaires et à l'expérience de la guerre. Les défaites, qui découragent les meilleures troupes réglées, combattant, sur une terre étrangère, pour le point d'honneur, ou pour gagner du butin, donnent de la vigueur aux milices nationales, luttant, sur leur territoire, pour tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme. Comparez, pour un moment, l'apparence extérieure des deux armées qui se trouvèrent engagées ici. Vous verrez une ligne de citoyens dont les vêtements simples et variés annoncent le voisinage de leurs foyers, opposée à une rangée de brillans uniformes, indiquant des hommes voués uniquement au métier de la guerre : le cœur sent la différence qui existe entre de telles armées.

Il est ordinaire dans les villes les plus riches, et même ailleurs, de voir quelques compagnies de la milice prendre des uniformes ; mais quoique cela prouve un esprit généreux de la part des citoyens, je n'ai jamais vu ces régimens



bien habillés, avec le même intérêt que m'ont toujours inspiré ceux dont les hommes étaient revêtus de leurs habits de tous les jours, et des marques de la vie civile. Vous avez besoin qu'on vous dise que les premiers appartiennent à la milice. A l'égard de ceux-ci, rien ne reste à dire. Je me rappellerai toujours la première fois que je vis une troupe de citoyens faire l'exercice : le maréchal sortait de sa forge ; le menuisier avait ses habits couverts de sciure de bois ; le laboureur avait de la terre aux mains. « Que pensez-vous de nos soldats ? » me dit un ami en souriant. Je ne sais ce que je pensais ; mais je sais que j'essuyai en cachette une larme qui coulait de mon œil.

Je suis tentée d'employer encore que de quelques heures de loisir si vous racontez une histoire d'un caractère différent, et qui ne sera sans doute pas consignée dans les archives de ce pays ; mais qui n'est pas moins digne de l'être, que la victoire de M^oDonough.

Un des plus beaux bateaux à vapeur qu'on eût jamais construits aux États-Unis, naviguait dernièrement sur cette mer intérieure ; il a été détruit il y a dix jours, par le feu, d'une manière vraiment terrible. Le capitaine de ce bateau était tombé malade, et en avait confié le commandement à

son fils, jeune homme d'environ vingt-un ans. Faisant route pour Saint-Jean, avec plus de quarante passagers, il fut surpris en route par le coup de vent d'équinoxe. Le bateau résista parfaitement à la violence du vent qui soufflait dans la direction opposée à sa route, et à une heure du matin, il avait gagné la partie la plus large du lac. Un matelot négligent, qui avait été chercher son souper à la cambuse, y laissa sur une planche, une chandelle allumée, qui mit le feu à une autre planche placée au-dessus de la première.

Les passagers étaient tous endormis, ou du moins reposaient tranquillement dans leurs cabanes, lorsqu'un homme, occupé auprès de la machine, aperçut, dans une partie sombre de l'intérieur du bateau, une lueur extraordinaire. Il se rapprocha de cet endroit, entendit le pétillement du feu, et trouva la porte de la cambuse formant une muraille de charbon ardent. Bientôt il se vit entouré de flammes; il les traversa et se précipita vers une porte de la chambre des dames, qui communiquait avec l'entrepont; mais cette porte était fermée, et il frappa et appela en vain : le bruit du vent et des vagues ne permit d'entendre ni ses cris ni ses coups. Il s'élança sur le pont, donna l'alarme

au capitaine, et courut à la chambre des dames ; mais avant qu'il eût descendu l'escalier, les flammes s'étaient fait jour à travers la porte de communication et avaient atteint les rideaux de la cabane la plus proche. Vous pouvez imaginer la scène qui s'ensuivit.

Pendant ce temps, le jeune capitaine éveillait son équipage et les passagers mâles, et ordonnait au pilote de diriger le bateau vers l'île la plus proche. Après avoir assemblé ses matelots autour de lui, et leur avoir dit que les canots ne pourraient contenir toutes les personnes qui se trouvaient à bord, il leur demanda s'ils consentaient à laisser les passagers se sauver, et à attendre la mort avec lui. Tous y consentirent, et, sur-le-champ, ils s'occupèrent à mettre les embarcations à l'eau. En ce moment, les flammes pénétrèrent de pont, et s'élevèrent en l'air, formant une colonne immense, au milieu de laquelle le pilote, le mât et la cheminée se trouvèrent enveloppés. L'homme qui tenait le gouvernail resta ferme à son poste, jusqu'à ce qu'il eût les mains et le visage rôtis, et ses vêtements à demi-consumés. La chaleur extraordinaire qui régnait autour de la bouilloire, imprimant un redoublement de force et de vitesse à la machine, le bateau, tel qu'un monstre marin en furie, sillonnait les eaux avec

une effrayante vélocité; bientôt il ne se trouva plus qu'à quelques toises de la terre. Les canots étaient disposés, et le capitaine et ses marins tenaient dans leurs bras les femmes et les enfans éplorés, quand le gouvernail vint à manquer. Le bateau céda au vent, et fut repoussé du rivage, dont il s'éloigna en tournant sans cesse sur lui-même. Personne n'osait approcher de la machine pour l'arrêter; mais elle ne tarda pas à s'arrêter d'elle-même, et laissa le bateau à la merci des vents et des vagues. Avec des peines infinies, les passagers, à demi-nus, parvinrent à descendre dans les canots, et reçurent les femmes et les enfans des mains du capitaine et des matelots; ceux-ci, bien que les flammes voltigeassent sur leurs têtes, repoussèrent toutes les sollicitations qu'on leur fit d'entrer dans des embarcations déjà trop chargées, et ils les poussèrent au large du bateau que le feu continuait de dévorer. On s'aperçut alors qu'une femme et un jeune homme de seize ans avaient été oubliés. Après les avoir tirés du milieu des flammes, on attacha le jeune homme à une planche, et un matelot, habile nageur, se jeta avec lui dans le lac. Le capitaine, tenant dans ses bras la pauvre femme, remplie d'une terreur frénétique, demeura sur le bord de son na-



vire embrasé, jusqu'à ce qu'il eût vu le dernier de ses hommes, muni d'une pièce de bois, sauter à l'eau. Alors, il jeta hors du bord une table qu'il avait réservée; puis, chargé de son fardeau, il s'élança au milieu des flots. La pauvre femme, dans l'excès de sa frayeur, le saisit fortement à la gorge, au moment où il la plaçait sur la table. Forcé de se dégager de cette infortunée, elle fut écartée de lui par les vagues; il s'efforça de la suivre et la vit s'accrocher à un débris enflammé. Bientôt, elle poussa un dernier cri, et disparut au milieu des flammes et des flots. Le capitaine fit, en nageant, le tour du navire en feu, criant à ceux de ses matelots qui étaient à portée de voix, de ne pas s'en écarter. Il resta là lui-même, attendant la chute de quelque morceau de bois; enfin, il en tomba un; il l'éteignit et s'y accrocha, demeurant auprès du bateau, dans l'espoir que la lueur des flammes guiderait les canots, lorsqu'ils seraient à même de revenir; mais ces faibles esquifs, dont la marche était considérablement ralentie par la charge extraordinaire qu'ils portaient, avaient en outre six milles à faire, par une mer extrêmement agitée. Ils furent, en conséquence, long-temps avant d'atteindre la terre. Après avoir déposé les passagers, presque nus, sur le

rivage d'une île déserte, par une nuit sombre et tempétueuse, ils retournèrent pour tâcher d'arracher à la mort les nobles victimes d'un dévouement si héroïque. Le jour parut pendant qu'ils luttaient contre les flots, cherchant vainement le fanal éteint, qui devait les guider dans leurs recherches. A la fin, ils aperçurent un point noir sur le sommet d'une vague : c'était une pièce de bois supportant un homme, et cet homme était le jeune capitaine, privé de sentiment, mais conservant encore un reste de vie. Il est aujourd'hui bien portant. Un autre de ces braves matelots fut sauvé dans la matinée, et rappelé à la vie, après avoir été huit heures sur l'eau : sept autres périrent.

Les citoyens de Bordentown s'empressèrent de porter des vivres et des vêtemens aux malheureux qui avaient été déposés sur l'île ; après quoi, ils les emmenèrent chez eux, et leur prodiguèrent les soins les plus pressés et les plus affectueux.

La carcasse à demi-consumée du *Phénix*, se trouve maintenant au milieu du lac, sur un récif où l'a jetée la tempête.

LETTRE XVII.

Burlington. — *Histoire succincte de l'état de Vermont.*

Burlington, état de Vermont, octobre 1819.

EN remontant le Champlain, ma chère amie, les rives de ce lac prennent un aspect plus sauvage et plus montagneux. Le site de la petite ville florissante de Burlington est d'une singulière beauté. La propreté et l'élégance des maisons blanches qui s'élèvent du rivage par une pente assez rapide ; parmi ces édifices, de beaux arbres plantés avec cette symétrie qui caractérise les nouveaux bourgs et villages de ces états ; la jolie baie, et, plus loin, l'immense miroir que présentent les eaux du lac, et dont la bordure est formée par une chaîne de montagnes derrière laquelle, au moment

où nous tournâmes pour la première fois nos regards de ce côté, le soleil se couchait dans toute sa splendeur : tous ces objets offraient véritablement une scène enchantée. Leur aspect nous parut surtout ravissant, lorsque le disque solaire, dont l'éclat eût pu éblouir des aigles mêmes, descendit majestueusement derrière le rideau de pourpre qui réfléchissait ses teintes brillantes sur la surface tranquille du vaste lac, sur les fenêtres et les murs si blancs des jolies maisons de la ville, et sur les voiles argentées des barques et des navires qui glissaient silencieusement sur les ondes resplendissantes.

Il n'y a pas quarante ans que le terrain occupé par cette jolie petite ville, contenant une population de deux mille âmes, n'était habité que par des ours et des panthères. Les Américains ont un verbe qui signifie *faire des progrès* (1). L'invention de ce mot me paraît suffisamment justifiée ; et l'étranger ne peut s'empêcher de convenir que les progrès extraordinaires et en tous genres, qui frappent ses yeux, demandaient un nouveau mot pour les peindre.

(1) Quelques personnes de ce pays néanmoins nient que le verbe *to progress* soit une locution américaine.



La jeune ville de Burlington possède un collège, qui fut fondé en 1791, et a dernièrement reçu une grande extension. L'état de Vermont, auquel appartient la ville, et dont la population n'est pas tout-à-fait de trois cent mille âmes, entretient deux établissemens de ce genre, et dans aucun endroit de l'Union, l'on n'apporte peut-être un plus grand soin à l'éducation de la jeunesse.

Le territoire connu sous le nom de Vermont, est traversé du nord au sud par une chaîne de montagnes couvertes de forêts toujours vertes : c'est de là que dérive son nom. Ces montagnes, les Alpes de ce pays, s'élèvent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille pieds; elles occupent presque toute la largeur de l'état; mais elles sont partout séparées par des vallées, au fond desquelles coulent quantité de ruisseaux et de rivières, qui vont se décharger, à l'est, dans la belle rivière du Connecticut, et, à l'ouest, dans le lac Champlain. Les hautes forêts de pins blancs, de cèdres et d'autres arbres verts, qui couvrent le sommet de ces montagnes, unissent parfois leurs teintes sombres avec la verdure plus variée du chêne, de l'orme, du hêtre et de l'érable, qui croissent dans les vallées. Ces immenses ombrages sont coupés en divers endroits

par des pâturages; les belles terres qui bordent les ruisseaux et les rivières échangent chaque jour leurs arbres antiques pour les trésors de l'agriculture. La ville la plus populeuse de tout l'état contient à peine trois mille âmes, la masse des habitans, laboureurs ou herbagers, étant éparse dans les vallées et sur les montagnes, ou rassemblée par petites portions, dans les villages bâtis sur le bord des lacs et des rivières.

Pour le soin apporté à l'éducation de ses citoyens, et l'esprit démocratique de ses institutions, comme pour ses mœurs simples et son active industrie, l'état de Vermont se montre le digne enfant de la Nouvelle-Angleterre. Il se distingue parmi les autres républiques de cette partie de l'Union, par son patriotisme; il a toujours servi de tous ses moyens, la cause générale, et jamais on n'a pu l'accuser de séparer ses intérêts de ceux de la confédération.

Pendant la lutte révolutionnaire, sa faible population, disséminée le long des rivières, et dans les montagnes et les forêts, montra une noble ardeur et un généreux désintéressement. La courte histoire de cette courageuse république est remplie d'intérêt, et très honorable pour le caractère de son peuple.



Pendant son existence coloniale, elle se trouva engagée, avec des provinces voisines, dans une dispute où il s'agissait pour elle de la défense de ces grands principes sur lesquels, plus tard, s'appuyèrent les colonies, dans leur querelle avec la métropole. Sous la domination de la Grande-Bretagne, les terres de Vermont, en conséquence de divers actes contradictoires passés à différentes époques et sous différents règnes, se trouvèrent réclamées par les deux provinces limitrophes de New-Hampshire et de New-York. Une grande partie des premiers colons jouissaient de leurs propriétés, en vertu de la patente accordée à la première de ces provinces, quand la dernière fit valoir un titre antérieur, et essaya d'évincer les propriétaires. La proclamation du gouverneur royal de New-York reçut pour réponse une proclamation du gouverneur royal de New-Hampshire ; et l'affaire ayant été soumise au gouvernement de la métropole, sa décision fut en faveur de New-York, contre les vœux et les réclamations des Vermontais ; mais cet édit impérial fut aussi peu respecté par les fiers montagnards, que l'avait été la proclamation du gouverneur. « Les dieux des vallées, s'écria le courageux Ethán Allen, ne sont pas les dieux des montagnes. » Une vi-

goureuse opposition se forma sur-le-champ, et les prétentions de New-York furent repoussées avec tant d'énergie, qu'une guerre civile manqua d'éclater. Les Vermontais fondaient leur résistance sur le droit qu'a un peuple de se gouverner, et, en conséquence, ils organisèrent leur gouvernement, en dépit des menaces de New-York et de son gouverneur. Mais une cause plus grande réclama bientôt les efforts de ce peuple magnanime. Au milieu de ses débats avec la province de New-York, la discorde éclata entre le gouvernement britannique et le peuple américain. Les montagnards de Vermont eussent pu facilement s'excuser de prendre parti dans cette grande querelle. Eloignés de la mer, sans commerce, sans taxes et sans gouvernement, les mesures arbitraires du ministère anglais ne froissaient pas immédiatement leurs intérêts; et, engagés, comme ils l'étaient, dans d'autres disputes, on eût pu supposer que ces mesures n'étaient guère propres à exciter leur opposition, en blessant leur fierté; mais, supérieurs à toute considération d'intérêt particulier, ils oublièrent leur querelle pour embrasser celle de la communauté. La nouvelle de la bataille de Lexington n'eût pas plutôt été répandue, qu'on vit Ethan Allen, à la tête

d'une troupe de montagnards de Vermont, surprendre le poste important de Tyconderoga. Il vint, pendant la nuit, sommer le fort de se rendre. « Au nom de qui? répondit le commandant, aussi étonné qu'irrité de cette soudaine et audacieuse sommation. » — « Au nom du grand Jehovah et du congrès continental (1), répliqua le patriote. » Ce congrès continental ne contenait pas de représentans du peuple de Vermont. Il n'avait pas prononcé sur la justice ou l'injustice des réclamations élevées contre lui, ni reconnu la jurisdiction indépendante qu'il avait instituée; mais c'était une assemblée réunie sous les auspices de la liberté; elle déclarait pour d'autres les droits que les Vermon-tais avaient déclarés pour eux-mêmes: aussi, sans hésiter, sans attendre qu'on les sollicitât, et sans essayer de faire aucune stipulation, ces champions des droits de l'homme, abandonnant volontairement et sans conditions leurs charrues et leurs cognées, recommandèrent leurs femmes et leurs enfans à la protection du Ciel, et partirent pour aller combattre avec leurs frères.

(1) C'est le nom qu'on donna primitivement au premier congrès américain.

Après la déclaration d'indépendance, les Vermontais s'adressèrent au congrès, comme au gouvernement suprême, et demandèrent que leur pays fût admis dans la confédération, en qualité d'état indépendant; ils fondèrent leurs réclamations sur les mêmes principes que les autres états invoquaient pour justifier leur résistance à la Grande-Bretagne; savoir: le droit qu'a un peuple d'instituer son gouvernement et l'invalidité des contrats non cimentés par un mutuel accord entre les parties. New-York, de son côté, ne pouvait en appeler qu'à des donations royales, et à des actes exécutés plutôt avec légalité qu'avec justice. L'opinion du congrès penchait en faveur des habitans de Vermont; mais l'état de New-York était un allié trop important, pour qu'on décidât avec précipitation contre lui. Le jugement fut, en conséquence, ajourné, jusqu'à ce que les deux états en vinssent à un accommodement; ou jusqu'à des jours plus paisibles, où le congrès pourrait examiner à loisir la question sous toutes ses faces. L'état de Vermont ayant été ainsi rejeté de l'Union, l'ennemi crut qu'il serait facile de l'attirer dans son parti. On lui promit de grands privilèges et une existence particulière, comme province royale. Mais cette généreuse



république ne se laissa pas détourner du chemin de l'honneur : elle se montra aussi fidèle à la cause de l'Amérique, que ferme dans sa résistance aux prétentions de New-York. On vit alors une poignée d'hommes libres défendre leurs droits et ceux de leurs frères, dans cette lutte opiniâtre. Lorsqu'elle fut terminée, et l'indépendance nationale définitivement établie, la république de Vermont s'arrangea avec celle de New-York, et se joignit ensuite volontairement, comme quatorzième état, aux treize qui s'étaient primitivement confédérés, et dont elle avait épousé la cause avec tant de zèle et de magnanimité.

En conséquence de sa résistance aux prétentions de l'état de New-York, le pays de Vermont avait joui d'une existence indépendante, plusieurs années avant la séparation des colonies d'avec la Grande-Bretagne ; mais sa constitution, telle qu'elle est aujourd'hui, ne fut réglée définitivement que dans l'année 1793.

Le plan de gouvernement de cet état est l'un des plus simples qu'on trouve dans la confédération. La législature se compose d'une seule chambre, dont les membres sont choisis par toute la population mâle de l'état. Dans ce pays montagneux, peuplé par une race d'hommes sim-

ples cultivateurs, on peut supposer que la science de la législation ne présente guère de questions difficiles ; et il n'a pas été jugé nécessaire de retarder la confection des lois, en faisant passer un projet par deux épreuves. On trouve, dans la constitution de Vermont, une autre particularité qui montre que le peuple de cette république a des yeux d'Argus pour ce qui touche à ses libertés. Dans les autres états, les citoyens ont jugé suffisant de se réserver le pouvoir de convoquer une convention, pour amender leur système de gouvernement, quand ils le jugent convenable ; mais les Vermontais, comme s'ils n'eussent pas voulu se fier à leur propre vigilance, ont décrété l'élection d'un conseil de censeurs, qui doit être convoqué pour un an, de sept en sept années, afin d'examiner s'il n'a pas été fait quelque violation à la constitution, *si les pouvoirs législatif et exécutif ont rempli leur devoir, comme tuteurs du peuple, ou se sont arrogé et ont exercé d'autres ou de plus grands pouvoirs que ceux qui leur sont attribués par la constitution* (1) ; en

(1) Art 43 et dernier de la constitution de Vermont. Voyez l'ouvrage intitulé : *Constitutional Law*, etc. Washington 1819.

un mot, de passer en revue tous les actes publics, et l'ensemble des mesures administratives, prises depuis la dernière réunion des censeurs. Si quelques actes leur paraissent inconstitutionnels, leur devoir est d'en référer à l'assemblée législative qui siège pour le moment, de motiver leur opinion et de recommander la révision de ces actes. Ils ont, en outre, le pouvoir de juger de la convenance de réviser la constitution; et si quelques articles leur paraissent défectueux, ou manquer de clarté, de les publier avec les amendemens proposés, lesquels étant examinés et approuvés par le peuple, donnent lieu à la convocation d'autres délégués, pour les décréter en convention, d'après les instructions qu'ils ont reçues de leurs commettans.

L'assemblée se réunit maintenant dans la petite ville de Montpellier, située dans une vallée qui se trouve au centre de l'état. La position de cette ville permet de penser que le siège du gouvernement y demeurera fixé. C'est une étrange nouveauté pour un Européen, de trouver des législateurs assemblés dans un village isolé, pour y discuter les affaires de l'état. Combien la liberté a été calomniée! Voyez-la, dans les montagnes de Vermont, animer des hommes qui, à la première apparence d'oppression, se lève-

raient comme des lions ; mais qui, jouissant du libre exercice de droits incontestés, et marchant tête levée et avec un cœur indompté, au milieu de leurs montagnes, mènent une vie à la fois paisible et active, sans faire de mal et sans en recevoir, fiers comme un noble dans son manoir féodal, et doux comme les agneaux qui paissent sur leurs montagnes.

Les hommes de Vermont sont connus sous le nom familier d'*enfans de la montagne verte*, nom dont ils sont fiers, et que j'ai entendu prononcer souvent avec une sorte de complaisance, et d'un ton mêlé d'admiration et d'affection, par les citoyens des états voisins.

Avant de terminer ce que j'ai à dire sur le pays de Vermont, je crois devoir faire remarquer que l'émigrant écossais le trouverait probablement convenir à ses mœurs et à son tempérament : sous un climat sain, et au milieu d'une contrée montagneuse, offrant et des pâturages et des terres labourables, le fermier écossais, frugal, vigoureux et actif, pourrait se croire chez lui, ou plutôt un peu mieux que chez lui. Il y a, dans les vallées les plus basses, quantité de bons terrains non réclamés, et beaucoup de terres d'une médiocre bonté, sur le penchant des montagnes. Nos enfans du brouillard pourraient voir ici leurs

Grampians et leurs Chéviots (1) sortir du sein d'un meilleur sol, et s'élever vers un ciel plus pur. Ils trouveraient aussi une race d'hommes d'une activité et d'une intelligence égales ou supérieures aux leurs, et animés d'un esprit d'indépendance dont ils pourraient se pénétrer avec avantage (2).

Les émigrans européens sont peut-être disposés à trop s'avancer dans l'intérieur de ce continent. Les anciens états ont suffisamment de terrains non défrichés, pour y établir une multitude d'individus, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, les hommes ont ordinairement beaucoup de choses à apprendre en arrivant dans ce pays. L'Américain, en entrant dans les districts de l'Ouest, est habitué à vaincre toutes les difficultés, et sait inspirer à ses enfans un amour de leur pays, fondé sur la connaissance de son histoire et du mérite de ses institutions ; il est

(1) Les deux principales chaînes de montagnes de l'Ecosse.

(Note du traducteur.)

(2) Il y a dans l'état de Vermont un établissement écossais qui se trouve dans une condition très florissante ; et je crois que de temps en temps quelques émigrans viennent isolément le rejoindre.

propre à former l'avant-garde de la civilisation ; l'étranger sera, en général, mieux placé au corps principal, où il pourra recevoir des leçons, et se pénétrer de sentimens convenables à son nouveau caractère de citoyen d'une république.

LETTRE XVIII.

Direction donnée au génie américain. — Fondateurs des républiques américaines. — Etablissement du gouvernement fédéral.

Whitehouse, New-Jersey, décembre 1819.

JE regrette, ma chère amie, que les circonstances qui nous ont forcées d'abrégé notre voyage dans les états de l'Est, m'aient ainsi empêchée, depuis quelque temps, de vous écrire avec ma ponctualité accoutumée.

Après ce court préambule, vous me permettrez de passer par dessus le reste de notre tournée, et d'en venir tout de suite au sujet de votre lettre que j'ai en ce moment sous les

yeux. Je ferai de mon mieux pour répondre aux questions de ****, ne prétendant pas, au surplus, en donner une meilleure solution que celles que d'autres peuvent avoir données avant moi.

Il est devenu assez ordinaire, dans ces dernières années, de traduire la littérature américaine à la barre de l'Europe, et de porter une sentence contre l'esprit et la science des Américains. Les étrangers les plus libéraux, en parlant du petit nombre d'ouvrages, soit en vers, soit en prose, restés dans la littérature de ce pays, ont coutume d'attribuer cette disette à l'état d'enfance de la société en Amérique; d'autres, du moins je suis portée à le penser, lisent cette explication sans assigner aux mots leur juste valeur. N'est-il pas généralement reçu en Angleterre que la nation américaine est dans une sorte d'état mitoyen entre la barbarie et la civilisation? Je me souviens que lorsque je vins dans ce pays, je n'avais moi-même que des notions très confuses sur le peuple que je devais y trouver. Quelquefois on m'en avait dépeint les habitans comme une troupe de poulains sauvages rongant le frein qu'on venait de mettre dans leur bouche, et s'agitant violemment pour rompre la bride de lois négligemment exécutées, et néanmoins trop strictes pour leur caractère

indomptable; d'autres fois, on me les avait représentés comme une race d'ouvriers adroits, de marchands spéculateurs et de fermiers laborieux, ayant tout juste assez d'usage pour mâcher une réponse quand on les interrogeait, et assez d'instruction pour lire un journal, faire un marché, tenir un compte, et raisonner phlegmatiquement sur les avantages de la liberté du commerce et d'un gouvernement populaire. Ces portraits me paraissaient n'offrir guère de ressemblance; l'un m'avait l'air de convenir à un Hollandais, et l'autre à un Arabe du désert. Il n'était pas possible de concevoir une combinaison des deux caractères; je les comparai cependant, mais je ne pus rien faire ni de l'un ni de l'autre.

L'histoire de ce peuple semblait témoigner qu'il était brave, magnanime et animé de l'esprit de liberté; ses institutions, qu'il était éclairé; ses lois, qu'il était humain; et sa politique, qu'il était pacifique et plein de bonne foi; mais on me disait qu'il n'était rien de tout cela. Jugez un homme par ses œuvres, nous dit-on; mais juger une nation par ses œuvres n'était pas un adage, et l'on m'avait appris que c'était tout-à-fait ridicule. Juger une nation sur les rapports de ses ennemis me semblait toutefois également absurde; de sorte que je me décidai à ne

pas juger du tout , mais à débarquer dans le pays sans savoir rien sur son compte , et à attendre qu'il parlât par lui-même. J'ai cherché quelquefois à vous peindre les impressions que j'ai reçues. Elles furent de nature à me surprendre considérablement au premier abord , car il n'est guère possible que l'esprit ne soit pas un peu influencé par les rapports courans , quelque contradictoires qu'ils soient , et quelque dessein qu'on ait de n'y faire aucune attention.

Il y a ici peu de chose qui annonce l'enfance de la société , dans le sens que les étrangers prêtent ordinairement à cette expression. Les mœurs plus simples , les fortunes plus égales , les habitudes et les liens domestiques plus forts , en général , dans ce pays , qu'on ne les trouve en Europe , annoncent sans doute une nation jeune dans les raffinemens et le luxe , compagnons ordinaires d'une extrême civilisation ; mais annoncent-ils une nation jeune en connaissances ? S'il en était ainsi , cette circonstance parlerait peu en faveur des connaissances.

Il est vrai qu'écrire n'est pas encore un métier dans ce pays ; peut-être pour le pauvre est-ce un pauvre métier partout ; et si les hommes pouvaient faire mieux , ils voudraient rarement en faire leur état. Quoi qu'il en soit , quantité de causes

ont agi jusqu'ici , et quelques-unes ne cesseront peut-être jamais d'agir , pour empêcher le génie américain de se montrer dans des ouvrages d'imagination ou de grands travaux littéraires. Au reste, il faut se souvenir que ce pays ne compte pas encore un demi-siècle d'existence. A peine si l'on a vu passer la génération dont toutes les facultés furent absorbées par une lutte pour l'existence nationale. A la guerre pénible de la révolution succédèrent les travaux de l'établissement du gouvernement central et de la réorganisation des divers états ; et il ne faut pas perdre de vue qu'en Amérique , la guerre ni la législation ne sont l'affaire d'une certaine portion de citoyens , mais celle de toute la société. Elles occupent toutes les têtes et tous les cœurs , réclament toute l'énergie , et absorbent tout le génie de la nation.

L'établissement du gouvernement fédéral ne fut pas l'œuvre d'un jour ; même après qu'on l'eût conçu et adopté , on eut à combattre mille opinions qui se contrariaient. La guerre de plume succéda à celle d'épée , et le choc des partis politiques à celui des armées. La lutte continua pendant tout le cours de l'administration surnommée *fédérale*. Après l'élection de M. Jefferson à la présidence , elle se ranima pour un moment

avec un redoublement de violence ; et quoique ce ne fut plus que l'agitation d'une flamme sur le point de s'éteindre, elle excita l'attention du peuple, et continua jusqu'à l'instant où éclata la seconde guerre, qui contribua à rallier les partis, et dont l'issue consolida l'indépendance nationale, et cimentait l'union entre tous les citoyens. Il n'y a par conséquent guère que quatre ans que l'esprit public est en repos ; et ce n'est que depuis cette époque que les Etats-Unis peuvent se flatter de jouir d'une existence nationale entièrement reconnue.

Ce fut la dernière guerre, si peu remarquée en Europe, mais si importante pour l'Amérique, qui marqua définitivement le caractère du peuple de ce pays, et l'éleva à la place qu'il occupe maintenant parmi les nations du monde. Me trompé-je, en pensant que les Européens, et je parle des plus instruits, n'ont jusqu'à présent apporté que peu d'attention à l'histoire des Etats - Unis ? Lorsque ces états se trouvèrent engagés dans la lutte révolutionnaire, ils excitèrent une sympathie passagère : le sort de l'humanité dépendait de ce combat ; c'étaient la tyrannie et ses légions aguerries opposées aux cohortes sacrées, mais sans expérience, des enfans de la liberté ; et les patriotes de tous les

climats sentaient que l'issue de ce grand conflit devait décider des futures destinées du monde. La bataille une fois gagnée, cette nation jeune et lointaine sembla retomber dans l'oubli; la tempête s'était élevée en Europe, et toutes les têtes pensantes de cette partie du monde étaient occupées à mettre dans la balance état contre état, empire contre empire, ou tyran contre tyran; tandis que l'Amérique, éloignée du tumulte, bandait ses plaies et remettait tout en ordre chez elle. Bientôt les peuples d'Europe eurent presque oublié son existence, et les gouvernemens ne se souvenaient d'elle, de temps en temps, que pour lui dire qu'elle ne méritait pas qu'on la respectât. On pilla ses navires sur les mers et on les insulta dans les ports, qu'on finit par leur fermer. Elle adressa des remontrances, mais on se moqua d'elle; indignée de ces outrages, elle jeta enfin le gant aux oppresseurs, et l'on s'en étonna. Le ministère qui avait provoqué cette querelle, tira négligemment un million de guinées de sa trésorerie, expédia quelques détachemens de ses flottes et de ses armées, et s'assit tranquillement, comptant que les républiques américaines allaient être de nouveau transformées en colonies anglaises. Quelques politiques plus généreux jetèrent de temps

en temps un coup-d'œil à travers l'Océan, curieux de voir comment une jeune nation, qui avait déjà montré la vigueur d'Hercule au berceau, lutterait encore une fois contre la force d'un grand empire dans toute sa maturité; et peut-être ne furent-ils guère moins surpris que le cabinet de Saint-James, quand ils virent l'issue de ce grand combat.

Si **** veut étudier l'histoire de ce pays, il la trouvera pleine de choses. L'Amérique ne s'endormit pas durant les trente années où l'Europe l'avait oubliée. Elle s'occupa avec activité à perfectionner son éducation politique, à former et à éprouver des systèmes de gouvernement, à déraciner des préjugés, à vaincre des ennemis intérieurs, à remplir ses coffres, à payer ses dettes, à amender ses lois, à se rendre digne de jouir de la liberté qu'elle avait achetée au prix de son sang, à fonder des écoles, et à faciliter la propagation des lumières; on ne la vit pas moins appliquée à faire revivre son commerce, à défricher désert après désert, à ouvrir de nouvelles voies à sa navigation intérieure, à accroître une population d'hommes faits pour jouir de leurs droits et de leurs libertés, et sachant respecter les institutions adoptées d'après le vœu de leur patrie : tels furent les travaux de l'Amérique. Elle présente partout les œuvres

de son génie, et nous ne devons pas les aller chercher dans des volumes entassés sur les rayons d'une bibliothèque. Toute sa science est mise en action; elle se montre dans ses institutions et dans ses lois, dans son sénat, dans son cabinet, et même jusque sur les remparts de ses cités et sur les ponts de ses vaisseaux. Voyez ce qu'a fait l'Amérique, et ce qu'elle est; comptez ses années, et portez un jugement sur son génie. Ses politiques ne sont point d'ingénieux théoriciens, mais des hommes d'état versés dans la pratique du gouvernement; ses soldats n'ont pas été conquérans, mais patriotes; ses philosophes ne sont pas des raisonneurs habiles, mais de sages législateurs. Leur pays fut et est encore l'unique champ de leurs efforts; toutes les têtes et tous les bras sont dévoués à son service. Tels sont les hommes publics américains : le monde ne retentit pas du bruit de leurs exploits, et la renommée ne proclame point leurs scientifiques travaux; mais leur patrie recueille les fruits de leur sagesse, et sent tout ce qu'elle doit à leur bravoure, et tout ce qu'elle en peut attendre. C'est dans la puissance, la prospérité, l'esprit pacifique, le bon gouvernement et la sage administration de ce pays que nous devons découvrir et admirer la force et le génie de ses habitans.

En Europe, on est porté à juger du degré d'instruction d'un peuple, par le nombre plus ou moins grand de ses littérateurs; mais, même dans votre hémisphère, c'est peut-être une manière de juger peu équitable. Personne ne contestera que la France ait fait de grands progrès dans les sciences depuis la révolution, et cependant sa réputation littéraire est restée stationnaire durant cette époque. La raison en est très-claire : le génie de ses habitans passa du cabinet dans le sénat et sur le champ de bataille; ses historiens et ses poètes furent tout à coup métamorphosés en soldats et en politiques; ses pacifiques hommes de lettres devinrent d'actifs citoyens, qui se firent connaître par leurs vertus ou par leurs crimes; au lieu de tragédies, de sonnets et de traités de philosophie, ils fabriquèrent des lois ou organisèrent des armées; ils résistèrent aux tyrans, ou devinrent leurs victimes, ou bien ils devinrent tyrans eux-mêmes. Lorsqu'une nation est engagée dans une guerre politique, il n'est guère probable qu'elle soit visitée par les Muses. Ce sont des fainéantes qui aiment le repos et qui chantent sous l'ombrage; elles ne viennent sur le champ de bataille que long-temps après que le carnage a cessé; et avant qu'elles ne célèbrent les exploits des

morts, la mousse a couvert leurs tombeaux. La bataille est terminée en Amérique, mais rien de plus, et il y a peut-être lieu de penser que son gouvernement aura toujours quelque chose de trop bruyant pour les timides filles de Mnémosine. Ici, un jeune homme qui se sent du mérite, et qui désire se distinguer, voit une large carrière ouverte devant lui; les plus hauts emplois de la république semblent tenter son ambition, et le premier souhait de son cœur est d'être homme d'état. Cet ordre de choses assure au peuple d'habiles serviteurs; et stimule l'énergie et l'intelligence de la nation entière; mais il en résulte que tous les talens sont appliqués à l'affaire du jour, et tendent plutôt à honorer la patrie qu'à immortaliser les individus. Les Américains connus en Europe comme auteurs, ont été plus connus dans leur pays comme citoyens distingués, et ma mémoire ne me fournit pas, pour le moment, plus de deux exceptions à cette règle (1). Les habiles écrivains politiques de la révolution et de l'époque suivante, étaient tous des militaires ou des hommes

(1) Brown, auteur de plusieurs romans très connus : Arthur Mervyn, Wieland, etc.; et M. Washington Irvine. Quand ce dernier quitta son pays pour venir en

d'état, qui dérobaient avec peine aux devoirs des emplois que la patrie leur avait confiés, un moment pour éclairer leurs concitoyens sur des objets d'une grande importance nationale. Barlow, connu en Angleterre comme auteur de la *Colombiade*, était un diplomate et un bon écrivain politique. Le vénérable Dwight fut honoré ici, non comme auteur de la *Conquête de Canaan*, mais comme le protecteur des sciences, l'instructeur zélé de la jeunesse, et comme un des écrivains les plus populaires et les plus énergiques de son temps. Je pourrais également vous citer quantité de personnages vivans dont les grands talens ont été appréciés dans les divers cabinets de l'Europe, et qui les déploient ici dans toutes les branches du gouvernement civil et dans toutes les professions libérales. Ces hommes qui, dans d'autres pays, eussent augmenté les richesses de la littérature nationale, travaillent ici à accroître la prospérité publique : éloquens dans le sénat, sages dans le cabinet, ils occupent les plus hauts emplois

Europe, il était trop jeune pour être connu autrement que comme auteur. Son charmant ouvrage intitulé *The Sketch-Book*, est également admiré des deux côtés de l'Atlantique...

de la république, et sont récompensés de leurs constans et pénibles travaux, par l'estime de leurs concitoyens, et le spectacle de la puissance croissante de leur patrie.

Aucune nation peut-être n'a jamais produit, dans le même espace de temps, plus de grands patriotes et d'hommes d'état habiles, que la nation américaine. Quels furent ceux qui fondèrent ces républiques ? Ce n'étaient ni des brigands, ni des vagabonds, comme quelques-uns de nos journaux ministériels voudraient le faire croire à leurs lecteurs ; mais les citoyens les plus sages de la plus sage nation qui existât alors sur le globe. Le fondateur de la Virginie (1) était un héros anglais digne de figurer dans un roman de chevalerie ; un preux qui courut après l'honneur, par le monde, et vint enfin, animé d'un pur amour de la liberté et d'un ardent esprit d'entreprise, fonder une colonie dans les déserts américains. Les fondateurs du Maryland (2) furent des sages et des phi-

(1) Le capitaine John Smith.

(2) Georges et Cécile Calvert, les lords Baltimore et Léonard Calvert, frères de Cécile. Cette famille distinguée était attachée à l'église de Rome. Tandis que toutes les nations européennes et les autres colonies américaines se

l'antropes qui plaçaient la liberté de conscience au-dessus des privilèges de la naissance et des jouissances du luxe; des nobles anglais dont l'origine était la moindre de leurs distinctions, qui prêchèrent l'égalité religieuse dans un siècle où elle était inconnue, et ouvrirent un asile, sur ce continent lointain, aux persécutés de toutes les sectes et de tous les pays. La Nouvelle-Angleterre fut fondée par les Hampden de la Grande-Bretagne, qui vinrent jouir de la liberté et servir leur Dieu austère, parmi des bêtes sauvages et des hommes plus sauvages encore. Mais ils étaient résolus de tout supporter plutôt que de se soumettre aux caprices de la tyrannie et à la juridiction des hiérarques. Parmi eux se trouvaient des hommes

querellaient les uns les autres pour des opinions théologiques, un catholique romain proclamait la doctrine, non de la tolérance, mais de l'égalité religieuse. Les puritains, sous le règne de Cromwell, troublèrent d'abord la paix de la colonie naissante du Maryland; mais ce ne fut qu'après la révolution anglaise que ses institutions sages et philanthropiques furent abolies par un décret royal. Guillaume III anéantit totalement la suprématie du catholicisme en Angleterre, et établit la suprématie du protestantisme en Irlande et dans le Maryland : 1688 ne fut une heureuse année que pour une portion de l'empire britannique.

qui, par leur savoir et leurs opinions, devançaient leur siècle. Le vénérable Roger Williams, défenseur zélé de la liberté religieuse, comme de la liberté civile, proclama des principes auxquels adhérèrent plus tard Milton et Locke (1). Oglethorpe, fondateur de la Géorgie, réunissait les qualités de militaire, de législateur, d'homme d'état et de philanthrope. Dans sa jeunesse, il apprit l'art de la guerre sous le prince Engène; plus tard, il défendit, dans le parlement britannique, les intérêts de sa patrie et les droits de l'humanité. Il fut le chef de *cette troupe généreuse qui, touchée des misères humaines, alla leur chercher un remède dans les horreurs d'une sombre prison.* (2)

(1) Une comparaison entre la charte de Rhode-Island et la constitution présentée à la Caroline par Locke, nous porterait à juger que Roger Williams était un plus habile législateur que son illustre disciple.

(2) Cette citation est tirée des *Saisons* de Thomson, et fait allusion à la société de philanthropes organisée par Oglethorpe pour visiter les prisons anglaises, et s'occuper des moyens propres à améliorer le sort des détenus. C'est en imitant ce noble exemple, que Howard s'acquit une si juste célébrité, non-seulement en Angleterre, mais encore dans toute l'Europe. (Note du traducteur.)

Dans la quarante-cinquième année de son âge, le général

La Pensylvanie porte le nom du sage qui la fonda. En somme, il n'est aucune de ces colonies qui n'ait été fondée par des hommes libres et comptés parmi les sages de leur génération. Les révolutions politiques de l'Angleterre continuèrent d'y jeter quantité de ses meilleurs et de ses plus braves citoyens, et même beaucoup de personnes d'une naissance distinguée, et de mœurs raffinées.

Oglethorpe se mit à la tête d'une nombreuse troupe d'individus maltraités par la fortune, et s'embarqua pour l'Amérique. Après avoir, par sa sagesse et sa valeur, garanti les premiers colons des commotions intérieures et des attaques d'ennemis extérieurs, il retourna en Angleterre. Lorsque la guerre de la révolution éclata, on lui offrit le commandement de l'armée anglaise, comme au plus ancien officier général. « J'entreprendrai l'expédition sans un vaisseau de guerre et sans un soldat, répondit le vieux guerrier au ministre, pourvu que vous m'autorisiez à promettre aux colons, en arrivant parmi eux, *que vous leur rendrez justice.* » La Géorgie se montra animée de l'esprit de son fondateur; la poignée de patriotes qu'elle put mettre sous les armes (sa population n'allait pas à cinquante mille âmes) se joignit à ceux des autres colonies, et déploya le drapeau de l'indépendance. Le vénérable Oglethorpe vit la colonie qu'il avait fondée, érigée en république libre; il vit l'indépendance de l'Amérique reconnue, et mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans.



La révocation de l'édit de Nantes y fit passer aussi quelques-uns des plus éclairés et des plus vertueux enfans de la France, et de semblables édits beaucoup des plus nobles enfans de l'Irlande : ces exilés enfantèrent les héros de la révolution. Jusqu'au commencement de la querelle qui éleva l'Amérique au rang de nation indépendante, quantité de familles des plus distinguées de l'Angleterre venaient fixer leurs pénates dans le Nouveau-Monde, soit guidées par un esprit d'aventure, soit attirées par la beauté du climat et le caractère franc et hospitalier des habitans. On vit entre autres le représentant de la noble maison de Fairfax abandonner les honneurs appartenant à un baron de son pays natal, pour la liberté et la simplicité des citoyens de l'Amérique ; mettre de côté son titre, et s'établir en Virginie, où il déploya une magnificence patriarcale ; soutenir dans sa vieillesse la cause de la liberté, et se glorifier des dignités modestes et librement conférées d'une jeune république, au lieu des titres orgueilleux d'une antique aristocratie (1).

(1) On trouve dans l'ouvrage de Wood, intitulé *Scotch Peerage* (la pairie écossaise), une courte, mais intéressante notice sur Thomas, sixième lord Fairfax. Le représentant actuel de cette noble maison préfère également le rang de

Tandis que le séjour de l'Amérique était recherché de la sorte par des hommes éclairés, les discours parlementaires et les pamphlets de cette époque montrent combien la nation anglaise connaissait peu le caractère et la condition des colons. Parce que le gouvernement avait jugé à propos, à une époque, de faire de la Virginie un Botany-Bay (1), insulte qui ne contribua pas peu à disposer cette colonie à la révolte, la patrie de Franklin, Washington, Patrick-Henry, Jefferson, Schuyler, Gates, Green, Allen, Dickenson, Laurens, Livingston, Hamilton, Jay, Rush, Adams, Rittenhouse, Madison, Monroe, et cent autres, militaires, orateurs, philosophes et hommes d'état distingués, fut considérée comme un repaire de filous et d'hommes grossiers et méprisables. Jamais une révolution nationale ne fut conduite par de plus

citoyen américain à celui de noble anglais. Il pourrait y avoir dans cette conduite plus de calcul que de philosophie; car, après tout, c'est préférer un sceptre à une couronne de pair. Le citoyen américain n'a pas de supérieur, et il appartient à une race de souverains; le baron européen a beaucoup de supérieurs, et il fait partie d'une race de sujets.

(1) Lieu de déportation, situé dans la Nouvelle-Hollande.

(Note du traducteur.)

grands hommes, des hommes plus généreux, plus dévoués, et plus profondément sages : ces hommes, de plus, ne s'étaient pas placés d'eux-mêmes, ou n'avaient pas été portés par le hasard au timon du vaisseau de l'état; ils furent appelés, par les suffrages libres de leurs concitoyens, à occuper les divers postes les plus convenables à leur génie et à leur caractère. Le peuple se montra aussi intelligent que ses serviteurs habiles; ce n'était pas une multitude ignorante, poussée par quelques orateurs éloquens ou quelques héros généreux, à des actions au-dessus de sa portée; c'était une société bien organisée, un assemblage d'hommes instruits et animés de l'amour de la liberté, mais surtout connaissant leurs devoirs de citoyens, et la nature ainsi que le but d'un gouvernement civil.

Comme colonies, les états d'Amérique avaient pour la plupart été régis par des constitutions aussi essentiellement démocratiques que celles d'aujourd'hui; toute la différence consiste en ce qu'elles étaient engagées dans des luttes continues pour défendre ces constitutions. Dans leur enfance, on ne prévint guère leurs destinées futures; les chartes accordées sans attention aux premiers colons de la Nouvelle-Angleterre comprenaient des droits auxquels les monarques ab-

solus qui les signèrent n'avaient jamais songé ; mais ils se repentirent très promptement de cette inadvertance.

L'histoire coloniale de l'Amérique suffirait seule pour marquer le caractère des Stuarts : non contents de torturer les consciences et d'outrager les droits du peuple anglais dans son île , nous les voyons poursuivre jusque dans les déserts du Nouveau-Monde , les patriotes que leur tyrannie avait forcés de s'expatrier , comme s'ils eussent résolu qu'aucun homme libre ne pût habiter sur la surface du globe. On se rit même de sourire en voyant les actes contradictoires de Charles II , insouciant libertin et tyran rapace , si ces actes concernaient des objets moins importants que les droits et le bonheur de l'humanité. Cet enfant gâté du pouvoir signa négligemment les plus belles chartes qui jamais aient été octroyées par un roi à son peuple , et ensuite déclara une guerre éternelle à la poignée d'hommes libres et relégués dans un autre monde qui voulaient les conserver (1). La lutte opiniâtre dans laquelle

(1) Le présent d'un anneau curieux fait par Winthrop , le fondateur éclairé de la colonie de Massachussets , obtint , dit-on , la signature royale à la charte démocratique du Connecticut.



les jeunes colonies se trouvèrent sans cesse engagées avec les monarques qui se succédèrent et avec les diverses administrations (1) de la mère-patrie, ouvrit l'esprit de leurs habitans. Quelquefois leurs chartes furent abrogées par la force ; mais jamais elles ne cédèrent d'elles-mêmes une fraction de leur liberté , ni on ne leur en déroba rien à leur insu ; elles combattirent et versèrent leur sang pour chaque droit qui leur fut enlevé : *mourir de la main des autres plutôt que de la leur propre* devint de bonne heure la devise des Américains , et peut-être n'eussent-ils pu en adopter une plus capable de les rendre invincibles.

Ce qu'il y a de plus digne d'admiration dans l'histoire de l'Amérique, c'est non-seulement l'esprit de liberté qui a toujours animé le peuple de ce pays, mais encore une connaissance parfaite de la science du gouvernement, qui a empêché cet esprit de se détruire lui-même. Les sages qui posèrent les fondemens de la grandeur future des Etats-Unis, possédaient à la fois la fierté d'hommes

(1) Le lecteur se rappelle sans doute qu'en parlant de l'Angleterre ce mot est synonyme de *ministère*.

libres et les connaissances d'Anglais libres. En bâtissant leur édifice, ils connaissaient les moyens de le rendre solide ; en conservant intacts les droits de chaque individu , ils surent l'empêcher de porter atteinte à ceux de son prochain ; ils apportèrent avec eux l'expérience de la nation la mieux gouvernée qui existât alors ; et ayant été personnellement victimes des erreurs inhérentes à cette constitution qui les avait éclairés , mais ne les avait protégés que partiellement, ils surent ce qu'il fallait en rejeter et en imiter dans les copies qu'ils en firent avec lenteur et sagesse dans un monde nouveau et lointain. Ayant ainsi possédé dès le principe des institutions libérales, ou plutôt ayant été continuellement occupées à se les procurer ou à les défendre, les colonies anglo-américaines se trouvèrent parfaitement propres à prendre le rôle d'états indépendans. Cette démarche ressemblait beaucoup moins à une expérience, que leurs ennemis ne le supposaient (1).

(1) M. Burke , qui paraît avoir possédé une connaissance plus exacte des institutions et du caractère des colons qu'aucun autre homme d'état anglais , insista beaucoup sur la forme de leurs assemblées législatives , lorsqu'il indiqua les conséquences qui devaient , selon toute probabilité , résulter des actes oppressifs du parlement , « Leurs gouverne-



Rien, en effet, ne saurait expliquer l'obstination que montra le ministère anglais au commencement de la lutte révolutionnaire, si ce n'est la supposition qu'il ignorait complètement l'histoire du peuple qu'il avait à combattre. Pardonnez-moi cette remarque, mais les questions de **** me portent à croire que quelques Anglais instruits, de l'époque actuelle, ne connaissent guère plus cette histoire que ne la connaissait lord North.

La partie militaire de l'histoire d'Amérique, à l'époque de la révolution, présente assez d'intérêt pour fixer l'attention du lecteur le plus insouciant; mais les étrangers paraissent quelquefois s'imaginer que là se sont épuisées toute la force et toute la vertu des Américains. Qu'un pays qui put déployer tant d'énergie, de magnanimité et de sagesse qu'en montra l'Amérique dans cette lutte, eût subitement cessé de

mens, dit cet orateur, sont populaires à un haut degré; quelques-uns sont purement populaires; dans tous, la branche populaire de la représentation est la plus forte; et cette part que prend le peuple aux actes ordinaires de son gouvernement, ne peut manquer de lui inspirer des sentimens élevés, et une forte aversion pour tout ce qui tend à le dépouiller de sa principale importance.»

posséder toutes ces qualités, la chose n'aurait pas moins lieu de surprendre qu'elle ne serait humiliante. En portant un regard sur l'histoire civile de ces républiques depuis l'établissement de leur indépendance, ne trouvons-nous aucune trace de leur caractère primitif? Quand nous n'examinerions que les institutions nationales, les lois douces et impartiales, l'entière liberté de conscience, la multiplication des écoles et des collèges à un degré inconnu dans tout autre pays du monde, et tous les perfectionnemens dans chaque branche d'administration intérieure, qui ont placé le peuple américain dans son état actuel de paix et de prospérité sans égales, nous serions forcés de reconnaître non-seulement qu'il entend bien ses intérêts, mais encore qu'il est sensible à tout ce qui tient à ceux de la race humaine en général. Nous ne manquerions pas d'exemples d'une politique encore plus libérale.

Combien il est rare que l'histoire nous présente celui d'un sacrifice volontaire, pour le bien commun, de la part de sociétés séparées! Il me semble que la courte histoire de l'Amérique nous fournit plus d'exemples de ce genre que celle d'aucune autre nation ancienne ou moderne. Pendant la guerre de la révolution et les an-

nées qui l'ont immédiatement précédée, on peut dire que l'esprit public se montra singulièrement excité. Au milieu de semblables circonstances, les hommes, ainsi que les sociétés, sont capables d'actions au dessus de leurs forces et de leur vertu dans des momens plus calmes. Nous passerons, en conséquence, par dessus l'époque de la révolution, pour arriver tout de suite à la paix de 1783. Nous trouvons alors une masse de républiques occupées à concilier par degrés leurs intérêts séparés et souvent discordans; chacune cédant quelque chose pour l'avantage commun, et renonçant à l'orgueil de la souveraineté individuelle, pour donner plus d'éclat au gouvernement général. Les remarques faites par Ramsay, sur l'adoption de la constitution fédérale, se présentent si à propos que je ne puis m'empêcher de les citer :

« L'adoption de cette constitution fut un triom-
 » phe de la vertu et du bon sens sur les vices et
 » les folies de la nature humaine. Les pires de
 » tous les hommes peuvent être portés à op-
 » poser une courageuse résistance à l'envahisse-
 » ment de leurs droits ; mais il faut un plus
 » haut degré de vertu pour engager des hom-
 » mes libres, en possession d'une souveraineté
 » limitée, à abandonner volontairement une por-

» tion de leurs libertés naturelles, pour s'im-
 » poser eux-mêmes ce frein d'un bon gouverne-
 » ment qui bride la férocité de l'homme,
 » le force à respecter les droits des autres, et à
 » soumettre ses réclamations et ses plaintes à
 » la décision de ses concitoyens. Les exemples
 » de nations qui ont conquis leur liberté à la
 » pointe de l'épée, sont nombreux; on trouve
 » infiniment moins d'exemples de nations qui
 » ont su faire un bon usage de la liberté qu'elles
 » avaient conquise. »

L'esprit libéral de ces républiques ne s'est pas manifesté seulement dans l'adoption du gouvernement général; nous en voyons quelques-unes faire volontairement la concession de vastes territoires pour servir à des objets d'utilité nationale; d'autres relevant une partie de leur population de ses engagements, et la laissant consulter ses vœux et sa convenance pour former une société nouvelle.

Si nous comparions cette politique à celle employée par les autres nations, nous pourrions nous hâter de déclarer que ce peuple est singulièrement affranchi des passions les plus ordinaires à l'espèce humaine; mais il n'en est pas ainsi: il n'est que singulièrement éclairé dans l'art du gouvernement; il a appris qu'il n'existe

pas de force sans union, pas d'union sans bonne amitié, et pas de bonne amitié sans franchise; et après avoir acquis cette connaissance, il a eu le singulier bonheur d'être capable de la mettre en pratique.

Ces observations détachées termineront aujourd'hui ma lettre. Quand mes loisirs me le permettront, je répondrai à vos questions sur l'état actuel des partis et de l'esprit public. Pour rendre ce sujet intelligible, il sera nécessaire que je passe rapidement en revue toute l'administration américaine, depuis l'établissement du gouvernement fédéral.

LETTRE XIX.

Des administrations fédérales. — M. Jefferson. — Causes de la dernière guerre. — Réglemens de la marine militaire et marchande. — Leur effet sur le caractère du matelot. — Défense du pays. — Armée de l'Ouest. — Politique des états, de la Nouvelle - Angleterre. — Effets de la guerre sur le caractère national.

New-York, janvier 1820.

L'HISTOIRE du parti fédéraliste, qui, après un court règne et une lutte de quelques années, rendit le dernier soupir dans la convention d'Hartford, mérite principalement qu'on le cite comme une preuve de la facilité avec laquelle marche le gouvernement de ce pays. Une révolution complète dans les partis, opérée par le



paisible exercice du droit électoral, est une nouveauté dans l'histoire des nations. Cette liberté extrême qui devait produire tant de maux, d'après les prédictions de ceux qui confondaient les démocraties américaines avec celles de la Grèce (quoiqu'elles se ressemblassent autant que le gouvernement de la Chine et celui de l'Angleterre), cette liberté s'est montrée ici la sauve-garde de la paix publique. Pourquoi serait-on tenté d'employer l'épée, quand on peut effectuer ce qu'on veut, à l'aide d'un mot ? Il faut un pouvoir auquel on soit contraint de résister, avant de recourir à la force : ce pouvoir manque en Amérique.

Les noms de partis indiquent rarement des principes ; mais peut-être aucun nom de ce genre ne fut moins significatif que ceux de *fédéralistes* et d'*anti-fédéralistes*, tels qu'on les connut autrefois dans ce pays. L'absurdité du dernier fut bientôt reconnue tacitement même par le parti opposé, et cette reconnaissance mit fin à tout. Quand le parti *fédéraliste* se montra opposé au parti *démocrate*, c'était le gouvernement opposé au peuple, c'est-à-dire l'ombre au corps qui la produit.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans une fastidieuse description de partis aujourd'hui éteints ;

je veux seulement faire remarquer que , dans l'extinction graduelle de l'opposition fédéraliste, on peut suivre la formation progressive du caractère national. Je me souviens d'une chose que vous m'avez répétée comme vous ayant été dite par un des sages de la révolution américaine : « Je ne veux pas que nos citoyens soient » ni Français, ni Anglais, ni fédéralistes, ni démocrates; *je veux qu'ils soient Américains.* » Eh bien ! ils sont Américains aujourd'hui. La génération actuelle s'est élevée à l'ombre des institutions nationales ; elles sont sacrées à ses yeux, non par la seule beauté des principes de justice, sur lesquels elles sont fondées, mais par l'expérience qu'elle a de leur sagesse ; elle comprend tous les mouvemens de la machine simple et sublime du gouvernement national ; elle a appris à ne redouter ni sa force ni sa faiblesse, toutes deux ont été éprouvées. Si quelque danger menace l'état, ce gouvernement peut réveiller l'énergie de toute la nation ; s'il empiète sur les libertés du peuple, il est arrêté à l'instant.

L'établissement de la constitution fédérale fait époque dans l'histoire de l'homme. C'était une expérience qu'on n'avait jamais tentée, et d'où dépendait la liberté d'une nation, et peut-être d'un monde. Il était naturel alors que chacun

la regardât, avec anxiété, et que quelques gens doutassent de ses résultats. Lorsque le peuple craignait d'avoir délégué trop de pouvoir au nouveau gouvernement, il se trouva, par un singulier bonheur, exister un homme dont l'intégrité n'était pas moins éprouvée que son nom était populaire. Quelque divers et opposés que fussent les intérêts et les opinions du jour, le nom du premier président, des Etats - Unis servit toujours de mot de ralliement général, et les hommes les plus opposés au gouvernement rendirent justice aux vertus de Washington ; rien peut-être ne fait plus d'honneur à la tête et au cœur des Américains, que la réélection unanime de ce vénérable patriote, à l'époque où les rangs de l'opposition se renforçaient tous les jours.

Cette opposition, comme vous pouvez vous en souvenir, était principalement dirigée contre le système de finances introduit par le secrétaire Hamilton. Les mesures de cet homme d'état habile relevèrent le crédit de la nation, ressuscitèrent le commerce, ranimèrent l'agriculture et créèrent des revenus à la république. Quelques personnes pensèrent toutefois que ce système allait trop loin, et qu'il tendait à renforcer le gouvernement au point de le rapprocher en quelque sorte de celui de l'Angleterre. Quel-

que puériles que puissent paraître aujourd'hui ces craintes, elles étaient alors très-naturelles; le peuple, qui venait de donner l'impulsion à la machine du gouvernement, était effrayé de sa puissance, et ne pouvait croire que, si d'un souffle il l'avait mise en mouvement, d'un souffle également il pourrait l'arrêter tout court.

Il serait possible que les premières administrations eussent éprouvé quelque désir d'étendre aussi loin que faire se pourrait l'autorité qu'on leur avait déléguée; il semblait même alors qu'il y eût nécessité de le faire. La machine politique avait été tellement ébranlée pendant la longue guerre de la révolution, qu'elle exigeait des mains habiles et nerveuses pour en replacer toutes les parties et en faire jouer tous les rouages. La vigueur d'Hamilton et la prudence de Washington semblaient se contre-balancer. Ils établirent un gouvernement actif à l'intérieur, et qui commanda le respect à l'extérieur. Quelles qu'aient été les opinions politiques du premier, ou purement républicaines, ou inclinant vers l'aristocratie, ainsi qu'on l'a soupçonné, on s'accorda bientôt à reconnaître que ses mesures avaient servi les intérêts et accru la prospérité de sa patrie. C'est ici le cas de remarquer un caractère particulier d'excellence de la constitution



américaine : savoir que , si un homme d'état habile a tout pouvoir pour travailler au bien public, il lui est extrêmement difficile de faire le mal : il ne peut travailler pour lui-même, ni pour une partie de la société; il faut qu'il travaille pour la société entière, ou qu'il renonce tout-à-fait à travailler : c'est ce qui devint sensible lors de l'*évincement* du parti fédéraliste, sous l'administration de M. Adams.

Le parti fédéraliste, ou, pour parler plus correctement, le parti du fort gouvernement, comptait dans ses rangs quantité de patriotes purs et d'hommes d'état habiles. Leurs erreurs furent des erreurs de jugement, on pourrait dire d'éducation. Ils étaient nés sous un ordre de choses différent de celui qui devait son existence à la révolution qu'ils avaient aidé à diriger. Quelques restes de préjugés pouvaient naturellement avoir conservé de l'empire sur l'esprit et influencer les sentimens d'hommes qui, dans leur jeunesse, avaient regardé avec admiration l'expérience politique ainsi que la science de l'Europe. Il fallait être autant philosophe qu'homme d'état pour prévoir qu'à l'aide des simples élémens d'un gouvernement franchement représentatif, l'ordre sortirait du sein du chaos, et qu'une société pourrait se diriger elle-même, avec calme et justice, sans

avoir besoin du frein d'aucun autre pouvoir que celui exercé par la collision des divers intérêts de ses membres (1).

A ces hommes, qui par leurs éminens services s'étaient acquis le respect et par conséquent les suffrages de leurs concitoyens, bien qu'on sût que leurs opinions différaient sur quelques points de celles de la majorité, se joignit graduellement un parti assez nombreux et possédant l'influence que donnent les richesses. Cette influence, toutefois, fut plus apparente que réelle, et probablement causa la ruine du parti qui l'avait prise pour appui.

La révolution américaine, quoique conduite avec un accord sans exemple dans l'histoire des nations, ne laissa pas de compter quelques ennemis, soit déclarés, soit secrets. L'état de

(1) Parmi les choses qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion de quelques-uns des premiers hommes d'état américains qui désiraient un gouvernement fort, nous citerons principalement les inconvéniens qui, durant la lutte révolutionnaire, résultèrent si souvent de la faiblesse du gouvernement central. Quand on remplaça les *articles de confédération* par la *constitution fédérale*, ceux qui avaient reconnu les défauts du système primitif purent naturellement tendre à faire tomber le gouvernement dans l'excès contraire.

New-York particulièrement renfermait une association nombreuse et puissante de Torys, qui, jouissant sous le gouvernement anglais d'une grande influence, ainsi que de places éminentes et lucratives, et pour la plupart de fiefs héréditaires, n'étaient guère disposés à transférer leur obéissance, de George III à leurs concitoyens, jusqu'à ce que les circonstances les y contraignissent absolument. Ces circonstances se présentèrent, et, pour tirer le meilleur parti possible de leur mésaventure, ils s'attachèrent sur-le-champ au pouvoir existant, et, se rangeant du parti du gouvernement, se proclamèrent les amis zélés de la nouvelle constitution. Ceci me rappelle que le même jeu fut joué en Angleterre; mais n'est-il pas par les Torys de tous les pays? Ils sont, dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes exclusivement *loyaux* (1); et leurs adversaires sont ennemis, non des mesures du gouverne-

(1) Les mots *loyal* et *loyauté*, dans ce sens où on les fait synonymes de *fidèle* et *fidélité*, ont été fréquemment répétés à la tribune par nos ministres, nos ministériels, et surtout nos ultras; ils paraissent former un cortège indispensable à celui de *légitimité*.

(Note du traducteur.)

ment, mais du gouvernement lui-même. Ici, au reste, la partie fut assez innocente ; ils remuèrent les dés dans le cornet, mais personne ne put mettre d'enjeu. Dans le paisible exercice de son pouvoir, le peuple souverain range toutes les choses à leur place. La majorité du *dehors* est toujours majorité au *dedans* (1). Le parti démocratique prit l'ascendant, et M. Jefferson, rédacteur de la *déclaration d'indépendance*, ami et disciple de Franklin, politique habile, ardent patriote, philosophe éclairé, et zélé philanthrope, devint premier magistrat de la république.

M. Jefferson fournit un brillant exemple à l'appui d'une remarque contenue dans ma dernière lettre : savoir que les talens littéraires de l'Amérique sont absorbés par les affaires de la république. Nous voyons, à la fleur de son âge, ce grand philosophe, cet homme si érudit, passer de sa bibliothèque dans le sénat, et parvenir graduellement aux plus hautes charges de la confédération. S'il fût né en Europe, il eût augmenté les trésors de la science, et légué

(2) Ceci doit s'entendre de la nation et de la législature

(Note du traducteur.)

à la postérité les résultats de ses actives recherches et des grandes conceptions d'un esprit fertile et original, non pas dans des notes tracées à la hâte, mais dans des volumes composés à loisir et écrits avec ce nerf et cette simplicité classique qui distinguent la *déclaration d'indépendance*. Pour l'homme né en Amérique, *le poste d'honneur est un emploi public* (1). Jefferson y fut donc appelé, et il le quitta chargé d'années et d'honneurs, pour aller méditer sur une vie bien employée et sur le bonheur d'un peuple à la prospérité duquel il avait tant contribué. Les fruits de sa sagesse existent dans les lois de sa patrie; et cette patrie elle-même servira de monument à sa gloire.

Les élections qui portèrent M. Jefferson à la première magistrature, amenèrent un changement d'hommes et de mesures. La plus stricte économie fut adoptée dans chaque branche du gouvernement; quelques emplois inutiles furent supprimés; l'armée de l'Union, déjà si faible, fut encore réduite; des actes émanés du premier congrès furent rapportés, et la constitution

(1) Parodie d'un vers du Caton d'Addison :


The post of honour is a private station.

(Note du traducteur.)

américaine mise en action dans toute sa simplicité.

Comme on devait s'y attendre, une révolution si complète dans les partis ne put avoir lieu sans quelque commotion ; le courroux de la minorité désappointée s'exhala dans une guerre de pamphlets : quelques écrivains sonnèrent le tocsin aux oreilles des hommes religieux, en peignant le président comme un déiste ; d'autres à celles des partisans d'un bon gouvernement, en le qualifiant d'anarchiste. Ce sage magistrat se montra sourd aux clameurs, parce qu'il savait qu'un gouvernement dont tous les actes se font au grand jour, dont les membres vivent au milieu de leurs concitoyens, auxquels toutes leurs paroles sont adressées, et sous les yeux desquels toutes leurs mesures sont exécutées, n'a rien à craindre que de sa mauvaise conduite.

Il est curieux de voir les gouvernemens de l'Europe entourés de légions armées trembler au moindre *pétard* lancé sur eux par une multitude désarmée, tandis que celui d'Amérique demeure nu au milieu d'une nation en armes, ne fait pas plus d'attention aux cris de la calomnie qu'au murmure du vent, et n'emploie d'autre moyen pour repousser ses attaques que de



marcher d'un pas ferme dans la carrière du devoir, et de consulter dans toutes ses mesures les grands intérêts de la société.

La politique de M. Jefferson et de son vénérable successeur, M. Madison, fut si éclairée et si magnanime qu'elle forme une nouvelle ère dans l'histoire de leur patrie. La colère du parti évincé s'exhala en injures les plus choquantes qui eussent jamais déshonoré la presse d'un pays libre. Ce parti fit plus; il essaya de lever l'étendard de la rébellion contre le gouvernement, même dans il s'était proclamé l'ami et le défenseur (1). Les premières administrations avaient eu recours à une loi sur les libelles et à des poursuites légales pour réprimer la violence des hostilités politiques; mais les deux

(1) N'est-il rien qui puisse mieux démontrer l'absurdité des dénominations de parti que l'hostilité des *fédéralistes* envers M. Madison et la nation qui l'avait déclaré son président? M. Madison, qui avait été le principal instigateur pour l'établissement de la constitution fédérale, qui le premier proposa de convoquer la convention qui la forma, et fut lui-même un des sages qui concoururent à ce grand œuvre! C'est ainsi qu'en Angleterre les Whigs qui ont procuré à leur patrie une constitution, et qui ont employé tous leurs efforts pour la protéger, sont dénoncés comme les ennemis de cette patrie.

magistrats que je viens de citer, pleins d'une dignité convenable à leur caractère et à leur position éminente, ne firent aucune attention aux outrages dirigés contre eux ; ils laissèrent au bon sens de la nation qui, par ses suffrages libres, les avait placés à sa tête, le soin d'émousser les traits de la calomnie, et de déjouer les machinations d'hommes que leur ambition déçue avait poussés au dernier degré de l'animosité et de la violence. Cette politique était conforme au véritable esprit de la constitution américaine, et le résultat prouva qu'elle était également conforme au vrai bon sens et à la véritable philosophie.

Les clameurs outrées de la minorité devenant plus bruyantes à mesure qu'elle devenait plus faible, firent croire à l'ennemi que les colonnes de l'Union étaient ébranlées. Si elles l'étaient en effet, il prit le meilleur moyen pour les raffermir, en offrant son assistance pour les renverser. Les ennemis extérieurs de l'Amérique ont souvent plus fait que ses amis de l'intérieur, pour lui donner de la raison. L'obstination d'un ministère anglais la força de proclamer son indépendance, les intrigues d'un autre l'obligèrent à resserrer les liens de l'Union ; l'un lui apprit à songer à ses droits, l'autre

à défendre ses intérêts et son honneur outragé : tous deux en ont fait une nation.

Cette république a aussi eu le bonheur de s'attirer des hostilités de la part de tous les gouvernemens européens. Si la France eût continué de la favoriser avec autant de constance que l'Angleterre en mit à la maltraiter, elle eût pu se laisser guider par de puérides prédilections, et peut-être aurait-elle pris parti dans la guerre furieuse qui a, depuis si peu de temps, cessé de dévaster l'Europe d'une extrémité à l'autre.

La neutralité si sagement maintenue par Washington avec les puissances belligérantes de l'Europe, rencontra dans le principe une forte opposition. Les noms de France, Lafayette et liberté, parlaient au cœur de tout Américain ; et si la république française n'eût pas été sitôt déshonorée par des crimes et des folies, toute l'influence de Washington n'aurait pu empêcher ses concitoyens de prendre parti pour un peuple qui avait si récemment versé son sang pour leur cause. La politique ultérieure de la France la rendit presque aussi odieuse que son ennemie ; entre les ordres du conseil et les décrets impériaux, il n'y avait guère de choix à faire. L'Amérique ressembla à un volant que

se renvoyaient les deux empires belligérans, et si l'un frappa moins fort que l'autre, ce ne fut pas qu'il eût des intentions moins hostiles, mais c'est qu'il avait la main moins vigoureuse.

Quoi qu'il en soit, l'une des deux puissances fit à l'Amérique une insulte qui tourna la balance contre elle d'une manière plus décidée que les entraves mises au commerce des Etats-Unis : ce fut la presse des matelots américains. En considérant la longue patience du gouvernement de l'Union, on ne sait s'il faut l'admirer ou en rire : on admire la bonne foi, le bon droit, et surtout les argumens justes et fermes de ce gouvernement ; mais ne deviennent-ils pas ridicules, quand on les voit employés par les cabinets européens. Puisse cette république ne jamais troquer sa simplicité pour la politique subtile des états plus vieux qu'elle !

Il serait affligeant de passer en revue les causes qui provoquèrent la jeune Amérique à jeter une seconde fois le gant au plus puissant empire du monde. Quand elle le fit, les chances ne paraissaient guère moins défavorables pour elles qu'à l'époque où elle se rangea pour la première fois sous l'étendard de la liberté. Si elle avait accru

sa force, il en était de même de son ennemi; d'un autre côté, tous ses progrès, elle les avait faits dans les arts de la paix, tandis qu'il avait fait les siens dans la science de la guerre. Les vétérans de la révolution dormaient à côté de leurs pères, ou étaient accablés sous le poids des années; un immense territoire dont l'étendue primitive était plus que doublée, dont les côtes et les frontières n'étaient pas fortifiées, et qui comptait parmi sa population quelques ennemis secrets, et quantité d'amis tièdes (1), se trouva tout d'un coup ouvert aux incursions de vieilles troupes et de tribus d'Indiens féroces, ainsi qu'aux descentes de flottes qui avaient jusqu'alors régné sans rivales sur l'Océan. Tout ce que l'Amérique pouvait opposer était une marine naissante, dont l'habileté et la bravoure avaient été éprouvées dans une lutte courte, mais terrible, avec les pirates de la Méditerranée, une bonne cause et un grand courage: *liberté du commerce et droits*

(1) Pendant la guerre, la libéralité des Américains sembla fournir des armes contre eux : des étrangers, et dans plusieurs cas, des citoyens naturalisés, reçurent l'or de l'ennemi, et firent le métier d'espion sur la terre qui leur avait donné asile.

des marins, tel fut son cri de guerre. C'était une guerre de défense et non d'agression; une guerre déclarée par une nation dont les citoyens avaient été arrachés de dessous son pavillon, et ce pavillon insulté sur toutes les mers et dans tous les ports.

Les outrages qui avaient excité l'indignation de la république étaient surtout de nature à enflammer le courage de ses marins. Je puis dire, sur l'autorité de beaucoup des citoyens les plus distingués de l'Amérique, qu'il n'y avait dans sa marine guère de bâtiment qui n'eût parmi son équipage un ou plusieurs matelots qui étaient rentrés dans leur pays avec des peines et des périls sans nombre, après deux, quatre et même sept années de service forcé à bord des bâtimens de guerre anglais. J'ai souvent entendu attribuer à ce concours de griefs personnels et nationaux, la bravoure plus qu'humaine qui anima les équipages américains (1).

(1) Un ami de l'auteur vit dernièrement dans son pays, où il s'est retiré, le Scévola américain. Ce marin avait été pressé sur un des navires marchands de l'Union, et contraint de servir sur un bâtiment de guerre britannique. Après que la république eut déclaré la guerre à l'Angleterre, il se coupa la main d'un coup de hache,



On peut au surplus trouver dans les réglemens de la marine américaine d'autres causes suffisantes pour expliquer le courage de cette marine. Nul homme ne sert sur les vaisseaux de guerre américains que de son propre consentement. Ici l'engagement du matelot est volontaire, et ne le lie que pour trois ans; d'ailleurs en s'éloignant des rivages de sa patrie, il demeure sous l'égide de ses lois. A bord d'un bâtiment de guerre des Etats-Unis, aucun homme ne peut être puni suivant le caprice de son supérieur. Pour de petites fautes, une légère punition est infligée au matelot par l'officier de *quart* (de service); pour des délits graves, il ne peut pas même être jugé à bord du bâtiment où il les a commis; son jugement est suspendu jusqu'à ce qu'on puisse trouver un tribunal impartial, soit sur le territoire des Etats-Unis, soit à bord d'un vaisseau de guerre de l'Union. Son commandant le met alors en accusation, et ses camarades deviennent témoins pour ou contre lui. Il ne faut qu'une

et la présentant au commandant anglais, lui dit que s'il ne croyait pas que cela fût suffisant pour le faire renvoyer du service des ennemis de sa patrie, et lui obtenir sa liberté, il lui restait encore une main pour se couper une jambe.

faible connaissance de la nature humaine pour voir combien l'absence de jugemens arbitraires et de châtimens corporels, qui ne sont en aucun cas tolérés ici, ni dans la marine, ni ailleurs, doit tendre à élever le caractère de l'homme. En Europe, où les assertions tiennent si souvent lieu de raisonnemens, on nous dit qu'une contrainte brutale est nécessaire pour obtenir de la discipline dans une marine. La marine américaine offre une excellente réfutation de ce principe. Un cas de rébellion y est inconnu, et la désertion extrêmement rare. A bord des vaisseaux américains, on trouve le *nec plus ultra* de la propreté, de la discipline, de l'activité et de la bravoure. Leurs équipages, il est vrai, sont composés d'hommes d'une classe plus relevée que ceux qu'on trouve sur les navires d'aucune autre nation; d'hommes nés de parens honnêtes et ayant reçu une certaine éducation; de citoyens libres, et fiers d'un pays aux frais duquel, s'ils sont pauvres, ils ont appris à lire son histoire et à comprendre ses lois, ainsi que tous les droits qu'elles leur confèrent. Ces équipages sont encore recrutés par des volontaires tirés des navires du commerce, navires soumis à des réglemens inconnus aux marines marchandes de toutes les autres

nations , et qui expliquent naturellement cette intelligence, cette adresse et ce bon ordre dont tous les étrangers sont étonnés, en mettant pour la première fois le pied sur un navire marchand américain.

Avant qu'un bâtiment marchand puisse partir pour un voyage , certains employés salariés pour cela , dressent une liste de toutes les personnes embarquées , soit passagers , soit gens d'équipage. Le nom , l'âge , le lieu de naissance , et autres renseignemens concernant ces derniers sont notés , et le capitaine répond de la vie de tout individu ainsi enregistré. Quelque longue que soit l'absence du bâtiment , et en quelque pays qu'il aborde , le capitaine est obligé de pourvoir à la subsistance et à l'entretien de ses hommes , à terre comme à la mer ; et à son retour , il doit les représenter tous , ou exhiber des certificats signés par les consuls américains des ports étrangers où il s'est arrêté , et constatant que ceux qu'ils ne ramène pas , sont morts , ou l'ont quitté de leur propre volonté. Si le capitaine manque à ses engagements , ou s'il traite un marin avec une sévérité outrée et capricieuse , la partie lésée peut le faire mettre en accusation au premier port américain où le navire entre , et toutes les personnes

qui se trouvaient à bord sont citées comme témoins (1). Ces réglemens, maintenus avec la plus grande rigidité, mettent les marins en quelque sorte sous la tutelle du capitaine, et l'obligent en même temps à être un tuteur doux et honnête. Un capitaine américain, lorsqu'il se trouve dans les ports étrangers, veille sur les marins de son équipage, comme un maître d'école chargé des enfans des autres, parce qu'il sait bien que s'ils éprouvaient quelque accident secret, il ne satisferait pas la république, à moins de faire connaître d'une manière précise et véridique, comment la chose est arrivée (2). Par ce moyen, l'on présente

(1) Parmi les dispositions réglementaires, on remarque celle qui fixe la quantité et la qualité des vivres dont chaque navire doit se pourvoir, ainsi que la ration à allouer à chaque homme. Le capitaine est en outre obligé d'avoir à bord une caisse de médicamens, et de savoir les administrer dans les cas ordinaires.

(2) Un capitaine américain connu de l'auteur pour un homme singulièrement intelligent, intègre et humain, perdit au large de Lima un cuisinier nègre qui fut frappé de mort subite en présentant une tasse de café à son maître, qui se trouvait seul à écrire dans la grande cabine du navire. Un jeune mousse qui était entré avec le cuisinier, et était ensuite passé dans une cabine voisine, entendit le bruit de la chute, et accourut à la voix de son



une sécurité inaccoutumée à la vie et aux mœurs du matelot, l'on donne à sa profession une sorte de dignité qui engage les fils des plus respectables

maître. Le capitaine fit venir son équipage, et, après avoir essayé en vain tous les remèdes qu'il put imaginer, nota sur le journal du bâtiment la mort de son cuisinier, avec un détail exact de la manière dont cette mort était arrivée. Il fit à ses marins un rapport semblable qui se trouva appuyé autant que possible par le témoignage du mousse. A cette époque, la république ne commerçait pas avec Lima, et le bâtiment en question n'était entré dans ce port que pour y faire de l'eau. Il ne se trouvait par conséquent pas de consul auquel le capitaine pût s'adresser. Avec quelque difficulté, et moyennant quelque argent, il parvint à amener à bord un chirurgien espagnol. Il lui montra le mort, et le pria du mieux qu'il put dans sa langue (qu'il avait apprise étant jeune, durant une courte résidence dans l'Amérique méridionale), de faire l'ouverture du cadavre, et de noter sur le journal du bâtiment, en présence de l'équipage, ce qui lui paraîtrait avoir causé la mort. Sangrado ouvrit de grands yeux, branla la tête, et prononça gravement que le corps qu'on lui présentait était mort. Quelques moyens qu'on employât, on ne put jamais tirer de lui aucune autre réponse. Si l'Espagnol eût été plus habile en chirurgie, ainsi qu'à manier la plume, il est encore douteux qu'on eût pu lui faire comprendre le cas, ou qu'on l'eût amené à faire ce qu'on lui demandait. Bref il s'enfuit. Le capitaine eut alors recours au prieur d'un couvent; et, au moyen d'un présent de cinquante

citoyens à servir en *avant du mat* (1). Il n'est pas rare de voir des officiers de la marine militaire faire leur apprentissage du métier de la mer comme mousses à bord des navires marchands; et, d'après ce que j'ai rapporté, vous jugerez qu'ici ils le peuvent sans deshonneur (2).

dollars, il obtint l'inhumation de son cuisinier, conformément aux rites de la religion catholique; et un certificat des prêtres qui s'en étaient chargés. De retour à New-York, il exhiba son journal et le certificat des prêtres espagnols; mais quoique connu pour un citoyen respectable, et ayant de bons répondans parmi les habitans de la ville, on ne regarda pas sa parole comme suffisante. Tous les gens de l'équipage furent interrogés séparément, et leurs dépositions comparées entre elles avant qu'on n'acquittât le capitaine. Celui-ci, en racontant une partie de cette histoire à l'auteur, avait pour but de montrer l'ignorance des Espagnols qui habitent l'Amérique méridionale; mais comme cette personne la trouva curieuse sous d'autres rapports, elle tira du conteur les détails consignés ici.

(1) Cette partie d'un bâtiment, appelée *gaillard d'avant*, est le lieu où se tiennent d'ordinaire les matelots; ils ne passent sur l'arrière (réservé pour la promenade du capitaine et des officiers) que lorsque la manœuvre l'exige.

(Note du traducteur.)

(2) En qualité d'ancien marin, nous croyons devoir déclarer que les réglemens auxquels l'auteur donne tant

Cette discipline établie à bord des bâtimens, et non pas (comme on le suppose en Angleterre) la désertion des marins anglais, fut le pouvoir magique qui créa la vaillante marine des Etats-Unis. Un déserteur anglais ne fut jamais, du moins sciemment, employé pendant le cours de la guerre. C'était absolument défendu par les lois, tant par des motifs d'humanité que pour éviter des disputes avec l'ennemi. Je me rappelle une anecdote qui prouve avec quel soin exact et même minutieux on observait ce règlement.

La frégate l'*Adams*, sous les ordres du commodore Morris, avait reçu quelques avaries en sortant du port, et faisait de l'eau lorsqu'elle prit un bâtiment de l'escadre ennemie. La prise fut abandonnée dans un état de délabrement complet, et les prisonniers transportés à bord de l'*Adams*, qui n'était guère en meilleure condition. L'escadre ennemie chassait la frégate, et celle-ci men-

d'éloges sont à peu de chose près ceux de la marine marchande française. La seule différence qui nous frappe, est que les enquêtes ayant pour objet de constater le sort des hommes partis sur des bâtimens marchands, sont instituées en France à la diligence des familles et non du Gouvernement.

(Note du traducteur.)

çant à chaque instant de couler bas, les Américains avaient à opter entre deux maux ; comme de raison, ils préférèrent la noyade, et résolurent de forcer de voiles autant que possible, en se dirigeant vers les côtes de leur pays ; toutefois, il leur sembla dur de condamner des hommes dont l'honneur n'était pas engagé dans cette affaire, à se noyer avec eux. Tout retard était dangereux ; mais comme les côtes des possessions anglaises n'étaient pas éloignées, le commodore se décida à les approcher d'abord, et y débarquer ses prisonniers.

Parmi les étrangers, se trouvait un Irlandais, véritable *Paddy* (1) de tout point. Le capitaine Rogers, commandant en second de la frégate américaine, entendant du bruit sur le gaillard d'avant, s'y transporta pour savoir de quoi il s'agissait ; il trouva l'Irlandais ivre, et se querellant avec ses compagnons d'infortune. Le

(1) Nom familier employé au lieu de Patrick : ce nom est très commun en Irlande, dont Saint-Patrick est le patron. Les Anglais ont fait du mot *Paddy*, et de son abréviation *Pat*, un sobriquet ridicule sous lequel ils désignent le peuple Irlandais personnifié, comme le peuple anglais est désigné sous celui de *John-Bull*.

(Note du traducteur.)



capitaine le prit par les épaules et le conduisit en prison. Au bout d'une heure ou deux, il alla le voir et le trouvant désenivré, le remit en liberté, en lui recommandant de s'abstenir désormais de boire trop de *whisky* (1) et de jurer. Les promesses que fit alors Paddy ne furent pas mises à une longue épreuve. La frégate arriva près des côtes de la Nouvelle-Ecosse, et les prisonniers furent embarqués avec des vivres dans les canots qui devaient longer le rivage jusqu'à une petite ville peu éloignée. Pendant que les canots gagnaient la terre, le capitaine Rogers qui se promenait sur le pont de la frégate, aperçut un homme qui cherchait à éviter ses regards en se cachant derrière un mât. « Quoi, Paddy ! s'écria le » capitaine, est-ce vous ? » — « Oui, *plaise à* » *vo*tre honneur (2). Laissez-moi seulement me » noyer avec vous. » Le capitaine lui expliqua que cette fin n'était pas aussi inévitable qu'il pourrait le croire, et lui commanda avec douceur de s'embarquer dans un dernier canot qui allait

(1) Eau-de-vie de grain fabriquée le plus souvent dans des distilleries clandestines; les Irlandais de la basse classe sont passionnés pour le *whisky*.

(Note du traducteur.)

(2) Locution irlandaise.

partir. L'Irlandais s'obstina à rester. Si la frégate faisait de l'eau, représentait-il au capitaine, il fallait plus de bras pour faire jouer les pompes; et si l'ennemi la joignait, plus il y en aurait et mieux cela vaudrait; quant à lui, il donnait sa parole de se battre comme un diable. « Oui, Paddy, répliqua l'officier; mais on vous pendra à la grande vergue, aussitôt que nous aurons été faits prisonniers. Non, mon brave garçon, cela ne sera pas; il faut vous en aller à terre. » On força l'Irlandais à descendre dans le canot; mais au bout de quelques minutes, un cri attira l'attention du capitaine; il vit Paddy à la mer et nageant vers la frégate, tandis que le canot cherchait à le rattrapper. « Jamais, me dit le capitaine Rogers, en me racontant cette histoire, jamais de ma vie je ne sentis mon cœur battre, comme lorsque je refusai de le laisser monter à bord de la frégate, et que je le vis conduire à terre malgré lui. Pour ma part, j'eusse consenti à le laisser se noyer avec nous; mais l'ennemi nous chassait de près, le langage du pauvre diable l'eût fait reconnaître pour un déserteur, et, dans tous les cas, nous eussions enfreint nos lois. »

Maintenant, trêve aux digressions. Une marine formidable fut bientôt organisée; il n'était pas aussi aisé de former une armée. La première

difficulté était la diminution subite des revenus publics qui, depuis plusieurs années, avaient eu pour principale source, la prospérité du commerce. Les impôts proprement dits déplaisent dans tous les pays, mais surtout là où existe une démocratie. Ici, les chefs du gouvernement paraissent n'avoir pas voulu recourir à des mesures qui eussent pu refroidir l'enthousiasme de la nation. On les en a blâmés, mais peut-être à tort. En considérant les élémens constitutifs de cette singulière république, on est porté à penser qu'il y eut plus de prévoyance que de témérité à la laisser se réveiller toute seule.

Quand les hostilités commencèrent, la marine américaine comptait dix frégates et une centaine de bateaux canonnières; l'armée était forte de trente-cinq mille hommes, organisés à la hâte, et placés sous les ordres d'officiers qui, à quelques exceptions près, n'étaient guère plus instruits dans l'art militaire que les hommes auxquels ils devaient commander. Il était naturel de voir les observateurs superficiels sourire ou trembler (suivant leur caractère) à un pareil début; mais les hommes qui connaissaient l'esprit national des Américains et les ressources cachées de leur république, purent prévoir comment l'un mettrait les autres en évidence. Quelques mois

s'écoulaient, et les arbres des forêts américaines flottent sur l'Océan, portant des cœurs de flamme dignes de leur cause et de leur origine anglaise. Les efforts des grandes villes maritimes et même des particuliers, secondèrent ceux du gouvernement. A mesure que la guerre se prolongea, l'on vit des corsaires, incomparables pour la marche et montés par des citoyens courageux qui avaient abandonné leurs occupations paisibles, couvrir toutes les mers. Ces corsaires, quoique propriétés particulières, furent rangés dans la marine nationale et soumis aux mêmes réglemens.

Pour le service de terre, le peuple eut à faire un plus long apprentissage. On trouva impossible de remplir les rangs d'une armée régulière. Quoiqu'on ne demandât au citoyen que de s'enrôler pour deux ans et avec une haute paie, on put à peine former un régiment. On pouvait se procurer des volontaires en foule, et les milices étaient partout prêtes à marcher; mais se battre pour de l'argent inspire ici une aversion que rien ne saurait vaincre. Le gouvernement doubla la paie sans plus de succès. Il fallut donc, de toute nécessité, confier la défense du pays aux citoyens eux-mêmes. Ils se comportèrent, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, avec beaucoup de



maladresse, beaucoup d'imprudencce et beaucoup d'héroïsme.

Une milice nouvellement levée forme une singulière armée. Les hommes qui la composent sont quelquefois braves à l'excès, quelquefois timides comme un troupeau d'oies, et, dans l'un et l'autre cas, volontaires comme une bande d'écoliers. On ne peut s'empêcher de sourire de quelques-unes des circonstances de la première campagne : tantôt c'est un ordre désagréable donné par le général, et tantôt un officier populaire remplacé dans son commandement ; ou bien il faut faire une marche extraordinairement fatigante, puis l'on renvoie *Israël à ses tentes*. Une fois nous voyons le général aller d'un côté et les troupes, ou pour parler plus proprement, la multitude, s'en aller d'un autre : les ordres, les prières, tout est inutile ; les cavaliers se jettent dans les forêts et galopent vers leurs habitations, ayant leur officier, non plus à leur tête, mais derrière eux, formant l'arrière-garde (1).

(1) Pendant une campagne pénible contre les Indiens, dans les déserts d'Indiana et d'Illinois, le général Harrison n'osa pas aller plus loin que de *faire des propositions* à ses volontaires du Kentucky ; et il termina sa dépêche en demandant poliment à ses soldats la permission de leur donner des ordres pour un jour seulement.

Une autre fois, les troupes et le général sont obligés de s'arrêter subitement faute de munitions et des objets les plus indispensables pour faire la guerre; leurs sabres et leurs pistolets, par exemple, sont encore à Philadelphie, tandis qu'eux se trouvent déjà sur les frontières du Nord.

Nonobstant ce manque de discipline, d'expérience et de talens militaires de la part des milices américaines, elles nous offrent, dès les premiers jours de la guerre, des exemples d'une valeur audacieuse et couronnée de succès. En effet, elles péchèrent plus généralement par le manque d'expérience que par le défaut de bravoure, et il est admirable de voir avec quelle promptitude cette multitude fière et indocile fut soumise, ou plutôt se soumit elle-même au joug de la subordination.

Pendant le cours de la lutte, les nouveaux états de l'Ouest fournirent l'assistance la plus généreuse à la confédération. Elevés sous les ailes de la liberté républicaine, éloignés du luxe des grandes villes, et exposés à des attaques continuelles de la part de leurs féroces voisins les Indiens, les habitans de ces états se distinguent par une activité, un patriotisme, un désintéressement, un courage et une sorte d'esprit chevaleresque, à la fois entreprenant et généreux, qui ne sont peut-être égalés sur aucun point du globe. Les outrages faits

à la nation avaient révolté la fierté de ces dignes citoyens plusieurs années avant la déclaration de guerre. Le Kentucky en particulier, avait organisé dix régimens de volontaires, dont la force s'élevait à plus de cinq mille hommes, et lorsque les hostilités commencèrent, l'enthousiasme des citoyens de cette petite république éclata à un tel point, que l'intervention du pouvoir exécutif parut nécessaire pour empêcher toute la population mâle de s'enrôler. Les femmes rivalisèrent de patriotisme avec les hommes; elles retenaient à l'environ leurs harins, et amoniaient de leurs propres mains celles de leurs fils et de leurs époux. L'état de l'Ohio, voisin du Kentucky, le territoire d'Indiana (élevé aujourd'hui au rang d'état), imitèrent cet exemple; en général, toute la région de l'Ouest se montra animée du même esprit. Aux régimens fournis par ces états se joignirent presque tous les rôdeurs des frontières. Habités dès leur enfance à l'usage de la carabine, et familiarisés avec les fatigues et les périls de la vie du chasseur; tireurs qui, en ajustant un oiseau au vol pourraient dire avec un archer fatal à Philippe de Macédoine : *à l'œil droit*; cavaliers qui peuvent parcourir sans relâche les forêts et les marécages, traverser les rivières et franchir les ravins, comme ces anciens bandits fameux des frontières de l'Écosse, les habitans de la lisière

occidentale de l'Union étaient particulièrement propres à pousser avec activité la guerre fatigante dont leur pays était menacé.

A l'ouest des Alleghany (1), il eût été superflu de tirer la milice; toutes les demandes d'hommes faites par la république furent remplies et plus que remplies par des volontaires. En intrépidité, ainsi qu'en audace, cette armée de patriotes n'avait point d'égale; mais elle ne pouvait apprendre la discipline qu'à l'école de l'adversité. Il est même douteux qu'elle l'ait jamais complètement apprise, dans le sens que donnent à ce mot les militaires de profession. En effet, c'était plutôt une conformité de sentimens que la soumission à l'autorité, qui produisait l'ensemble dans les mouvemens; c'était l'enthousiasme qui suppléait au talent, et une sorte de génie intuitif qui tenait lieu d'expérience. Nous voyons une poignée de jeunes gens dont le chef avait à peine vingt ans, mettre en fuite une troupe de vieux soldats et de guerriers indiens, exaltés par la victoire, et dix fois plus nombreux que leurs jeunes adversaires; mais ceux-ci avaient juré de sacrifier leur vie pour racheter l'honneur de la république, terni dans la précédente cam-

(1) Les plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale.

pagne, et en outre de venger la mort de leurs pères et de leurs amis, massacrés par les féroces alliés de leurs ennemis (1); il est à remarquer que l'emploi des Indiens au service britannique a toujours eu un effet différent de celui qu'on se proposait. Il ne frappe pas de terreur, mais au contraire il excite la valeur des hommes qui ont à combattre

(1) Le chef de ces jeunes héros ne se distinguait pas moins par son humanité que par sa valeur chevaleresque. On lui avait confié la défense d'un fort qui commandait le cours d'une des rivières qui se jettent dans le lac Erié. Son général ayant été informé qu'un fort parti d'ennemis allait investir ce fort, expédia à la garnison l'ordre de détruire les ouvrages et de se retirer en bon ordre. Le jeune Croghan connaissant l'importance du poste qu'il occupait, et rappelant à ses compagnons l'engagement sacré qu'ils avaient pris, résolut de désobéir aux ordres du général, et d'attendre l'ennemi. Le serment solennel qui liait ces braves jeunes gens, et le calme avec lequel ils prirent toutes leurs mesures, les affranchirent du reproche d'imprudence. Sans autres armes que leurs fusils et une pièce de canon, et cernés par des bateaux canonnières, de vieilles troupes et des sauvages dont ils connaissaient la cruauté, leur victoire ne semble guère moins que miraculeuse. Quoi qu'il en soit, elle fut complète, et ouvrit la carrière à cette série de succès qui couronnèrent les armes américaines sur les frontières de l'Ouest et du Nord, et qui se terminèrent par la bataille de Plattsburg.

de si féroces ennemis. Après le massacre sur la rivière Raisin, dont j'ai fait mention dans une lettre précédente, la victoire vint se fixer sous les drapeaux des Américains.

L'enthousiasme dans les états du Midi et du Centre ne fut guère moins ardent que celui des habitans de l'Ouest; mais en eût-il été autrement, les descentes faites sur leurs rivages par les bâtimens ennemis, le sac des villages épars sur une étendue de côtes de deux mille milles, et enfin l'incendie de la nouvelle capitale, auraient suffi pour éveiller l'énergie déployée à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans.

Quelque mortifiant que fût dans le moment l'incendie du siège du gouvernement, il produisit peut-être pour la république un avantage plus durable qu'aucune de ses plus brillantes victoires. Une partie de cette grande confédération avait jusqu'alors montré une déplorable absence de patriotisme.

La conduite de quelques-uns des états de la Nouvelle-Angleterre, au commencement de la lutte, n'est pas très aisée à expliquer. Que cet état de Massachussets qui, trente ans auparavant, s'était placé à l'avant-garde dans l'armée patriote, et dont la cause avait été si généralement épousée par les autres républiques, ait

subitement oublié son premier caractère, pour demeurer tranquille spectateur d'une guerre d'où dépendaient l'honneur et l'existence nationale de la grande république dont jusqu'alors il s'était montré un membre si distingué, voilà ce qui semble à la fois la plus extraordinaire et la plus affligeante abjuration de principes qu'on puisse trouver dans les annales des nations ! Les citoyens de cet état paraissent avoir été dupes d'un parti dont le nom, jusqu'à cette époque, avait été respecté même de la nation au-dessus de laquelle il affectait de se placer, et ensuite s'être irrités de ce que d'autres s'en étaient aperçus, et riaient de leur bonhomie.

L'anarchie et le carnage qui suivirent la brillante aurore de la révolution française, produisirent dans toute l'Europe une réaction momentanée en faveur du despotisme légitime et de l'aristocratie féodale; en Amérique, ils arrêtaient l'élan du sentiment national qui s'était manifesté avec enthousiasme en faveur du peuple français, et semblèrent pour un moment effacer le souvenir d'injures récentes et disposer les esprits de la jeune nation en faveur de la mère dont elle s'était séparée. Les soldats de la révolution américaine ne purent s'empêcher de détourner leurs yeux avec horreur, de cette France qui avait proscrit

Lafayette et souffert l'assassinat de La Rochefoucauld; et si l'incarcération du patriote proscrit, dans les bastilles de la coalition, n'eût révélé au monde la politique des puissances liguées contre la république française, aucune âme généreuse n'aurait blâmé la prédilection d'une portion des citoyens américains pour une puissance qui, bien qu'ennemie des libertés et de la prospérité de leur patrie, résista à l'anarchique férocité des tribunaux révolutionnaires et à l'insatiable ambition de Napoléon. Peut-être les membres du parti démocrate furent-ils, pendant quelque temps, aussi abusés en montrant un attachement opiniâtre pour la France, que leurs adversaires le furent ensuite dans leur penchant pour l'Angleterre. Les premiers, toutefois, reconnurent leur erreur et consentirent à l'avouer; tandis que, dans certains cas, les derniers se laissèrent aveugler par l'esprit de parti sur leurs devoirs d'hommes et de citoyens (1).

(1) Quelle que puisse être la tendance de l'auteur vers la nuance d'opinion qui a distingué les Franklin, les Jefferson et les Madison, il serait injuste de ne pas reconnaître avec quels égards et quel respect elle parle de l'ancien parti fédéraliste, composé aussi de beaucoup de vétérans de la révolution; c'est ainsi qu'en s'exprimant avec

Atù rang des premiers fédéralistes se trouvaient des hommes non moins respectables par leurs vertus que par leurs talens ; mais ces hommes se séparèrent graduellement de la minorité pour se mêler parmi la masse de la nation, laissant de vieux Torys et quelques politiques désappointés, décréditer un titre que des patriotes avaient porté, et sous ce masque trompeur travailler à la ruine de leur pays. Heureusement, ils échouèrent. Puisse cette expérience servir de leçon, non à Massachussets seul, mais à tous les états de la confédération !

J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer

une sévère franchise sur l'esprit et les actes de la trop fameuse convention d'Hartford, contre laquelle s'élevèrent hautement les Rufus King, les John Adams et autres fédéralistes des plus distingués, et qu'en attribuant à des intrigues de Torys et d'Anglais déguisés, ces erreurs politiques dont l'impression était alors toute récente, elle ne perd pas l'occasion de rendre en maints endroits, hommage aux vertus politiques et privées des habitans de la Nouvelle-Angleterre. Sans doute, si elle eût visité cette partie de l'Union, une lettre datée de Boston, berceau de la liberté américaine, et des champs de Lexington et de Bankershill, n'eût pas été une des moins intéressantes parties de son ouvrage.

(*Note du traducteur.*)

les changemens que la dernière guerre a apportés dans la situation de la république. Non-seulement elle s'établit d'une manière stable à la place qu'elle avait prise parmi les nations, mais encore elle resserra, à l'intérieur, les liens de l'Union. Les hommes mêmes qui, indisposés par l'esprit de parti, avaient refusé de concourir aux mesures du gouvernement, et de sympathiser avec leurs concitoyens, se sentirent graduellement échauffés par l'enthousiasme qui éclatait autour d'eux, et se virent forcés par l'imminence du danger commun, de se rallier à la cause commune. **A la fin de la lutte une parfaite unanimité de sentimens** régnait dans toute l'Union. Le nom d'un parti jadis respectable, mais qui depuis s'était ruiné lui-même, devint généralement impopulaire; et ses membres, pour se relever dans l'opinion, jugèrent à propos de se déclarer convertis aux principes du gouvernement populaire et de l'union fédérale.

On peut dire que le parti, autrefois si mal nommé *fédéraliste*, a cessé d'exister aujourd'hui. On remarque sans doute une différence de caractère politique, ou pour m'exprimer mieux, une différence d'intensité dans les sentimens républicains des différentes parties constituantes de cette grande confédération; mais toutes sont



maintenant également dévouées aux institutions nationales , et , dans toute dissidence d'opinion , admettent comme de nécessité que la minorité cède à la majorité ; et ce qu'il y a de plus important , ces différences d'opinion ne portent pas sur des qualités ou des défauts des peuples étrangers , des Français , des Anglais , des Hollandais ou des Portugais ; le vœu de votre vénérable ami est réalisé aujourd'hui : tous ses compatriotes sont *Américains*. Genet peut maintenant faire le tour des états , et Henry celui de la Nouvelle-Angleterre , avec toute sécurité pour la paix de leurs citoyens ; et les habitans de Massachussets eux-mêmes rougiraient au nom de la convention d'Hartford (1).

(1) Genet est maintenant , ou du moins était , à l'époque où l'auteur passa par Albany , un paisible et obscur citoyen de l'état de New-York. Il est curieux de voir combien , dans une démocratie , les factieux tombent vite dans l'oubli et la nullité. On me montra Aaron Burr , dans la cour du maire , à New-York ; c'était un vieillard sur lequel personne n'arrêtait les regards , excepté un puéril étranger. En Europe , on envoie le démagogue turbulent en prison ou à l'échafaud , et l'on en fait un martyr ; en Amérique , on le laisse libre , et bientôt personne ne pense plus à lui.

LETTRE XX.

Unanimité de sentimens parmi la nation. — Gouvernement central. — Constitution fédérale.

New-York, janvier 1820.

IL n'y a maintenant, ma chère amie, nulle apparence d'une minorité stable dans la nation, ni par conséquent dans le congrès. On ne se dispute plus pour savoir comment la nation doit être gouvernée. La souveraineté est reconnue résider essentiellement dans le peuple, qui est convenu de n'exercer cette souveraineté que par des représentans, obligés de se conformer aux instructions des électeurs qui les ont nommés; s'ils ne le font pas, ils sont mis de côté aux élections suivantes et remplacés par d'autres. Une opposition de la part des gouvernans aux désirs des gouvernés, ne serait ici qu'absurde. Les premiers sont les serviteurs du peuple et non ses

maîtres ; ils sont investis d'autant de pouvoir tout juste que leurs commettans ont cru convenable de leur en confier , et forcés d'exercer ce pouvoir, non pas à leur fantaisie , mais au goût de la nation (1).

Le gouvernement des Etats-Unis a été qualifié de gouvernement faible ; mais seulement par les hommes habitués à considérer un gouvernement comme devant toujours être en garde contre le peuple. C'est tout autre chose ici ; le gouverne-

(1) Les représentans doivent , par conséquent , sentir quelquefois en eux-mêmes s'établir une lutte entre leur propre conviction et les désirs formels de leurs commettans , et consciencieusement céder à la première. Je me souviens de l'exemple d'un membre distingué du congrès , nommé par un comté de l'ouest de la Pensylvanie (M. Baldwin) , qui vota d'une manière entièrement opposée aux instructions qu'il avait reçues. A son retour, il fut sommé d'expliquer ou de justifier sa conduite, sous peine d'être rejeté. Il répondit qu'au temps où il avait voté, il avait exprimé le regret que son opinion différât de celle de ses commettans ; mais qu'il serait indigne de l'emploi éminent qu'il occupait, et de la confiance publique dont il avait joui pendant si long-temps , s'il pouvait s'excuser d'avoir voté d'après son jugement ; que ses concitoyens étaient parfaitement libres de transférer leurs suffrages à l'homme qui pourrait se trouver plus d'accord avec eux qu'il ne l'avait été ; que pour lui, tout

ment agit de concert avec le peuple ; il est une partie du peuple ; en un mot c'est le peuple lui-même. Il est aisé de voir qu'un tel gouvernement doit être le plus fort qu'il y ait au monde , et le plus capable de remplir tous les objets pour lesquels les gouvernemens sont visiblement institués. Les partisans du pouvoir arbitraire nous diront : les hommes sont méchans , et par conséquent ne sauraient se gouverner eux-mêmes ; mais si réellement ils sont méchans , il est clair qu'ils sont encore moins faits pour se gouverner les uns les autres. Quand les gouvernans sont doués d'une bonté parfaite et d'un jugement infailible , il peut être raisonnable d'abandonner les intérêts des hommes à leur merci ; mais ici on suppose que les gouvernans sont influencés par

ce qu'il pouvait promettre était d'examiner attentivement et de bonne foi toutes les questions , de peser scrupuleusement les désirs de ses commettans , mais de ne jamais voter d'une manière décidément opposée à sa propre opinion. Ses concitoyens accueillirent cette déclaration par des applaudissemens ; et comme dans toute sa carrière politique , ses actions avaient été d'accord avec leurs sentimens , ils regardèrent la dissidence dont ils avaient cru devoir se plaindre d'abord , comme une nouvelle preuve de son intégrité , et ils le réélurent à l'unanimité.



toutes les passions communes à l'humanité ; on prend soin en conséquence de brider ces passions, ou plutôt on s'efforce de les faire servir à l'avantage, au lieu de tourner au détriment de la société. Si un homme est ambitieux, il ne peut acquérir de l'importance qu'en défendant les intérêts des autres ; du moment qu'il oppose d'une manière ostensible les siens à ceux de ses concitoyens, il faut qu'il abandonne la partie.

Il ne paraît pas évident que la vertu soit indispensable au maintien de l'égalité politique ; l'envie peut suffire, et tout homme est prêt à dire à un autre : *tu ne seras pas plus que moi*. L'égalité politique, au contraire, est peut-être plus indispensable au maintien de la vertu ; partout où l'on admet un principe d'exclusion, l'on soulève de funestes passions ; divisez une société en classes, et l'insolence prend naissance parmi les plus élevées, tandis que la servilité ou l'envie, et souvent toutes deux, se manifestent au sein des plus basses.

Dans toutes les autres républiques, anciennes ou modernes, il y a eu un levain d'aristocratie ; l'Amérique, par bonheur pour elle, eut dès son enfance assez de vertu pour repousser l'introduction de dignités héréditaires. Il y eut à cela d'autant plus de vertu de sa part, qu'elle avait à résister non-seulement à l'exemple de toutes les

nations de la terre, mais encore aux invitations persuasives et mêmes aux ordres formels de ses souverains. Si elle eût reçu cette souillure, dans le principe, il est probable qu'aucun effort n'aurait pu ensuite la lui enlever. Ses républiques seraient encore aujourd'hui des provinces britanniques, ou bien ses citoyens n'auraient cessé de cabaler les uns contre les autres, comme les patriciens et les plébéciens de l'ancienne Rome, ou comme ceux de Florence (1).

Le gravi e naturali inimicizie che sono tra gli uomini popolari e nobili, causate dal voler questi comandare, e quelli non ubbidire, sono cagioni di tutti i mali che nascono nelle città.
Si les troubles de la république de Florence jus-

(1) Les Stuarts avaient particulièrement à cœur d'abattre l'esprit démocratique de la Nouvelle-Angleterre, par la création d'une noblesse. Les gouverneurs royaux tentèrent l'orgueil des grands propriétaires, en leur insinuant de prendre le titre de barons. Les concessions de terres pour être transmises en ligne masculine, concessions qui furent si fréquentes dans les colonies méridionales et dans la province de New-York, étaient probablement faites dans la même vue. Ces propriétaires héréditaires furent les Torys de la révolution; il y eut, comme de raison, parmi eux d'honorables exceptions.

tifient cette assertion de son historien philosophe, la paix de l'Amérique ne tend pas moins à la confirmer. La liberté est en sûreté dans ce pays, parce qu'elle est également le lot de tous. L'état n'est sujet à aucune convulsion, parce qu'il n'y a aucune usurpation à maintenir, et que tout individu a à perdre une égale portion de souveraineté (1) : aucun roi ne dépose volontairement le sceptre, et dans une démocratie tous les hommes sont rois.

On éprouve une sensation singulière en promenant ses regards sur un pays où les utopies de quelques philanthropes semblent parfaitement réalisées. Un peuple se soumet volontairement à des lois qu'il s'est données lui-même ; ses mains sont armées, et pourtant il respecte la voix d'un gouvernement que son souffle a créé, et que ce

(1) On trouve une déplorable exception à cette règle dans l'esclavage des noirs sur le territoire des états du Sud. Puisse la sagesse des maîtres les préserver de cette révolution de la roue de fortune envisagée par le vénérable philanthrope M. Jefferson, comme étant au nombre des évènements possibles ou probables par une intervention surnaturelle. Tout homme impartial s'accordera avec l'auteur que nous venons de citer pour penser que le Tout-Puisant ne saurait, dans une telle occurrence, se ranger du côté des planteurs.

même souffle peut détruire en un moment ! Il y a quelque chose de véritablement grand dans ce frein moral qu'une société s'impose elle-même.

Je ne m'étonne pas que les Européens refusent d'ajouter foi aux personnes qui leur font un rapport exact de la condition de ces républiques. Qu'une nation composée de souverains indépendans, soit, de toutes, la plus tranquille et la plus unie, cela peut bien passer l'intelligence d'hommes accoutumés au pouvoir du sabre. On peut mettre en question si les institutions de l'Amérique pourraient être transplantées en Europe. Une tentative de ce genre a échoué en France, et les mêmes causes peuvent produire les mêmes résultats partout ailleurs ; mais sûrement on se propose de forcer à faire le même essai autre part. J'avais posé la plume pour parcourir une file de journaux de Londres qui venaient d'arriver. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels sentimens je les jetai loin de moi : leurs colonnes contenaient le récit de l'évènement du 16 août (1). Quoi ! le peuple anglais écrasé et sabré par des soldats ! Saville, Whitbread, Romilly, vous êtes heureux d'être au tombeau !

(1) Le massacre de Manchester.



Laissez un gouvernement s'appuyer sur une armée, et les libertés qui restent à un peuple ne sont plus possédées de plein droit, mais comme par grâce et par faveur. Ici, non-seulement cette maxime est reconnue en théorie, mais encore on s'y conforme dans la pratique: le peuple tient l'épée entre ses mains et n'en laisse pas à ses gouvernans. Les citoyens se chargent ainsi de veiller eux-mêmes au maintien de leurs droits et à l'exécution de leurs lois (1).

Je suppose que vous connaissez passablement la constitution des Etats-Unis, et **** aussi, quoiqu'il semble mal calculer la force du lien qu'elle établit entre les diverses parties de l'Union. Les *arti*

(1) Il arriva, je ne puis me rappeler à quelle époque, que les criminels détenus à la geôle de Philadelphie tentèrent de forcer leur prison. Ils avaient réussi à gagner la cour extérieure avant que l'alarme fût donnée. Les citoyens qui demeuraient dans le voisinage prirent leurs fusils, et coururent vers la prison; quelques-uns parvièrent avec agilité à gagner le haut du mur de la cour où une partie des conspirateurs se battaient avec leurs geoliers, tandis que d'autres travaillaient à forcer les portes. On les coucha en joue, et comme de raison, la première sommation les fit rentrer dans l'ordre et retourner à leurs salles. De tels citoyens ne sont-ils pas aussi bons pour maintenir la tranquillité publique que tous les soldats du monde?

cles de confédération adoptés précipitamment, à l'époque de la révolution, n'agirent en effet que sur les états et non sur les individus. En vertu de ces articles, le congrès général, qui n'était alors composé que d'une seule chambre, ne pouvait lever des hommes ni percevoir des taxes, que par l'intermédiaire des législatures des différentes républiques. Le peuple de chaque état réglait son commerce par le moyen de son gouvernement, et non par celui de la confédération; levait son contingent de troupes, percevait ses revenus de la manière qu'il jugeait convenable, et prononçait même sur la nécessité de fournir le contingent demandé. Cette méthode produisait beaucoup de confusion en temps de guerre, et plus encore en temps de paix. Lorsque la *constitution fédérale* remplaça ces articles, les citoyens des divers états ne firent pas une nouvelle délégation de pouvoirs, mais ils transférèrent à leurs représentans au congrès général, une partie de ceux qu'ils avaient antérieurement délégués à leur représentans dans les assemblés locales.

Le gouvernement central se trouva alors exercer son autorité sans appel, et l'exercer non sur les législatures des différens états, mais sur les citoyens eux-mêmes, réunis pour la première fois en une grande famille. Il se livra à ses tra-

vaux législatifs , dans le congrès , sans égard pour les fractions du grand tout, quoique les limites territoriales des diverses républiques fussent demeurées les mêmes. Ce gouvernement central règle le commerce, impose et perçoit les taxes, bat monnaie, établit les bureaux de poste et les routes de poste, déclare la guerre, lève les armées, entretient une marine, rassemble les milices, règle leur discipline et exerce l'autorité sur elles, lorsqu'elles sont réunies pour le service des Etats-Unis. Ses pouvoirs, en un mot, s'étendent sur tous les objets qui ont rapport à la défense commune et au bien général de la confédération; et comme ils sont clairement définis, il peut faire les lois nécessaires pour les rendre efficaces. Quant à l'usage qu'il fait de ces pouvoirs, il est directement responsable envers le peuple; d'où il résulte que tout en étant incalculablement plus fort que dans l'origine, on pourrait dire qu'il est aussi en quelque sorte plus faible. Les articles de confédération semblaient laisser au gouvernement qu'ils organisaient, la possibilité d'exercer une influence illégale sur la nation, à l'aide des législatures des différens états. Il possède aujourd'hui simplement le pouvoir direct; mais pour exercer une influence quelconque, la chose est impraticable.

Les deux chambres législatives investies de ces grands pouvoirs représentent, l'une la population de toute l'Union, l'autre les différentes républiques dont elle est composée. Peut-être est-il permis de dire que la chambre des représentans exprime l'opinion de la nation, et que le sénat balance les intérêts locaux des différentes sections de ce vaste territoire. Un membre, dans la première de ces assemblées, représente quarante mille âmes; deux membres dans l'autre, représentent un état, quelles que soient sa grandeur et sa population. Il suit de là qu'aucune loi ne peut être rendue sans réunir une majorité parmi les états comme parmi le peuple, ce qui doit toujours assurer une très grande majorité de la nation à toute mesure adoptée par le congrès. Dans un pays où le peuple se gouverne lui-même, c'est un point très important.

Cette représentation du peuple, par sa position locale, ainsi que par le nombre de ses membres, produit encore d'autres effets salutaires. Elle balance parfaitement les différens intérêts qui divisent plus ou moins toutes les sociétés civilisées, mais qui, sur un territoire aussi vaste que celui de l'Amérique, sont peut-être susceptibles d'être arrangés plus géographiquement (si je puis m'exprimer ainsi), que dans des pays moins étendus. Les



états de l'Ouest, qui croissent rapidement en force et en richesse, auront bientôt un intérêt puissant et exclusif à soutenir l'agriculture et l'industrie manufacturière. Que leur population vienne à excéder celle des états qui bordent l'Atlantique, les intérêts commerciaux pourraient être négligés dans l'assemblée nationale; et comme actuellement la population de ces états surpasse celle de la section de l'Union la plus récemment peuplée, les intérêts de cette dernière pourraient être oubliés au point de faire naître des mécontentemens chez ces républiques naissantes. Le mode de représentation adopté dans le sénat semble obvier à ce danger, et l'avantage qu'il présente deviendra probablement de plus en plus apparent, à mesure que les états de l'intérieur deviendront plus importants.

Les Anglais et les Anglo-Américains sont peut-être les seules nations qui sachent tracer une ligne de démarcation entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, qui entrent dans la formation d'un gouvernement. Chez la première, les distinctions entre ces pouvoirs sont fort bien comprises; chez l'autre, elles sont parfaitement établies. En Angleterre, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont nominalement séparés, mais effectivement réunis, lorsqu'une majorité peut être achetée, et que les ministres du cabinet

ont un vote direct sur chaque question discutée. Ici, non-seulement le président lui-même est positivement exclus des deux chambres du congrès, mais il en est de même de toute personne employée sous les ordres du gouvernement (1). J'ai eu occasion, dans une précédente lettre, de vous faire remarquer que cette distinction entre les différentes branches du gouvernement, est maintenue par les constitutions particulières des états, comme par celle des Etats-Unis, *afin*, est-il dit dans la déclaration des droits de l'état de Massachussets, *que ce soit un gouvernement de lois et non d'hommes.*

L'élection du président est réglée assez ingénieusement, de manière à ce qu'elle participe aux deux modes de représentation qu'offrent le sénat et la chambre des représentans. Il était nécessaire de se mettre en garde d'abord contre la trop grande

(1) Le président des États-Unis ne paraît jamais dans l'enceinte du Capitole, excepté le jour de son installation. S'il assistait par hasard à quelque débat, ce ne pourrait être que comme simple citoyen parmi l'auditoire; mais ce serait même regardé comme une inconvenance, et par conséquent cela n'arrive jamais. Je ne me souviens pas d'avoir été questionnée depuis mon retour en Angleterre, sur la constitution américaine par un seul individu qui ne confondit le président des États-Unis avec le président du sénat.

influence d'un état plus peuplé que ses voisins, et qui eût pu commander le choix du magistrat suprême, si la nomination avait été laissée à la masse de la population américaine, sans égard pour la position respective des parties qui la composent; et en second lieu, de se garantir d'une coalition d'états liés entre eux par certains intérêts particuliers ou par des relations de voisinage; coalition qui eût pu procurer à une portion de l'Union un injuste avantage, si l'élection eût été faite par le vote des états. Je ne suis pas à même, au reste, de juger jusqu'à quel point on a réuni et jusqu'à quel point il était possible de réunir ces deux modes d'élection (1).

Les pouvoirs du président sont grands; mais

(1) Quelques amendemens aux élections pour la présidence ont été faits par diverses conventions depuis l'établissement de la constitution fédérale; mais je pense qu'ils ont eu uniquement pour objet de statuer qu'il serait procédé séparément à l'élection d'un vice-président. Autrefois cet emploi était dévolu au candidat qui avait réuni le plus de suffrages après celui élu à la présidence. Une fois, les votes furent partagés également, et l'on jugea à propos d'éviter toute confusion à l'avenir, en spécifiant quelle personne on entendait nommer président, et quelle autre on nommait vice-président. Quelques autres amendemens importans ont été proposés dernièrement, et, je crois, soumis au peuple.

ils sont toujours soumis au contrôle de la législature. Il nomme les ambassadeurs, les consuls, les juges de la cour suprême et autres fonctionnaires des Etats-Unis; mais c'est seulement avec l'approbation du sénat, à moins que les deux chambres du congrès ne jugent à propos, dans des circonstances qui exigent une célérité particulière, de l'investir du pouvoir discrétionnaire. Il peut faire des traités, mais seulement de l'avis et avec le concours des deux tiers du sénat. Sa signature rend valide un acte de la législature; mais s'il la refuse, une majorité des deux tiers dans chaque chambre donne force de loi à cet acte, sans son concours. Il peut convoquer le congrès entre les époques fixées par son ajournement, lorsque des circonstances extraordinaires l'exigent; mais il ne peut jamais le renvoyer; seulement, si les deux chambres ne sont pas d'accord sur la durée de l'ajournement, il devient arbitre entre elles. Le président est commandant en chef de l'armée et de la marine, ainsi que des milices, lorsqu'elles sont appelées au service de la nation par une loi du congrès; dans ce cas, son autorité remplace celle des gouverneurs des différens états qui sont commandans en chef de leurs milices.

Les pouvoirs du président ont été jugés trop

grands par quelques hommes, et trop faibles par d'autres; mais je pense qu'à présent peu de personnes sont de l'un ou l'autre de ces avis. Un magistrat suprême qui n'exerce ses fonctions que pendant quatre ans, et qui peut être accusé de malversation, pourrait, à ce qu'il semble, jouir du pouvoir de conférer tous les emplois publics dont la conservation dépend uniquement de la bonne conduite du fonctionnaire, sans beaucoup de risque de le voir abuser de cette prérogative. Au surplus, en soumettant sa volonté à l'assentiment d'une branche de la législature, on obtient une double garantie de l'impartialité des nominations; beaucoup de petites tracasseries pour arriver aux emplois sont évitées, et le président se trouve soulagé d'une pénible responsabilité.

Le pouvoir judiciaire des États-Unis est attribué à une cour suprême qui siège à Washington. Cette cour de justice n'est pas la moins belle des institutions qu'on remarque dans l'organisation singulière du gouvernement américain. Elle resserre les liens de l'union fédérale, maintient la paix entre les diverses républiques, et entre ces fractions du grand tout et le gouvernement qui en forme le centre. Elle juge toutes les contestations entre les différens états, ou entre les citoyens d'un état et le gouvernement ou

les citoyens d'un autre, de même que celles qui peuvent s'élever entre des particuliers et le gouvernement central, ou entre les citoyens des Etats-Unis et des états, des citoyens ou des sujets étrangers. Enfin, sa juridiction embrasse toutes les causes qui dérivent de la constitution fédérale ou des lois rendues par le gouvernement établi en vertu de cette constitution; tous les cas d'amirauté et de législation maritime, et tous ceux qui concernent les ambassadeurs, ministres, consuls et autres agens publics.

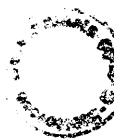
On trouve fréquemment, dans les écrits et dans les discours des premiers hommes d'état fédéralistes, des parallèles établis entre le gouvernement américain et le gouvernement anglais; mais ces comparaisons sont nécessairement très éloignées : ce que l'un de ces gouvernemens est en pratique, l'autre l'est partiellement en théorie, tout finit là. La constitution des Etats-Unis est formée sur le modèle de celle des différens états dont l'Union est composée, sauf qu'elle attribue à ses fonctionnaires des pouvoirs différens et plus étendus que ceux exercés par les gouvernemens des états, sans contrarier ni anéantir ces derniers. Telle qu'un des corps de notre système planétaire, chaque république tourne sur son axe, mais se meut avec toutes les autres, exer-

çant sa force centrifuge et cédant à l'attraction qui la retient dans le cercle magique de la confédération.

La position singulière de ce gouvernement, centre d'une masse de républiques qu'on voit croître en nombre et en force à chaque lustre qui s'écoule, lui donne un caractère particulier de grandeur merveilleuse et imposante. Je ne saurais peindre l'effet que produit sur l'esprit l'examen attentif du mécanisme de ce gouvernement. Cet effet peut se comparer à celui qu'on éprouve en contemplant pour la première fois une des belles machines à vapeurs du célèbre Watt. Son action simple, autant que puissante, s'exerce également, silencieusement et irrésistiblement ; et, quand l'esprit demeure effrayé en pensant à sa force et à l'immensité d'objets qu'elle met en mouvement, soudain arrive l'idée que la main de l'ouvrier peut l'arrêter à l'instant même !

Il faut que j'appelle de nouveau votre attention sur ce trait du gouvernement américain qui le distingue si éminemment de ceux de tous les autres pays ; savoir, qu'il lui est impossible de rien ajouter ni retrancher à ses pouvoirs, et que cependant il peut toujours être façonné de manière à réfléchir l'image de l'opinion publique. En Europe, une constitution est souvent un mot vague ; l'un dit :

c'est ceci ; l'autre dit : c'est cela ; un troisième cherche la chose et ne la trouve nulle part. Une constitution signifie parfois d'anciennes coutumes ; d'autre fois d'anciennes chartes ; ici les choses telles qu'elles sont ; ailleurs les choses telles qu'elles furent jadis. Chacun parle de constitution, entend ce mot à sa manière, et peut-être même ne saurait pas l'expliquer du tout. Dans ce pays, la constitution est entre les mains de tout le peuple ; il la donne à ses représentans et leur dit : *Voici votre guide ; nous jugeons de sa capacité pour diriger vos actes , comme de votre capacité pour gouverner par elle ; si , en l'éprouvant , vous la croyez défectueuse , exposez vos objections , et nous déciderons si elles sont raisonnables.* Le représentant du peuple ne peut ici ni altérer le mode de son élection , ni accroître ses pouvoirs lorsqu'il est élu. Le peuple ne réclame pas des droits , mais confère de l'autorité à ses gouvernans. L'expérience fait voir quelle quantité leur est nécessaire. Si on leur en a donné plus qu'il ne faut , on reprend le surplus ; s'ils en ont reçu trop peu , on leur accorde celle qui leur manque. Les propositions pour des changemens ou des additions à la constitution prennent naissance dans le congrès , et requièrent une majorité des deux tiers dans chaque chambre pour être adoptées. Les amendemens proposés de



la sorte sont soumis au peuple qui, s'il les approuve; convoque des conventions dans les divers états; le consentement des trois quarts de ces conventions fait passer une proposition, et l'annexe comme un nouvel article à la constitution.

J'ai, à votre demande, touché un sujet beaucoup au-dessus de mes forces; mais l'esprit le plus ordinaire se sent entraîné à examiner la machine politique qui est en jeu ici. La simplicité et l'étendue de ses mouvemens le frappent d'étonnement: il se reporte avec admiration au génie qui l'a conçue, et contemple avec ravissement la paix qu'elle assure et le bonheur qu'elle répand.

LETTRE XXI.

Intérêts des différentes parties de la confédération et influence qu'elles exercent dans le Congrès — Extinction totale du parti fédéraliste. — Etats du centre. — Politique et influence de la Virginie. — Etats de l'Ouest. — Pouvoirs du Congrès relativement à l'esclavage des noirs. — Observations sur les bergers et les chasseurs des frontières. — Anecdote de Lafitte. — Liens divers qui consolident l'Union des Etats.

New-York, février 1820.

Si vous considérez, ma chère amie, le plan général du gouvernement central, vous verrez avec quelle extrême adresse les divers intérêts des nombreuses parties de cette grande confédération sont balancés et employés à se contenir les uns



les autres. Par la suite des temps, ces intérêts pourront être marqués un peu plus distinctement qu'à présent ; quelques personnes même ont pensé qu'ils pourraient être plus fortement opposés l'un à l'autre. Ceci paraît plus que douteux ; mais, en admettant cette supposition, nous ne pouvons calculer les effets probables de cet arrangement, sans compter pour quelque chose la force graduelle que recevra l'Union par la fusion qu'opèreront les mariages et les autres liens contractés entre les habitans des différens états, le flux de l'émigration qui transporte la population de l'un dans l'autre, et surtout la prospérité constante due à un gouvernement qui devient de plus en plus aimé et respecté, à mesure que le temps éprouve sa sagesse et lui imprime un caractère de sainteté. Il fut une époque où presque aucun de ces liens sacrés n'existait, et pourtant une sorte de sympathie régnait entre des sociétés séparées les unes des autres et disséminées le long des rivages de l'Atlantique.

Durant l'existence coloniale de ces états, leurs habitans n'eurent guère de relations entre eux. De vastes forêts séparaient souvent leurs populations peu nombreuses ; la différence de climat et de religion, influait aussi sur leurs mœurs et leur caractère : mais pourtant, quoique séparées par

d'immenses déserts , et peu unies même par les liens de l'amitié individuelle , elles avaient deux choses en commun , leur langue et un mâle esprit de liberté : c'en était assez pour lier par une chaîne solide , quoiqu'invisible , tous les membres épars de la grande famille américaine. La force de cette chaîne a rarement été bien connue des ennemis de l'Amérique. Ils comptaient la briser pendant la guerre de la révolution , et regardaient comme certain qu'elle se romprait d'elle-même , quand les nobles sentimens éveillés et entretenus par une lutte pour l'indépendance se calmeraient , ou lorsque , le danger commun ayant cessé , la nécessité d'une coopération franche et unanime ne serait plus aussi apparente : heureusement l'expérience a jusqu'à présent trompé ces calculs. Les avantages dérivant d'un gouvernement vigoureux et sage , qui emploie toutes les forces et toutes les ressources du grand tout pour son bien être , ont été de plus en plus compris et appréciés , en même temps que l'influence de lois justes , et encore plus l'extension donnée aux relations entre les divers états , ont détruit des préjugés et en grande partie effacé des nuances de caractère qui distinguaient d'une manière trop tranchante les habitans des différentes parties de cette grande république.

Celle des parties de l'Union qui a le plus généralement conservé la physionomie morale qui la distinguait anciennement, est la Nouvelle-Angleterre. On en peut trouver la cause dans l'austérité de croyance de ses premiers habitans, et dans l'isolement où se trouve son peuple du reste de la nation. Rigides sur la morale, instruits, actifs et intelligens, mais circonspects, et, au dire de leurs voisins, singulièrement prévoyans sur ce qui concerne leurs intérêts, les citoyens de la Nouvelle-Angleterre sont les Ecossois de l'Amérique. Comme eux, ils habitent un pays pauvre comparativement aux autres, et envoient des légions de vigoureux aventuriers chercher fortune dans des contrées plus riches. Il y a toutefois cette différence, que l'Ecossois court le monde et amasse un petit trésor pour venir le dépenser au milieu de ses montagnes stériles, tandis que l'habitant de la Nouvelle-Angleterre emporte ses pénates avec lui, et fonde une colonie sur les bords de l'Ohio, avec non moins de satisfaction qu'il ne l'eût fait sur les rives du Connecticut.

Pépinère des défricheurs de forêts, la Nouvelle-Angleterre perd des milliers d'habitans et naturellement en reçoit peu; de sorte que ses citoyens sont moins exposés à la visite des étrangers, et

même à se mêler avec la population des autres états, que le sont leurs voisins du Sud. Cette circonstance a peut-être ses avantages et ses désavantages : elle leur conserve toutes les vertus d'un état peu avancé de la société, mais en même temps quelques-uns des préjugés qui appartiennent à cet état; elle les protège contre le luxe, mais donne à leur caractère quelque chose de provincial. Fortement attachés à leurs institutions, ils se sont quelquefois montrés tièdes envers celles de la nation. L'opposition fédéraliste est principalement venue de cette partie de l'Union.

La conduite politique de la Nouvelle-Angleterre, postérieurement à l'établissement du gouvernement fédéral, lui fit, pendant quelques années, perdre un peu dans l'estime de la nation. Sa politique étroite fut imputée à une certaine dose d'égoïsme particulier à son peuple; mais sa conduite pendant la lutte révolutionnaire le justifie de cette accusation, et nous porte à attribuer ses erreurs à un défaut de jugement plutôt qu'à une déviation de principes. Depuis la guerre, le parti libéral, toujours nombreux, a obtenu l'ascendant; et conséquemment les états de l'Est reprennent dans les conseils de la nation la place qu'ils y avaient tenue primitivement. Il est difficile



de trouver maintenant un fédéraliste qui mérite absolument ce nom. Une certaine susceptibilité sur les affaires politiques, et une sorte de froideur en prononçant le nom de Jefferson et (ainsi que je l'ai observé) celui de Franklin, sont tout ce qui peut parfois déceler un ci-devant membre du parti tombé (1).

L'état de New-York et celui de Pensylvanie peuvent être regardés comme les plus influens de toute l'Union. L'élégante expression employée dernièrement par M. Clay, en payant son tribut de reconnaissance pour les importans services rendus par le dernier de ces états, peut très bien être appliquée à tous deux : Ils sont *les clefs de la voûte fédérale*. Leurs vastes et riches territoires semblent réunir tous les intérêts particuliers dont

(1) L'hostilité secrète entretenue par quelques membres du parti fédéraliste contre Franklin est un peu singulière. Cet homme doux et sage, dont les derniers efforts eurent pour objet l'organisation du gouvernement fédéral, et qui succomba sous le poids des années et des honneurs avant que la lutte ne commençât entre les deux partis, doit être regardé comme n'ayant pu donner de l'ombrage ni à l'un ni à l'autre. La vénération qu'a toujours montrée pour sa mémoire le parti démocrate qui fut élevé à son école explique cette singularité.

se compose l'intérêt général de l'Union. Le commerce, l'agriculture et l'industrie manufacturière, sont puissamment représentés par eux au congrès. Leur région occidentale a beaucoup de conformité avec les états du Mississipi, et l'orientale avec ceux de l'Atlantique. Leurs populations se distinguent par l'esprit d'entreprise et par une politique éclairée sur ce qui concerne les affaires intérieures de leurs républiques. Ces puissans états ne fournissent pas moins de cinquante membres au congrès, par la raison qu'ils forment plus du quart de l'Union (1).

Soit par l'effet de leur richesse ou de leur position plus centrale, qui leur procure l'avantage de communications libres et faciles avec les citoyens des autres états, et des étrangers de toutes les parties du monde, les habitans de Pensylvanie et ceux de New-York, mais plus particulièrement ces derniers, ont acquis une libéralité de sentimens qui imprime de la dignité aux mesures de leur gouvernement. Ils votent des fonds considérables

(1) Il y a à présent dans la chambre des représentans cent quatre-vingt-quinze membres et trois ou quatre délégués. Ces délégués, envoyés par les districts qui n'ont que le titre de *territoire*, et n'ont pas encore été élevés au rang d'états, ne votent pas.

non-seulement pour l'éducation publique des jeunes citoyens (ce qui se pratique partout), pour l'établissement de bibliothèques, et la fondation d'écoles savantes, mais encore pour curer des rivières, ouvrir des routes, creuser des canaux, et exécuter d'autres grands travaux d'utilité publique, qui feraient honneur aux plus riches empires de l'Europe. Les progrès de l'état de New-York, depuis trente ans, sont vraiment étonnans. Pendant ce laps de temps, sa population a plus que quadruplé, et la valeur des propriétés plus que doublé. Elle a abattu les forêts de l'Hudson jusqu'à l'Erié et aux frontières du Canada, et aujourd'hui elle s'occupe à compléter la navigation sur toutes ses grandes eaux, et à les lier entre elles.

Les revenus nationaux se tirant principalement des douanes, dépendent beaucoup de l'esprit commercial des habitans de New-York. Ce beau port a quelquefois fourni le quart du revenu des États-Unis. La dernière guerre a nécessairement pesé sur son capital maritime; mais, quoique son commerce eût été ruiné, cette république ne montra aucun penchant à faire tort à la cause commune, en séparant ses intérêts de ceux de la confédération. Son opposition dans le congrès était grandement en minorité; mais, la

guerre une fois déclarée, l'opposition passa du côté de la majorité. La conduite de M. Rufus King, le vénérable chef du parti fédéraliste dans le sénat, est digne d'être conservée dans les annales de son pays. Il s'était opposé à la déclaration de guerre, uniquement par la crainte que la république ne fût pas en état de lutter avec son ennemie ; mais, la voyant résolue à braver tous les hasards, plutôt que de se soumettre au déshonneur, il se sépara sur-le-champ de son parti, déclarant que le devoir de tout patriote était d'assister son pays de tous ses moyens pour le mettre en état de soutenir la tempête, et il offrit de verser dans le trésor une partie de sa fortune privée, qu'il disait excéder ses besoins (1).

Aucun état ne peut présenter une plus longue liste de services rendus à la confédération, que la

(1) Je tiens cette anecdote d'un sénateur qui, je dois le faire remarquer, était ordinairement en opposition avec M. King sur les matières politiques, et qui siège encore avec le parti le moins démocratique du sénat. Un patriote de cette trempe est une vénérable relique de la vieille bande fédéraliste de la révolution, et doit commander le respect de ceux qui diffèrent, tout comme de ceux qui sont d'accord avec lui pour les opinions politiques. Un exemple non moins frappant de bonne foi et de

Virginie. Elle donna le premier signal de la révolution par la bouche de Patrick Henry ; elle conduisit l'armée patriote , dans la personne de Washington ; elle rédigea la déclaration d'indépendance avec la plume de Jefferson , et elle fixa le premier anneau de la chaîne fédérale par la main de Madison. En un mot , elle a donné à la république quatre des patriotes les plus purs et des hommes d'état les plus sages qui aient jamais tenu le timon d'aucun état.

La politique de cette mère de l'Union a toujours été singulièrement magnanime. Elle donna aux autres états l'exemple de ces concessions de territoire qui ont si richement doté le gouvernement général , et ont donné naissance à cette quantité de républiques qu'on voit s'élever tous les jours. Les concessions faites par la Virginie comprennent les états actuels de l'Ohio , d'Indiana et d'Illinois , et le territoire de Michigan.

patriotisme fut offert dans la Nouvelle-Angleterre par le vénérable ex-président John Adams , qui , fidèle aux principes de la confédération et à la cause de sa patrie , désapprouva publiquement les mesures de son parti qui tendaient à contrarier les efforts du gouvernement national , et donna son suffrage à une administration qui avait été avec succès la rivale de la sienne.

Pour la millième partie des terres concédées ici en don gratuit , les hommes ont souvent inondé la terre de sang. La libéralité de la Virginie se fit encore mieux apercevoir dans sa conduite envers un état voisin, peuplé dans le principe par ses citoyens et soumis à ses lois. La manière dont elle affranchit le Kentucky de sa juridiction, en motivant cette mesure sur les inconvéniens qui résultaient pour les habitans de ce territoire de leur éloignement de la capitale de la Virginie, et en les invitant à organiser un gouvernement indépendant, offre un bel exemple de générosité nationale.

L'esprit public de la Virginie s'est constamment fait sentir dans les assemblées nationales , et conséquemment lui a procuré une influence plus que proportionnée à la force numérique de sa représentation dans le congrès. Il s'est élevé dernièrement dans le nord de l'Union un cri partiel contre l'influence de la Virginie. Je répéterai à ce sujet les paroles d'un fermier de Vermont , avec lequel il m'arriva d'entrer en conversation sur les affaires d'état. « Quelle que soit, me dit-il, l'influence de la Virginie, elle paraît en faire bon usage, car certainement nous prospérons assez ; je ne vois pas d'ailleurs comment elle pourrait exercer d'influence autre-

ment qu'en s'accordant avec l'opinion de la majorité.» Vous reconnaîtrez que les mots *influence de la Virginie* expriment (si toutefois ils expriment quelque chose) le hasard qui a tiré de cette république quatre des cinq présidens qui ont dirigé les affaires de l'Amérique fédérale (1).

Je ne connais rien qui place le caractère national des Américains sous un plus beau point de vue, que le résultat des élections pour la présidence. On voit les préventions locales et même l'esprit de parti mis de côté, et les citoyens de cette multitude de républiques jeter les yeux sur le plus distingué d'entre les serviteurs de l'état, et payer à ses vertus le plus noble tribut qu'un patriote puisse recevoir et qu'un pays puisse offrir. Tous les magistrats suprêmes des Etats-Unis étaient des vétérans de la révolution, et se faisaient autant remarquer par leurs vertus privées que par leur caractère public. On avait pensé que, comme la Virginie avait déjà donné trois présidens à la république, l'élection du colonel Monroe rencontrerait une forte opposition : loin de là, aucun président (Washington

(1) La réélection unanime du colonel Monroe, qui a eu lieu dernièrement, prouve que le bon fermier dont il est parlé ci-dessus exprimait les sentimens de la nation.

excepté) ne réunit un nombre de suffrages plus approchant de l'unanimité, et son nom est prononcé avec respect et même avec affection du Maine jusqu'au Missouri.

La position éminente prise par la Virginie dans les conseils de la nation l'a placée à la tête des républiques du Sud, dont la politique, ainsi qu'on peut le remarquer, a constamment été libérale et patriotique, et, sur tous les points essentiels, d'accord avec celle des états du Centre et de l'Ouest. Quel que soit l'effet de l'esclavage des noirs sur le caractère moral de la population des états du Sud, et bien qu'on ne puisse mettre en doute l'effet pernicieux qu'il produit sur la masse, cet effet ne s'est jamais fait sentir dans le sénat. Les dispositions qui tempèrent un peu la démocratie dans les états méridionaux qui bordent l'Atlantique, ont peut-être été prudentes ou tout au moins heureuses. D'après les constitutions actuelles de la Virginie et des états plus méridionaux, les conditions exigées pour être élu représentant remettent le pouvoir législatif entre les mains des planteurs les plus riches, classe d'hommes non moins distingués par leur éducation et leurs manières polies, que par des opinions libérales et une philanthropie éclairée. Ils ont en général voyagé

dans leur pays et en Europe , possèdent suffisamment de richesses pour pouvoir exercer l'hospitalité, mais non pas assez pour étaler du luxe , et sont ainsi, par leur éducation et par leur position, placés au-dessus de la dégradante influence que la possession du pouvoir arbitraire prend sur l'esprit et le cœur humain. C'est donc peut-être à la légère dose d'aristocratie mêlée aux institutions de la Virginie et des deux Carolines qu'on doit attribuer la conduite généreuse et conciliante des membres de ces états dans les assemblées nationales (1); nous ne devons pas

(1) On a fait observer à l'auteur que ce passage pourrait être interprété en faveur de l'aristocratie. Il se peut qu'elle ait trop compté sur l'esprit général de son ouvrage pour prévenir une semblable interprétation. Vou-
lant expliquer la générosité de sentimens déployée par les états du Sud dans le congrès national, elle a préféré l'explication qu'on trouve dans le texte à celle donnée autrefois par M. Burke, et adoptée par les planteurs eux-mêmes. L'orateur anglais a prétendu que l'existence de l'esclavage des noirs tendait à exalter l'esprit de liberté chez les planteurs américains, de la même manière qu'on regarde la condition abjecte des ilotes comme ayant contribué à élever le caractère des anciens Spartiates. Qu'on se reporte à la guerre dans laquelle l'Amérique a conquis son indépendance, et l'on ne trouvera rien qui appuie

néanmoins oublier de mettre en ligne de compte l'effet produit par les progrès de l'éducation, ni celui d'institutions libérales sur la population blanche en général. Avant même que se terminât la guerre de la révolution, M. Jefferson crut déjà remarquer un changement dans le caractère de ses concitoyens, et nous avons une preuve palpable que ce changement n'était pas imaginaire, dans la conduite de la législature de l'état de Virginie, dont le premier acte fut l'abolition de la traite. Puisse cet état donner au-

cet argument. Les simples agriculteurs de la Nouvelle-Angleterre (chez qui l'esclavage des noirs exista à peine) ne le cédèrent pas en énergie aux riches planteurs de la Virginie. Si l'on établissait une comparaison entre les constitutions actuelles des républiques du Nord et du Sud, on pourrait peut-être tirer une conclusion directement opposée à celle de M. Burke; car *la légère dose d'aristocratie* dont il est parlé dans le texte n'indiquet-elle pas, dans la masse de la population du Sud, une certaine indifférence touchant l'exercice de ses droits politiques, inconnue dans les autres parties de l'Union? Quant à l'opinion de l'auteur sur les institutions de la Virginie et des deux Carolines, elle se trouve exprimée vol. 1, lettre VI.

(Note fournie par l'auteur pour l'édition française.)

jourd'hui à ses voisins un exemple pareil à celui qu'il donna alors au monde, et combattre avec persévérance les obstacles que ses craintes et des intérêts privés peuvent opposer à l'affranchissement des esclaves !

La portion du vaste territoire de l'Union vers laquelle l'étranger tourne ses regards avec le plus de curiosité est celle qui s'étend à l'ouest des Alleghansys. Le caractère de ces républiques est nécessairement extraordinaire comme leur position ; quant à leur influence, elle est déjà puissante dans le sein du congrès. En observant leur situation géographique, l'étranger pourrait se hâter de conclure qu'en elles croissent plutôt des rivales que des soutiens des états de l'Atlantique. Il trouvera, au contraire, qu'elles contribuent puissamment à resserrer les liens de l'Union, et que leurs sentimens et leurs intérêts sont de nature à attirer l'une vers l'autre les divisions septentrionale et méridionale de la confédération.

Les nouveaux canaux amèneront probablement les productions des comtés occidentaux de l'état de New-York à l'Atlantique, quoiqu'il y en aura une grande partie qui descendra les rivières de l'Ouest, quand la navigation aura été complètement établie du lac Érié à la Nouvelle-Orléans.

Dans tous les cas cette route continuera d'être préférée par les comtés occidentaux de la Pensylvanie, destinés à posséder sous peu, s'ils ne les possèdent déjà, des manufactures florissantes. Les progrès faits dans cette branche d'industrie pendant la dernière guerre, et même quelques années auparavant, ont été un peu arrêtés depuis la paix ; mais il est probable qu'ils vont recommencer avec une nouvelle activité.

Il est bon de remarquer qu'il y a dans le caractère de la nation américaine, ainsi que dans les diverses productions du sol, quelque chose qui semble favorable au développement de l'industrie manufacturière. Je ne parle pas de l'adresse purement mécanique des Américains, qui s'est manifestée par tant d'inventions importantes et de perfectionnemens dans la construction des navires et des ponts, dans la navigation par la vapeur, la fabrication d'instrumens aratoires et de machines de toute espèce, mais de ce sentiment de fierté et d'indépendance qui les détourne de beaucoup d'occupations auxquelles ont recours les Européens. Il y a quelques autres particularités dans le caractère et la condition de la population éparsée des districts de l'Ouest, qui y fait éclore l'industrie manufacturière en même temps que l'agriculture. En s'établissant au milieu d'un désert, le colon se

trouve souvent réduit à sa propre industrie pour se procurer les divers objets qui lui sont nécessaires pour se nourrir et se vêtir ; tandis qu'il manie la hache et la bêche, sa femme pousse l'aiguille ou tourne le rouet, et ses enfans tirent du sucre de l'é-rable ou font courir la navette. L'état de l'Ohio est si bien arrosé et offre des moyens si faciles pour l'ex-
portation de ses productions, que, si ses habitans eus-
sent pu trouver un marché assuré pour leurs den-
rées, il est peu probable qu'ils eussent jamais essayé
d'établir de grandes manufactures. Mais la politi-
que des nations étrangères a tellement frustré l'es-
poir des agriculteurs, et si complètement suspendu
le commerce, que le nouveau véhicule donné à
l'industrie humaine s'est fait sentir jusque dans les
coins les plus reculés du territoire de l'Union.

L'effet subit produit par les mesures commer-
ciales adoptées en Europe peut à peine se con-
cevoir. Des filatures, des moulins à foulon, des
distilleries et des fabriques de toute espèce sem-
blèrent sortir de dessous terre, dans chaque ville,
bourg et village, et même au sein des forêts
qui bordent les eaux de l'Ouest. Le jeune état
de l'Ohio, par exemple, dont l'existence ne
datait guère que de huit années, en 1811, ex-
portait par les lacs, rivières et canaux de l'Ouest
des étoffes de laine, de coton et de lin, d'un

tissu admirable, quoique grossier, des liqueurs spiritueuses, des sucres, etc., pour une valeur de deux millions de dollars (plus de 10,000,000 fr.).

L'étonnante aptitude des Américains pour les travaux de toute espèce, quelque étrangers qu'ils paraissent à leurs habitudes, s'explique facilement quand on songe d'abord à la vigueur mentale communiquée par leurs institutions libérales, et ensuite à l'éducation pratique qu'ils reçoivent généralement. Un jeune Américain est ordinairement exercé à frapper un but avec la certitude d'un ancien arbalétrier anglais ; à nager avec cette adresse qui valut au jeune Franklin, à Londres, le nom de *l'Américain aquatique* ; à manier le fusil comme un soldat, les outils comme un artisan, les instrumens aratoires comme un fermier, et assez souvent l'aiguille et les ciseaux comme un tailleur de village. J'ai choisi l'Ohio pour exemple ; mais les habitans de la région occidentale avaient généralement pris l'habitude de fabriquer chez eux les vêtemens de laine et de coton dont eux et leurs familles étaient couverts. Cette coutume les disposa à suivre la nouvelle direction industrielle que la politique des pays étrangers rendit indispensable de prendre.

Les ports ayant été rouverts à la paix, quantité de nouvelles manufactures commencèrent à dé-

cliner ; beaucoup d'autres néanmoins se maintinrent par la bonté de leurs produits (plus particulièrement celles de grosses étoffes de laine et de coton), en dépit de l'imprudence avec laquelle on encombra les marchés de marchandises étrangères , mesure qui consumma la ruine de la moitié des négocians des grandes villes de commerce. Les choses commencent à prendre leur niveau , et les citoyens s'aperçoivent que les spéculations mercantiles sont un jeu ruineux , quand les denrées et matières brutes récoltées dans leur pays ne sont pas prises en échange pour les produits des fabriques de l'Europe. Il se peut que l'Europe trouve également qu'elle perd à cela ; mais je ne suis pas assez savante pour parler sur ce sujet.

Les habitans de l'Ouest ont vu avec un mécontentement extraordinaire la décadence de leurs établissemens manufacturiers ; non-seulement ils ont été forcés de retourner à l'agriculture , sans trouver de marché pour leurs denrées ; mais (ce qui vous fera peut-être sourire) ces simples mais fiers républicains ne sont nullement satisfaits de voir leurs étoffes communes abandonnées par leurs filles pour les soieries de France et les mousselines des Indes. Beaucoup d'entre eux opposent une résistance formelle à cet abandon des principes et du bon goût , et maintiennent strictement

la coutume d'habiller tous les membres de leur famille avec les produits des manufactures nationales. Nombre de propriétaires ont l'habitude de faire faire chez eux tous les objets simples de vêtement et d'ameublement : on voit, par ce moyen, des jeunes femmes d'une éducation soignée, et de manières élégantes porter des robes de coton tout unies, et des hommes présider le sénat de leur pays avec des habits de laine fabriqués et confectionnés par les mains de leurs domestiques, ou même par celles de leurs enfans.

La prépondérance renaissante des intérêts industriels sur les intérêts commerciaux produit un accord de sentimens entre les divisions de l'ouest et du nord de l'Union (1). Pittsburg, le Manchester des États-Unis, doit toujours conserver le caractère d'une ville de l'Ouest, son port étant la Nouvelle-Orléans. Corinthe n'était pas plus véritablement l'œil de la Grèce, que Pittsburg celui

(1) Quelques semaines après la date de cette lettre, l'auteur a entendu toute la représentation de New-York, ainsi que celle de Pensylvanie et de Jersey, soutenir dans le sein du congrès les intérêts industriels contre les intérêts commerciaux. Voyez à la fin du volume un morceau curieux sur la situation commerciale et industrielle des États-Unis en 1820.



de l'Amérique. La Pensylvanie, à laquelle il appartient, offre le double caractère d'un état de l'Ouest et d'un état de l'Atlantique, et est vraiment la *clef de la voûte fédérale*.

Si les nouveaux états sont liés de la sorte aux états du Nord, ils ont aussi quelques intérêts en commun avec les états du Sud, et, par cette double liaison, semblent consolider une confédération dont les Européens ont souvent prédit le démembrement. Le Kentucky et le Ténésée, les plus âgés de cette jeune famille, ont non-seulement été peuplés par la Virginie et les Carolines, mais faisaient originairement partie de ces états. Généreusement affranchis de leur juridiction, ils conservent une affection bien prononcée pour eux; ils sont aussi affligés d'un fléau commun, l'esclavage des noirs. Il n'est pas du tout improbable que le mélange, à l'ouest des Alleghany d'états, ayant et n'ayant pas d'esclaves, contribue à balancer, dans le congrès, les intérêts des divisions septentrionales et méridionales de l'Union.

Je dois réfuter une étrange assertion que j'ai vue répétée dans je ne sais combien de journaux étrangers : savoir, qu'on peut imputer au gouvernement des Etats-Unis l'extension de l'escla-

vage des noirs (1). Tous les actes de ce gouvernement, au contraire, ont toujours tendu vers l'abolition de l'esclavage; mais l'étendue et la nature de ses pouvoirs sont probablement mal comprises par ceux qui lui imputent l'existence de

(1) J'ai trouvé dernièrement une des plus extravagantes erreurs de ce genre dans l'Histoire d'Amérique par M. Kensie, ouvrage qui contient beaucoup de notions précieuses sur la topographie et la statistique des États-Unis, mais qui renferme aussi sur leur situation morale les détails les plus contradictoires et les plus ridicules (du moins pour ceux qui la connaissent). Le passage dont je veux parler est ainsi conçu : « L'esclavage des noirs a étendu ses funestes effets sur la plus grande partie de l'Union. Quelques écrivains, particulièrement des Anglais qui désiraient représenter les États-Unis comme une seconde Arcadie, ont essayé de justifier cette détestable mesure en soutenant que cela faisait partie de la politique du système colonial existant avant l'indépendance : cette excuse ne saurait s'appliquer aux nouveaux états; car le congrès a condamné les habitans de ces vastes régions aux effets démoralisans de l'esclavage. » Maintenant si c'était là tout ce qui empêchât les États-Unis d'être une seconde Arcadie, ils ressembleraient plus à un paradis terrestre que je ne l'avais imaginé. Il n'y a pas un seul des états qui se sont élevés sous les auspices du congrès qui n'ait été positivement et absolument préservé par ses lois de l'esclavage, sous quelque forme que ce pût être. Les auteurs éviteraient beaucoup d'erreurs s'ils voulaient, avant d'écrire sur un pays, prendre la peine d'en lire les lois.

ce fléau , soit au Kentucky , soit à la Louisiane , et il faut n'avoir aucune connaissance de ses actes pour ne pas lui attribuer le mérite d'en avoir préservé toutes les républiques qui se sont élevées sous ses auspices.

A l'époque où les États-Unis se séparèrent de l'empire britannique , toutes les parties peuplées de leur territoire étaient infectées de cette peste ; il n'y en a pas maintenant la moitié qui le soit , quoique , par l'acquisition de la Louisiane , le mal ait reçu une augmentation considérable. Ce n'est que depuis l'adoption de la constitution fédérale que le congrès possède quelque pouvoir pour faire des lois sur le sujet de la traite. Celles qui furent rendues avant cette époque le furent par les états , en vertu de leur autorité individuelle , et ne pouvaient être exécutées au-delà des limites de leurs territoires respectifs. Les pouvoirs conférés par la nouvelle constitution au gouvernement général , lui permirent d'obtenir la cessation de la traite , mais ne lui donnèrent aucune autorité pour faire cesser l'esclavage là où il existait. L'affranchissement déjà opéré dans huit des treize états primitifs l'a été par des actes de leurs législatures respectives.

Il y a à présent vingt-deux républiques dans la confédération ; douze d'entre elles ont dé-

claré les noirs et les blancs également libres; les dix autres sont plus ou moins déshonorées par l'esclavage. Parmi ces dernières, cinq sont d'anciens états, et les cinq restantes ont été formées par le démembrement de celles-ci ou de portions du territoire de la Louisiane, après qu'on l'eut achetée aux Français. Le Kentucky, par exemple, fut élevé au rang d'état indépendant, du consentement de la Virginie dont il faisait primitivement partie, et Ténésée par une convention semblable avec la Caroline. Le Mississippi fut cédé par la Géorgie au gouvernement général, pour être érigé, quand il y aurait lieu, en état indépendant; mais, par une stipulation expresse, les citoyens de la Géorgie se réservèrent le privilège d'y émigrer avec leurs esclaves. La Louisiane proprement dite, formée d'une petite portion du vaste territoire cédé sous ce nom, passa aux Etats-Unis avec le double fléau de l'esclavage sous la forme la plus hideuse, et de la traite pratiquée avec une impitoyable barbarie. Le dernier crime fut arrêté sur-le-champ; et, par l'heureuse influence de lois douces et de la propagation des lumières, les horreurs de l'esclavage ont été considérablement diminuées (1).

(1) Les voyageurs affligés de la manie anti-américaine

Dans tous ces cas le gouvernement a été sans pouvoir pour extirper l'esclavage ; il a néanmoins été tout-puissant pour en empêcher l'introduction sur les territoires placés sous son autorité.

aient à tracer leurs portraits du caractère national en prenant leurs modèles à la Nouvelle-Orléans. C'est à peu près comme si on les choisissait à la Guadeloupe ou à Sainte-Lucie pour peindre le caractère anglais. Ces peintres fidèles ont maintenant le moyen de dessiner le caractère américain d'après les Espagnols de la Floride. La question de l'élevation du territoire de Missouri au rang d'état, qui occupa si fortement la nation et le sénat l'hiver dernier, tenait uniquement à savoir quels étaient les pouvoirs du congrès pour donner des lois au territoire en question. Le Missouri était colonisé par des Français possédant des esclaves, lorsqu'il fut cédé aux Etats-Unis par un traité qui garantissait aux colons leurs propriétés, en y comprenant les esclaves. L'affranchissement n'était donc pas au pouvoir du congrès ; la question était de savoir s'il avait le droit d'empêcher les citoyens des autres états d'émigrer au Missouri avec leurs esclaves. L'erreur semble avoir été d'omettre de rendre cette loi prohibitive avant que le Missouri ne prit le rang d'état. Après avoir délibéré pendant plusieurs mois, le congrès en vint à un arrangement qui parut le seul possible. On rendit une loi qui prohibait la formation par démembrement de la Louisiane d'un autre état possédant des esclaves, et l'on imposait à l'esclavage dans le Missouri toutes les restrictions que le traité antérieur permettait.

L'Ohio fut le premier état organisé d'après les principes américains : il fut fondé par le congrès dans la vaste région cédée par la Virginie au nord-ouest de la rivière dont il a pris le nom. A la formation d'un nouvel état sur les terres incultes appartenant à la nation, son gouvernement est confié au congrès des Etats-Unis, qui en marque les frontières, nomme aux emplois publics, et supporte les frais d'administration, jusqu'à ce que sa population s'élève à soixante mille âmes : alors il est autorisé à convoquer une convention pour établir sa constitution, à subvenir aux dépenses de l'administration et à prendre sa place dans la confédération comme république indépendante (1).

En 1787 le congrès passa un acte établissant un gouvernement provisoire pour la faible population établie sur les terres de l'Ohio, et le gouvernement institué alors a servi de modèle à ceux de tous les territoires qui ont depuis été

(1) Plusieurs territoires sont montés au rang d'état avant d'avoir la population requise par la loi. Celui d'Illinois, par exemple, ayant présenté une requête au congrès pour demander l'autorisation de prendre les rênes de son gouvernement, on lui permit de se réunir à la confédération avec une population de moins de 40,000 âmes.

organisés dans l'immensité du désert. L'acte dont je parle contenait une clause qui est devenue obligatoire pour les colons de tout le territoire situé au nord-ouest de l'Ohio. L'esclavage et la servitude non volontaire furent formellement prohibés dans cette région, par une loi du gouvernement général. Ohio, Indiana, Illinois et Michigan, se sont élevés au sein du désert; les trois premiers sont déjà états indépendans, et le dernier est sur le point de voir finir sa tutelle, et de prendre le même rang.

Il y a une chose bien digne d'être remarquée; c'est que, pour que cette loi passât, le vote unanime des états était nécessaire, d'après les anciens articles de confédération qui étaient alors en vigueur : par un vote unanime la loi passa. Aucune voix dissidente ne s'éleva parmi les membres de l'état de Virginie, qui avait cédé le territoire en question, ni parmi ceux des autres états du Sud, qui privaient ainsi leurs concitoyens possesseurs d'esclaves du droit d'émigrer sur ce territoire (1).

(1) En examinant la politique des états du Sud en général, il serait peu généreux d'oublier de faire remarquer que leurs représentans au congrès ont été parmi les membres qui insistèrent le plus fortement pour qu'on appliquât les peines les plus sévères de la loi aux hommes

Préservée ainsi de la flétrissante et ruineuse contagion de l'esclavage des Africains, la jeune famille des républiques de l'Ouest s'est élancée dans la carrière avec une vigueur et une pureté de caractère sans exemple dans l'histoire du monde. L'Ohio, qui, il y a vingt-cinq ans, était complètement désert, contient aujourd'hui un demi-million d'habitans, et envoie six représentans au congrès national. Dans les autres états, fondés postérieurement à celui-ci, la progression est la même. On éprouve une singulière sensation en pensant que l'aventureux colon qui abattit le premier arbre à l'ouest des Alleghanys est encore vivant. La hutte en bois de Daniel Boon s'élève aujourd'hui sur les rives sauvages du Mis-

convaincus d'introduction clandestine d'esclaves dans les ports du Sud. Le voisinage de Cuba et de la Floride espagnole offre de grandes facilités pour cette atroce contrebande. La marine des Etats-Unis est activement employée à l'empêcher en croisant non-seulement sur les côtes d'Amérique, mais encore sur celles d'Afrique ; en outre de cela, des agens sont établis dans cette dernière contrée pour recevoir les nègres renvoyés dans leur pays natal sous la sauvegarde de la république. Les membres des états du Sud ont non-seulement toujours concouru à toutes ces mesures, mais même quelques-unes des plus importantes ont été proposées par eux.

souri, tandis qu'une masse de républiques solidement établies remplit l'espace qui le sépare du séjour de son enfance.

Il est clair que dans le cours de quelques générations, la partie la plus peuplée et la plus puissante du territoire américain sera baignée par le Mississipi, et non par l'Atlantique. D'après le caractère qu'elles présentent dans leur enfance, on peut prédire que la prépondérance croissante des républiques de l'Ouest ajoutera un nouveau lustre à la gloire nationale, et serrera plus étroitement les liens sociaux qui unissent la grande famille américaine.

Elevées sous les yeux du gouvernement fédéral et par ses soins, elles se sont attachées aux institutions nationales avec une vivacité d'affection inconnue dans les parties plus anciennes de la république. Leur patriotisme a toute l'ardeur et leur politique toute la candeur de la jeunesse. J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer l'enthousiasme avec lequel on les vit embrasser la défense des libertés et de l'honneur de leur patrie au commencement de la dernière guerre. Elles montrèrent pendant toute cette lutte un esprit vraiment chevaleresque. Les traits de valeur et surtout de générosité romanesque des volontaires de l'armée de l'Ouest figureraient dignement au milieu des

plus nobles pages de l'histoire révolutionnaire. Les citoyens des républiques occidentales ne se sont pas montrés moins généreux dans le sénat que sur le champ de bataille. Dans la chambre des représentans ils penchent toujours pour le parti le plus noble et le plus magnanime. Lors même qu'ils commettent une erreur, vous sentez que vous aimeriez mieux errer avec eux, que d'être sage avec de plus prudents ou de plus froids politiques.

En examinant l'Amérique dans son ensemble, on lui trouve un caractère tout-à-fait étranger à l'Europe, quelque chose qui, dans cette antique partie du monde, serait traité de chimérique : une libéralité d'opinions et une nationalité de sentimens qui ne dérivent pas du simple accident de la naissance, mais d'une juste appréciation de cette liberté civile à qui elle doit toute sa grandeur et toute sa prospérité. On peut compter que dans les républiques occidentales ces signes caractéristiques seront encore plus marqués.

On paraît communément croire en Europe que les déserts américains sont colonisés par le rebut de la société. L'amie à laquelle j'écris sait bien qu'ils le sont généralement par les membres les plus estimables de cette société. L'amour de la liberté, que l'émigrant porte avec lui des rives du

Connecticut, de l'Hudson ou du Potomac, s'exalte et se purifie dans le calme et l'isolement où il se trouve au milieu de forêts primitives ou de prairies sans bornes. Quelques esprits inquiets, détestant le joug des lois et de toute espèce d'ordre social, se mêlent sans doute à la foule des hommes plus vertueux qui émigrent; mais ceux de ce caractère se font rarement fermiers. Ils s'élancent ordinairement au-delà des avant-postes de la civilisation, et forment une troupe errante de chasseurs dont les habitudes et quelquefois le caractère se rapprochent beaucoup de ceux des Indiens, leurs compagnons. D'autres fois ils se font bergers, conduisant leurs troupeaux de pâturage en pâturage, suivant que leur fantaisie les guide d'une belle prairie à une autre plus belle encore, ou selon que le flux de la population menace d'empiéter sur leur solitude et leur sauvage empire.

On peut trouver néanmoins, parmi ces éclaireurs des frontières, des hommes qui, semblables à leur vénérable guide, Daniel Boon, ne perdent aucune des vertus sociales au milieu de leur vie nomade. « La frontière, dit M. Brackenridge, auteur qui connaît parfaitement les hommes dont il trace le portrait; la frontière est certainement le refuge de beaucoup de gens vicieux et méprisables; mais elle est aussi l'asile choisi par quantité de citoyens

doués des plus nobles sentimens. Il semblerait que c'est par l'effet d'un sage règlement qu'on trouve, là où la force des lois se fait à peine sentir, la plus grande somme de courage, de vertu et de désintéressement. Parmi les jeunes gens qui ont émigré à la frontière, il en est peu qui soient sans mérite. D'après la ferme conviction de l'importance future de cette partie du territoire, la jeunesse active et entreprenante, les hommes vertueux et infortunés, et ceux qui ne possèdent qu'un faible patrimoine, s'y rendent et forment des établissemens pour eux et pour leurs familles. De là vient qu'on trouve dans ces parages quantité d'hommes dignes de la plus haute estime. Entre autres personnes de ce caractère, je cite avec plaisir cet intrépide aventurier de la Caroline du nord, qui joue un rôle si distingué dans l'histoire du Kentucky, le vénérable colonel Boon. Ce respectable vieillard, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, réside sur la rivière de Sel, l'un des affluens du Missouri dans la partie supérieure de son cours. Il est entouré par une quarantaine de familles qui le regardent comme leur père, et qui vivent sous une espèce de gouvernement patriarcal dirigé par ses avis et son exemple. Ce ne sont point des gens nécessiteux, que leurs malheurs ou leurs crimes ont fait fuir, comme ceux qui s'étaient

réunis à David, dans la caverne d'Adullum : ils mènent tous une vie sage, et possèdent généralement plus que les choses nécessaires à l'existence. Ils ont émigré par goût. Peut-être ont-ils agi prudemment en se plaçant loin du tumulte et des déceptions du monde. Ils jouissent dans leur petite société d'un repos parfait et d'un bonheur réel, qui ne sont point faits pour une société plus nombreuse où un gouvernement devient nécessaire. Là ils sont vraiment libres; affranchis même de l'action des meilleurs gouvernemens qui existent, ils ne sont en butte ni aux folies de l'ambition, ni à la contagion de l'esprit de parti. Ce n'est pas là un des véhicules les moins puissans pour pousser l'Anglo-Américain à aller s'ensevelir au milieu des déserts (1). »

(1) Le seigneur des déserts, Daniel Boon, bien que son œil soit un peu éteint et ses membres affaiblis par une vie longue et aventureuse, tire encore un oiseau au vol avec cette adresse qui, dans ses jeunes années, excita l'envie des chasseurs indiens; et il promène ses regards sur la *fameuse rivière* du Missouri, avec des sentimens presque aussi vifs que lorsqu'il découvrit avec des yeux plus perçans la *fameuse rivière* d'Ohio. Le tombeau de cet ami de la nature, de la vie active et de l'indépendance absolue, sera contemplé par les générations futures avec le même respect que les Grecs avaient pour ceux de leurs demi-dieux.

Un exemple frappant de ce mélange de grandeur d'âme et de férocité qu'on trouve souvent chez les demi-sauvages des frontières, a été offert dans la dernière guerre par le louisianais Lafitte. Quelques années avant qu'ellen'éclatât, il s'était mis à la tête d'une troupe de bannis de toutes les nations de la terre, et s'était établi sur le sommet d'un rocher inexpugnable, au sud-ouest des bouches du Mississipi. Sous le pavillon des patriotes de l'Amérique méridionale, ces pirates pillaient à leur gré tous les navires qu'ils rencontraient, et débarquaient leur butin en fraude dans les criques les plus isolées du Mississipi, avec une adresse qui mettait en défaut tous les agents du fisc. A la longue les déprédations de ces proscrits ou des Baratariens (ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes du nom de l'île Barataria leur repaire), devinrent intolérables, et le gouvernement des États-Unis détacha une force navale contre leur petit Tripoli. L'établissement fut détruit et les pirates dispersés; mais à peine la flottille américaine se fût-elle retirée, que Lafitte rassembla de nouveau ses compagnons,

Cet homme singulier semble s'être peint dans ces paroles simples et touchantes : « Nulle ville populeuse , avec toute la richesse de son commerce et la majesté de ses édifices publics, ne pouvait procurer à mon âme autant de plaisir que la vue des beautés de la nature que je trouve ici »

et reprit possession de son rocher. L'attention du congrès étant alors détournée par la guerre, il put écumer le golfe tout à son aise, et il tourmenta tellement les caboteurs, que W. Clairborne, gouverneur de la Louisiane, mit sa tête à prix.

Cet audacieux flibustier, poursuivi par le gouvernement américain, parut aux anglais propre à favoriser leurs desseins. Ils savaient qu'il connaissait toutes les passes des nombreuses bouches du Mississipi, et ils cherchèrent à s'assurer son assistance pour l'attaque projetée par eux contre la Nouvelle-Orléans.

L'officier anglais qui commandait les forces débarquées à Pensacola pour l'invasion de la Louisiane, entra en négociation avec le chef des Baratariens, auquel il offrit des récompenses qu'il crut faites pour tenter sa cupidité et son ambition (1). Le pirate feignit de goûter la proposition; mais ayant adroitement tiré du colonel Nicholls le plan de l'attaque projetée, il repoussa ses offres avec le plus orgueilleux dédain(2), et expédia sur-le-champ

(1) On offrit à Lafitte le grade de capitaine de vaisseau dans la marine anglaise, et une somme de 30,000 dollars (plus de 150,000 fr.) payable où il voudrait.

(*Note du traducteur*).

(2) Les diverses relations de cette affaire que nous avons

un de ses plus fidèles compagnons vers le gouverneur qui avait mis sa tête à prix. Il l'informait des projets de l'ennemi, et lui offrait l'assistance de sa petite bande, à la seule condition d'une amnistie pour le passé. Le gouverneur, quoique touché de cette preuve de magnanimité de la part de Lafitte, hésitait à accepter son offre. Celui-ci tint néanmoins ses corsaires prêts à marcher à la première invitation, et continua d'épier et de faire connaître les mouvemens de l'ennemi. Le danger étant devenu plus urgent et les preuves de la générosité de Lafitte plus multipliées, le gouverneur crut pouvoir se fier à lui; il lui accorda, ainsi qu'à ses compagnons, le pardon de leurs offenses envers la république, et les appela à la défense de la Nouvelle-

eu occasion de consulter dans nos recherches sur l'histoire maritime des trente dernières années, portent que Lafitte continua de dissimuler, et, en éludant une réponse précise, chercha à gagner du temps, ce qui est d'autant plus probable, qu'en éclatant il s'ôtait les moyens de rendre aux Américains le service important qu'il méditait. Nous croyons aussi que Lafitte n'était pas Louisianais, mais Français, commandant un corsaire de la Guadeloupe, avec lequel, lors de la prise de cette île par les Anglais, il était allé se réfugier à la Côte ferme, chez les indépendans.

(*Note du traducteur*).

Orléans. Ils obéirent promptement, et servirent avec une valeur, une fidélité et une bonne conduite, qui ne furent point surpassées par les meilleurs volontaires de la république (1).

Je n'ai tracé qu'une simple esquisse des grandes divisions de cette république : un sujet de ce genre n'exige pas beaucoup de précision, ou du moins mon pinceau n'est pas assez habile pour lui en donner davantage. Je vous prierai toutefois d'observer que la naissance des nouveaux états a tendu à consolider l'Union ; et que leur importance croissante produira probablement le même effet. Ce résultat trompera les calculs de ces politiques à longue vue, qui ont prédit qu'à mesure que les parties de ce grand édifice politique augmenteraient en nombre et en force, le ciment qui les lie se dissoudrait, et que plus les intérêts de la société agrandie deviendraient différens, plus elle serait troublée par la guerre des partis.

Le fait est que toutes ces savantes prophéties touchant l'Amérique ont été démenties. On vous avait dit qu'elle était trop libre, et sa liberté a fait

(1) L'infatigable Lafitte arbora de nouveau le pavillon de Carthagène, mais pour faire la guerre d'une manière plus régulière qu'auparavant. Je pense qu'il a rendu des services signalés à la cause des patriotes.

sa sécurité; qu'elle était trop pacifique, et elle a bien su se défendre; enfin qu'elle était trop grande, et sa grandeur en croissant a augmenté l'union de ses états. Ces nombreuses républiques répandues sur un territoire si vaste, embrassant tous les climats et possédant toutes les diverses productions de la terre, semblent destinées, dans la suite des temps, à former à elles seules un monde entièrement indépendant des richesses et de l'industrie de toutes les autres parties du globe. Chaque jour elles apprennent de plus en plus à compter les unes sur les autres pour se procurer les divers articles nécessaires pour la nourriture et l'habillement; quant au premier besoin de l'homme après ceux-ci, le besoin de se défendre, elles ont; dès leur enfance, été habituées à y pourvoir en commun. Les liens de l'Union sont plus nombreux et mieux serrés que les étrangers ne peuvent le concevoir. Des hommes qui ont versé ensemble leur sang pour la liberté, qui savent apprécier et jouir également de ses bienfaits, que leur sang ou celui de leurs pères a achetés, et qui sentent aussi que cette liberté qu'ils adorent a trouvé son dernier asile sur leur rivages; de tels hommes forment un peuple uni par les liens de l'amitié et de la fraternité plus fortement qu'aucune autre nation.



LETTRE XXII.

*Liberté illimitée de la presse. — Elections. —
Effet des écrits politiques. — Journaux. —
Débats du congrès.*

New-York, février 1820.

LES Américains, ma chère amie, sont certainement un peuple calme, raisonnable, poli et décent dans sa conduite; ils ne sont point enclins à se quereller ni à se dire des injures; cependant, à lire leurs journaux, on les prendrait pour une bande de soldats hessois (1). Une presse sans entraves paraît être la soupape de sûreté de leur constitution libérale, et il semble qu'ils en sont persuadés; car ils ne font pas plus d'attention à tout le fracas qu'elle occasionne, qu'au bruit de la machine à bord de leurs bateaux à vapeur.

(1) C'est sans doute aux soldats hessois envoyés contre les Américains par l'Angleterre, dans la guerre de l'indépendance, que l'auteur fait allusion ici. Voyez, à la fin du volume, une note sur ce sujet.

(Note du traducteur).

Un étranger qui, en débarquant sur le sol américain, prendrait immédiatement un journal, pourrait supposer (surtout s'il lui arrivait de débarquer à la veille d'une élection) que l'édifice politique est sur le point de s'écrouler, et qu'il vient tout à propos pour être écrasé sous ses ruines; mais qu'il ne jette pas les yeux sur une feuille publique, et il pourra parcourir les rues d'une ville américaine, le jour même d'une élection, sans se douter de ce qui se passe, à moins qu'il ne lui arrive ce qui m'est arrivé à moi-même, c'est-à-dire, de voir devant une maison une foule de peuple rassemblée autour d'une perche surmontée d'un bonnet de liberté, et des hommes qui entrent par une porte et sortent par une autre. S'il demande à un ami qui passe rapidement auprès de lui : « Que fait-on là ? » Celui-ci pourra lui répondre : « On procède à l'élection des représentans ; continuez votre chemin, je vais entrer donner mon vote, et je vous rejoindrai. »

Il peut paraître étrange que le peuple, après avoir exercé les droits de la souveraineté, juge à propos d'user de celui d'injurier les chefs de son choix et en use sans pitié; mais quand on considère que dans cette démocratie, il y a toujours une minorité qui s'est vue obligé de céder

à la majorité, la chose semble facile à expliquer. En outre de cela, un homme, après avoir concouru au choix d'un représentant, peut se trouver mécontent de lui. Il s'ensuit qu'il le lui fait savoir, qu'il l'apprend à ses concitoyens, et qu'il emploie pour assaisonner sa philippique, toutes les épithètes que lui fournit le dictionnaire. Quoique cette manière de vilipender les magistrats librement choisis pour gouverner la république, ne fasse pas beaucoup d'honneur au corps social, elle porte évidemment son remède avec elle. L'opinion publique, après tout, est la meilleure, et au fait, la seule censure efficace de la presse. En Amérique on la trouve suffisante, tandis que dans d'autres pays on a en vain recours aux amendes, aux emprisonnemens et aux exécutions.

Jamais les papiers publics ne furent plus virulens qu'après la déconfiture du parti fédéraliste, en 1805; et jamais les traits de la calomnie ne produisirent moins d'effet que sur les sages magistrats que le peuple avait alors investis de sa confiance. Le discours de M. Jefferson, après sa seconde nomination à la présidence, contient quelques réflexions d'une application si générale, que je suis tentée de les soumettre à votre attention.

« Pendant le cours de notre administration, et dans le but de la troubler, l'artillerie de la presse a été pointée contre nous, chargée de tout ce que la licence pouvait imaginer ou oser. Ces abus d'un instrument si utile à la liberté ainsi qu'à la science, doivent être vivement déplorés, en ce qu'ils tendent à diminuer l'idée de son utilité, et à en compromettre l'emploi. Peut-être eût-on pu corriger ces abus au moyen des punitions salutaires portées par les lois des divers états de l'Union contre la calomnie et la diffamation; mais des devoirs plus pressans occupaient le temps des serviteurs du peuple, et l'on a laissé les coupables trouver leur châtimement dans l'indignation publique.

» D'un autre côté, il n'était pas sans intérêt pour le monde qu'une expérience fût faite librement et pleinement pour connaître si la liberté de discussion sans l'assistance du pouvoir n'est pas suffisante pour la propagation et la protection de la vérité; si un gouvernement se conduisant selon le véritable esprit de la constitution qui l'a établi, montrant du zèle et de l'intégrité, et ne faisant aucun acte dont il ne voulût pas que le monde entier fût témoin, peut être renversé par la calomnie et la diffamation. L'expérience a été faite: vous en avez vu le résultat. Nos concitoyens ont observé tout avec calme et



sang froid. Ils virent la source cachée d'où tous ces outrages découlaient ; ils se rallièrent autour des fonctionnaires publics de leur choix ; et quand la constitution les appela à porter une décision par leur suffrage, ils prononcèrent un *verdict* honorable pour ceux qui les avaient servis, et consolant pour les amis de l'homme, qui pensent qu'on peut et qu'on doit lui confier la direction de ses propres affaires. On n'entend pas conclure ici que les lois rendues par les états de l'Union, contre les publications calomnieuses et diffamatoires, ne doivent pas être appliquées. Celui qui en a le loisir rend service aux mœurs et à la tranquillité publique, en réformant les abus à l'aide des moyens coercitifs que lui donne la loi. Mais l'expérience est citée pour prouver que, puisque la vérité et la raison se sont soutenues contre de fausses opinions basées sur des faits faux, la presse exige peu de restrictions légales. Le jugement public rectifiera les faux raisonnemens et les opinions erronées, ce qui s'opérera en écoutant toutes les parties, et aucune autre ligne de démarcation ne peut être tracée entre l'inestimable liberté de la presse et sa licence démoralisante (1). »

(1) Le discours prononcé par Jefferson, lors de sa pre-

Il n'y eut jamais de pays où un démagogue pût avoir moins d'influence que dans celui-ci. Le citoyen apprend ici à penser par lui-même. Fier de son titre et de ses droits de souverain¹, son orgueil se révolte contre l'idée de soumettre son jugement à ceux qui voudraient se faire ses guides et ses instituteurs politiques. Il observe les faits, examine la conduite de ses fonctionnaires publics, et prononce en conséquence. La sédition peut ici sonner l'alarme tout à son aise; personne ne l'écoute. Les yeux sont fixés sur la machine du gouvernement; et tant qu'elle marche bien, les serviteurs qui la mettent en mouvement sont soutenus par le suffrage national.

Si les vaines déclamations répandues par la

mière nomination à la présidence, en 1801, n'est pas moins remarquable que celui dont on vient de lire un fragment. Nous possédons un exemplaire de ce discours imprimé en quatre langues, savoir, en anglais, en français, en italien et en allemand; et nous croyons faire plaisir au lecteur en lui offrant la traduction française d'un morceau si admirable, tant par les sentimens de philanthropie et les idées de liberté qu'il renferme, que par la manière simple et noble dont ils sont exprimés. (*Voyez à la fin du volume.*)

(*Note du traducteur.*)

presse passent sans qu'on y prenne garde, les raisonnemens qu'elle propage, s'ils sont justes et appuyés sur des faits, exercent une puissance supérieure à tout ce qu'on connaît en Europe. Ici, il n'y a point de *populace*. Un orateur ou un écrivain doit, pour arriver au cœur des Américains, se frayer un chemin à travers leur raison. Il faut qu'ils pensent comme lui avant de sentir comme lui; mais une fois qu'ils en sont venus là, rien ne saurait les empêcher d'agir comme il le leur conseille. C'est ainsi que l'effet produit par le *Sens commun* sur l'esprit public, en produisit un analogue dans les mesures publiques; il *déferla* (1) le drapeau de l'indépendance. Avant ce temps, l'éloquent Patrick Henry avait réveillé la Virginie, et lui avait mis les

(1) Aucun mot de notre langue ne saurait rendre aussi bien le mot anglais *unfurled*. Le verbe *déferler*, terme de marine, pourrait très bien, comme une foule d'autres mots empruntés aux sciences et aux arts, passer dans le langage ordinaire. On dit d'une voile pliée sur sa vergue, d'un pavillon roulé autour de son bâton, qu'ils sont *ferlés*; les déployer s'appelle les *déferler*; mais ce dernier mot, qui a encore d'autres applications et qui présente à l'esprit plusieurs images, nous a paru préférable à tout autre.

armes à la main ; Dickenson , par la plus admirable série de raisonnemens , avait amené le peuple à calculer les inévitables résultats des actes du parlement britannique , et l'encouragea dans cet esprit de résistance qui racheta les libertés du genre humain . Pendant toute la lutte révolutionnaire , il n'y eut pas un pamphlet , un conte , une chanson , qui n'exerçât son influence sur les affaires publiques .

Les écrits du grand et bon Franklin , le Socrate des temps modernes , le père de l'Amérique indépendante , et l'oracle de ces hommes d'état philosophes , que la voix publique a appelés au timon du vaisseau de la république , depuis la première élection de M. Jefferson , exercent encore aujourd'hui leur salutaire influence sur le caractère national , et par conséquent sur les mesures nationales . Vous ne sauriez entrer dans la maison d'un fermier , ou dans la hutte en bois (1) d'un habitant des terres nouvellement concédées , sans y trouver les œuvres du sage que l'Amérique révère . Ses apophtegmes et ses paraboles sont gravés dans la mémoire de l'enfant ; sa vie écrite par lui-même est le manuel du jeune homme lorsqu'il entre dans le monde ;

(1) Voir la note , tome I , page 248 .

ses principes vraiment divins de justice, d'humanité, de tolérance, d'activité, d'économie, de frugalité, de philanthropie et de liberté, règlent l'administration de tout homme d'état patriote, et la vie privée de tout citoyen vertueux.

Un journal énergique et bien rédigé, *Le Fédéraliste* (1), hâta considérablement l'adoption et la consolidation paisible de la constitution fédérale ; quantité d'autres écrits furent composés et publiés dans les mêmes vues. Les résolutions adoptées par la législature de Virginie, en 1799, lesquelles rédigées par MM. Jefferson et Madison, déclaraient que le congrès avait excédé les pouvoirs qui lui avaient été délégués, fixèrent l'attention de la nation tout entière, par la raison que cette déclaration était appuyée par des faits qui avaient déjà occupé le public, et qui prouvèrent la vérité de l'accusation. *La Branche d'Olivier*, ouvrage de M. Carey, (2)

(1) Le rédacteur de ce journal était M. Dickenson, auteur des *Lettres du Fermier*.

(2) M. Carey, libraire et homme de lettres, a publié, il y a deux ou trois ans, un livre curieux intitulé *Ireland Vindicated* (l'Irlande justifiée), et dont il est à la fois l'auteur et l'éditeur.

libraire famé et habitant patriote de Philadelphie, produisit, dit-on, la plus grande sensation qu'ait excitée aucun écrit politique depuis *le Sens commun*. Son but ostensible était de cimenter l'union entre les deux anciens partis démocrate et fédéraliste ; mais en énumérant leurs fautes réciproques, il en imputa une si grande quantité au dernier, qu'il n'était plus guère possible de le soumettre par la douceur. Cet ouvrage déconcerta les mécontents ; et peut-être aussi les poussa à des actes d'une plus grande inconséquence, les forçant ainsi à travailler contre eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le mérite et l'utilité de la *Branche d'Olivier*, furent sentis et avoués par toute la nation : treize éditions de cet ouvrage furent enlevées avec la rapidité de l'éclair, et il passa dans les mains de tous les citoyens de la république.

Il est impossible qu'aucun pays du monde soit plus complètement inondé de journaux que celui-ci. On en a non-seulement en anglais, mais encore en français et en hollandais, et il en paraîtra bientôt probablement quelques-uns en espagnol. Ce n'est pas ici par amusement, mais par devoir, que chaque citoyen cherche à connaître ce que font les fonctionnaires publics ; il doit premièrement examiner la conduite du gouvernement

général, et ensuite celle de la législature de l'état dont il est habitant. Indépendamment de cela, il faut encore qu'il sache ce qui se passe dans les autres états de l'Union. Mais comme le nombre de ces états s'élève aujourd'hui à vingt-deux, sans compter quelques autres qui se forment, il y a assez de matières relatives à la politique intérieure pour remplir les pages d'un journal; vient ensuite la politique de l'Europe que, soit dit en passant, je pense qu'on entend souvent mieux ici que de votre côté de l'Atlantique; un autre sujet plus intéressant pour les Américains leur est fourni par les affaires de leurs frères du continent méridional. Quantité de généreux citoyens de cette république ont hasardé leur vie et leur fortune pour servir une cause qui présente une si forte ressemblance avec celle pour laquelle eux ou leurs pères ont arrosé de leur sang le sol où ils ont pris naissance. Le gouvernement de l'Union a expédié divers agens chargés de missions amicales auprès des gouvernemens des républiques de l'Amérique méridionale; missions dont je pense que vous lirez les détails avec beaucoup d'intérêt (1). Outre ce qui

(1) Ces détails se trouvent dans des ouvrages publiés en Amérique, mais dont la plupart n'ont pas encore été traduits dans notre langue. *(Note du traducteur.)*

a rapport à la politique, cette multitude de gazettes et de journaux contiennent une variété étonnante d'articles de tous genres; il n'existe pas un sujet dans les différentes branches des connaissances humaines qu'ils ne traitent d'une manière quelconque, et assez souvent avec une rare habileté; et les faits qu'ils citent, ainsi que les principes généraux qu'ils défendent, sont en général très utiles à la société. L'animosité de parti qui, parfois, dépare leurs colonnes, paraît, comme je vous l'ai dit, plus ridicule que pernicieuse; dans tous les cas, c'est un mal qui vient à la suite de la liberté, et que, par égard pour la bonne compagnie où il se trouve, la république peut bien consentir à supporter.

Ainsi que vous l'aurez remarqué en lisant les débats du congrès, cette scurrilité ne pénètre jamais dans le sénat. Le langage des représentans de la nation, quelque chaleur qu'ils mettent dans leurs argumens, est toujours décent et poli. A l'époque même où le sénat et le peuple étaient si vivement agités par les querelles du parti démocrate et du parti fédéraliste, il ne se présenta qu'une circonstance où l'on manqua ouvertement au respect dû à la chambre. Il faut dire qu'en cette occasion l'indécence fut poussée au dernier degré. Un membre donna un démenti

formel à un autre qui se jeta sur lui et le terrassa ; tous deux furent expulsés de l'assemblée.

Le ton adopté dans les débats du congrès a été, pendant nombre d'années, digne des plus beaux jours du sénat romain ; l'éloquence et la justesse de raisonnement qu'on y déploie ne sont pas moins remarquables que la modération qu'on y conserve invariablement ; je pense que cette modération, si différente de ce qu'on observe dans la chambre des communes de l'Angleterre, peut être attribuée à ce qu'ici il n'y a pas de majorité ni de minorité constantes. On y voit une lutte franche entre les opinions, et non pas les principes en guerre avec le pouvoir. Comme les membres qui diffèrent de sentiment aujourd'hui, peuvent se trouver demain dans la même majorité, il est rare que l'animosité personnelle se mêle à une opposition politique ; d'un autre côté, les grands principes de justice et les droits de l'homme qu'on invoque si constamment dans la chambre des représentans, sont propres à imprimer de la dignité à la politique nationale. Le vaisseau de l'état doit être piloté sur le vaste océan de la liberté et non pas dans le canal tortueux des convenances politiques. L'âme de l'homme d'état embrasse l'immense

perspective qui se déploie devant lui ; les principes généreux qui forment ses armes offensives et défensives, le disposent à combattre son adversaire avec une courtoisie chevaleresque ; il le presse vivement , il l'attaque de tous côtés , lui porte des coups terribles et précipités, et se montre impatient de le vaincre ; mais il ne cherche pas, en l'injuriant, à obtenir sur lui un avantage qui ne pourrait que nuire à sa cause, et ternir l'éclat de son triomphe.

On peut penser, au reste, qu'il n'est pas probable que les invectives et les insultes personnelles fussent tolérées dans une assemblée composée d'hommes également fiers et également libres. Les institutions politiques de ce pays expliquent cette particularité qui, si souvent, excite la surprise des étrangers, habitués en Europe à compter sur le bruit et le désordre, là où règne la liberté.

LETTRE XXIII.

Education des Américains. — Collèges publics. — Régime des écoles. — Condition des femmes.

New-York, février 1820.

L'ÉDUCATION de la jeunesse, qu'on peut regarder, ma chère amie, comme formant la base du gouvernement américain, est devenue une affaire nationale dans tous les états de l'Union. Aussi les observations faites sur ce sujet, dans l'un quelconque de ces états, peuvent-elles être considérées comme s'appliquant plus ou moins à tous les autres. La partie de cette vaste confédération qui apporta le plutôt un soin attentif à l'éducation de ses citoyens, fut la Nouvelle-Angleterre. Cela vint probablement du caractère plus démocratique de ses institutions : la liberté et la science se donnent toujours la main.

Si la politique nationale de quelques-uns des

états de la Nouvelle-Angleterre fut par fois blâmable, l'administration intérieure de tous ces états rachète amplement ces torts. Il n'y a pas de société plus véritablement vertueuse dans le monde, que celle qu'on trouve dans les démocraties de l'est de l'Union. La beauté de leurs villages, la propreté de leurs maisons, la simplicité des manières de ceux qui les habitent, la sincérité de leur religion, dépouillée en grande partie de son ancienne austérité calviniste, leurs coutumes sages, leurs mœurs pures et leurs lois humaines, doivent commander l'admiration et le respect de tout étranger. Je fus singulièrement frappée, dans le Connecticut, de l'aspect des enfans que je vis, proprement vêtus, le sachet au bras et le visage rayonnant de joie et de santé, saluer les passans en se rendant par troupes à l'école. Ce salut, ils ne l'adressent pas au rang, mais à l'âge. Semblables aux jeunes Spartiates, les enfans apprennent à saluer respectueusement leurs supérieurs en années; et la candeur et la modestie avec lesquelles ces intelligentes petites créatures répondent aux questions de l'étranger, plairaient à Lycurgue lui-même.

L'état de Connecticut a destiné un fonds d'un million et demi de dollars à l'entretien des écoles publiques. Dans celui de Vermont, une certaine



portion de terres a été distraite par chaque commune, et les produits en sont affectés au même objet. Dans les autres états, chaque commune s'impose elle-même pour le montant des sommes nécessaires aux frais d'écoles où l'on enseigne la lecture, l'écriture et le calcul à toute la population. Dans les grandes villes on enseigne aussi à ces écoles la géographie et les élémens de la langue latine. Ces établissemens entretenus sur les deniers publics sont ouverts à la jeunesse des deux sexes du pays. D'autres écoles d'un ordre plus élevé sont également entretenues dans les districts les plus peuplés, moitié sur des fonds spéciaux, et moitié au moyen d'une légère rétribution exigée de chaque écolier. L'instruction donnée dans ces écoles dispose la jeunesse à recevoir celle qu'on lui donne dans les collèges des états, qui en possèdent chacun un au moins. L'université de Cambridge, dans l'état de Massachusetts, est le plus ancien et, je crois, le plus distingué de tous les établissemens de ce genre existans sur le territoire de l'Union.

Peut-être le nombre de collèges fondés au sein de cette grande famille de républiques n'est-il pas, en général, favorable à la naissance d'universités fameuses; mais il remplit mieux l'objet qu'on se propose, d'élever, non quelques sujets

très savans, mais une nation éclairée et libérale.

Le nombre des universités, dans toute l'Union, monte aujourd'hui à quarante-huit. Les plus renommées sont : l'université d'Harward, à Cambridge, près Boston, fondée en 1698 ; le collège d'Yale, à New-Haven, Connecticut, fondé en 1701 ; Nassau-Hall, à Princeton, New-Jersey, fondé en 1758 ; le collège de Columbia, New-York, fondé en 1754 ; le collège de Dartmouth, New-Hampshire, fondé en 1769 ; et le collège de Guillaume et Marie, en Virginie, fondé en 1791. La plupart des collèges de l'Union sont amplement dotés par les législatures des états auxquels ils appartiennent. Ceux des nouveaux états le sont avec munificence par les lois du congrès, qui affectent à leur entretien de belles portions des terres nationales. Dans l'Ohio, par exemple, la trentième partie de tout le territoire de ce riche état a été concédée pour cet objet, et distribuée de manière à donner le plus de produit possible. Dans quelques autres des nouveaux états, tel que celui d'Illinois, les dotations sont encore plus libérales. Quelque nombreux et bien dotés que soient les établissemens pour l'éducation de la jeunesse, dans les états voisins de l'Atlantique, avant un siècle, ils paraîtront peu de chose en compa-

raison de ceux des états de l'Ouest. J'ai déjà eu occasion, dans une précédente lettre, de parler de l'académie de West-Point, instituée pour répandre une bonne instruction militaire dans tout le pays.

Il est inutile d'entrer dans le détail des réglemens intérieurs des différens états de l'Union relativement à l'instruction nationale. L'enfant de tout citoyen, quels que soient son sexe et sa couleur, a droit de participer à cette éducation, et des fonds suffisans pour subvenir aux frais de son instruction sont faits, soit sur les revenus de terres affectées à cet objet, soit au moyen de taxes imposées tantôt par la législature et tantôt par les communes. Nonobstant la généralité de ces dispositions, il peut arriver parfois, à raison de ce que dans certains districts la population est plus éparsée, et de ce que dans d'autres elle contient un mélange de population étrangère, que les connaissances soient inégalement répandues. Les Allemands de la Pensylvanie et les Hollandais de l'état de New-York sont en pleine possession du temple de l'ignorance; et trois ou quatre générations n'ont quelquefois pas suffi pour détruire leur dévotion à la stupide divinité que l'homme a si longtemps adorée. Cependant les écoles allemandes ont beaucoup contribué au renversement de l'i-

dole, et l'on peut présumer que l'obstination germanique, si forte qu'elle soit, se laissera vaincre à la fin, et que les Allemands échangeront leur alphabet contre celui du pays. Il y a vraiment quelque chose d'inexplicable dans ce qu'on nomme caractère national, et qui se montre partout si distinctement marqué. Dans l'espace d'une douzaine d'années, les Français de la Louisiane se sont presque amalgamés avec leurs nouveaux compatriotes, et enseignent plus ou moins à leurs enfans la langue de la nation américaine, tandis que les Hollandais de Communie-Paw, sur le rivage de la baie de New-York, ont mis un siècle pour apprendre une demi-douzaine de mots anglais (1), et pour acquérir le quart d'une idée nouvelle.

(1) Ceci doit paraître d'autant plus extraordinaire, que presque toutes les racines saxonnes de l'anglais existent dans le hollandais, ainsi qu'une grande portion de cette immense quantité de mots français dont s'est enrichie la langue britannique; et que, toute la différence consistant dans les désinences et la prononciation, dont les modifications d'ailleurs sont uniformes, il suffit de saisir quelques analogies fort simples pour transformer un langage dans l'autre.

(*Note du traducteur.*)



Si l'on doit chercher l'explication des mœurs et du caractère d'un peuple dans ses institutions nationales et l'éducation première des individus qui le composent, le caractère de l'Américain s'explique facilement. L'étranger est surpris, au premier abord, de trouver chez un citoyen ordinaire cette intelligence et ces sentimens qu'il a été habitué à chercher dans les écrits des philosophes ou dans la conversation des hommes les plus éclairés de son pays. La meilleure partie de notre éducation, dans l'ancien monde, consiste à désapprendre. Il faut que nous désapprenions en revenant de nourrice, en sortant de l'école, et souvent nous désapprenons pendant toute notre vie, pour quitter la scène avant de nous être débarrassés de toutes les idées fausses qu'on avait implantées dans nos jeunes cerveaux. Ici, toute cette peine est épargnée. Les impressions reçues dans l'enfance sont peu nombreuses et simples comme tous les élémens des saines connaissances. Toutes les idées que l'on acquiert sont tirées du livre de la vérité, et embrassent des principes souvent inconnus du savant le plus accompli de l'Europe. La manière dont l'éducation est dirigée ici n'est pas non plus sans influence pour former le caractère. Je me sens du moins disposée à lui attribuer cette douceur et cette affabilité de manières qui distinguent

l'Américain. La rudesse engendre la rudesse, et la douceur enfante la douceur. J'ai souvent ouï dire par des colons des Indes occidentales, qu'un esclave devient toujours le plus dur conducteur d'esclaves. Il est bien connu dans les écoles d'Angleterre que l'écolier qui a été le plus rossé devient à son tour le plus cruel tyran de ses camarades, et sur un vaisseau de guerre anglais il se trouve souvent que le chef inflexible sur la discipline a appris sa rigidité à l'école de la souffrance. L'Américain, dans l'enfance, dans l'âge mûr, ni dans la vieillesse, ne sent jamais la main de l'oppression. Les châtimens corporels sont formellement interdits dans les écoles, dans les prisons, dans l'armée et à bord des vaisseaux ; enfin partout où une autorité s'exerce, elle doit être exercée sans avoir recours à l'argument des coups.

Il n'y a pas long-temps que, dans un état voisin de ce lieu-ci, un maître fut renvoyé d'une école publique pour avoir battu un enfant. Le petit bambin passa tout d'un coup du rôle de criminel à celui d'accusateur : « Osez-vous bien me frapper, s'écria-t-il ? vous êtes mon instituteur, et non pas mon tyran. » Toute l'école se souleva aussitôt ; l'affaire fut examinée, et le maître renvoyé. On ne chercha point d'excuse pour un châtiment pros- crit, dans la gravité de la faute qui avait pu le pro-

voquer ; on pensa que l'homme qui ne pouvait pas maîtriser ses passions n'était pas fait pour réprimer les passions des autres, et qu'en outre, il avait enfreint les réglemens de l'école et perdu le respect de ses écoliers. L'enfant, ainsi exempt du joug de l'arbitraire, acquiert des sentimens et contracte des habitudes qu'il conserve pendant tout le cours de sa vie, et sent son importance comme homme et comme être pensant ; et il apprend à regarder la violence comme aussi déshonorante pour celui qui l'exerce que pour celui qui s'y soumet. Vous concevrez, d'après cela, comment les semences de la fierté et de la douceur germent ensemble dans la même âme. C'est peut-être dans le mélange convenable de ces deux qualités, qui se tempèrent l'une l'autre, qu'on trouve ici la perfection du caractère national et du caractère individuel.

Pour ce qui regarde l'éducation des femmes, la Nouvelle-Angleterre semble jusqu'à présent avoir été particulièrement libérale. Les dames des états de l'Est possèdent souvent les connaissances les plus solides, les langues modernes et même les langues mortes, et une vaste érudition ; par une conséquence naturelle, leurs manières sont plus composées que celles de mes jeunes et vives amies du district où je me trouve. J'ai déjà mentionné dans une de mes premières lettres, que l'attention

publique est maintenant dirigée partout vers l'éducation des femmes. Dans quelques états on a établi, sous la surveillance de la législature, des écoles où l'on enseigne aux filles les différentes branches de la science que feu votre ami, le docteur Rush, regardait comme si essentielles.

Dans les autres pays, il peut paraître d'une faible conséquence d'inculquer dans l'esprit des femmes les principes du gouvernement et les obligations du patriotisme; mais il fut sagement pensé par le vénérable apôtre de la liberté, dont je viens de tracer le nom, que dans un pays où une mère est chargée de former un jeune esprit destiné à juger un jour des lois et à soutenir les libertés de la république, cette mère elle-même devait comprendre ces lois et apprécier ces libertés. En Amérique, les avantages personnels et les arts d'agrément devraient passer après une solide instruction. Il en est parfaitement ainsi chez les hommes, mais les femmes sont trop élevées à la manière européenne. Le français, l'italien, la danse, le dessin, occupent les momens du beau sexe, qui trop communément s'y livre avec nonchalance, tandis que l'autre s'applique sérieusement à l'étude de la philosophie, de l'histoire, de l'économie politique et des sciences exactes. Il suit de là que lorsque la vivacité de la jeunesse s'est un peu calmée, les deux



sexes ont moins de conformité dans leurs penchans et leur manière de penser qu'il ne serait désirable. Une femme à qui la nature ou l'étude a donné une vigoureuse intelligence, profitera certainement des notions nouvelles que lui présentera la conversation de son époux ; tandis que celle douée d'un esprit faible et futile ne pourra être facilement amenée à abandonner ses idées frivoles, pour celles qui occupent la tête plus forte du compagnon de sa vie.

Il est à remarquer que sur aucun point la philosophie libérale des Américains ne s'est plus honorablement montrée qu'en ce qui regarde la place assignée aux femmes. Les préjugés encore existans en Europe, quoiqu'un peu surannés, et qui restreignaient la lecture pour les femmes, aux romans et à la poésie, et la conversation aux objets les plus futiles, à la pièce nouvelle, au chapeau du dernier goût et à la contredanse la plus en vogue, sont tout-à-fait inconnus ici. Les femmes prennent leur rang d'êtres pensans, non pas en dépit des hommes, mais principalement par l'effet de leurs vues grandes et libérales, et de leurs efforts comme pères et comme législateurs.

Je vous paraîtrai peut-être m'écarter de mon sujet ; mais puisque je viens déjà de parler des femmes sous un certain rapport, je ferai aussi bien

de répondre maintenant à votre question touchant leur condition en général. Je suis persuadée qu'il serait impossible que les femmes jouissent d'une plus haute estime que celle qu'on leur accorde ici ; la déférence qu'on a pour elles, en tout temps et en tout lieu, m'a souvent causé autant de surprise que de plaisir.

Dans sa maison, le mari, à quelque classe de la société qu'il appartienne, montre pour sa compagne une tendresse telle, que je ne la crois surpassée nulle part, et qu'elle ne doit même être égalée que dans bien peu de pays. Ni le *Cavaliere servente* d'une dame du grand ton, ni l'amant langoureux qui vient de composer un sonnet sur les beaux yeux de sa maîtresse, n'eurent jamais pour l'idole de leur imagination des attentions plus délicates que je n'ai vu, je ne dirai pas un *gentleman* américain, mais un artisan ou un fermier en avoir pour sa moitié. On trouve toujours la femme et les filles du citoyen qui travaille pour vivre, proprement vêtues et occupées de quelques affaires de ménage. Les femmes de la campagne ne vont jamais travailler aux champs ; et je pense qu'un Américain, quel que fût son rang, verrait avec peine une femme employée à tout travail qui semblerait peu fait pour ses forces. Dans nos excursions, il m'est arrivé de rencontrer des hommes

dont l'extérieur ne promettait que la rudesse d'un artisan ou d'un fermier, et qui m'ont traitée avec une civilité raffinée que je n'aurais attendue que du *gentleman* le plus poli.

Peut-être la condition des femmes offre-t-elle, dans tous les pays, le meilleur moyen de juger du caractère des hommes. Là où le sexe le plus faible est surchargé de travail, on peut attribuer au plus fort quelque chose qui tient du sauvage; et là où le premier est privé de la liberté d'agir, on doit trouver chez le dernier une forte dose de sensualité. Je ne connais rien qui indique plus clairement la marche rétrograde des mœurs nationales en Angleterre, que les chaînes qu'on forge pour les femmes de la génération qui s'élève. Peut-être ces chaînes ont-elles été jusqu'à présent plus particulièrement imposées à celles qui appartiennent à ce qu'on appelle la haute classe. Quoi qu'il en soit, je crains que des milliers de nos concitoyennes des classes moins élevées, dont les mères, ou bien certainement les grand'mères pouvaient parcourir le pays d'un bout à l'autre, et aller partout seules, ou accompagnées d'un individu non marié de l'autre sexe, avec autant de vertu et aussi peu de défiance qu'Eve avant sa chute, ne soient aujourd'hui condamnées à marcher avec des lisières, du berceau jusqu'à l'autel, si ce n'est jusqu'au tombeau, et

qu'on ne leur apprenne à voir dans l'autre sexe une race de séducteurs plutôt que de protecteurs, et de maîtres au lieu de compagnons. Malheur aux mœurs d'un pays, quand on fait consister l'honneur de notre sexe dans l'impuissance de mal faire, et lorsqu'une femme n'est plus elle-même la gardienne de sa vertu ! Si quelqu'un pouvait douter de l'effet produit sur l'esprit des femmes par les atteintes portées à leur liberté, qu'il regarde le costume actuel des Anglaises ; la question sera tranchée sans avoir besoin de recourir aux colonnes des journaux quotidiens (1). S'il fallait choisir entre les deux extrêmes, il vaudrait mieux voir, comme en Écosse, une femme attachée à la glèbe et mêler sa sueur à celle de son rustique époux, que de la voir tomber par degrés dans la triste servitude d'une *Dona* espagnole.

La liberté dont jouissent ici les jeunes femmes cause souvent quelque surprise aux étrangers qui, la comparant avec la contrainte imposée à celles de Paris ou de Londres, ne savent comment conci-

(1) L'auteur fait ici allusion à la fréquence des procès pour crime d'adultère, dont on trouve la relation dans les journaux anglais, sous le titre de *criminal conversation*.



lier la liberté des mœurs nationales avec leur pureté; mais la confiance et l'innocence sont sœurs; et si les Américaines perdent jamais la garde de leur vertu, les gens de loi des États-Unis seront probablement aussi occupés à intenter des actions en divorce, que ceux d'aucune des vieilles monarchies de l'Europe. (1)

Je regrette souvent qu'en élevant les femmes, on apporte généralement si peu d'attention aux

(1) La loi de divorce est si rarement appliquée en Amérique, qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre dire, ni de penser à demander comment elle était conçue. Dans l'état de Rhode-Island, elle offre, au reste, une singulière disposition, qu'on m'a expliquée de la manière suivante: si deux époux présentent au magistrat civil un acte en forme par lequel ils déclarent qu'ils désirent se séparer, à raison de ce que les Français appellent *incompatibilité d'humeur*, et s'ils vivent ensuite chacun de leur côté, mais dans les limites de l'état, deux années entières, et se conduisent bien pendant ces deux ans, ils peuvent, sur leur demande, obtenir que leur mariage soit rompu. Je fus étonnée d'apprendre que peu de personnes eussent jamais cherché à profiter du bénéfice de cette disposition, et que parmi celles qui l'avaient fait, plusieurs avaient manqué aux conditions exigées avant l'expiration des deux années. Les liens du mariage ne se trouveraient-ils pas plutôt resserrés que relâchés, si chaque pays avait un Rhode-Island ?

exercices du corps : renforcer le corps, c'est donner de la vigueur à l'âme; et Dieu sait que notre sexe a grand besoin d'avoir l'un et l'autre forts. Dans le plus heureux pays du monde, la condition des femmes est encore assez pénible. Ont-elles des talens? il est difficile qu'elles puissent les mettre à profit; de l'ambition? les voies honorables pour se distinguer leur sont fermées; une vigoureuse intelligence? elle est étouffée par les souffrances corporelles et mentales. Les *seigneurs de la création* (les hommes) reçoivent de la nature des avantages immenses et innombrables, et il faut convenir que partout ils prennent assez de soin pour conserver et accroître ces avantages. Il y a quelque chose de si flatteur pour la vanité humaine dans la conscience d'une grande supériorité à notre égard, qu'il est peu surprenant que les hommes se montrent avarés de ce que la nature leur a permis d'usurper sur les filles d'Eve. L'amour du pouvoir prend plus souvent sa source dans la vanité que dans l'orgueil, attributs que, soit dit en passant, l'on confond souvent; aussi est-ce encore plus particulièrement le péché des petits que des grands esprits. Maintenant comme la majeure partie des esprits humains appartient à la première classe, il faut que ceux qui les possèdent se contentent de satisfaire leur amour-propre en considérant la faiblesse

des autres plutôt que leur propre force. Vous direz que ceci est sévère; mais n'est-ce pas vrai? En quoi consiste la grandeur d'un despote? est-ce dans son mérite personnel? non; mais dans l'avilissement de la multitude qui l'entoure. Qu'est-ce qui nourrit la vanité d'un patricien? est-ce la conscience d'hériter en naissant de toutes les vertus de sa race? la longue liste de ses aïeux cesserait probablement de commander son respect si elle ne le mettait pas à même de commander celui de ses semblables. Mais, direz-vous, qu'a tout ceci de commun avec la condition des femmes? Pensez-vous comparer les hommes pris en masse au despote et au patricien?— Pourquoi pas? la vanité du despote, comme celle du patricien est nourrie par la folie de leurs semblables; celle de leur sexe pris en masse est de même satisfaite par la dépendance des femmes. Ils aiment mieux trouver dans leur compagne une faible vigne qui cherche un appui autour de leur tronc robuste, qu'un arbre vigoureux dont les rameaux se mêleraient aux leurs. Je crois que quelquefois ils se repentent de leur choix, lorsque la vigne a courbé le chêne jusqu'à terre. Il est difficile, quand on observe le monde, de ne pas rire des conséquences qui, tôt ou tard, résultent des folies des hommes; mais quand elles tombent sur les femmes, je suis plutôt disposée à soupirer. Nées

pour endurer les plus tristes disgrâces de la fortune, on énerve leur corps et leur esprit, comme si l'on craignait que la tempête ne fondît pas assez rudement sur elles. Au lieu d'essayer de contrarier l'injuste loi de la nature, il semble que l'homme prenne à tâche de la faire peser plus fortement sur sa faible compagne; il est bien alors que ses folies retombent sur sa tête, et que la destinée des deux sexes soit tellement liée, que la dignité de l'un doive croître ou se perdre avec celui de l'autre.

En Amérique, on a sans doute fait beaucoup pour améliorer la condition des femmes; et comme leur éducation deviendra de plus en plus une affaire d'état, leur caractère tendra à s'améliorer à chaque génération. La république, j'en suis sûre, sera amplement récompensée des peines et des dépenses que cet objet lui coûtera. Dans les luttes qu'elle a soutenues pour sa liberté, son héroïsme vint en grande partie des femmes et des filles de ses sénateurs et de ses guerriers, et pour conserver à ses fils l'énergie d'hommes libres et de patriotes, elle doit augmenter celle de ses filles (1).

(1) Il est bien connu que durant la guerre de la révolution, l'enthousiasme des femmes seconda puissamment celui des hommes. Je crois qu'en y regardant bien, on



Toutefois, pour donner de la vigueur au caractère, il ne suffit pas de cultiver l'esprit; le corps doit être habitué à un exercice salubre, et les nerfs façonnés à supporter les extrêmes de la température qui menacent dans ce pays de ruiner les constitutions faibles. C'est l'union de la force corporelle avec la vigueur mentale qui donne à la population mâle de l'Amérique cette singulière énergie de caractère qui, dès l'enfance de ce pays, obtint un si brillant éloge de l'orateur anglais : « Qu'y a-t-il dans le monde qu'on puisse lui comparer, s'écria M. Burke? Tandis que nous suivons ces hommes (les colons) parmi des montagnes de glace, et que nous les voyons s'enfoncer dans la baie d'Hudson et le détroit de Davis; tandis que nous les observons sous le cercle arctique, nous apprenons qu'ils ont pénétré dans la région polaire opposée, et qu'ils naviguent aux Antipodes, sous le serpent glacé du Sud. L'île de Falkland, qui semblait un objet trop lointain pour notre ambition nationale, n'est qu'une station, une sorte de relai, dans la course de leur victorieuse activité. Les chaleurs brûlantes des mers

trouverait que, dans toutes les luttes qui conduisirent un peuple à la conquête de sa liberté, la même coopération des deux sexes a existé.

équinoxiales ne les rebutent pas plus que l'excessive froidure des mers polaires. Tandis que les uns lancent le harpon près des côtes d'Afrique, d'autres poursuivent leur énorme proie le long de celles du Brésil; pas de mers qu'ils ne mettent à contribution, pas de climat qui ne soit témoin de leurs travaux (1). »

Certes, s'il n'est nullement nécessaire que les femmes américaines rivalisent avec les hommes, soit dans la poursuite de la baleine, soit à abattre les forêts ou à tuer le gibier, du moins on pourrait, dans leur enfance, les exercer à la course, leur apprendre à frapper un but, à nager, et enfin à faire tout ce qui peut donner de la vigueur au corps et de l'indépendance à l'esprit. Mais je me suis assez appesantie sur ce sujet, et vous craindrez peut-être que je ne me mette en tête de présenter quelque belle utopie sur l'éducation nationale des Américaines; non, je laisse à la république le soin d'en tracer elle-même le plan, et en même temps que je souhaite tout le succès possible à ses efforts, je vous dis adieu.

(1) Discours en faveur de la conciliation à l'égard de l'Amérique.

LETTRE XXIV.

De la religion. — Caractère des différentes sectes. — Anecdotes.

New-York , mars 1820.

IL est assez curieux , ma chère amie , de voir comment les voyageurs se contredisent ; ce que l'un dit avoir vu blanc , l'autre prétend qu'il l'a vu noir . Celui-ci écrit que les Américains n'ont pas de religion , celui-là que ce sont des fanatiques . Tel affirme qu'ils sont si préoccupés des affaires de la république , qu'ils n'ont pas un mot à dire à un étranger , et tel autre qu'ils ne pensent jamais à la politique et parlent sans cesse de choses futiles (1).

(1) Comparez l'ouvrage de M. Fearon et celui du lieutenant Hall à ce sujet . Quant à moi , il me semble qu'ils

**** demande ce qu'il en doit croire; il me fait trop d'honneur de s'en rapporter à ma décision. Au reste, il peut faire ce raisonnement : si les Américains n'avaient pas de religion, il est à présumer qu'ils n'auraient pas d'églises ; et si, au contraire, c'était une race de fanatiques, il y a également lieu de croire qu'ils contraindraient le peuple à fréquenter les temples; or nous savons qu'ils ont

sont tous deux également loin de la vérité. Le premier dit que les Américains ne s'embarrassent jamais des affaires de la nation; c'est une assertion qui ne mérite guère qu'on la réfute. Ils sont tellement absorbés par ces affaires, dit le second, qu'ils se montrent habituellement graves et silencieux ; une pareille sentence a sans doute été tracée dans son livre après une soirée passée avec quelque citoyen dont la nature avait fait une espèce d'original tout-à-fait différent de ses compatriotes. Au surplus, si cette remarque paraît étrange à l'égard des hommes, par rapport aux femmes, elle est tout-à-fait incompréhensible. Il faut absolument que cet habile officier ait jeté les yeux sur les pages du marquis de Chastellux, au lieu de regarder les jeunes femmes de New-York lorsqu'il esquissa leurs portraits, ou peut-être l'ont-elles pris pour le marquis lui-même. Sans adopter l'opinion de Brissot de Warville sur un ouvrage bien intentionné envers l'Amérique, on doit convenir que l'inconséquente légèreté et l'injustice de certains passages des voyages du marquis de Chastellux, rappellent plutôt le jeune no-

des églises et qu'ils ne forcent pas le peuple à les fréquenter, ni même à payer les ministres qui les desservent, et cependant les ministres sont payés et les églises pleines; la conclusion est facile à tirer (1).

Il est impossible d'appliquer une règle générale à une société aussi disséminée que le peuple des Etats-Unis. Peut-être celle de Selden serait la

ble échappé des cercles élégans de la vieille capitale de la France, que le respectable auteur de la *Félicité publique*. Il n'est malheureusement que trop ordinaire aux voyageurs de toutes les nations d'oublier qu'ils ne s'asseyent pas au foyer de l'étranger pour trahir ses secrets ou divulguer ses faiblesses, et que si un portrait chargé ou une anecdote scandaleuse peuvent amuser un public frivole, ils peuvent plus sûrement blesser le cœur de personnes qui ne nous ont point offensés. Le marquis de Chastellux, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs, ne connaissant pas l'état de la société dans le pays qu'il visitait, et comparant les mœurs nationales des Américains à celles des salons de Paris, se laissa aller à médire des femmes qui se livrèrent à leur innocente gaité en sa présence, et à tourner en ridicule celles qui lui avaient imposé par leur réserve. Peut-être les jeunes dames de l'Amérique sont-elles aujourd'hui un peu trop méfiantes à l'égard des cavaliers européens. J'ai souvent remarqué que l'arrivée d'un étranger réprimait la gaité qui régnait dans une assemblée, et y répandait le sérieux pour toute la soirée.

(1) Voyez à la fin du volume une note sur ce sujet.

meilleure : « La religion, dit-il, ressemble à la mode. Un homme porte son pourpoint tailladé, un autre le porte galonné, mais tout homme a un pourpoint; chacun a de même sa religion; elles ne diffèrent que par la façon. » Le même philosophe dit encore : « Toute religion tend à gagner des richesses. » Mais la religion aux Etats-Unis ne gagne rien; quelle que soit cette religion, elle est donc sincère et inoffensive.

Quelques personnes soutiennent que la tolérance religieuse n'est que de l'indifférence; généralement parlant, la chose peut être vraie. La persécution, sans doute, enflamme le zèle, mais un tel zèle, qu'il vaudrait ordinairement mieux n'en pas avoir. Je ne vois pas du tout qu'on manque de religion en Amérique. Il est même des parties de l'Union où l'on pourrait croire qu'il y en a trop, ou du moins qu'elle est trop sombre et trop dogmatique. On a long-temps cité à cet égard la Nouvelle-Angleterre, et, à vrai dire, l'origine puritaine des habitans de cet état peut encore se reconnaître à la froideur de leurs manières ainsi qu'à la rigidité de leur dévotion. Au surplus, c'est une chose merveilleuse de voir combien ces nuances s'effacent promptement. Un officier de la marine américaine, natif de la Nouvelle-Angleterre, me racontait que, lorsqu'il était enfant, il aurait plu-

tôt osé mettre la main dans la poche de son prochain un samedi, que de sourire un dimanche. « Depuis ce temps, me dit-il, j'ai voyagé dans tous les états de l'Union et parcouru une grande partie du monde connu; j'ai appris conséquemment qu'il y a, en fait de religion, toutes sortes de manières de penser, et je vois que mes compatriotes commencent à l'apprendre eux-mêmes. »

Vous concevrez quel grand changement s'est opéré dans l'esprit religieux des états de l'Est, quand je vous dirai que la foi des unitaires y a été répandue depuis peu, et qu'en certains endroits elle a fait des progrès si rapides, qu'elle promet de décréditer bientôt les doctrines de Calvin. Il y a eu, comme vous pouvez le penser, des sermons fulminans lancés des chaires de Massachusetts, quand ces sectateurs du christianisme épuré y firent leur première apparition. Heureusement Calvin ne pouvait plus faire brûler Servet, bien qu'il pût crier contre lui; mais, après avoir bien crié, il laissa son pacifique adversaire conduire son troupeau vers le ciel à sa manière. C'est, je crois, le seul exemple d'une contestation entre les théologiens des Etats-Unis, depuis la révolution. La controverse n'est effectivement pas une science à la mode en ce pays, et il n'est pas probable qu'elle le devienne jamais. Là où aucune

loi ne dit ce que c'est que l'orthodoxie, nul homme n'a le droit de dire ce que c'est que l'hérésie; ou s'il s'arroge ce droit, il est clair qu'il se fera rire au nez. Il fallut, néanmoins, quelques années pour faire entendre cela à tous les Américains. Quoique bien peu d'entre eux se souciasent de batailler pour la doctrine de la Trinité avec l'ardeur des calvinistes de Massachussets, les unitaires eurent quelques préventions à vaincre dans d'autres parties de l'Union : Philadelphie et même New-York avaient leurs bigots tout aussi bien que Boston. A New-York ils étaient en petit nombre; mais peut-être firent-ils plus de bruit précisément à cause de cela. Il y a quelques années qu'un prédicateur calviniste de cette ville s'adressa ainsi aux membres de sa congrégation qui penchaient vers les nouvelles doctrines : « Ah! Ah! vous pensez que vous entrerez au ciel en vous accrochant à mon habit; mais j'aurai soin d'en relever les basques. » Un tel langage n'était pas, selon moi, très propre à retenir ceux dont la foi était chancelante. Le ministre qui nous montre avec douceur le chemin du ciel, et qui nous enseigne à adorer un Dieu de bonté et de miséricorde, peut facilement attirer à son bercail les ouailles d'un pareil fanatique.

La religion américaine, quelle que soit la secte



qu'on veuille examiner (et elle comprend toutes celles qui existent), paraît paisible et modeste; elle ne donne lieu à aucune dispute, même lorsqu'elle est plus minutieuse et plus exigeante que la majorité ne croit raisonnable. Je ne tiens pas compte ici des méthodistes ambulans, ni des *shakers* et autres sectes ridicules qu'on trouve dans quelques coins de ce vaste pays, battant la mesure aux hymnes de *Mother Ann* (la mère Anne) et travaillant au *millennium*, en s'abstenant du mariage (1).

La concorde parfaite qui règne entre les diverses sectes religieuses, pourrait porter l'étranger à en regarder les membres comme moins attachés à leur foi qu'ils ne le sont réellement. Il y a véritablement parmi la nation américaine une grande quantité d'individus qui ne tiennent à aucune

(1) Les *shakers*, dont le nom est presque synonyme de *quakers* (trembleurs), passèrent en Amérique il y a quarante ans. Ann Lee, autrement nommée *Mother Ann* (la mère Anne), qui fut leur guide spirituel, était nièce du général Lee, lequel prit une part si active à la guerre de la révolution. Des malheurs de famille lui dérangèrent le cerveau; elle s'imagina être une seconde vierge Marie, et trouva des prosélytes, comme Johanna Southcote et Jemima Wilkinson en trouvèrent après elle.

secte ; mais comme ils ne tracassent pas leurs voisins pour leurs opinions religieuses , ceux-ci usent de la même tolérance à leur égard. La Nouvelle-Angleterre offre un exemple frappant de l'étendue à laquelle cette tolérance est poussée. Dans deux ou trois états de ces états on n'avait pendant long-temps enseigné qu'une croyance sous la protection de la législature ; mais depuis quelques années la législature a abandonné les maîtres et les élèves à eux-mêmes ; et il n'y a pas jusqu'au Connecticut qui n'ait fini par abolir jusqu'à la trace des privilèges de ses congrégations. Ce qui se passe ici ferait croire que le fanatisme , ou quelque chose d'approchant , peut exister avec la tolérance. Il n'y a pas long-temps que , dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre , il existait un édit qui défendait à tout homme de voyager le dimanche ; et cela lorsque chacun était éligible aux premiers emplois du gouvernement , et pouvait croire ce qui lui plaisait en matière religieuse (1).

(1) Les constitutions de deux ou trois états exigent que les principaux fonctionnaires soient chrétiens , ou du moins croient en Dieu ; mais , comme on ne leur fait prêter aucun serment religieux , cette clause devient nulle. Dans toute l'Union , une affirmation équivaut à un serment. Celui qui fait une déclaration , ou qui prend un engage-

Cet édit me rappelle l'histoire d'un fermier de Pensylvanie : comme elle fournit une preuve de la docilité avec laquelle les habitans des divers états de l'Amérique se soumettent aux usages les uns des autres, je vais vous la raconter. Ce bon fermier, qui se rendait à Boston, se trouva dans les limites du Connecticut un dimanche matin : il connaissait la loi de Calvin ; mais, étant pressé d'arriver à sa destination, il imagina de monter dans la malle-poste qu'il vit venir, et d'attacher son cheval derrière cette voiture, qui, appartenant aux États-Unis en général, n'était pas sujette aux lois du Connecticut. Le courrier approuva ce dessein, et dit au fermier qu'il pourrait remonter sur sa bête et continuer sa route paisiblement lorsqu'ils auraient traversé une ville qui se trouvait à peu de distance devant eux. Mais, par un sort malencontreux, les habitans de cette ville sortaient de leurs maisons pour aller à l'église lorsque la malle vint à passer. Le cheval tout sellé qui la suivait attira leurs regards. Un citoyen s'approcha de la voiture et demanda poliment au fermier si le cheval était à lui, et s'il ne savait pas que le

ment, a le choix d'invoquer le nom de Dieu, ou d'affirmer, sous les peines portées par les lois contre le manque de foi.

Dimanche était un jour de repos, non-seulement selon la loi de Dieu, mais encore selon celle du Connecticut. Le Pensylvanien répondit avec non moins de civilité que le cheval lui appartenait; remercia, au nom de cette bête, le questionneur du soin qu'il prenait de sa commodité, et offrit de la lui laisser en garde jusqu'à son retour. « Je logerai de bon cœur, reprit le citoyen de Connecticut, le cheval dans mon écurie et son maître dans ma maison; mais je ne puis les garder l'un sans l'autre: le peuple ne verrait pas avec plaisir la bête obéir aux commandemens de Dieu et l'homme les violer. » — « Eh bien, mon ami, répliqua le Pensylvanien, l'homme et la bête garderont les commandemens; l'une mangera votre foin et l'autre votre dîner: pour commencer, conduisez le cheval à l'écurie et le maître à l'église. » Le marché fut conclu à la satisfaction des parties: seulement le Pensylvanien se permit pendant la journée de blâmer doucement la restriction apportée aux libertés des citoyens des Etats-Unis par le décret des habitans du Connecticut, restriction qui pouvait n'être pas aussi agréable pour tout le monde qu'elle l'était pour lui. Le lendemain il partit en assurant son hôte qu'il serait heureux de pouvoir rendre l'hospitalité qu'il en avait reçue à lui ou à quelqu'un de ses amis qui

passerait dans son voisinage, que ce fût un dimanche ou tout autre jour de la semaine.

Quelques années après, le fermier de Pensylvanie étant assis, un dimanche matin, à la porte de sa maison, vit venir un homme à cheval qui chassait devant lui un petit troupeau de moutons. Il le reconnut bientôt pour un des voisins de son ancien hôte du Connecticut. « Hé l'ami ! lui cria-t-il, vous ne faites pas là une bonne œuvre pour un dimanche. » — « C'est vrai, répondit l'habitant de la Nouvelle-Angleterre ; et c'est pour cela que j'ai choisi un chemin de traverse, afin de ne pas scandaliser les gens scrupuleux. » — « Fort bien, l'ami ; mais supposons que vous m'offensiez, et supposons aussi que la législation de Pensylvanie ait passé une loi qui doive être mise en vigueur aujourd'hui, et qui défende à homme ou bête de voyager le dimanche. » — « Oh ! je n'ai pas l'intention de désobéir à vos lois : si la chose est comme vous le dites, je m'arrêterai au premier village. » — « Non, non ; il faut vous arrêter ici : je mènerai vos moutons à l'étable ; et vous, si cela vous plaît, je vous conduirai à l'église. » Cette proposition fut acceptée ; et le lendemain matin, le Pensylvanien, en souhaitant bon voyage à l'homme du Connecticut, le pria de dire au retour à son ancien hôte que le

voyageur et son cheval n'avaient pas oublié le repos forcé qu'ils avaient pris chez lui un dimanche, et que, sans y être autorisé par un acte de la législature, il avait fait garder les commandemens de Dieu à un de ses voisins et aux moutons qu'il menait avec lui.

L'esprit humain offre de singulières contradictions. Je vois vos journaux remplis de déclamations fulminantes contre des libelles blasphématoires : nous n'avons pas de libelles semblables ici ; et pourquoi ? Parce que tout le monde est libre de les écrire, et que chacun garde son opinion sans critiquer celle des autres. Là où la religion n'arme pas le bras du pouvoir, elle n'inspire jamais aucune défiance, et n'excite aucune plainte ; là où elle s'assied modestement au foyer domestique pour inspirer des sentimens de paix et des espérances d'immortalité à l'enfance et à la vieillesse, elle est toujours respectée, même par ceux qui ne sentent pas la force de ses argumens. Tel est l'état de la religion dans ce pays. Je désirerais, et vous aussi, j'en suis sûre, qu'il en fût ainsi dans le monde entier.

LETTRE XXV.

*Aventure du colonel Huger. — Observations
sur le climat.*

New-Jersey, avril 1820.

JE suis charmée, ma chère amie, de pouvoir répondre à la question contenue dans votre dernière lettre, et cela sans beaucoup de peine, parce que j'ai le bonheur d'être intimement liée avec quelques proches parens de la personne dont vous vous informez.

Le colonel Huger est né dans la Caroline du sud, et appartient à une famille qui se distingue (autant que j'en puis juger d'après ceux de ses membres que je connais) par une grande force de caractère et des talens éminens. Il passa fort jeune en Europe pour y achever ses études médicales. Il était occupé de la sorte quand se répandit

la nouvelle de l'arrestation et de l'emprisonnement du général Lafayette, qu'il avait appris, dès son enfance, à vénérer comme le compagnon d'armes de son père et le champion des libertés de son pays. A Vienne, le hasard lui fit faire connaissance avec le docteur Bollman, qui avait été chargé par les amis de l'illustre captif de tenter de l'arracher des prisons de la coalition. Huger entra avec enthousiasme dans les vues du généreux Bollman, et partagea avec lui les dangers de l'entreprise et l'honneur du châtement. Je suppose que vous connaissez les incidens qui firent échouer le plan, ramenèrent Lafayette dans la prison d'où il avait été enlevé, et rendirent ses courageux libérateurs habitans des sombres cachots d'Olmütz(1). Les souffrances du jeune Américain, après que l'entreprise eut manqué, furent cruelles. Enfermé seul dans un cachot humide, craignant pour la sûreté et même pour la vie de Lafayette, incertain du sort de son ami, il maudissait tantôt leur imprudence qui avait peut-être doublé les maux de celui qu'ils voulaient sauver, et tantôt les funestes accidens qui avaient fait échouer

(1) Les détails de la captivité des prisonniers d'Olmütz, se trouvent dans l'Histoire de Frédéric-Guillaume, par M. de Ségur, et dans les Mémoires de Toulangeon. (*Note du trad.*)

leur tentative lorsqu'elle était si près de réussir. Cette fièvre d'esprit passa bientôt dans son sang, et pendant trois semaines le délire auquel il fut en proie le rendit insensible aux horreurs de sa captivité. Sans qu'il eût reçu de secours d'aucune espèce, du moins à sa connaissance, la fièvre le quitta. L'humidité, la puanteur et les autres incommodités de son cachot ne hâtèrent pas le retour de ses forces. Pendant qu'il gisait sur la pierre, il cherchait à distraire son esprit en formant des plans pour sa vie future, dans le cas où les portes de sa prison ne s'ouvriraient pas uniquement pour son cadavre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a suivi exactement le genre de vie qu'il s'était alors amusé à se tracer.

Le premier son humain qui parvint à son oreille (car son geôlier, en lui apportant du pain et de l'eau, ne lui adressait jamais ni question ni réponse) fut le cri d'un enfant. « Un enfant ! il » doit donc y avoir une femme, se dit-il ; et là où » il y a une femme, il y a sans doute de la compas- » sion. » En achevant ces mots, il se traîne vers le mur au haut duquel était la lucarne grillée qui donnait passage à l'air et exposait le malheureux prisonnier à toute l'inclémence du temps. Il guetta, écouta et appela long-temps ; enfin il aperçut la figure d'une femme qui se penchait vers la grille.

Il essaya de parler français, et par bonheur on put lui répondre. « Vous êtes mère, dit-il afin d'attendrir la personne qu'il voyait : j'ai une mère; » pour l'amour d'elle, ayez pitié de son fils! » Cette invocation touchante produisit tout l'effet qu'il en avait espéré : on lui promit de s'informer de ce qu'il désirait savoir, et de lui procurer une grammaire allemande. Il apprit de la sorte que son ami habitait un cachot de la même forteresse, et que Lafayette était en bonne santé, mais plus étroitement gardé que jamais. On lui passa la grammaire avec quelque peine entre les barreaux de la lucarne, et on lui apporta ensuite un autre livre, ce qui le mit à même d'acquérir une légère teinture de la langue allemande. Au bout de quelque temps, il dit à sa consolatrice que sa grammaire lui avait procuré tant de plaisir, qu'il désirait qu'elle la fît tenir à son ami, si elle pouvait approcher du lieu où il était renfermé. Huger s'était efforcé en vain de tracer des caractères sur les pages de cette grammaire; il en traça avec un petit morceau de plâtre arraché du mur de son cachot, sur une cravate noire qu'il avait ôtée de son cou et dont il se servit pour envelopper la grammaire. Il repassa ce livre à travers la grille; et au bout de quelques jours on le lui rapporta avec quelques mots d'anglais que son ami avait



gravés sur la couverture pour lui apprendre qu'il se portait bien. Ce livre forma l'unique amusement d'Huger pendant le reste de sa captivité ; qui fut en tout de huit mois. Les représentations de Washington obtinrent l'élargissement du jeune Américain, après un procès dans lequel celui-ci plaida sa cause en français. Il se défendit avec une éloquente simplicité ; il déclara que son ami et lui n'avaient pas de complices, et qu'ils n'avaient cédé à aucune autre suggestion qu'à celle de leur enthousiasme pour l'illustre prisonnier ; que quant à lui (Huger), il n'avait pas cherché à délivrer un prisonnier d'état, mais bien l'ami de son père, de sa patrie et de l'humanité ; que, pour lui procurer la liberté, il retournerait volontiers dans son cachot, et donnerait gaiement sa propre vie pour sauver la sienne. Lorsqu'il eut fini de parler, le juge (dont je ne me rappelle plus le titre allemand) lui ordonna de quitter la ville sous tant d'heures et l'Allemagne sous tant de jours ; puis se levant de son siège et s'approchant de lui : « Jeune homme, lui dit-il, on peut vous » reprocher une témérité extraordinaire ; mais je » vous déclare que si je devais parcourir le monde » pour trouver un ami, d'après ce que j'ai entendu » aujourd'hui, j'irais le chercher en Amérique. »

Je dois dire que le jeune prisonnier sortit pres-

que entièrement chauve de son cachot, et que, bien que la force de sa constitution eût bientôt fait disparaître tous les autres effets pernicieux de la cruelle détention, ses cheveux ne repoussèrent jamais. Son chef nu, contrastant avec son air de jeunesse et la vivacité de sa physionomie, lui donna pendant plusieurs années une apparence tout-à-fait singulière. De retour dans son pays, le malheur sembla l'y poursuivre : en entrant dans la maison de son frère, le châssis d'une fenêtre de l'étage supérieur lui tomba sur la tête ; il demeura pendant quinze jours privé de sentiment et soigné de la manière la plus attentive par son frère désolé. Cette circonstance donna lieu à un trait de grandeur d'âme qui m'a frappée. Lorsque le chirurgien reconnut que le crâne d'Huger était offensé, il proposa l'opération du trépan comme l'unique moyen de lui sauver la vie, quoique sans espoir qu'il conservât la raison. « Non, s'écria son frère, » il ne vivra pas pour être si différent de ce qu'il » était. Je connais ses sentimens, et je choisis » comme il l'eût fait, en préférant la mort pour lui. » Quoi qu'il en soit, Huger paya les soins de ce digne frère en recouvrant une santé parfaite. Ce ne fut pas tout : son frère, qui était très riche, le conjura d'accepter la moitié de sa fortune ; mais Huger refusa obstinément et s'établit médecin à

Charleston. Peu de temps après, il s'attacha à une jeune femme qui appartenait à une famille respectable de la ville ; mais, bien qu'il eût acquis promptement de la réputation dans son état, ses revenus étaient encore très modiques, et la personne qu'il aimait n'avait rien. Dans cet état de choses, il résolut d'attendre pour se marier que l'augmentation de sa clientèle le mît à même de pouvoir entretenir une famille ; mais son frère, ayant appris dans quelle situation il se trouvait, fit don d'une partie de sa fortune à la jeune dame, et Huger ne protesta pas contre un bienfait si délicatement conféré. Les deux amans s'épousèrent. C'est alors qu'Huger se détermina à réaliser les rêves qui l'avaient distrait dans sa prison. Il s'en fut avec sa femme s'établir sur une ferme au-delà des montagnes, et devint père d'un beau garçon. A l'âge de deux ans cet enfant tomba malade, et les connaissances du père en médecine lui apprirent qu'il ne guérirait pas. Il employa alors toute sa philosophie auprès de la tendre mère : il la prépara par degrés à la perte qu'elle allait faire ; il lui fit entendre que l'attachement qu'elle lui portait devait la mettre en état de lutter contre la douleur, et la faire se soumettre à un mal sans remède. Elle l'écouta, et eut assez de force d'âme pour sentir le poids de ses paroles. Elle écrivit

elle-même à son père, pour lui apprendre la mort de cet enfant : « Mon mari m'a exhortée à supporter cette perte comme il convient à votre fille et à sa femme, et il m'a donné la force de le faire ; mais de quel malheur sa tendresse ne me consolerait-elle pas ! » Les deux époux furent plus heureux par la suite, et Huger a été lui-même l'instituteur de ses enfans, qui lui obéissent comme les jeunes Spartiates obéissaient à Lycurgue. Robustes de corps et indépendans d'esprit, élevés par leur père dans des sentimens de patriotisme, et couverts de vêtemens fabriqués par leurs serviteurs, ils montrent dans leurs mœurs et leur caractère cette simplicité et cette ardeur qui forment les traits distincts des fils et des filles d'une république. Ce n'est pas seulement lorsque ses sentimens se trouvèrent exaltés par quelque cause particulière, ni quand il fut appelé à remplir les devoirs d'époux, de père et de citoyen, que cet homme si distingué a montré la beauté de son âme. Il avait une sœur dont, peu d'années après qu'il se fut marié, la santé tomba dans un état désespéré, et à qui on avait recommandé, comme dernière ressource, de voyager et de changer d'air. Leur frère ne pouvait alors se déplacer, et il n'y avait ni parent ni ami qu'on pût charger d'accompagner la malade. Huger abandonna sa

ferme, vint à Charleston, déposa sa femme et un enfant en bas âge chez son beau-père, et devint le compagnon de voyage et le médecin de sa sœur : au bout d'à peu près un an, il la ramena rétablie, fut rejoindre sa famille, et retourna sur ses terres.

Pendant la guerre, lorsqu'on s'attendait que l'ennemi ferait une descente près de quelque grande ville du Sud, et choisirait plutôt Savannah que la Nouvelle-Orléans, le colonel Huger partit pour la première de ces villes. Il rassembla ses enfans, et, en présence de leur mère, il leur expliqua le devoir qui allait l'éloigner d'eux. « Ma patrie, votre patrie, dit-il, m'appelle à sa défense. Je pars de bon cœur en recommandant votre mère et vous à cette patrie et au ciel. Que je vous voie, de votre côté, céder de bon cœur votre père. Allons, embrassez-moi tous sans verser une larme. » Il monta à cheval, et l'on n'entendit pas un murmure : les plus jeunes eux-mêmes s'efforcèrent de sourire en voyant leur père s'éloigner ; un autre essuya fièrement une larme de son oeil, en disant qu'il voudrait être assez grand pour défendre sa patrie. N'êtes-vous pas au milieu des anciens Romains ?

.
.

L'hiver a maintenant tout-à-fait disparu : il est vrai que nous avons dit la même chose en mars. Déjà l'herbete moi nous relevions la tête (car notre vie paraît également dépendre de la douce chaleur du soleil), quand le démon des frimas revint secouer ses ailes glacées sur le front du printemps, je devrais plutôt dire de l'été, puisqu'ici la nature passe tout d'un coup de l'âpreté la plus sauvage à la beauté la plus ravissante.

Ce climat est celui des extrêmes. Ici vous êtes toujours ou rôti par la chaleur, ou transi par le froid. Vous savez que je ne me plains jamais de la première, et, comme je déteste l'autre, je pourrais bien n'être pas un juge compétent. L'été est superbe; un soleil resplendissant brille, brille pendant des semaines de suite; et l'on respire un air si pur, si léger, et pour moi si bienfaisant, qu'il semble me procurer une nouvelle existence. J'ai vu cependant les personnes qui m'entouraient accablées par ces chaleurs qui me rendaient la vie. Au mois d'août, les joues pâles et les mouvemens nonchalans des femmes et même des hommes de ce pays semblent demander que les brises d'un hiver de Sibérie viennent redonner du ton à leurs nerfs et activer la circulation de leur sang. Le froid rigoureux qui succède à cette chaleur extrême paraît produire cet effet, et faire

généralement du bien, excepté aux personnes qui ont naturellement la poitrine faible.

Beaucoup de gens proclameront l'automne la plus belle saison de l'année en Amérique. En effet, il a des beautés qui flattent tous les sens; la nature se revêt des teintes les plus brillantes, et l'œil contemple avec ravissement, depuis l'humble sumac, avec ses baies et ses feuilles pourprées, jusqu'aux géans de la forêt, dont les rameaux entrelacés offrent, mélangés de la manière la plus fantastique, l'or, le rouge, le vert, l'orangé et le brun, dans toutes leurs nuances diverses; les vergers étalent leurs trésors, et les épis mûrs du maïs remplacent la verdure des champs; le soleil descend majestueusement sur un horizon de pourpre dont les teintes brillantes défient le pinceau et que le peintre n'oserait chercher à imiter. Cette magnifique saison, au reste, n'est pas la plus saine, surtout dans les districts non défrichés, comme vous l'avez vu dans mes lettres de l'année dernière.

Quant à l'hiver, ceux qui l'aiment aimeront beaucoup l'hiver d'Amérique. Cette saison a ses beautés et ses plaisirs. Le ciel est d'une pureté admirable, et la terre couverte d'une neige éblouissante, sur laquelle de légers traîneaux, montés par une jeunesse folâtre, glissent rapidement, au

bruit des clochettes que les chevaux semblent porter avec plaisir. Dans ce pays et dans cette ville, l'hiver est le temps où l'on s'amuse. Les jeunes gens font vingt milles, par une bise piquante, pour se rendre à la maison d'un ami. Là, dans un instant, tout est en mouvement; on enlève les tapis, la musique se fait entendre, la jeunesse des deux sexes se livre au plaisir de la danse, et ces êtres joyeux paraissent les plus heureuses créatures qui existent sous le ciel. Est-ce la beauté du climat, ou la liberté qui règne partout, ou l'égale absence de la pauvreté et d'une extrême richesse, ou bien toutes ces choses ensemble, qui rendent ce peuple si gai et si content? Quelle qu'en soit la cause, malheur au cœur dur qui pourrait voir son bonheur sans en être touché, quand même il ne lui serait pas donné de le partager!

Parlerai-je du printemps? mais, à proprement parler, il n'y a point de printemps ici; il n'y a qu'une courte lutte entre l'hiver et l'été, qui parfois se disputent opiniâtement l'empire. Nous avons vu dernièrement un combat terrible entre ces deux grands souverains de l'année. Vers la fin de mars, l'été, armé d'une chaleur de juillet, vint tout d'un coup fondre les neiges; toutes les fenêtres et les portes s'ouvrirent pour accueil-

lir l'étranger, et les arbres commençaient à jeter leurs feuilles, quand l'hiver en courroux reparut et fit tomber une des plus singulières pluies de verglas que j'eusse jamais vues. L'eau qui gelait en tombant enchâssa toutes les branches et tous les rameaux dans une enveloppe de cristal épaisse d'un pouce et si transparente qu'elle laissait apercevoir tous les bourgeons : dans quelques endroits, de très-gros arbres succombèrent sous ce fardeau extraordinaire, et leurs cimes s'abaissèrent vers la terre jusqu'à ce que leurs troncs se fendissent en deux. Heureusement il ne fit pas de vent, sans quoi le dégât aurait été terrible : il le fut encore assez ; de tous côtés la terre était jonchée de branches et de rameaux, et beaucoup de troncs étaient brisés comme par la foudre.

Je ne sais si, même dans notre île, le printemps n'est pas plus beau dans les descriptions des poètes qu'en réalité. Il y a sans doute en Angleterre quelques-uns de ces beaux jours où l'alouette invisible chante aux portes du ciel ; où l'on voit la primevère et la violette percer le vert gazon, et le soleil d'avril lancer de temps en temps ses rayons vivifiants à travers les nuages que chasse le vent du midi ; enfin où le ciel et la terre exhalent une douce fraîcheur et une odeur suave et printannière : les belles vallées

du Devonshire voient beaucoup de ces jours : mais, en général, notre île n'en voit guère, ou du moins il y a tant de brouillards et de bises piquantes qui viennent les *entremêler*, que pour ma part, j'ai toujours été charmée de voir *le printemps détourner sa face de roses*. La fin de l'hiver, car je ne saurais l'appeler printemps, est décidément la saison la moins agréable de l'année. Aujourd'hui l'on a des froids de Sibérie, demain des chaleurs de l'Inde, le jour suivant du verglas, et ainsi de suite, du chaud au froid et du froid au chaud, jusqu'à ce que le dernier l'emporte à la fin, et que toute la nature ressuscite en un instant comme d'un coup de la baguette de quelque magicien. Les premiers jours de l'été sont vraiment délicieux : les progrès si rapides de la végétation, la multitude de fleurs qui couvrent les arbres des vergers et de la forêt, et le gazouillement des oiseaux, toutes ces choses qui vous frappent à la fois ont un charme inexplicable. Les oiseaux ici sont moins nombreux que dans notre île ; mais ils se multiplieront, comme de raison, à mesure que la culture empiètera sur les forêts. Je ne pense pas qu'aucun des oiseaux chanteurs de ce pays puisse être comparé à notre alouette, dont le chant est de tous le plus céleste à mon avis ; sauf cette exception les oiseaux améri-



cains peuvent, je crois, jouïr avec les nôtres. Le rossignol de Virginie, dont le plumage est de couleur amarante avec quelques belles taches noires sur la tête, a un chant extrêmement mélodieux ; le rouge-gorge américain ressemble moins au nôtre qu'à notre grive, tant par la grosseur que pour le chant et même le plumage, excepté qu'il a le devant du cou rouge, ce qui, joint à ses habitudes familières, lui a probablement valu son nom. Le moqueur, qui, outre la faculté d'imiter tous les ramageaux beaux ou laids, a un chant délicieux qui lui est particulier, l'oiseau bleu, le pivert à tête rouge, et un petit oiseau jaune ressemblant au serin, sont ceux encore qui me semblent les plus communs ; l'oiseau-mouche, cette jolie petite créature, moitié oiseau moitié papillon, ne fait son apparition ici qu'au milieu de l'été.

Les observations que je puis faire sur le climat ne s'appliquent, comme de raison, qu'à une petite portion de cette vaste contrée qui comprend tous les climats de la terre, à l'exception d'un seul peut-être, le climat sombre. La partie de la Nouvelle-Angleterre qui borde l'Atlantique est, il est vrai, exposée pendant les mois de printemps à des brouillards que le vent chasse de dessus le banc de Terre-Neuve ; mais ces visites accidentelles n'ôtent pas à l'atmosphère cette pureté que

du plus au moins elle possède généralement pendant l'été et l'hiver, depuis le Maine jusqu'au Missouri. La vivacité de la lumière, qui d'abord est fatigante pour les yeux d'un Anglais et même d'un Européen de quelque pays que ce soit, a, j'imagine, produit un effet sur la physionomie nationale. Les Américains sont en général remarquables par des sourcils droits et très proéminens, au-dessous desquels percent des yeux petits et brillans dont les regards vifs annoncent une intelligence singulière et un certain talent d'observation. Le climat de ce continent, excepté là où se fait sentir l'influence de causes locales, semble particulièrement salubre et très favorable à la croissance de l'homme. D'autres circonstances concourent sans doute à produire cet effet. Une population exempte de pauvreté, et par conséquent, jusqu'à un certain point, de vices, pourrait peut-être, dans une atmosphère moins pure, atteindre le maximum de grandeur et de force fixé par la nature à l'espèce humaine. Les maladies de ce pays paraissent être peu nombreuses, mais très violentes; les fièvres et autres maladies inflammatoires sont communes durant les premiers mois d'automne (1) : quoi qu'il en soit, les mœurs ré-

(1) Nous eussions peut-être dû traduire ainsi : pendant

glées des Américains les préservent en grande partie des attaques de ces maladies, ou bien en tempèrent la violence. Je crois qu'il y a plus d'exemples de longévité dans ces états que dans aucun pays de l'Europe.

Les états de l'Ouest semblent destinés à être le paradis de l'Amérique. La beauté de leur climat ne saurait être égalee, si ce n'est peut-être par celui de quelques-unes des plaines élevées du continent méridional. L'influence des brises douces du golfe du Mexique, qui soufflent avec la constance des vents alisés et remontent la grande vallée du Mississipi, se fait sentir jusqu'à la rive méridionale du lac Erié, et même dans quelques-uns des comtés du nord-ouest de l'état de New-York. L'explication que Volney donne de ce phénomène est tout-à-fait ingénieuse et plus que plausible; elle semble confirmée par les observations postérieures d'autres savans, et appuyée par tous les faits recueillis (1).

les derniers mois d'été; car nous avons remarqué en cent occasions, dans les auteurs anglais, que l'expression *autumnal months* désignait les mois d'août et de septembre, dont les cinq sixièmes appartiennent à l'été.

(Note du traducteur.)

(1) Les faits avancés par Volney tendent à démontrer

En ai-je écrit assez long sur les vents et le temps? Pardonnez-moi d'avoir traité un sujet aussi aride, et encore de l'avoir fait si superficiellement. Le climat de l'Amérique offre tant de singularités, que, si l'on voulait en rechercher les causes, il y aurait matière à une enquête curieuse et très intéressante; mais je suis tout-à-fait incompétente pour traiter de semblables sujets.

Je vous adresse une réponse très peu étudiée à votre dernière lettre. Encore quelques semaines de patience, ma chère amie, et je répondrai de mon mieux à vos questions; du moins, j'y répon-

que les vents de sud-ouest des États-Unis ne sont autre chose que les vents alisés détournés de leur direction et modifiés, et que par conséquent l'air des contrées occidentales est le même que celui du golfe du Mexique et antérieurement celui des Indes Occidentales transporté au Kentucky. De cette donnée découle une solution simple et naturelle du problème qui d'abord parut si difficile à résoudre, savoir, pourquoi la température de la région occidentale des États-Unis est plus chaude de trois degrés de latitude que celle des états qui bordent l'Atlantique, quoique séparée d'eux seulement par les montagnes des Alleghanys. Si les vents de sud-ouest, dans la région occidentale, tempèrent le froid de l'hiver, ils doivent aussi tempérer les chaleurs de l'été. Ceci ne semble pas clairement admis par Volney; mais je n'ai questionné aucun individu connaissant le territoire de l'Ouest qui n'ait été d'accord avec moi sur ce point.

drai de bouche. Regardez comme une assez grande marque d'affection pour vous que nous abandonnions toute idée de traverser les Alleghans : nous terminerons pour le moment notre voyage par une visite à Washington, et nous nous embarquerons en mai pour l'Angleterre. Ceci n'a-t-il pas l'air d'un retour ; et croyez-vous maintenant que nous vous tiendrons parole ?

Adieu.

LETTRE XXVI.

Le marché de Philadelphie. — Conduite des citoyens. — Manière de dresser et de conduire les chevaux. — Conseil à un émigrant. — Ce qui arrive lorsqu'on amène des domestiques étrangers en Amérique. — Les rédemptionnaires allemands. — Manière dont se fait l'importation des paysans européens. — Descents de la Delaware. — Lettre du comte de Survilliers (Joseph Bonaparte). — Rencontre avec des voyageurs anglais.

Philadelphie, avril 1820.

Nous sommes, comme vous le voyez, ma chère amie, en route pour Washington ; nous venons de quitter le bateau à vapeur de Trenton, pour un autre qui se rend à Baltimore et se trouve en ce moment le long du quai, au bout de la rue du

marché, entouré de bateaux remplis d'aloses, poisson qui me paraît tenir le milieu entre le saumon et le maquereau, et qui se vend un centième (1) la pièce.

Comme cette ville de *quakers* est tranquille! J'écris dans la cabine sans être troublée par aucun bruit, excepté celui des pas de deux hommes qui se promènent sur le pont; et cependant le grand marché de cette ville, le plus considérable peut-être de tous ceux des Etats-Unis, se tient à moins de deux cents verges du lieu où je suis. Nous venons d'y faire un tour, et certes jamais nous ne vîmes une foule plus sage et plus paisible. Je ne sais si toutes les poissonnières sont de la secte des *quakers*; mais, à coup sûr, il y en a peu qui appartiennent à la congrégation de Billingsgate (2). Il faut que je vous dise ce qui m'a frappée, non pas seulement à Philadelphie, où l'on peut supposer que l'esprit de Penn plane encore, mais dans toutes les villes de ce pays que j'ai eu occasion de visiter; c'est la conduite raisonnable des citoyens. Vous ne voyez non-seulement

(1) Le centième d'un dollar, c'est-à-dire, environ cinq centimes et demi.

(2) Marché au poisson à Londres.

pas de tumulte dans les rues, mais pas même de querelles; point de ces disputes où les jurons et les coups de poing roulent à l'envi, et qu'on pourrait prendre pour des preuves d'une brutale ignorance, quoique Windhamy ait vu la langue et l'âme de la valeur. L'absence du bruit ne dénote pas plus une absence d'activité, que l'absence d'inhumanité n'indique celle du courage. Si quelqu'un doutait de l'une ou de l'autre de ces propositions, qu'il visite la république américaine et qu'il étudie le caractère et les mœurs de ce peuple, ainsi que sa courte mais intéressante histoire.

J'ai remarqué aux charrettes et aux autres voitures qui se trouvaient sur la place du marché et aux environs les mêmes chevaux bien nourris, bien pansés et bien portans, qui avaient si souvent attiré mon attention en parcourant ce pays. En vérité, je ne me souviens pas d'avoir vu un cheval décharné depuis que j'ai débarqué. Ces animaux semblent se ressentir de l'influence des lois salutaires qui régissent leurs maîtres; cette influence les atteint par contre-coup, après s'être exercée sur le caractère et la condition des fiers coryphées de la création : car lorsqu'un homme nourrit bien son cheval, cela prouve qu'il a du fourrage à lui donner; quand il le traite doucement et le conduit avec la voix plutôt qu'à coups

de fouet, c'est qu'il a du bon sens ou de l'humanité : du bon sens, s'il considère son propre avantage ; et de l'humanité, s'il songe à ce que doit sentir le pauvre animal. C'est une chose admirable de voir comment on dresse un cheval dans ce pays ; on n'emploie pour cela que la douceur. Un habile écuyer, après avoir, pendant un certain temps, flatté, caressé et conduit un cheval neuf par la bride, saute sur son dos sans fouet ni éperons, et continue de le flatter de la main et de la voix, ou le fatigue en le faisant courir, et de la sorte finit par le faire obéir à la bride ou à la parole, avec autant de promptitude et de docilité que le coursier d'un bédouin. Une leçon donnée de la sorte n'est jamais oubliée ; et d'une parole, ou bien en sifflant, on fait redoubler de vitesse à un cheval attelé au carrosse, au dearborn ou à la diligence. Dans toutes mes courses je n'ai trouvé qu'un seul conducteur qui fit plus que de faire claquer son fouet en l'air, et encore, je dois le dire, l'homme qui m'offrit cette exception était un Européen.

Si les parens de**** se décident enfin à passer dans ce pays, conseillez-leur surtout de ne pas amener de domestiques avec eux. Les domestiques étrangers sont incontestablement les plus mauvais qu'on puisse avoir ici. Ils ne connaissent pas l'ouvrage que le climat rend nécessaire, et ne

veulent pas faire celui qu'ils faisaient ailleurs. Au bout de quelques semaines, souvent même de quelques jours, au lieu d'être utiles à leurs maîtres, ils deviennent une charge pour eux, ou bien, en leur faisant des demandes exorbitantes et prenant des airs d'importance ridicule, ils forcent ceux-ci à les renvoyer. Vous concevez facilement que des esprits non cultivés sont aptes à mal interpréter la nature de cette égalité qu'une démocratie attribue à tous les hommes. Ceux qui ont été élevés sous ce régime peuvent discerner et reconnaître les distinctions que l'éducation et la condition établissent entre le *gentleman* et l'artisan ; mais ceux qui viennent à peine d'être délivrés des aristocraties européennes, se trouvant dans un pays où tous les hommes sont placés parfaitement de niveau par les lois, se croient assez naturellement métamorphosés de serviteurs en compagnons de leurs maîtres, et tout d'un coup se dépouillent de leur soumission respectueuse pour s'armer d'insolence. Je ne suis, toutefois, pas à même de dire que les plaintes que j'ai entendu faire à ce sujet par mes compatriotes des deux sexes fussent entièrement justes. Il est probable que, dans ces querelles de ménage, il y a souvent des torts des deux côtés : les maîtres et les maîtresses conservent fréquemment un ton qui

peut être toléré en Europe , mais qu'ici leurs laquais et leurs servantes ont appris à trouver insultant ; et de leur côté les domestiques sont trop disposés à s'exagérer l'offense qu'on leur fait, ou trop empressés de saisir l'occasion de régler de vieux comptes, en payant l'impertinence en nature. Si les parens de**** sont parfaitement sûrs de leurs domestiques, et s'ils le sont autant d'eux-mêmes, ils peuvent amener leur maison avec eux sans beaucoup de risques. Je crois, il est vrai, que cela convient rarement ; mais toutes les règles offrent des exceptions. Il faut, au surplus, qu'ils s'attendent à une chose : le lendemain de leur arrivée, on les appellera monsieur et madame**** : s'ils n'ont pas l'air d'y prendre garde, les choses iront fort bien ; mais s'ils demandent pourquoi l'on ne se sert plus des mots de maître et de maîtresse, il y a dix à parier contre un qu'on répondra qu'il n'y a ni maîtres ni serviteurs en Amérique ; que c'est un pays libre ; que tous les hommes sont égaux , etc. , etc. ; le tout accompagné d'un hochement de tête et d'une brusque sortie de l'appartement. J'ai été témoin de plusieurs scènes de ce genre, et quelques Américaines de mes amies en ont vu beaucoup plus que moi.

Les**** sont peut-être curieux de savoir quelle espèce de domestiques ils pourront avoir ici.

D'abord ils trouveront dans les villes qui bordent l'Atlantique, où il faut généralement aller chercher les domestiques, beaucoup d'Irlandais et quelques Anglais. Ce sont, pour la plupart, des échappés de la multitude d'émigrans qui arrivent dans le fleuve Saint-Laurent ; à quelques exceptions près, les premiers sont misérables, sales et ignorans ; les derniers, raisonneurs et insolens ; ceux-ci, néanmoins, reprennent quelquefois, au bout d'un an ou deux, leur bonne humeur ainsi que leurs manières primitives, et ils deviennent polis, mais jamais serviles. Il y a chez l'Irlandais quelque chose qui lui attire partout de la compassion. En dépit de sa nonchalante insouciance, sa simplicité et son bon cœur lui font des amis, même parmi cette nation industrielle. Les Irlandais distingués qui se sont établis en grand nombre dans ces états s'intéressent, comme de raison, à leurs malheureux compatriotes : les sociétés hiberniennes de New-York et de Philadelphie procurent aux uns de l'ouvrage, et nourrissent les autres : ces émigrans font quelquefois d'assez bons journaliers et de passables laboureurs, mais généralement de très médiocres domestiques.

Sur les bords de l'Atlantique, où, dans les états du Nord, la population noire réside principalement, on emploie beaucoup de nègres comme

domestiques. Leurs défauts sont communément l'indolence, et quelquefois un penchant à l'intempérance ainsi qu'à commettre de petites infidélités. Ceux qui emploient des nègres trouvent en général qu'il vaut mieux les employer exclusivement. L'Américain natif, lorsqu'il consent à servir, fait un excellent domestique. Le service, ainsi que je l'ai dit dans une précédente lettre, n'est pas un genre d'occupation pour lequel les citoyens de ce pays soient portés ; mais les mêmes qualités qui les en détournent les rendent d'autant plus fidèles quand ils s'y livrent. L'étranger, au surplus, doit bien prendre garde de ne pas blesser leur orgueil : aucun Américain ne souffrira une parole insultante. Leur manière ordinaire de se venger d'un ordre trop impérieux est de quitter la maison sans attendre et même sans demander leur compte. La susceptibilité de l'orgueil américain est quelquefois assez curieuse et passablement divertissante. Il y a quelques mois nous reçûmes à l'improviste la visite d'une femme qui avait été notre domestique l'année d'auparavant. Nous l'avions congédiée parce que nous n'avions plus besoin de ses services, et nous l'avions vue en possession d'une autre place avant de quitter la ville. Ce ne fut pas sans plaisir que je reconnus cette femme, quand elle entra vêtue

proprement , et avec une mine riante qui semblait aussi dire bien des choses. Après quelques salutations préalables , je commençai à m'informer de ce qu'elle avait fait depuis notre départ , et je lui demandai comment elle s'était trouvée dans sa nouvelle condition. « Ce fut chez des étrangers , ma- » demoiselle , que j'entrai en sortant d'avec vous. » — « Fort bien , Mary. » — « Ils avaient de sin- » gulières manières , mademoiselle. » — « En un » mot , Mary , ils ne vous plaisaient pas ? » — « Cer- » tainement non , mademoiselle. Je les quittai le » lendemain matin. » — « C'était un peu prompt. » Il faut qu'ils en aient bien mal usé envers » vous ? — « Ils eurent l'air de douter de mon » honnêteté , répondit-elle en redressant sa tête. » — « Vraiment ? » — « Oui-da. La dame enferma » la vaisselle d'argent et même les couverts. » Je ne pus m'empêcher de sourire en lui demandant , « Est-ce là tout , Mary ? » — Tout ! répondit- » elle , et le rouge lui monta légèrement au vi- » sage en répétant ce mot. Je crains , ajouta-t- » elle , que vous ne pensiez que j'aie agi folle- » ment , mais je n'étais pas accoutumée à ce » qu'on me faisait alors. La dame me dit que » c'était son habitude. En ce cas , madame , ré- » pondis-je , je vois que nous ne nous convenons » pas. Je ne saurais rester dans une maison où

» l'on semble douter de mon honnêteté; ainsi je
 » pense qu'il vaut mieux nous quitter tout de
 » suite. » — « Et vous le fîtes? » — « Oui, ma-
 » demoiselle, je m'en allai sur-le-champ. » J'appris
 avec plaisir que la fierté de cette brave femme
 n'était plus exposée à de pareilles épreuves. Après
 quelques circonlocutions, et d'un air embarrassé,
 elle me dit qu'elle était mariée, et qu'elle avait
 épousé un homme bon et laborieux.

Vous concevez qu'un caractère de cette trempe
 exige quelques ménagemens; et c'est en géné-
 ral celui de tous les domestiques dans ce pays.
 Un maître ou une maîtresse d'une humeur im-
 périeuse seront très mal servis. C'est même un
 hasard qu'ils soient servis; et s'ils le sont, ce ne peut
 être que par le rebut des nègres ou par de pau-
 vres émigrans qui jugent à propos de faire transi-
 ger leur orgueil avec leur cupidité, et qui
 probablement se vengent sur la bourse de leurs
 maîtres des affronts qu'ils en reçoivent. Il y a
 une erreur dans laquelle les étrangers sont très
 sujets à tomber, c'est que les noirs forment un
second état (1); qu'ils jouissent de moins de pri-
 vilèges, et conséquemment ont moins d'orgueil

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

(Note du traducteur.)

que les blancs ; et qu'ainsi on peut les traiter impunément *du haut en bas*. Ce n'est guère sans un vif déplaisir que les Européens reconnaissent leur erreur, et trouvent que les privilèges du nègre en Amérique surpassent souvent ceux dont ils jouissent eux-mêmes dans leur propre pays, et que son orgueil égale le leur porté au plus haut degré. Ce pays ne convient véritablement pas à l'homme vain ou impérieux. Celui qui sait respecter la fierté de son semblable, dans quelque condition que la fortune l'ait placé, et qui ne fait pas consister sa propre importance dans la conduite abjecte de ses inférieurs, mais qui, au contraire, sent sa dignité d'homme relevée par celle que s'attribuent les autres, peut vivre dans ce pays paisiblement et commodément, être bien servi, généralement estimé, et civilement traité.

Il y a ici une autre sorte de serviteurs qui sont très utiles au fermier et au *country-gentleman* (1) : ce sont les pauvres paysans suisses et allemands qui arrivent en foule de la Hollande dans ce pays, mais principalement à Philadelphie. La Pensylvanie a été en grande partie

(1) Pour cette expression, voyez tome 1, page 173.

peuplée par des Allemands, et peut-être un tiers de sa population est d'origine allemande; il est donc tout naturel que le torrent de l'émigration qui déborde des rives du Rhin continue de refluer au même endroit. Les réglemens auxquels sont soumis les navires marchands à New-York paraissent fermer ce port aux pauvres émigrans. Tout capitaine qui débarque un étranger doit répondre qu'il ne tombera pas à la charge de la république. S'il est trouvé errant, et sans aveu, à une époque quelconque des trois années qui suivent son arrivée, le capitaine qui l'a débarqué devient comptable des frais de son entretien, et doit payer à l'état une forte amende pour cet objet.

Les Allemands les plus riches, et d'autres habitans philanthropes de l'état de Pensylvanie, en maintenant le port de Philadelphie ouvert aux indigens du continent européen, se sont appliqués à soumettre ce commerce (car l'exportation des émigrans est réellement devenue un objet de commerce en Hollande) à des réglemens propres à garantir le territoire pensylvanien d'un déluge de mendiens, et les pauvres émigrans d'un manque de foi de la part des marchands auxquels ils confient leur vie et leur liberté. Les navires employés à cette traite sont principale-

ment hollandais ; mais le triste état du commerce l'a étendue à des navires de presque toutes les nations, de l'Angleterre, de l'Amérique, et même des ports de la Baltique. On trouva par conséquent assez difficile de placer des navires étrangers sous la juridiction des lois de l'État. Les premiers réglemens furent dans quelques cas si scandaleusement éludés, que le gouvernement national prit cet objet en considération, et rendit une loi qu'il étendit à tous les ports de l'Union et qui s'est trouvée efficace. En conséquence de cette loi, la traite des émigrans est soumise actuellement à la juridiction du congrès américain, et l'État de Pensylvanie nomme des employés pour s'assurer que les contrats passés entre les émigrans et les capitaines de navires sont fidèlement exécutés. Tout capitaine est obligé d'entretenir ses émigrans ou *rédemptionnaires*(1), pendant un mois, à partir du jour de leur arrivée dans le port ; mais il peut ajouter le montant de cet entretien à celui fixé par la loi pour frais de passage. Cette dette contractée en Hollande s'acquitte selon les facultés de

(1) Les émigrans sont ainsi nommés, à cause de la nécessité où la plupart sont de se racheter, comme on le voit par ce qui suit.

l'émigrant. S'il a assez d'argent, pour payer son passage et celui de sa famille, il l'emploie à cet objet : mais cela arrive rarement ; quelquefois il paie un tiers de la dette, et il s'engage envers le capitaine à travailler pendant un temps suffisant pour acquitter le reste, en stipulant que celui-ci peut céder ses droits à un citoyen résidant en Pensylvanie : le plus souvent l'émigrant paie toute la dette en engageant ainsi sa liberté. A son arrivée ici, les lois le protègent efficacement contre les conséquences qui pourraient résulter de son ignorance ou de son imprudence : il ne peut, ou plutôt le capitaine ne peut pour lui, engager, dans aucun cas, sa personne pour un terme plus long que quatre ans ; et il ne saurait, sans son consentement, être emmené au-delà des limites de l'État de Pensylvanie. Le gouvernement de cet Etat nomme et salarie un employé qui passe en revue les *rédemptionnaires* à mesure qu'ils arrivent, et qui prend connaissance et rend compte des arrangemens faits par les capitaines qui les ont amenés et les personnes qui achètent leurs services. Les acheteurs doivent se charger de toute la famille, père, mère et enfans, à moins que les *rédemptionnaires* eux-mêmes ne consentent à ce qu'il en soit autrement ; les maîtres sont aussi obligés par la loi de pour-

voir à l'habillement et à l'instruction des enfans. Il y a quelques dispositions d'une moindre importance que je ne connais pas parfaitement. Vous voyez qu'il n'est pas peu dispendieux d'employer des *rédemptionnaires* ; au reste , cela présente moins de risques qu'on ne le croirait , les paysans suisses et allemands étant pour la plupart simples, honnêtes, laborieux et très au fait des travaux de la ferme et de la laiterie. Ce mode d'arrangemens est si avantageux à ces émigrans que ceux qui eussent pu payer leur passage en argent se louent ordinairement pour une couple d'années à quelque famille américaine, au milieu de laquelle ils peuvent se familiariser avec le langage et les mœurs de leur nouvelle patrie. J'en ai vu plusieurs exemples en Pensylvanie et même dans les états de New-York et de New-Jersey , où les émigrans avaient consenti de passer. A l'expiration de leur engagement, les *rédemptionnaires* sont souvent pris à gages par leurs maîtres ; et alors, s'ils sont économes et ont de l'émulation, ils peuvent avec le temps amasser de quoi acheter quelques acres de terre et se faire une ferme.

On ne saurait certainement s'attendre à voir la nation américaine souffrir que son pays devienne un lazaret pour tous les indigens de l'Europe,

qui, outre leur pauvreté, n'apportent que trop souvent ses accessoires, l'indolence et le vice. Les états qui, par des réglemens semblables à ceux dont j'ai parlé pour l'état de New-York, ferment la porte aux émigrans, agissent probablement avec sagesse. Cet état, après tout, en reçoit beaucoup plus qu'il ne voudrait, par la voie du Canada; et ses habitans sont sujets à assez d'embarras et de dépenses pour leur entretien. On croit généralement en Europe que l'Amérique trouve autant d'avantage à recevoir l'excédant de la population de cette partie du monde, qu'elle en a à la perdre. La chose serait assez plausible si l'excédant de la population de tous les pays n'en était pas généralement la lie. Toutefois on n'a pas à faire aux émigrans des états du centre de l'Europe les mêmes reproches qu'ont mérités parfois ceux qui débordèrent de la France et des îles Britanniques. Les pauvres gens qui abandonnent la Suisse et l'Allemagne sont de simples laboureurs, d'ignorans paysans, qui ici se livrent tranquillement aux travaux qu'ils avaient été forcés d'abandonner en Europe, et deviennent tout d'un coup des citoyens paisibles et laborieux. Leurs préjugés, quels qu'ils puissent être, sont tout-à-fait innocens; et quant à des vices décidés, ils n'en ont généralement aucun. Les pauvres émigrans

anglais n'apportent que trop souvent ici l'air capable et les mœurs corrompues de la population des villes manufacturières et des grands ports de mer ; ils sont trop ignorans pour pouvoir apprécier les avantages qu'offre ce pays, et trop savans pour vouloir apprendre quelque chose (1) : mais en leur supposant même de bonnes mœurs, ce qui est rare, ils ne sont pas propres au genre de travail qu'ils peuvent obtenir ici. L'Anglais, en général, ne sait faire qu'une chose, et l'Irlandais, trop souvent, ne sait rien faire. Je les ai vus, dans plusieurs circonstances, employés par pure charité, et leurs femmes et leurs enfans entretenus à rien faire, pendant des semaines et des mois entiers, aux dépens de quelque fermier ou *country-gentleman*. Mais la bienfaisance doit avoir des bornes ; et les souverains de l'Europe ne seraient guère fondés à se plaindre, si la république arrêtait l'importation de leur turbulente populace et des mendiens qui leur sont si à charge. Le fait est qu'il n'y

(1) Les habitans du pays de Galles font exception à cette règle : leurs mœurs se trouvent avoir beaucoup de ressemblance avec celles des paysans allemands, et, par conséquent, leur service est également apprécié en Pensylvanie. Des cargaisons de *rédemptionnaires* welches arrivent souvent dans la Delaware.

a de bonne acquisition pour ce continent que les hommes qui sont une perte pour l'autre, et il est malheureusement vrai que chaque navire qui entre dans les ports américains y amène quelques émigrans de ce caractère. Le patriote anglais doit sentir son cœur se serrer quand il fait cette réflexion. Où sera la force de sa nation quand elle ne se composera plus que de gens gorgés de richesses et de misérables affamés? Les vaches grasses et les vaches maigres de Pharaon, qui se dévorèrent les unes les autres, offrent une allégorie bien vraie!

Avant de cesser de parler des émigrans allemands, je dois, par un sentiment de justice envers la bienfaisante population de Philadelphie, dire quelques mots d'un livre qui a acquis de la considération par l'importance de ses commentateurs. Il n'était peut-être pas possible aux rédacteurs d'un journal très répandu en Angleterre (1) de découvrir la fausseté des assertions du voyageur dont ils analysaient l'ouvrage; mais, avant de les confirmer par leurs propres assertions, il était naturel de supposer qu'ils auraient pris la peine

(1) Le *Quarterly-Review*, ouvrage périodique, écrit sous l'influence ministérielle, et dont les principaux rédacteurs occupent des places du gouvernement.

(Note du traducteur.)

d'examiner attentivement le sujet sur lequel ils voulaient écrire. C'est une chose vraiment affligeante que de voir les vertus d'une population défigurées au point de devenir un sujet de blâme et de calomnie. Que Philadelphie, qui a été assez humaine pour ouvrir son port aux infortunés qui meurent de faim en Europe, quand les autres états ont fermé les leurs, soit spécialement choisie pour objet de diffamation, la chose n'est pas moins étrange que révoltante (1).

M. Fearon a donné sur un navire qu'il trouva dans ce port (celui de Philadelphie), des détails que leur apparente minutie rendait propres à obtenir une pleine croyance. Il a persuadé au public anglais que le *Bubona*, qu'il dit avoir visité, et qu'il décrit comme encombré de malheureux allemands, était un navire américain, commandé par un Américain, et appartenant à des Américains. Je suis fâchée de le dire, mais le *Bubona* était un brick anglais du port de Sunderland, commandé et manœuvré par des Anglais, et ayant des Anglais pour propriétaires.

(1) Les *rédemptionnaires* abordent aussi à Baltimore. Je crois que les réglemens de ce port, en ce qui concerne les émigrans, diffèrent peu de ceux de Philadelphie.

C'était en outre un de ces navires qui, par la raison que les lois de la Pensylvanie ne pouvaient les frapper, obligèrent de recourir au congrès national, et provoquèrent ces lois efficaces dont j'ai parlé plus haut. Je vous prie de communiquer ces explications à votre ami ***, qui jugera d'après cet échantillon jusqu'à quel point les esquisses de M. Fearon ont été tracées avec exactitude. Les navires employés à ce genre de commerce (qui, loin de mériter le nom *d'infâme* que lui donne le journaliste, est, dans son principe comme dans ses résultats, essentiellement humain) sont, ainsi que je l'ai déjà dit, principalement hollandais, et non pas anglais, comme l'exemple du *Bubona*, s'il eût été correctement cité par M. Fearon, aurait pu le faire croire; ni américains, comme le déclare le journaliste.

La plus légère connaissance des réglemens sévères auxquels sont soumis les navires américains et leurs capitaines aurait épargné une grande partie des faux exposés qui ont paru dans les voyages et les journaux anglais. Ces réglemens, soigneusement exécutés, ont élevé la réputation des marchands américains dans toute l'Europe, et rendu la loi adoptée par le congrès national, moins nécessaire à l'égard de

leurs propres vaisseaux qu'envers ceux des autres nations (1).

En revenant ici , nous nous informâmes de Joseph Bonaparte , et nous apprîmes qu'il était sur le point d'acheter ou de louer une maison sur la Delaware , à environ dix mille au-dessous des ruines de son ancienne résidence. Ce voi-

(1) Les renseignemens donnés dans le texte furent en premier lieu communiqués à l'auteur par un Anglais qui avait long-temps habité Philadelphie ; elle en obtint ensuite la confirmation de différentes manières également authentiques. Le lecteur les trouvera plus détaillés dans le dix-huitième article du vingt-septième numéro et dans le premier article du vingt-huitième numéro du *North American Review*. Afin que le journaliste anglais dont l'auteur a parlé dans le texte soit pleinement convaincu de l'exactitude de ses assertions , elle extrait du journal de Boston l'attestation d'un noble Allemand envoyé en Amérique par le ministre plénipotentiaire du roi des Pays-Bas à la diète germanique , pour tâcher d'obtenir qu'on reçût davantage d'émigrans allemands en Pensylvanie , et pour examiner leur condition dans ce pays. Dans la même année et le même mois où M. Fearon écrit le passage qui concerne les navires employés à ce commerce , l'envoyé allemand écrivait ce qui suit. « Ce sont ordinairement des navires hollandais , et parfois des américains ,

sinage lui est devenu cher par la conduite amicale des habitans envers lui à l'occasion de son dernier malheur. Vous avez probablement lu dans les journaux, si je ne vous l'ai pas écrit, que la maison où nous le visitâmes l'été dernier a été consumée de fond en comble. Ses Canovas furent pour la plupart sauvés, car il n'y en eut que trois de détruits, mais c'étaient trois des plus précieux; on sauva également ses tableaux et une grande partie de ses livres : néanmoins la perte a été considérable; et, s'il est vrai qu'elle comprend quelques papiers de famille d'une grande importance, elle est peut-être irréparable. Le comte de Survilliers, revenant de Philadelphie, arriva chez lui au moment où le toit s'écroulait. Tous les habitans du voisinage

des suédois, des russes et des anglais qui transportent les émigrans en Amérique. Les navires employés à ce service sont communément mauvais, vieux et peu capables de tenir la mer, et leurs capitaines sont des hommes ignorans, inexpérimentés et brutaux. Les navires américains sont les meilleurs, et méritent la préférence sur les autres; ils marchent mieux, le traitement des émigrans y est meilleur, et la responsabilité des capitaines plus grande.» Ceci explique comment la loi rendue par le congrès était dirigée plutôt contre les navires étrangers que contre les bâtimens américains.

étaient rassemblés, et hommes et femmes s'efforçaient, au péril de leur vie, à sauver ses effets ; il fut obligé de les rappeler et même de les arracher de force du foyer de l'incendie. Il paraît avoir été un peu étonné de l'honnêteté de ses voisins ; et j'ai ouï dire que, de leur côté, ceux-ci ne furent pas moins étonnés de son étonnement. Il est possible que sa lettre de remerciemens n'ait pas paru dans vos journaux ; (1) en tout cas je vous l'envoie dans ce paquet.

*Lettre du comte de Survilliers (Joseph Bonaparte)
au sujet de l'incendie de sa maison, adressée à William Snowdon, juge de paix à Bordentown.*

Point-Breeze, 8 janvier 1820.

MONSIEUR, vous m'avez témoigné tant d'intérêt depuis que je suis dans ce pays, et particulièrement depuis l'événement du 4 de ce mois, que je ne puis douter que vous trouviez du

(1) Cette lettre a été insérée dans les journaux anglais ; mais nous ne nous souvenons pas de l'avoir vue reproduite par les feuilles françaises. D'après sa date, elle a dû arriver en France vers l'époque où la censure venait d'être établie ; et, dans ce cas, il serait possible qu'on en eût défendu l'insertion.

(Note du traducteur.)



plaisir à faire connaître à vos concitoyens combien je suis sensible à tout ce qu'ils ont fait pour moi dans cette occasion. J'étais absent de ma maison ; ils se rassemblèrent par un mouvement spontané, à la première apparence de l'incendie, qu'ils combattirent avec courage et persévérance ; et quand ils virent qu'il était impossible de l'éteindre, ils s'efforcèrent de sauver tout ce que les flammes n'avaient pas détruit avant leur arrivée et la mienne.

Meubles, statues, tableaux, argent, vaisselle, bijoux, linge, livres, en un mot tout ce qui ne fut pas consumé a été fidèlement remis entre les mains des gens de ma maison. Dans la nuit de l'incendie, et le lendemain, il m'a été rapporté par des ouvriers, des tiroirs où j'ai retrouvé, sans qu'il y manquât la moindre chose, des pièces de monnaie, des médailles d'or, et des bijoux précieux qui eussent pu être pris impunément. Cet événement m'a prouvé combien les habitans de Bordentown apprécient l'intérêt que je leur ai toujours porté, et fait voir qu'en général les hommes sont bons lorsqu'ils ne sont pas pervertis dans leur jeunesse par une mauvaise éducation, lorsqu'ils maintiennent leur dignité d'hommes, et sentent que la vraie grandeur est dans l'âme et dépend de nous.

Je ne dois pas oublier, dans cette occasion, de répéter ce que j'ai dit si souvent, que les Américains sont le peuple le plus heureux que j'aie connu ; bien plus heureux encore s'ils conçoivent tout leur bonheur.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma sincère estime.

Votre, etc.

JOSEPH, *comte de SURVILLIERS.*

Pendant que j'écrivais, notre bâtiment marchait et faisait plusieurs milles en descendant la Delaware. Nous avons été passablement secoués ; le vent s'est élevé tout d'un coup et maintenant souffle en ouragan ; nous aurons probablement un mauvais passage. Il faut que je monte sur le pont et que je voie quels sont les autres passagers. Je viens d'entrevoir à la porte de la cabine une figure qui avait bien l'air anglais, et j'entends actuellement sur l'escalier une phrase prononcée avec l'accent du Lancashire, ce qui prouve que je suis physionomiste. Il y a aussi une mante grise qui ne me semble pas à la mode dans ce pays. A propos de cette mante, je dois exprimer la peine que me fait éprouver le trop fréquent *déficit* d'un semblable article dans la garde-robe d'une dame américaine. En vérité, j'ai senti mes dents claquer

chaque fois que j'ai vu, dans les rues de New-York, au mois de janvier, et quand le mercure n'était qu'à quelques degrés au-dessus de zéro (1), des troupes de jeunes femmes sous un costume qui eût pu convenir à Euphrosine dans les beaux jours de mai : ces délicates créatures n'avaient pas de fourrures, pas de bottines, ni de bas drapés, ni même de vêtemens de laine; mais de la soie, des plumes et de petits souliers; et elles semblaient aussi gaies que le ciel qui brillait au-dessus de leur tête ou que la neige éblouissante qu'elles foulaient d'un pied léger. Mais il résulte des conséquences sérieuses de se jouer ainsi de la jeunesse et de la santé; et l'abondance des consommations prouve le danger et la folie de ce sacrifice de la commodité à l'élégance. C'est, à coup sûr, une chose cruelle que d'enterrer une jolie jambe dans une bottine fourrée ou dans un bas drapé, et une belle poitrine et une taille délicate sous une redingote à triple collet; mais j'en appelle au bon sens de mes belles amies de ce

(1) Ceci se rapporte au thermomètre Fahrenheit dont le point zéro correspond à quatorze degrés de froid, selon Réaumur. Ainsi l'auteur entend parler d'un froid de dix à douze degrés de notre thermomètre.

(Note du traducteur.)

pays; n'est-il pas plus cruel encore d'être perclus de rhumatismes, tourmenté du mal de dents, ou enlevé de ce monde à la fleur de la jeunesse par une maladie longue et douloureuse? Je voudrais que Franklin vécût encore pour leur faire sentir la folie de sacrifier la santé et la vie sur l'autel de la mode. Il leur en dirait plus dans une jolie fable d'une dizaine de vers, qu'un verbeux moraliste ou un savant médecin dans une dissertation de mille pages. Mais écouterait-elles un vieux sage plus qu'elles ne m'écoutent? Il faut que la jeunesse achète son expérience; et la sagesse de nos pères reste ordinairement sur la planche jusqu'à ce que nous ayons donné sur tous les écueils dont elle nous aurait préservés.

LETTRE XXVII.

*Baltimore. — La fièvre jaune à Fells-Point.
— Aspect général de la ville. — Remarques
diverses.*

Baltimore, avril 1820.

NOTRE bateau à vapeur toucha le quai de cette ville entre deux et trois heures du matin, mais si doucement, que, sans le bruit de la machine qui cessa tout d'un coup, nous ne nous en fussions pas doutés. En montant sur le pont, un peu avant le lever du soleil, nous reçûmes les dernières gouttes d'une ondée de printemps que nous avions entendue pendant quelque temps tomber au-dessus de nos têtes, et qui nous avait fait craindre une vilaine fin de voyage : mais plus la guerre est terrible, plus tôt vient la paix, dit un proverbe vulgaire que vous me blâmerez peut-être de citer ; et un nuage qui, dans notre île brumeuse, met une

semaine ou un mois à se fondre, le fait ici en quelques minutes. J'ai vu pleuvoir dans ce pays, et j'ai même reçu la pluie sur mes épaules, quand elle tombait avec une telle abondance, qu'on eût dit qu'une trombe venait de crever. Dans ces occasions, il faut voir quel mouvement se donnent les pauvres diables exposés à l'inclémence du liquide élément : le cavalier siffle son cheval, qui, de son côté, semble ne pas attendre le signal de son maître pour redoubler de vitesse, tandis que le piéton prend ses jambes à son cou et se met à courir comme s'il avait la mort à ses trousses. J'ai souvent comparé en idée une scène de ce genre avec celle que présente une rue ou bien une grande route en Angleterre, quand le ciel pleure, du soleil levant au soleil couchant. Là le tranquille passant, avec son chapeau rabattu, sa redingote boutonnée jusqu'en haut, et son parapluie tout dégouttant d'eau, suit son chemin d'un pas mesuré, et avec un visage annonçant qu'il est tout-à-fait résigné, et qu'il n'attend de compassion ni des élémens ni de ses semblables.

Cette ville est singulièrement propre et jolie ; je dirai même qu'elle est belle. Il est possible qu'à l'instant où je l'ai regardée pour la première fois, elle dût un peu de sa beauté à l'heure, à la saison et à la douce ondée de printemps qui venait de

tomber ; mais quelle chose , dans le monde , ne doit pas au temps et à la circonstance une partie de ce qui la distingue en bien ou en mal ? Nous sortîmes de notre cabine dès l'aube du jour et nous nous promenâmes pendant quelque temps sur le pont spacieux de notre superbe bateau à vapeur , afin de jouir de la scène qui se déployait autour de nous , et du moment qui lui prêtait tant de charmes . Tout était encore silencieux dans la ville : c'était le silence des forêts non encore explorées de l'Ouest ; le bruit même d'un pas solitaire ne se faisait entendre ni sur les quais , ni dans les rues qui venaient y aboutir ; on ne voyait pas une figure humaine sur le pont ni dans le grément des navires qui nous entouraient ; l'air enfin semblait dormir , et les eaux de la petite baie formée par un enfoncement de la rive du Potapasco , étaient immobiles comme les masses de vapeurs épaisses qui planaient au-dessus d'elles . Il y a quelque chose de singulièrement impressif dans cette absence de son et de mouvement , dans cette espèce de mort au sein des demeures humaines . Des milliers d'individus reposent ; leurs espérances , leurs craintes , leurs peines et leurs ambitions , tout est noyé dans l'oubli ; ils ne prévoient pas et ne redoutent point les obstacles , les contrariétés , les peines et les fatigues que le jour

gros d'événemens, va leur apporter. S'il est un instant où l'on se sente plus qu'en tout autre disposé à moraliser sur le destin et la condition de l'homme, c'est le point du jour. Le silence de la terre et du ciel paraît plus profond encore qu'au milieu de la nuit, surtout quand l'esprit le compare avec le tumulte et le mouvement de la vie qui vont sitôt lui succéder. Au sein même de la morne solitude des forêts américaines, j'ai ressenti tout le calme de cet instant : le sombre feuillage m'a paru plus immobile, les eaux m'ont semblé dormir plus profondément, les brouillards planer plus denses, le travail de la nature être interrompu, son œil maternel fermé et son pouls arrêté (1).

La pointe avancée qui forme un des côtés du port où nous étions amarrés, et qui est bordée de quais, fut le siège de l'épidémie dont on a publié, l'automne dernier, des relations si effrayantes et si exagérées ; cependant le mal ,

(1) Nous avons déjà eu occasion de réclamer l'indulgence des lecteurs pour des figures de ce genre; nous les prions encore de se rappeler que nous ne faisons que traduire, sans prétendre donner à certains passages toute la beauté qu'ils ont dans la langue originale, et qui tient au génie particulier de cette langue.

(Note du traducteur.)

quoique moindre qu'on ne l'a dit, était suffisamment alarmant. Quand on considère le caractère de malignité de la maladie, l'agrandissement successif du théâtre de ses ravages, son invasion subite, la rapidité de ses progrès, l'aspect dégoûtant qu'elle présente dans son dernière période, et qui rend la malheureuse victime de sa fureur un objet de dégoût même pour les yeux de l'affection; mais par-dessus tout l'incertitude qui, excepté dans certains districts (1), a existé sur les causes de son apparition et la manière dont ses progrès pouvaient être arrêtés, on conçoit parfaitement la terreur que son nom seul excite dans les villes qui n'ont été visitées par ce fléau qu'à de longs intervalles, et où la tradition transmet sous des couleurs de plus en plus effrayantes la peinture de ses anciens ravages et des horreurs qui les accompagnèrent.

Bien que, dans cette ville, le théâtre de la contagion ait été plus étendu qu'à New-York. ses limites furent également marquées. Il aurait

(1) Quelques districts des états du Sud confinant à l'Atlantique, où la maladie régnant plus ou moins continuellement, sa nature est mieux connue, l'imagination plus familiarisée avec ses terreurs, et les constitutions plus à l'épreuve de ses funestes effets.

été possible de tirer une ligne en-deçà de laquelle on eût pu demeurer impunément, et au-delà de laquelle on devait trouver la mort. Si cette ligne avait été tracée, surtout à la première apparition de la maladie, sans lui donner le temps d'étendre son domaine (car l'air infecté se répandant successivement, là où l'on pouvait respirer sans danger un jour, le lendemain on respirait le venin), et si les habitans malades ou bien portans eussent été éloignés du théâtre de la contagion, comme je vous ai écrit qu'on le fit à New-York avec un plein succès, la maladie fût morte à sa naissance, au lieu de se répandre comme elle le fit jusqu'à ce que le froid vînt la tuer. L'erreur qui s'accrédita ici, comme à Boston, savoir, que la maladie avait été apportée par un navire venu du Sud, empêcha qu'on ne prît cette précaution, et qu'on n'appliquât aucun remède à la véritable cause du mal. Cette cause cependant était si apparente qu'il n'y avait que l'entêtement avec lequel on s'attache à un système favori qui pût aveugler sur son existence (1). Le

(1) On trouve dans le vingt-septième numéro du *North American Review* quelques détails curieux sur la fièvre épidémique qui se manifesta à Boston, New-York et Baltimore, pendant l'automne de 1819.

foyer de la maladie fut ici, comme à New-York, Les eaux stagnantes des ports où les habitans du voisinage avaient l'habitude de jeter les ordures de leur cuisine et d'autres immondices. Les chaleurs intenses et, extraordinairement prolongées de l'été ne pouvaient manquer d'en faire des réservoirs de putridité. D'un autre côté, les quais et beaucoup de maisons adjacentes avaient été bâtis sur un sol artificiel que l'eau minait et dont elle faisait un cloaque propre à nourrir la contagion sinon à ce qu'elle y prît naissance. Il faut espérer que la possibilité d'une explosion spontanée de la maladie est suffisamment établie pour ne laisser aucun doute dans l'esprit des habitans des villes septentrionales sur l'impérieuse nécessité d'une propreté extrême, qui peut seule prévenir l'apparition de la fièvre jaune, dans le cas où les chaleurs auraient une intensité et une durée extraordinaires. Ce qui sous un climat tempéré pourrait passer pour de la minutie dans ce genre, doit suffire à peine pour maintenir l'atmosphère pure dans les quartiers bas et populeux de villes exposées à un soleil qui élève le mercure jusqu'à 90° et plus (1),

(1) Selon Fahrenheit, c'est-à-dire vingt-six degrés et plus du thermomètre de Réaumur. (*Note du traducteur.*)

pendant nombre de jours de suite. Tandis que l'air infecté se répandait à Fells-Point et dans les rues basses qui l'avoisinent, les parties hautes de la ville étaient parfaitement saines, quoiqu'on y transportât des malades; la maladie ne s'y déclara pas, et, après que la première frayeur fut calmée, on ne l'y appréhenda même pas beaucoup.

Nous avons trouvé l'été dans cette ville. Quand nous quittâmes New-York, quoique le gazon eût repris tout d'un coup sa brillante verdure, il n'y avait pas encore la moindre apparence de feuilles, excepté aux arbres les plus précoces, dont les bourgeons étaient près de s'ouvrir. A Philadelphie je remarquai quelques taches vertes sur les branches; mais ici il me sembla que je débarquais dans un pays enchanté. En quittant le navire, nous entrâmes dans une rue large et propre, bordée de peupliers odorans, dont les jeunes feuilles, sur lesquelles brillaient encore des gouttes de pluie, parfumaient l'air. Nous nous avançâmes dans la ville avec nos nouveaux compagnons. . . mais, à propos, vous ne savez pas qui ils sont. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre d'une figure anglaise et d'une mante grise; cela ne promettait pas beaucoup. Quant à la première, faites exception de celle que je veux dire et de



quelques autres que vous connaissez , mais qui ont été assez long-temps exposées au soleil brûlant de l'Amérique pour avoir presque perdu leur caractère natif; exceptez-les donc, et j'avouerais, dût cet aveu déplaire à mes compatriotes, que l'aspect d'une figure anglaise m'a rarement causé beaucoup de satisfaction de ce côté de l'Atlantique. Voltaire a peint un *mylord* en voyage. Le portrait qu'il en a fait pourrait convenir ici à plus d'un *mister* (1) et à plusieurs lords aussi; car quelques faces nobles se sont fait voir par-ci par-là dans ce pays de simples citoyens; et toutes ne ressembraient pas à celle du modeste, poli et éclairé Selkirk. Si j'étais disposée à jouer sur les mots, je dirais que le peuple anglais est aussi mal représenté ici qu'en Angleterre. Les voyageurs qui, le plus ordinairement, font à cette terre républicaine l'honneur d'y poser le pied, sont des échappés du Canada, qui, en outre, de leurs allées et venues de ce pays en Europe, et *vice versá*, par la voie de New-York (comme étant un port plus commode que Montreal ou Quebec), cóndescendent quelquefois jusqu'à venir s'ennuyer, pendant un ou deux mois de l'été, à examiner quelques parties de cette grande fourmilière de présomptueux

(1) Monsieur.

démocrates placée au midi de leur pays , parcourent quelques villes américaines, sans regarder ni à droite ni à gauche, et prennent la main que leur tendent les citoyens de ces républiques, afin de pouvoir à loisir, et quand l'occasion s'en présentera, tourner en ridicule les manières et calomnier le caractère du peuple dont ils ont reçu l'hospitalité. Comment des hommes peuvent-ils respirer l'air de cette terre de liberté, dont les rivages sacrés sont en vue des leurs, sans respirer en même temps quelques parcelles de l'esprit d'indépendance? Comment peuvent-ils voir ce pays, contempler le tableau réjouissant de sa prospérité, ses bourgs et ses villes qui semblent sortir comme par enchantement du sein de la terre, sa population active et industrieuse se répandant sur un sol sans bornes et d'une inépuisable fertilité, et portant au sein de déserts jusqu'alors visités seulement par le sauvage et sa proie, les arts de la paix, les lumières de la science, toutes les richesses et tous les bienfaits de la civilisation; comment, dis-je, peuvent-ils contempler ce spectacle aussi nouveau que magnifique, sans sentir leur cœur s'épanouir de joie, d'orgueil et de sympathie? Et pourtant nos compatriotes iront souvent du Dan au Beersheba de cette république, fermant leur cœur à tout senti-

ment généreux, et leur esprit à toute conviction, n'éprouvant et par conséquent ne faisant éprouver que des désagrémens ; et ils retourneront dans la terre de leurs aïeux pour calomnier, sous le nom des Etats-Unis, le nom sacré de la liberté, et sous celui de leur peuple, les vertus publiques et le bonheur privé. Mais quel singulier exorde pour arriver à la figure anglaise et à la mante grise ! Je ne connais à ceux qui les portent rien de commun avec les voyageurs dont je viens de parler. Les choses, au reste, s'associent aussi souvent dans notre esprit par contraste que par ressemblance, et c'est le cas au sujet de la figure anglaise et de la mante grise avec qui je vais vous faire faire connaissance, sans plus de préambule. A qui pensez-vous qu'appartienne la figure ? Je vous le donne en mille, et vous ne le devinerez pas. Vous souvenez-vous d'avoir vu, il y a quelque vingt-six ans, à votre maison de****, un jeune homme appelé Taylor ? Je m'attendais peu à trouver dans l'étranger frais et vigoureux, et qui portait ses années si légèrement que j'hésitais à lui donner la cinquantaine, une ancienne connaissance de ma plus chère amie. Ce ne fut qu'après avoir long-temps causé avec lui et ses compagnons que je fis cette découverte ; vous pouvez croire qu'elle n'affaiblit pas le lien qu'une

similitude d'opinions sur les sujets que nous avions traités auparavant avait établi entre nous. Il vous sera agréable d'apprendre que votre ancien ami a conservé dans l'âge mûr les sentimens honorables de sa jeunesse : ce n'est pas un petit mérite; du moins, n'est-il pas commun dans la vieille Europe, dont les gouvernans manquent si rarement de trouver que le patriote peut finir par se laisser gagner. Ses compagnons sont une dame et un *gentleman* du Lincolnshire, dont la société nous procure tant de plaisir, que nous regrettons vivement que la fortune n'ait pas été assez bonne pour nous réunir plus tôt. Pendant notre voyage, en descendant la Delaware, nous fûmes trop tourmentés par le vent qui nous soufflait avec violence dans le visage, pour avoir envie de faire la conversation; mais quand vers le soir nous changeâmes de manière de voyager, et nous nous trouvâmes emprisonnés dans une voiture avec trois voyageurs anglais, nous commençâmes à examiner leurs figures; leur langage ne nous déplaisant point, et le nôtre ne leur déplaisant peut-être pas non plus, l'entretien commença.

Il y a dans la vie peu d'incidens plus agréables que ceux qui, au sein d'une terre étrangère, réunissent des voyageurs du même pays; c'est-à-

dire quand ils ne sont pas du genre de Matthew Bramble, de Smelfungus (1) ou de****. Quand nous atteignîmes la rivière d'Elk, les vents s'étaient endormis, et l'heure et la fatigue de notre voyage semblaient nous inviter à en faire autant; mais quand nous nous retrouvâmes à bord d'un bateau à vapeur sur le pont duquel nous pouvions nous tenir debout sans avoir à lutter contre la troupe furibonde des enfans d'Eole, nous ne nous sentîmes pas disposés à nous séparer avant d'avoir comparé nos opinions et échangé beaucoup de notions sur le pays où nous venions de nous rencontrer. A Baltimore, nous ne fûmes pas plus disposés à nous quitter; et comme nos compagnons allaient aussi à Washington, où ils avaient passé la plus grande partie de l'hiver, nous nous arrangeâmes pour voyager ensemble, et nous commençâmes par aller de compagnie jeter un coup d'œil rapide sur la ville.

Baltimore n'offre pas la preuve la moins frappante des progrès étonnans et presque incon-

(1) *Matthew Bramble*, l'un des personnages du roman de Smollett intitulé *Humphry Clinker*; *Smelfungus*, personnage du *Sentimental Journey* de Sterne.

(Note du traducteur.)

cevables de ce pays. A l'époque de la révolution, il y a quarante-cinq ans, cette ville, qui contient aujourd'hui une population de soixante-cinq mille âmes, et a toute l'apparence d'une belle et riche capitale, renfermait tout au plus une trentaine de maisons en charpente, peintes ou non peintes, et à peu près autant de huttes en bois. Si cela ne vous confond pas, cela m'a presque confondue. Les Hollandais ni leurs descendans n'ont point fait ici les fonctions d'ingénieurs, comme à New-York, où, dès qu'une rue est projetée, on débarrasse le sol de toute inégalité, comme si l'on voulait conserver à la ville l'air d'avoir été transportée toute faite de la Hollande, ainsi que la *santa casa di Loretto* le fut de Jérusalem. Baltimore, au contraire, est bâtie sur trois jolies collines; ses rues, sans avoir la fatigante régularité et la similitude parfaite qu'offrent celles de Philadelphie, sont également propres, gaies et agréablement ornées d'arbres; le peuplier, qui, dans la campagne, blesse non-seulement la vue, mais encore l'esprit, parce qu'il est à la fois dépourvu de beauté et d'utilité, produit un singulier effet dans une ville où sa forme *architecturale* se trouve en harmonie avec la régularité et la propreté qui règnent de toutes parts. Je n'entends pas néanmoins

préférer le peuplier à de plus nobles arbres qui, indépendamment de leur plus grande beauté, ont encore l'avantage de la force et de la durée, et ne sont pas, comme celui-ci l'est fréquemment, couverts de chenilles qui dépouillent les branches de leur feuillage au milieu de l'été, et tombent par milliers sur les passans. Pour se débarrasser de ces insectes, les citoyens de New-York ont coupé leurs peupliers ; mais j'avoue que, nonobstant mon dégoût pour les chenilles, je ne vis pas tomber sans regret un seul de ces arbres coupables, et avec d'autant plus de raison que je ne voyais pas de dispositions prises pour les remplacer par des arbres de la forêt. Je souhaiterais que les propriétaires dans les villes américaines se rappelassent à ce sujet, comme sur toute autre chose, l'avis de Franklin, dont l'esprit sage, embrassant les infiniment petits comme les infiniment grands, ne regardait comme au-dessous de lui rien de ce qui avait rapport à la commodité et au bien-être de l'homme.

On trouve ici, comme à Philadelphie, des maisons en brique bien peintes, des portes blanches, avec leur marteau du plus brillant poli, et leur seuil de marbre blanc, et des fenêtres garnies de persiennes vertes. On a apporté une grande attention et consacré de fortes sommes

à l'érection des édifices publics, qui toutefois ne sont remarquables que par la propreté et la commodité, mais offrent rarement quelque beauté sous le rapport de l'architecture. On élève maintenant plusieurs constructions d'un genre différent, et dans un style qui fera honneur au goût et à l'esprit public des habitans. J'ai même ouï dire que les citoyens de Baltimore avaient été taxés d'extravagance à ce sujet. Quoi qu'il en soit, nous pensâmes leur avoir beaucoup d'obligation quand, dans un moment où nous étions accablés par la fatigue et le défaut de sommeil, nous nous trouvâmes tout d'un coup auprès d'une grande fontaine dont l'eau fraîche et limpide coulait en murmurant sur un beau pavé de marbre. Au milieu d'une place voisine, on élevait une colonne d'un style simple à la mémoire des citoyens qui périrent en défendant la ville vers la fin de la dernière guerre. Le piédestal contient une table en pierre blanche sur laquelle on a gravé les noms de ceux qui sont enterrés sous ce monument. Le militaire de profession et le froid politique souriraient en voyant cette liste de quelques centaines de noms. Je ne puis opposer un plus beau contraste aux sentimens de ces hommes qu'en vous racontant une anecdote que je me rappelle en ce moment. Pendant la der-

nière guerre , un corps de milices américaines avait repoussé une troupe d'ennemis , et les poursuivait vers leurs navires , quand l'officier commandant ordonna tout d'un coup de cesser la poursuite. Un citoyen , surpris et irrité de cet ordre , parce qu'il croyait possible de couper la retraite aux ennemis , représenta d'un ton de reproche qu'avant qu'ils eussent pu regagner leurs embarcations , les deux tiers auraient été tués ou faits prisonniers. « C'est vrai , répondit tranquillement l'officier (toutefois après avoir fait exécuter son ordre) , nous aurions pu , en perdant une douzaine d'hommes , en faire perdre à l'ennemi quelques centaines ; mais qu'eussent été les premiers ? des fils , des époux , des pères , et des citoyens utiles ; et les autres ? des hommes qui se battent pour de l'argent : l'une de ces deux pertes pouvait-elle balancer l'autre ? »

Quand nous lisons la fin glorieuse des trois cents Grecs aux Thermopyles , nous sentons quelque chose de plus qu'en lisant celle des légions de Varus dans les déserts de la Germanie : aussi , je l'avoue , je contemplai ce modeste mausolée élevé à la mémoire de quelques simples citoyens morts en défendant leurs foyers , et dont les corps furent baignés des larmes de leurs mères , de leurs épou-

sés et de leurs enfans , avec plus d'intérêt que les plus orgueilleux des monumens érigés aux milliers de victimes d'une ambition royale. Je doute que ce sentiment me soit particulier, c'est-à-dire que je doute que les monumens les plus pompeux qui ornent les empires de l'Europe soient regardés avec un intérêt aussi vif et aussi durable, par les peuples de cette partie du monde, que celui dont je parle l'est par les citoyens des républiques américaines. En Europe, la gloire devient trop souvent un monopole, et l'honneur le partage de l'homme qui, poussé par son ambition personnelle, ou soumettant ses talens militaires à l'ambition d'un maître, conduit des myriades d'hommes obscurs au champ du carnage, et place sur son seul front des lauriers trempés dans la sueur et le sang des milliers de morts et de mourans qui l'entourent. Doit-on croire que, le premier accès de démence de la multitude une fois calmé, elle voie dans les orgueilleux trophées marqués du nom d'un Napoléon ou d'un Wellington, de quoi réveiller son affection ou même son orgueil? Le héros qui vit dans les cœurs d'un peuple n'est pas celui qui a fait les plus nombreuses et les plus brillantes conquêtes, qui s'est signalé par les plus étonnans exploits, et qui a vu les monumens les plus dispendieux élevés en son honneur :

c'est celui qui a combattu pour l'existence ou pour la défense de sa patrie, dont l'activité et l'énergie se sont exercées, non pas tant à détruire les ennemis de cette patrie qu'à protéger ses enfans; c'est celui qui, faisant sa cause de celle de la nation, en est aussi l'ornement et la gloire. Le char des Césars était suivi par une multitude enthousiaste, et leurs exploits revivent dans les annales de leur empire; mais leurs noms ne vécurent pas autant dans le cœur des Romains que ceux de Camille et de Fabius qui furent les sauveurs de la république. Nous avons vu les aigles de Napoléon renversées, et son nom cesser d'être prononcé par son peuple; mais les monumens élevés à la mémoire de Washington sont à l'abri des atteintes de la fortune et du temps : assis dans le cœur des citoyens de l'Amérique, leur nombre s'accroît à mesure qu'il naît un enfant à la république, et ils dureront autant que la nation dont il a contribué à fonder l'indépendance. C'est ainsi que celui qu'on a érigé ici à quelques simples citoyens fait plus d'impression sur l'esprit de l'homme qui le contemple, que les plus orgueilleux trophées élevés à des milliers de mercenaires inconnus qui se sont fait tuer, sans savoir pourquoi, au sein d'une contrée étrangère.

Il serait difficile d'imaginer une scène plus in-

téressante que celle que présenta Baltimore pendant le combat que ce monument est destiné à rappeler. Si l'incendie de Washington souleva tout le continent américain, il éveilla plus particulièrement le courage et les craintes des habitans de Baltimore, qui, des hauteurs de leur ville, apercevaient dans l'atmosphère la réverbération des flammes du capitol. Ils s'attendirent à une attaque; mais, durant le court intervalle qui, contre leur attente, s'écoula avant que l'ennemi ne remontât la Chesapeake, ils ne perdirent pas un moment. La population entière travailla sans relâche à élever des retranchemens et des batteries; les volontaires arrivèrent en foule des Etats voisins de Pensylvanie et de Virginie, et les citoyens les plus distingués du Maryland se placèrent dans les rangs des bataillons réunis autour de la ville. Le jour et la nuit du combat, Baltimore n'était plus peuplée que de femmes et d'enfans en bas âge; tous les hommes, depuis le vieillard décrépité jusqu'au jeune garçon dont les bras pouvaient à peine soulever un fusil, étaient hors des murs, faisant le métier de soldat. Le général Ross fut tué, dit-on, par un jeune imberbe, pour la main duquel la carabine qu'il tira avec tant de justesse semblait trop pesante. La guerre prend dans ce pays un caractère si différent de



celui qu'elle présente en Europe, qu'il est impossible de l'envisager avec les mêmes sentimens. Qui peut voir sans intérêt une armée de citoyens qui viennent de quitter leurs foyers pour combattre les ennemis de leur pays? Le laboureur, le légiste, le marchand, l'homme d'état et le propriétaire, sont sur le seuil même de leurs demeures, métamorphosés en soldats pour la défense de tout ce que les hommes ont de plus cher. Songez aussi à la situation de cette ville abandonnée; avec quelle angoisse tous les cœurs tressaillirent au bruit du canon qui gronda tout le jour et toute la nuit dans le pont même, et dont chaque décharge semblait annoncer la mort d'un père ou d'un époux. Quelle scène touchante succéda à ces momens d'anxiété, lorsque l'ennemi se retira, et que les citoyens rentrèrent dans la ville, rapportant ceux de leurs frères dont les cœurs étaient glacés par la mort. Avec quelle impatience ces patriotes vainqueurs étaient attendus, et quelle joie éclata à leur retour! Le soldat tombe sur une terre étrangère, ses restes sont parfois abandonnés à la merci des élémens, ou jetés dans une fosse creusée à la hâte, soit par ses compagnons d'armes harassés, soit par les étrangers mêmes dont il est venu envahir le territoire, outrager les lois et égorger les frères. Il n'en est pas ainsi du citoyen qui suc-

combe sur le sol natal , au milieu de ses amis et de ses parens , frappé par un mercenaire armé contre sa patrie. Porté sur les épaules de ses compatriotes , le père fut ici déposé à la demeure de ses enfans , le fils à celle de son père ; les larmes de la douleur arrosèrent leur corps , et la main de l'affection leur rendit les derniers devoirs ; et , lorsqu'enfin leur poussière dut être rendue à l'élément d'où elle avait été tirée , les citoyens assemblés formèrent la longue ligne du convoi funèbre , parcourant d'un pas lent et d'un air morne les rues silencieuses où le tumulte de la joie avait fait place à la grave et imposante solennité du deuil public.

On dit que la guerre est un mal nécessaire : c'est très vrai , dans les pays où l'on entretient de grandes armées permanentes ; car si on ne les emploie pas à se battre l'une contre l'autre à l'extérieur , on les verra , ainsi que quelques événemens récemment arrivés en Angleterre le montrent , attaquer les citoyens : mais si un miracle détruisait toutes les troupes réglées de l'Europe , où serait *l'occupation d'Othello*? (1)

(1) Expression de Shakespeare. Après ce passage , on lit dans l'original les vers suivans :

*Curse on the crimson'd plumes , the banners floating ,
The stirring clarion , the leader's shouting ,*

Arrivés à l'extrémité de la rue que nous suivions, nous nous trouvâmes au pied d'une colline couverte d'arbres et au sommet de laquelle s'élève la belle colonne érigée à Washington, colonne de même forme, mais de plus grandes dimensions que celle dont je viens de parler. Quand nous fûmes parvenus au haut de la colline, nous vîmes cette jolie ville s'étendre sous nos pieds; nos regards se portèrent successivement sur les toits entremêlés d'arbres et qui brillaient aux rayons du soleil levant, sur les navires qui remplissaient le bassin et qui entouraient Fells-

*The fair caparisons, the war-horse champing,
 The array'd legions pressing, rushing, tramping,
 The blazing falchions, crests that toss afar,
 The bold emprise, the spirit-rousing jar,
 The martial psalms, thundering acclaim
 The death of glory, and the living fame,
 The sculptor's monument, the people's bays,
 The historian's narrative, the poet's lays;
 Oh! curse on all the splendor and the show,
 Which veileth o'er the fiendish hell below!*

(*Thoughts of a Recluse.*)

Les personnes à qui l'anglais est familier verront tout de suite la difficulté presque insurmontable que présentait la traduction de ces vers dans une langue aussi timide que la nôtre.

(*Note du traducteur.*)

Point, puis, dans le lointain, sur les eaux de la large Chesapeake, et plus près de nous, sur celles de ses tributaires; la surface argentée de ces eaux coupait agréablement la sombre masse des forêts qui couvrent les vastes plaines qu'on voit s'étendre au-delà des terres cultivées dont la jeune ville est entourée.

En revenant, nous nous arrêtàmes devant une église qui avait été bâtie depuis peu de temps par une nombreuse congrégation d'unitaires; et comme nous étions accablés de fatigue, nous nous assîmes sur les degrés de cette église, pendant qu'une personne de notre société était allée chercher la clef chez le ministre, qu'elle connaissait. Je vous assure qu'en ce moment je fus étonnée de sa diligence; il est vrai qu'une longue promenade ajoutée à notre voyage et à deux nuits passées sans dormir, m'avait singulièrement disposée à me faire un oreiller du marbre sur lequel j'étais assise. Ceci me rappelle une anecdote de notre ami *****. Vers la fin de son tour d'Europe, il demanda à un aubergiste, dans je ne sais quelle ville d'Allemagne, ce qu'il y avait à voir. « Rien, répondit l'hôte. » — « Dieu soit loué! s'écria le voyageur. » J'étais probablement trop engourdie pour avoir alors cela ou toute autre chose présent à l'esprit; mais je ne

doute pas que si quelqu'un m'eût dit obligeamment qu'il n'y avait rien à voir dans la chapelle, j'en aurais de même rendu grâce à Dieu. J'ouvris néanmoins les yeux en entrant dans l'intérieur de cet édifice, que je trouvai d'un style si simple et si élégant à la fois, que j'ai rarement vu quelque chose qui le surpassât dans ce genre. Cette belle église est voisine d'un autre temple consacré au culte catholique, circonstance qui prouve l'esprit libéral et la charité des partisans de toutes les croyances chrétiennes répandues dans les républiques américaines. Tel est le résultat de l'entière liberté d'opinion et d'action, et de l'influence de lois justes qui, en accordant des droits égaux et une égale protection aux membres de toutes les églises, apprennent aux citoyens qu'ils sont tous égaux devant la justice terrestre, comme ils le sont devant celle de Dieu.

Ce n'est pas sans un sentiment de respect qu'on tourne les regards vers l'église catholique du Maryland, qu'on peut véritablement considérer comme la plus vénérable qui existe dans le monde. Ceux qui dénoncent les chrétiens de la foi romaine comme des bigots et des persécuteurs oublient sans doute que ceux de cet Etat donnèrent au monde le premier exemple de la liberté reli-

gieuse : tant il est vrai que la libéralité ou l'anti-libéralité doivent être attribuées plutôt à l'esprit du siècle ou de l'individu, qu'aux doctrines d'une église quelconque.

Je regrette que nous n'ayons pas eu plus de temps à accorder à cette ville, qui est très intéressante, non-seulement à cause de la rapidité de son accroissement, mais encore à cause du caractère de ses citoyens qui se distinguent par leur politesse ainsi que par leur grand courage et leur ardent esprit d'entreprise. C'est à ces dernières qualités qu'il faut attribuer les merveilles qui se sont opérées ici. On pense néanmoins que Baltimore, semblable à un enfant précoce, a eu une croissance trop rapide. La progression de son agrandissement diminue d'une manière très sensible; et il est peut-être permis de douter, dans l'état où est tombé le commerce, qu'elle recule ses limites actuelles d'ici à plusieurs années.

A propos de commerce, je vois qu'il est très ordinaire, de votre côté de l'Atlantique, de confondre la richesse de l'Amérique avec celle de ses marchands; peut-être la diminution du commerce doit-elle, au contraire, être considérée comme une preuve de la prospérité croissante de ce pays: le fait est que les Américains fabriquent aujourd'hui chez eux une partie de ce qu'auparavant ils

recevaient de l'étranger (1). Comme les revenus publics sont tirés ici des douanes, la situation du trésor n'offre pas une donnée exacte pour juger des ressources intérieures du pays. La richesse de cette jeune république n'est pas enfermée dans ses ports de mer ; elle est répandue parmi une société nombreuse à qui le besoin et l'oppression sont également inconnus. La diminution des fortunes de ses marchands peut rendre ses grandes villes moins

(1) Je crois qu'en général on ne sait pas chez nous combien quelques-uns des produits des fabriques nationales ont complètement remplacé ceux des manufactures étrangères dans les marchés américains. Beaucoup de personnes supposent, dans notre pays, que le prix plus élevé de la main-d'œuvre en Amérique doit empêcher la concurrence avec les fabriques d'Europe ; mais cet inconvénient est compensé par divers avantages : les subsistances sont moins chères en Amérique ; les matières brutes de la première qualité se trouvent dans le pays, et l'on n'y paie point de taxes. Les couvertures et les étoffes de mérinos sont non-seulement d'une qualité supérieure, mais souvent d'un prix moins élevé que celles d'Europe ; il en est de même pour les grosses étoffes de coton. J'ai vu un tissu de ce genre fabriqué à New-York pour un centième (un peu plus de 5 c.) par verge (trois pieds anglais, ou environ trois quarts de l'ancienne aune de France) et avec lequel, sous le rapport de la force, un tissu pareil fabriqué en Europe n'aurait pu entrer en comparaison. On tient

brillantes, mais ne retranche presque rien à la masse de ses ressources, tandis que le frein imposé de la sorte au luxe et à l'extravagance ne peut que produire d'excellens effets sur le caractère national. On pense qu'il faudra bientôt adopter un nouveau mode d'impositions : peut-être une taxe bien établie sur les propriétés remplacera-t-elle le système actuel. Une taxe très légère de ce genre suffirait pour subvenir aux dépenses de ce gouvernement économique, et aurait l'avantage de donner un produit assuré; tandis qu'actuellement les revenus publics sont continuellement flottans et menacent toujours de laisser le gouvernement à sec au moment même où le besoin d'argent devient le plus pressant. Le danger et l'insuffisance du système actuel ont été pleinement démontrés

chez nous à employer aussi peu que possible de matière brute par verge d'étoffe; il n'en est pas de même en Amérique. On peut remarquer aussi que l'usage des machines permettant d'employer aujourd'hui des femmes à des ouvrages qui autrefois demandaient à être faits par des hommes, il y a beaucoup moins de différence qu'on ne croit entre le prix de la main-d'œuvre pour certains objets fabriqués en Amérique, et celui qu'il en coûte pour les faire en Angleterre. Les Américaines préfèrent généralement travailler dans une filature de coton à entrer au service de quelqu'un, emploi pour lequel elles ont tou-

pendant la dernière guerre; comme il ne fut pas détruit alors, il trouvera aujourd'hui, selon toute probabilité, son *euthanasie*; à moins que l'Europe ne corrige sa politique, ce qui, je suppose, n'est guère vraisemblable. Il paraît toutefois que le peuple souverain est décidé à voir mourir le système financier actuel de sa belle mort, avant d'avoir recours à un autre. Les Américains, il faut l'avouer, sont quelquefois des gens bien bizarres; parmi leurs singularités, l'une des plus remarquables est une antipathie innée pour les collecteurs de taxes. Nos bons insulaires prêteront main-forte aux légions ambulantes de ces messieurs, et tireront, à leur commandement, leur habit de dessus leur dos et le pain de leur bouche; tandis que nos frères d'outre-mer ne leur donneraient pas un fil de l'un ni une miette de l'autre. Ils ne veulent pas du tout payer de taxes. Que

jours de la répugnance. Lorsqu'un étranger veut se rendre compte de quelque fait qui lui paraît singulier en Amérique, il doit toujours chercher une partie de l'explication qu'il désire dans le caractère national, qui, influencé par les institutions politiques, est probablement plus remarquable dans ce pays que dans aucun autre. Voyez à la fin du volume une note sur le caractère national des Américains.

LETTRE XXVIII.

Washington. — Le Capitole. — La salle des Représentans. — La chambre du Sénat. — Le Président. — L'esclavage en Virginie. — Conclusion.

Washington, avril 1820.

JE suis, ce soir, si accablée de chaleur et de fatigue, ma chère amie, que j'ai été forcée de refuser d'aller à une réunion qui nous promettait beaucoup de plaisir, en raison des personnes qui devaient s'y trouver. Je ne pouvais prendre avec elles la liberté que je prends avec vous d'être maussade, selon que je puis y être disposée par humeur ou par incommodité; en cela, toutefois, je ne fais qu'user du privilège dont on a souvent usé avant moi, de se montrer à une amie intime dans un état où l'on n'oserait pas se faire voir à des gens indifférens.

La route de Baltimore ici, dont la distance est d'environ quarante milles, traverse une portion de pays d'un aspect peu intéressant, et qui d'ailleurs est presque partout stérile. En cessant de voir la ville, le voyageur pourrait penser qu'il perd la vue de toute la beauté et de toute la richesse de l'état; il y a néanmoins dans le Maryland des cantons d'une grande fertilité, particulièrement ceux qui sont voisins des eaux de l'Est. Nous rencontrâmes quelques fermes bien tenues et entourées de terres bien cultivées; le 19 avril nous vîmes le seigle tout en épis (1), nous remarquâmes aussi quelques haies vives qui présentent un coup-d'œil plus agréable que des clôtures en bois; mais ces objets plus intéressans étaient rares; et, fatigués de voir des arbres rabougris, ainsi que des terres incultes ou épuisées par l'influence pernicieuse du tabac et abandonnées à une génération plus nécessiteuse, nous

(1) Cette circonstance n'est remarquable que par comparaison avec l'Angleterre; chez nous, c'est toujours en avril que le seigle montre ses épis, même dans les années où le printemps est le plus tardif; il existe un proverbe qui dit : avril ne finit jamais sans épis.

(Note du traducteur.)

commençâmes à examiner nos compagnons de voyage. Notre société s'était grossie d'un vieux militaire qui semblait avoir dépassé le terme assigné à la vie humaine, et un jeune homme qui paraissait entrer gaîment dans le monde que l'autre était sur le point de quitter. Nous avions fait plusieurs milles sans que ni l'un ni l'autre de nos deux nouveaux compagnons eût adressé un mot à personne de notre société; ils s'étaient aperçus, d'après notre conversation, que nous étions étrangères, et ils attendirent quelque temps pour juger à quelle classe d'étrangers nous appartenions. J'ai déjà dit que lorsque l'Américain se rencontre avec un étranger, il a pour habitude de rester pendant quelques minutes à observer tranquillement sa physionomie, et, si la circonstance le permet, de demeurer auditeur muet de ses remarques; il s'assure ainsi du caractère de l'homme, avant de témoigner aucune disposition à se lier avec lui. Si l'humeur de l'étranger lui plaît, il entre tout d'un coup en relation avec lui de la manière la plus libre et la plus amicale, communique volontiers les notions qu'il possède, et reçoit avec reconnaissance celles que l'étranger lui communique en retour. J'ai souvent admiré la déférence avec laquelle il écoute les opinions de

celui-ci, quelques différentes qu'elles puissent être des siennes, et lors même qu'elles sont contraires aux institutions de son pays; le sang-froid avec lequel il accueille ses critiques sur le caractère national, et la candeur avec laquelle il indique les erreurs qui ont pu échapper à l'étranger. Si celui-ci ne lui plaît point, il se retranche dans la plus profonde indifférence et ne paraît pas prendre garde à ce qui se passe autour de lui. Il n'y a que l'œil d'un observateur exercé qui puisse découvrir sur le visage calme du silencieux républicain, le sourire qu'il retient et qui forme seul son commentaire satirique sur la conversation de ses incivils compagnons. Je me rappelle une anecdote où l'on trouve ce trait du caractère américain.

Dans une voiture publique de ce pays, un voyageur anglais ne cessait d'établir des comparaisons entre l'Amérique et son pays natal. Les maisons étaient des granges, comparées à celles de l'Angleterre; les voitures publiques des charrettes auprès des diligences anglaises; et ainsi de toutes les choses commodes, agréables, utiles ou nécessaires : le bœuf, le mouton, le poisson, la volaille, tout était supérieur dans son pays. Pendant qu'il parlait de la sorte, un orage s'amassait, et soudain un de ces coups de tonnerre qui

dans ce climat chaud ébranlent si fortement la voûte du ciel, éclata au zénith et coupa la parole au voyageur. Un Américain qui jusqu'à ce moment était demeuré paisible et inaperçu dans un coin de la voiture, avança alors sa tête, et s'adressant gravement à l'étranger : « Monsieur, lui dit-il, avez-vous un plus beau tonnerre que cela en Angleterre ? » Je ne prétends pas que tous les citoyens puissent apaiser le courroux d'un homme, de la même manière que le fit notre vénérable ami****. Etant un jour en voyage, il se trouva dans le cas d'adresser quelques reproches au gardien d'une barrière, qui le salua en conséquence du titre de coquin : « Donnons-nous la main, répliqua-t-il plaisamment, les deux font la paire. » L'espèce d'*humour* (1) qui marque cette réplique, est ici un trait du caractère national, et je ne doute pas que cela ne contribue beaucoup à maintenir la paix parmi cette nation d'hommes fiers.

Nous ne cherchions pas à mettre à l'épreuve la philosophie de nos compagnons de voyage, et ils prirent bientôt part à notre conversation. Le vieux militaire passa en revue toutes les batailles

(1) Voyez, pour ce mot, la note placée au bas de la page 158, tome I^{er}.

de la révolution, et nous raconta beaucoup d'anecdotes intéressantes sur ce sujet. Nous apprîmes qu'il allait pour la première et la dernière fois faire un pèlerinage à la jeune capitale : désirant, disait-il, voir la ville qui portait le nom de son ancien général, et le siège du gouvernement, avant de mourir. Le lendemain à notre arrivée, en montant les degrés du capitolé avec plusieurs membres du congrès, nous aperçûmes à un angle de ce bel édifice le vieux soldat appuyé sur sa canne, et contemplant la jeune Rome pour laquelle il avait versé son sang.

Ceux qui viennent visiter Washington dans l'idée d'y trouver une ville, sont un peu surpris en entrant dans l'enceinte de cette capitale, et cherchent en vain l'apparence d'une maison.

Le plan arrêté pour la capitale de l'Union est gigantesque, et tous les édifices publics, soit en construction, soit en projet, sont tous marqués au coin de la grandeur. Combien s'écoulera-t-il de siècles avant que les petits villages épars dans cette plaine aient pris la forme et offrent la magnificence d'une ville impériale? Si le cœur pouvait former un vœu pour cette république, ne serait-ce pas que sa jeunesse se prolongeât longtemps? Qui, parmi ses patriotes, peut songer sans inquiétude à l'époque où la route qui con-


duit à la maison du sénat formera des rues ornées de temples et de palais, et où les chefs de la république, qui maintenant se rendent à pied et par la fraîcheur du matin à la chambre du conseil, rouleront dans de somptueux équipages, à midi et peut-être à minuit, sur le pavé bruyant d'une luxurieuse capitale, riche par les arts et pauvre de vertus? Est-ce donc là le sort réservé à ce naissant empire? Que le ciel l'en préserve! Dans tous les cas, vous et moi, ma chère amie, nous serons depuis long-temps descendues au tombeau, avant que l'éclat de la jeunesse et l'orgueil de la liberté n'abandonnent cette terre privilégiée.

Je ne porte pas envie à l'homme qui peut entrer sans émotion dans l'enceinte si noble, quoique non encore achevée, du capitol américain. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai quand, pour la première fois, je portai mes regards du haut d'une galerie sur l'assemblée des représentans d'un peuple libre et souverain. Existe-t-il, sur toute la surface de la terre, un spectacle aussi sublime? Quand les Anglais qui nous accompagnaient visitèrent le congrès, quelques mois auparavant, les paroles qui frappèrent leurs oreilles en entrant dans la galerie furent celles-ci, qui font partie de la prière par laquelle s'ouvre chaque séance: *Puisse la verge de la tyrannie être brisée*

chez toutes les nations de la terre! Mistress ***, à ce que me dit son mari, en fut émue jusqu'aux larmes. Si j'étais curieuse d'éprouver le cœur d'un Européen, je voudrais le voir entrer dans la salle du congrès américain. Je défie quiconque à un cœur de ne pas le sentir battre en ce moment. Oui, ma chère amie, tant que cet édifice sera debout, la liberté aura un asile d'où la ligue des autocrates européens ne pourra l'arracher. Je dois en vérité beaucoup de reconnaissance à cette nation; l'étude de son histoire et de ses institutions, et l'aspect de la paix et du bonheur dont elle jouit, ont dilaté mon cœur et l'ont rempli d'espérances que je n'imaginai pas qu'il pût connaître encore. Après tout, nous sommes heureusement constitués; quand nous cessons de sentir pour nous-mêmes, nous n'en sentons que mieux pour les autres; et le plaisir de sympathiser avec nos semblables, s'il n'est pas aussi vif, est peut-être plus pur que nos jouissances personnelles (1).

(1) Ces deux dernières phrases, qui respirent un sentiment tendre, délicat et mélancolique, peignent ce que fait éprouver à la jeune et spirituelle anglaise, auteur de ces Lettres, la condition actuelle de sa patrie, de cette Angleterre, berceau de la liberté constitutionnelle en Europe.

(Note du traducteur.)



Nous considérâmes, comme de raison, avec beaucoup d'intérêt quelques-uns des membres les plus distingués, que nous ne connaissions auparavant que de réputation et d'après les papiers publics, et nous attendîmes avec une vive curiosité que vînt leur tour de prendre part à la discussion. Elle se trouva être singulièrement animée, et elle occupa la chambre pendant dix séances consécutives. Il s'agissait des changemens proposés au tarif des douanes; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne se trouva pas un seul opposant parmi les membres de l'état ni même de la ville de New-York; l'opposition au bill parut venir entièrement des planteurs du Sud et de quelques membres de la Nouvelle-Angleterre. Les représentans des états du Centre et de l'Ouest, se débattèrent unanimement contre le pauvre commerce, qu'ils accusaient d'avoir dépouillé les citoyens de leurs mœurs aussi bien que de leur argent. Il semble en effet que les hommes peuvent rarement perdre une de ces choses sans perdre également l'autre, et peut-être est-il peu surprenant que les plus ardens de cette race républicaine se réjouissent de la chute d'une déité qui depuis longues années s'est appuyée d'un côté sur la richesse et de l'autre sur la banqueroute; toutefois sa ruine totale sem-

ble assurée, sans qu'il soit besoin *des foudres du capitolé*. Il est possible, au reste, que les droits proposés produisent l'effet d'une belle et bonne taxe sur la richesse; car comme les articles manufacturés les plus communs et les plus essentiels peuvent aujourd'hui soutenir la concurrence avec ceux importés de l'étranger, l'augmentation des droits est faite principalement pour élever le prix des objets de luxe. Je dois dire que, pour ma part, je ne serais pas fâchée de voir les soieries étrangères céder la place aux étoffes de coton du pays, dans la garde-robe des jeunes femmes des villes qui bordent l'Atlantique; peut-être lorsque les premières seront vendues un dollar de plus par verge, ce changement de mode s'opérera-t-il.

Le bill en question fut présenté par M. Baldwin, de Pensylvanie, homme d'une forte tête et d'une élocution rude, mais énergique. Le nombre des bons orateurs surpassa mon attente, bien qu'on m'eût préparée à le trouver considérable. Ils m'e parurent généralement se faire remarquer par une argumentation serrée, claire et précise, et une diction franche, mais polie et impressive. Lorsque M. Clay se leva, je crois que quelque appréhension se mêla à notre curiosité; car qui n'a pas appris par expérience que quand l'attente se

trouve portée au plus haut degré, elle est ordinairement déçue? Les premiers mots prononcés par l'*orateur* (1) de la chambre nous persuadèrent que rien ne devait détruire le charme de son éloquence. Cet homme d'état distingué a été choisi presque unanimement pendant plusieurs années pour présider la chambre; et l'on assure qu'aucun membre n'a jamais exercé une plus puissante influence sur cette assemblée. Il semble en effet réunir toutes les qualités essentielles à l'orateur. Du feu, de l'énergie, du sentiment, un ardent patriotisme, un extrême amour de la liberté, une rare abondance d'idées et de paroles, une heureuse touche d'ironie, le geste à la fois vif et noble, et un organe plein, sonore, distinct et flexible, et enfin une admirable facilité à saisir et à peindre toutes les nuances diverses de la passion, et à employer toutes les formes variées du raisonnement : telles sont les qualités qui le distinguent. C'est, sans contredit, la voix la plus imposante que j'aie jamais entendue; elle remplissait toute la salle sans aucun effort apparent de la part

(1) Titre adopté à l'instar de celui donné en Angleterre au président de la chambre des communes.

de l'orateur. Dans la conversation, il n'est pas moins éloquent que dans les débats, et aussitôt qu'il s'anime sur un sujet, sa voix et son geste trahissent l'orateur d'assemblée (1). Toutefois, son langage est si peu apprêté, que, même dans un salon, il ne paraît jamais déplacé. En parcourant ses discours, vous avez pu vous faire une idée de la chaleur de sentiment et d'expression qui caractérise cet homme d'état; mais il faudrait avoir entendu une de ses harangues pour savoir l'effet qu'elles produisent dans l'assemblée nationale.

L'influence d'un grand orateur, dans le congrès américain, surprendrait tant soit peu les inébranlables et immuables majorités de la chambre des communes d'Angleterre. Le frein à cette influence se trouve parmi la nation, dont les désirs, sur les questions importantes, doivent naturellement affecter plus ou moins la décision de ses représentans; mais la voix du peuple souverain n'est pas tout-à-fait absolue et ne laisse pas d'être combattue. Si le peuple est fier, ses mandataires, dans le

(1) Nous n'avons pas dû mettre *orateur de tribune*, parce que dans la chambre des représentans en Amérique, ainsi que dans celle des communes en Angleterre, il n'y a pas de tribune; les membres parlent de leur place.

(*Note du traducteur.*)

congrès, le sont également; et l'on en trouve peu qui soumettent passivement leur opinion à celle de leurs commettans. D'un autre côté, il est probable que ceux-ci doivent souvent différer d'avis entre eux, circonstance qui laisse à leurs représentans une certaine latitude pour se diriger d'après leur jugement. La puissance d'un grand orateur, si elle peut être restreinte, n'est donc pas détruite par la responsabilité des représentans envers leurs commettans, ainsi que l'influence exercée par les hommes d'état distingués de l'hémisphère occidental paraît suffisamment le prouver.

On a regardé M. Clay comme le chef d'une puissante opposition dirigée contre certaines mesures du pouvoir exécutif actuel, et principalement, si ce n'est exclusivement, contre la politique suivie à l'égard des républiques naissantes du continent méridional. Cet ardent républicain avait résolu d'arracher la reconnaissance publique de l'indépendance de ces républiques, pendant la lutte qu'elles soutenaient pour la liberté. Les foudres de son éloquence ne retentirent jamais d'une manière plus sublime que dans cette occasion; et si leur influence avait pu s'étendre dans le sénat, il aurait triomphé du froid système de neutralité opiniâtrement maintenu par le gouverne-

ment américain. Peut-être la politique suivie par ce gouvernement a-t-elle été la plus sage : elle était au moins la plus prudente ; mais il est difficile de ne pas sympathiser avec l'orateur qui, méprisant tout calcul d'intérêt ou de politique, fait un appel à tous les sentimens nobles, généreux et libéraux. On peut demander si la neutralité adoptée par le gouvernement n'a pas été, en réalité, combattue, tant par les secours expédiés de quelques grands ports aux patriotes, que par les relations amicales entretenues secrètement par les premiers fonctionnaires de Washington avec ceux d'Angustura ; mais il est permis à un Américain de penser que la marine de la république n'aurait pu être plus honorablement employée qu'à défendre les libertés du continent méridional ; et l'infatigable persévérance de l'illustre orateur de la chambre pour arracher une déclaration publique en faveur des patriotes du Sud, doit commander l'admiration de tout esprit généreux.

En quittant la ville pour faire une petite excursion en Virginie, nous perdîmes les discours de quelques orateurs distingués ; nous revînmes néanmoins assez tôt pour assister à la fin des débats, ce qui nous fournit l'occasion d'entendre M. Lowndes, de la Caroline. Sa dialectique serrée forme un contraste frappant avec la chaleur ora-

toire de M. Clay. Ils soutenaient deux opinions opposées, et chacun d'eux possédait la manière la plus appropriée à celle qu'il avait entrepris de défendre. M. Lowndes est singulièrement précis et correct dans le choix de ses mots et dans la tournure de ses phrases, et cependant les syllabes coulent sans interruption de sa bouche, le meilleur mot venant se placer comme il faut, non-seulement sans effort, mais même, en apparence, sans attention de la part de l'orateur.

Nous fûmes surpris de la facilité avec laquelle les plus jeunes membres prenaient part à la discussion. Leur défaut, il est vrai, semble être de parler trop, et l'on peut y joindre celui de forger de nouveaux mots quand les anciens ne se présentent pas immédiatement à eux. La patience de la chambre à l'égard des orateurs les plus faibles est vraiment admirable; et je dois dire qu'en dépit de quelques incorrections et de beaucoup de prolixité, ils ne paraissent pas indignes de fixer l'attention, parce qu'on peut généralement démêler de bons raisonnemens, une philosophie libérale et des sentimens généreux au milieu de la masse de paroles superflues que produit leur véhémence.

Je me suis souvent amusée, pendant que j'assistais aux séances des représentans de la nation

américaine, en pensant à la figure que feraient les troupes disciplinées du ministère britannique, dans une assemblée dont les membres ignorent souvent, jusqu'au dépouillement des votes, quel sera le sort des questions les plus importantes. Une fois, un membre me dit qu'il comptait que le bill serait rejeté; quelques minutes après, il eut l'espérance de le voir passer : il désespéra de nouveau, espéra encore une fois, et, à la fin, écouta les *oui* et les *non* avec autant d'incertitude que moi-même. Pendant le scrutin, la curiosité de l'assemblée parut poussée jusqu'à l'impatience; les sièges furent abandonnés, et une multitude inquiète et bruyante se pressa autour du fauteuil, mettant en danger de suffocation et le *clerc* et l'*orateur*. La voix sonore du dernier parvint néanmoins à apaiser subitement la tempête, et produisit un silence si profond qu'on aurait entendu tomber une épingle sur le parquet. M. Clay me dit ensuite que, depuis qu'il présidait la chambre, il ne l'avait jamais vue qu'une seule fois aussi agitée.

Le sénat étant occupé d'affaires peu importantes, nous n'eûmes pas l'occasion de juger du talent de ses orateurs; mais ayant été complaisamment admises dans la salle, nous en admirâmes l'élégance, et nous prîmes connaissance de la

manière de procéder dans cette assemblée. Suivant ce qu'on m'a dit, les débats, dans cette chambre, sont conduits avec une véhémence moins populaire que dans l'autre. Je ne sais si c'est l'âge plus avancé des sénateurs, ou la moindre grandeur de la salle, qui imprime à leurs délibérations un caractère de gravité sénatoriale. L'âge fixé par la loi pour être membre du sénat est trente-cinq ans; mais, quoique deux ou trois membres semblent avoir à peine dépassé cet âge, la plupart ont l'air d'hommes d'état vétérans, plusieurs ayant occupé un siège dans cette assemblée depuis son organisation (1).

Le congrès s'est assemblé cette année au Capitole, pour la première fois depuis l'incendie. Les deux ailes de l'édifice (l'une occupée par la chambre des représentans et l'autre par le sénat et la cour de justice) ont été reconstruites en leur donnant un peu plus que leur grandeur primitive. Le centre n'est pas encore achevé, mais les travaux avancent rapidement. C'est dans cette

(1) La chambre des représentans contient aussi quelques têtes blanches. On me montra un membre qui avait siégé dans le *congrès continental* (le premier congrès) et qui, jusqu'à ce jour, avait été constamment réélu par ses concitoyens.

partie que doit se trouver la salle d'inauguration, où les présidens seront installés et où le congrès s'assemblera toutes les fois que les circonstances exigeront la réunion des deux chambres dans un même local ; elle contiendra aussi la bibliothèque nationale, qu'un Anglais ne peut, sans quelque confusion, voir dans plusieurs petites pièces. Cette bibliothèque ne contient guère aujourd'hui que la collection de livres fournis par M. Jefferson ; mais une somme fixe étant consacrée annuellement à son augmentation, les traces de la guerre seront, je pense, bientôt effacées. Quoi qu'il en soit, les volumes marqués au nom du président philosophe de l'Amérique, formeront toujours la partie la plus intéressante de la bibliothèque nationale. Sous le dôme, on doit placer un mausolée contenant les restes de Washington ; la statue de ce vénérable patriote occupe maintenant le ciseau du célèbre Canova (1).

Cet embryon de ville n'offre presque aucun des amusemens d'une capitale. Elle semble néan-

(1) Les journaux italiens ont annoncé dernièrement que cette statue était terminée, et venait d'être embarquée sur une corvette américaine. On fait le plus grand éloge de ce nouveau chef-d'œuvre du moderne Phidias.

(Note du traducteur.)

moins jouir de l'avantage de posséder une société choisie. Les familles qui l'habitent constamment sont naturellement en petit nombre ; mais le flux et le reflux continuel d'étrangers qui s'y rendent de toutes les parties du pays , fournissent en abondance de nouveaux visages aux assemblées du soir. Ce mélange perpétuel d'étrangers venant de l'Amérique même , et de curieux des autres pays , tient peut-être à l'urbanité et à la politesse qui caractérisent les mœurs des habitans de cette ville.

Quoique maintenant je sois suffisamment familiarisée avec les habitudes simples de cette nation de républicains, il m'arrive encore parfois de me trouver étonnée en voyant les gens qui nous entourent, et je me rappelle assez souvent ce qu'un correspondant anglais m'écrivit autrefois, de cette ville. « Je pense que c'est Bonaparte qui disait que *du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas*. J'ai pleinement reconnu la vérité de cette sentence en Amérique. Quand je vins ici pour la première fois, je me trouvais réellement embarrassé pour décider si beaucoup de choses que je voyais étaient *sublimes* ou *ridicules*. La simplicité de manières que je remarquais parmi les personnages distingués de ce pays, put d'abord, aux yeux d'un observateur

encore tout ébloui du clinquant et de la friperie de la vieille Europe, paraître *ridicule*; mais j'ai maintenant appris à la mieux apprécier et je la trouve *sublime*. » J'éprouvai moi-même l'effet de ce *sublime* si franchement reconnu par l'ami que je viens de citer, quand je me vis adresser la parole par le président des États-Unis. J'avais l'intention de me lever, ou plutôt je sentis ensuite que j'aurais dû le faire; mais lorsqu'il me fut présenté par un sénateur, et, qu'avec l'air tout uni d'un simple citoyen, et le calme d'un sage, il entama la conversation, la présence d'esprit m'abandonna pour un moment, et je fixai mes regards sur le respectable personnage que j'avais devant les yeux, avec une muette émotion, qu'il semblait ne pas se douter de m'avoir causée; il continua tranquillement son discours, m'épargnant de la sorte l'embarras de chercher une excuse à mon inadvertance.

Le colonel Monroe eut le bonheur de voir les partis se réunir lors de son élection, et de se concilier, pendant son administration, l'estime et la confiance de toute la nation américaine. Ses illustres prédécesseurs ayant été engagés dans une lutte active avec un parti très fort et autrefois dominant, qu'ils parvinrent à renverser et à détruire, se trouvèrent exposés dans leur car-

rière publique, à l'animosité d'une minorité vaincue; animosité que, bien qu'ils sussent pardonner, leurs vertus et leur noble modération ne purent complètement apaiser (1). Le président actuel arriva au pouvoir dans un moment de tous le plus heureux : la république venait de se réconcilier avec ses ennemis extérieurs et intérieurs,

(1) J'ai eu de fréquentes occasions, dans les lettres précédentes, de blâmer la politique des hommes qui composaient ce qu'on appelait le parti fédéraliste; mais je ne l'ai pas fait sans payer un juste tribut aux membres distingués de ce parti qui, lorsqu'ils virent ses intérêts en opposition avec ceux de leur pays, n'hésitèrent pas à immoler toutes leurs jalousies et leurs animosités politiques sur l'autel du patriotisme. Si pendant le conflit d'opinions qui suivit la guerre de l'Indépendance, la république américaine fut préservée de dissensions intestines, elle en fut également redevable aux chefs des deux partis. Lorsque les soi-disans fédéralistes dévièrent des grands principes de la liberté américaine, et s'écartèrent de leurs devoirs de citoyens, leurs vénérables chefs, tels que John Adams et Rufus King, abandonnèrent un parti qui se jetait dans de semblables écarts. De même, quand les membres du parti démocrate furent appelés par le suffrage national à remplacer leurs antagonistes, ce fut à la prudence de leurs chefs que la nouvelle administration dut sa popularité et la nation son repos. Il fut heureux pour la jeune Amérique, et

et il eût été difficile de trouver un homme d'état plus fait, par la bienveillance de son caractère, ainsi que par la douceur et l'urbanité de ses manières, pour cimenter la concorde heureusement rétablie parmi la nation (1).

Certains diplomates européens ne seraient-ils pas mortifiés de voir la grande machine du gou-

par conséquent pour la race humaine, lorsqu'un changement d'administration s'opéra en 1808, que le pouvoir ait été remis entre les mains de trois hommes à qui leurs vertus publiques et privées assuraient la confiance nationale, et que leur expérience et une concordance parfaite d'opinions mirent à même de diriger les mouvemens des membres les moins modérés de leur parti. En même temps que leur influence servit de frein à l'imprudence de leurs amis, ils eurent la magnanimité d'adopter quelques-unes des mesures invoquées par leurs antagonistes, non pas, à la vérité, de celles qu'ils avaient combattues comme contraires aux principes de la constitution et des droits de l'homme, telles que *l'alien-bill* (lois concernant les étrangers) et la loi contre les libelles; mais de celles qui avaient pour objet la défense du pays contre une agression étrangère. Les trois hommes d'état dont les talens et l'union rendirent de si importans services à leur parti et à leur patrie; furent MM. Jefferson, Madison et Gallatin.

(1) Je suis tentée de citer un passage de la lettre d'un de mes amis d'Amérique qui, après quelques réflexions

vernement exposée à tous les yeux comme elle l'est ici, et surtout de voir les chefs d'une nation gouverner sans mystère, et commander le respect par leurs talens et leur caractère aussi bien que par le titre de leur emploi ? De quel œil les courtisans de C*rt*n H*s*s* verraient-ils le premier magistrat d'un pays qui n'est qu'un

sur l'heureux esprit de concorde qui règne aux Etats-Unis ajoute : « Tout le monde s'accorde à louer la conduite modérée et prudente de M. Monroe. Les marques de respect qu'il reçut de tous les partis et de toutes les classes, lorsqu'il parcourut dernièrement une grande partie du territoire de notre pays, doivent avoir satisfait son cœur. Lorsqu'il passa par notre petite ville (et le même sentiment se manifesta partout), chacun parut jaloux de parler au *bon président*. Les vieillards qui, comme lui, avaient servi dans la guerre de la révolution, voulurent se faire connaître à lui comme d'anciens soldats. Il leur témoigna des égards tout particuliers, et parut leur parler avec plaisir, et même avec émotion, des batailles auxquelles ils avaient pris part, et des inquiétudes qu'ils avaient éprouvées ensemble. Son arrivée ayant été prévue, on avait fait beaucoup de petits préparatifs. Ceux qui avaient des jardins avaient soigneusement gardé leurs plus beaux fruits... Mais ces choses paraîtront puérides en Europe. C'est peut-être uniquement pour ceux qui ont été élevés dans une république, que ces simples hommages du cœur en disent plus que tout ce que la richesse peut acheter ou le pouvoir commander. »

homme parmi d'autres hommes , qui marche sans suite , vit sans faste ; reçoit ses concitoyens à bras ouverts comme ses compagnons et ses égaux , qui se délasse des travaux du cabinet auprès du foyer de sa famille , qui se dérobe un moment au tracas des affaires publiques pour aller inspecter les travaux de sa ferme, et pourvoit à toutes les dépenses de son éminent emploi *avec un salaire de 6000 livres sterling* (environ 150,000 fr.) *par an*? Que diraient-ils d'un secrétaire d'état qui, avec des émolumens d'un peu plus de 1000 livres sterling par an , travaille du matin au soir , et ne se distingue d'avec ses concitoyens que par ses talens , son savoir , une douceur de caractère et une simplicité de mœurs et d'habitudes qui reportent l'imagination vers les anciens sages de Sparte et de Rome?

Le cérémonial si simple , ou plutôt l'absence de tout cérémonial qu'on observe dans le salon du président n'est pas peu faite pour étonner les courtisans européens , et causa un jour autant d'embarras et de confusion à un représentant de la royauté , qu'en éprouverait à la cour de Saint-James une jeune fille qui arriverait des montagnes du pays de Galles.

Bleker Olsten , ministre de Danemarck aux Etats-Unis , sous la présidence de M. Jefferson ,



ayant appris, à son arrivée à Washington, que le président était visible tous les jours à deux heures, se présenta à cette heure pour rendre ses devoirs au chef de la nation américaine. M. Jefferson le reçut avec tant de politesse et de cordialité, et lia avec lui une conversation si animée, qu'une heure s'était écoulée avant que l'étranger ne s'aperçût que sa visite avait été extraordinairement prolongée. A la fin, l'entretien commença à languir, et le diplomate étranger attendait qu'on le congédiât, tandis que le président, comme on peut le présumer, désirait que celui-ci terminât sa visite; mais la simplicité de *l'entrée* n'avait pas été suffisante pour faire comprendre à un ministre européen celle de la *sortie*. Le représentant du roi de Danemarck restait cloué sur son siège, attendant le signal de la retraite. Il eut beau attendre ce signal, le président ne le donnait point. Persuadé qu'il était importun, et se sentant de plus en plus mal à son aise; désirant s'en aller, et cependant craignant de commettre de la sorte une plus grande faute contre le décorum, le pauvre ministre demeurait assis, comptant les minutes. Enfin l'heure du repas arriva, et M. Jefferson mit le comble à sa confusion en le priant de rester et de partager un dîner de famille. Bleker

Olsten se leva , balbutia une excuse, et s'échappa de l'appartement.

De la maison du président, le ministre déconvenancé se rendit précipitamment chez un Américain de sa connaissance qui occupait un emploi dans le gouvernement et avec lequel il s'était déjà entretenu sur les institutions nationales; il lui raconta son aventure et entra ensuite en explication avec lui sur ce sujet : « Comment, lui dit-il, j'aurais dû me retirer sans qu'on me congédiât ? N'avez-vous donc pas d'étiquette ? Ne reconnaissez-vous aucune distinction de rang ou d'emploi ? Comment existez-vous comme nation ? De quelle manière vous y prenez-vous pour conserver à vos autorités constituées, le respect nécessaire pour leur donner du poids et procurer de la solidité au gouvernement ? Peut-être avez-vous quelques autres formalités que je ne connais pas ; expliquez-les moi ; apprenez-moi les règles que je dois observer dans mes relations avec votre président. »

On fit entendre alors à Bleker Olsten qu'il avait laissé les formalités de l'étiquette dans les cours des souverains de l'Europe, et que le seul privilège dont jouissait le président des États-Unis dans ses relations avec ses concitoyens, était de recevoir des visites sans les rendre, usage fondé sur

la simple raison que s'il rendait une visite, il faudrait qu'il les rendît toutes, ce qui, à cause de la grande quantité de personnes qui venaient le visiter, et de ses nombreuses occupations, était absolument impossible.

Le même ministre, dînant quelques jours après chez M. Jefferson, ne manqua pas de s'excuser sur la longueur de sa dernière visite, et après en avoir expliqué la cause, témoigna la surprise que lui causaient des manières si nouvelles pour un Européen. « Je sais, ajouta-il, que ce n'est pas à un étranger à critiquer les coutumes d'un pays qu'il visite, je suis persuadé également que le président actuel peut se mettre au-dessus de toute formalité; mais l'intérêt que je prends à votre pays, me servira d'excuse, si je blâme une simplicité de manières qui peut être bonne pour un Jefferson, mais qui serait peut-être dangereuse pour ses successeurs. Il y a des règles générales auxquelles on doit se soumettre, parce qu'elles sont faites pour tous les temps et pour tous les hommes. Croyez-moi, Monsieur, ou plutôt croyez-en l'expérience des siècles, qui m'autorise à affirmer que les règles de l'étiquette ne peuvent être violées impunément; et que, pour assurer la stabilité des gouvernemens, leurs chefs doivent être environnés d'une splendeur et d'une

pompe faites pour commander l'obéissance de la multitude. »

— « Je ne prétends pas, répondit M. Jefferson, contester la justesse de vos observations par rapport aux rois; mais moi, Monsieur, je ne suis point roi. Permettez-moi de vous raconter une anecdote qui expliquera la différence. Vous connaissez la passion du roi de Naples pour la chasse. Il arriva qu'un jour superbe pour prendre ce plaisir, Sa Majesté fut obligée de tenir un grand lever. Les présentations furent encore plus nombreuses que le roi lui-même ne s'y était attendu et menaçaient, par leur durée interminable, de le priver de son amusement favori. A la fin il perdit patience, et se tournant du côté du fameux Caraccioli qui était alors ministre des affaires étrangères: « marquis, lui dit-il, que ces cérémonies sont ennuyeuses ! » Votre Majesté, répondit Caraccioli avec une profonde révérence, Votre Majesté oublie qu'elle est elle-même *une cérémonie*. »

« Je ne sais, me dit la personne de qui je tiens cette anecdote, si Bleker Olsten sentit dans le moment le trait que lui avait décoché le président; mais il demeura deux ans dans notre pays, et parut avoir compris avant de le quitter, que notre gouvernement n'a pas besoin d'être sou-

tenu par des moyens artificiels ; qu'il n'a pas à sa tête un être irresponsable , créé par une fiction superstitieuse ; *une cérémonie* ; mais un homme comptable de toutes ses actions , qui a des devoirs nombreux et importants à remplir , et dont la place dans l'estime publique est marquée par la manière dont il remplit ces devoirs , et non par une vaine pompe , et par les règles frivoles de l'étiquette. »

Maintenant , ma chère amie , je touche à la fin de la volumineuse correspondance que j'ai entretenue avec vous de ce pays. Vous essayez de me persuader que les notions que j'ai recueillies ont eu souvent pour vous le mérite de la nouveauté. J'ai cependant à regretter que mes observations aient été bornées à une portion de ce vaste pays , dont toutes les parties méritent de fixer les regards d'un voyageur plus éclairé que moi. J'avoue que pour les états du Sud j'ai toujours éprouvé une secrète répugnance à visiter leur territoire. Le spectacle de l'esclavage révolte partout ; mais en respirer les miasmes impurs avec l'air libre de l'Amérique , est une chose affreuse pour moi , au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je n'ai pas l'intention de me livrer à de vaines déclamations contre l'injustice des maîtres et la dégradation des esclaves. C'est un sujet sur lequel il est difficile

de raisonner , parce qu'on est trop maîtrisé par ce qu'on sent. J'ai pu m'apercevoir que les difficultés qui arrêtent l'affranchissement des esclaves sont nombreuses ; mais si les maîtres se contentent de déplorer stérilement le mal , au lieu de pousser à la roue et de travailler activement à appliquer le remède, ni leur politesse dans un salon , ni leurs vertus dans la vie privée, ni même les services qu'ils ont pu rendre dans leur carrière publique, soit au sein du sénat, soit sur le champ de bataille , ne les préserveront de la réprobation de leurs frères du Nord et du mépris de toute la race humaine. Les Virginiens s'enorgueillissent, dit-on, de la douceur avec laquelle ils exercent leur autorité sur leurs serfs africains. Comme toutes les personnes qui connaissent le caractère des planteurs de la Virginie semblent s'accorder à rendre témoignage en faveur de leur humanité, il est probable qu'ils méritent les éloges auxquels ils prétendent ; mais, dans leur position, la justice devrait l'emporter sur la compassion ; briser les chaînes des Africains serait plus généreux que de les dorer ; et, que nous considérons l'intérêt des esclaves ou celui des maîtres, ce serait certainement plus utile. Il est vrai que ce ne pourrait ni ne devrait être fait trop précipitamment. Donner la liberté à un esclave

avant qu'il en connaisse le prix, serait peut-être plutôt lui infliger une punition que lui conférer un bienfait; mais il n'est pas clair pour moi que les planteurs du Sud s'appliquent convenablement à aplanir la voie pour un changement dans la condition de la population noire, qu'ils avouent être non-seulement désirable mais même inévitable. D'après ce que j'ai entendu dire à quelques-uns des plus distingués parmi les habitants de la Virginie, je ne puis m'empêcher de craindre qu'ils ne se laissent décourager par le peu de succès qui a jusqu'à présent couronné les efforts des philanthropes qui ont mis tous leurs soins à étudier le caractère et la condition du nègre. « Visitez les cabanes des nègres libres, me dit un personnage éminent, natif de Virginie, avec qui je m'entretins dernièrement sur ce sujet, vous y trouverez peu de chose propre à faire penser qu'en accordant les droits d'hommes libres à nos noirs, on parviendrait à améliorer leur condition ou à élever leur caractère. » Il est incontestablement vrai que les nègres libres du Maryland et de la Virginie forment la partie la plus misérable et par conséquent la plus vicieuse de la population noire. La moindre attention de la part de l'étranger lui suffira pour se convaincre de la vérité de cette assertion. Je n'ai pas vu un misé-

nable nègre à demi-vêtu, que je n'aie appris, en prenant des informations sur son compte, qu'il était en possession de sa liberté. Mais que peut-on conclure de là? qu'affranchir la race africaine serait affliger le pays d'une plaie pire que celle qui le défigure déjà? L'histoire des nègres dans les états du Sud, nous garantira d'une conclusion aussi révoltante. Quand on soutiendrait que là même ils forment la partie la moins précieuse de la population, cela ne fait rien à la question. Si leur caractère se perfectionne chaque jour, fait que personne ne peut nier, nous avons une donnée suffisante pour appuyer notre opinion, qu'ils pourront, avec le temps, devenir des membres utiles de la société, et que le vice et la misère qui habitent ici dans les cabanes des nègres affranchis, peuvent être attribués en partie au mélange d'hommes libres et d'esclaves qu'offre aujourd'hui la population noire. Si toute la race africaine était affranchie, son éducation deviendrait nécessairement une affaire nationale; la population blanche serait forcée d'acheter les services des noirs, et ceux-ci seraient dans la nécessité de les vendre. Aujourd'hui, lorsqu'ils sont rendus par quelque généreux planteur à la liberté, qui est pour tout homme un droit inné, les enfans de l'Afrique perdent la protection d'un maître.

tre, sans passer sous la tutelle de la loi. Pour leur esprit sans culture, le don de la liberté n'est qu'une exemption de travail : pauvres, ignorans et paresseux, il est impossible qu'ils ne deviennent pas également vicieux. Afin de se décharger du poids toujours croissant du *paupérisme* (1) noir, la Virginie a mis une restriction à la bienfaisance de ses citoyens, par une loi obligeant le maître qui affranchit ses esclaves de les renvoyer hors des limites de l'état. Conformément à cette loi, M. Coles, natif de Virginie, et qui fut pendant quelques années secrétaire de M. Jefferson, a dernièrement expédié une colonie de noirs, pour aller s'établir dans l'état d'Illinois. A la mort de

(1) Nom donné par les Anglais à l'un des plus grands fléaux dont ils soient affligés, celui d'une race de pauvres pour l'entretien de laquelle ils paient une taxe énorme. J'ai cru pouvoir me servir, après M. Charles Dupin, du mot de *paupérisme* qui n'a pas d'équivalent dans notre langue. Cet auteur attribue à Elisabeth la création du *paupérisme*. « Cette reine, dit-il, prit une mesure digne de l'ignorance de son siècle. Elle interdit par une loi l'aumône et la mendicité ; elle érigea tous les pauvres en classe privilégiée ; elle en fit des salariés du royaume, et j'oserais presque dire des fonctionnaires de l'indigence. »

(Note du traducteur.)

son père, ce vertueux citoyen se trouva possesseur de dix-sept esclaves, évalués à huit ou neuf mille dollars (de 40 à 46 mille fr.). Sa fortune était médiocre, mais il n'hésita pas un moment à renoncer à ses droits sur les noirs dont il héritait; il acheta une portion de terrain près de l'établissement d'Edwardsville, dans l'état d'Illinois, et là, il a procuré du travail à ses noirs, qu'il encourage à économiser sur leurs gains, de manière à pouvoir réaliser de quoi établir de petites fermes. **** passa quelque temps à Edwardsville, l'été dernier, et visita souvent l'établissement de M. Coles. Les noirs qu'il a affranchis ne lui parlèrent de leur ancien maître qu'en versant des larmes de reconnaissance et d'affection; et deux d'entre eux, que la famille chez laquelle **** résidait, avait pris pour domestiques, ne passaient jamais un jour sans aller voir M. Coles, et lui demander s'il n'y avait rien qu'ils pussent faire pour lui. Je porte plus envie à l'homme à qui on adresse cette question, qu'à César montant en triomphe au Capitole.

Pourquoi cette œuvre de bienfaisance serait-elle abandonnée à la philanthropie des individus? La vertu d'un Coles, quelque belle qu'elle soit dans sa nature, et utile dans ses effets sur le petit cercle où elle exerce son influence, ne peut presque rien

pour la société entière. Par quelle raison la Virginie ne revient-elle pas au plan tracé par elle dans la première année de son indépendance ? N'a-t-elle plus assez de vertu pour exécuter ce qu'elle eut la sagesse de projeter ? Elle a fait tant et de si nobles sacrifices à l'humanité et au patriotisme ; son histoire présente tant d'actes d'héroïsme, de générosité et de désintéressement, que je suis disposée à croire qu'elle peut être capable de celui-ci. Elle ne saurait d'ailleurs être assez aveuglée sur l'avenir pour ne pas prévoir les conséquences dont elle est menacée, si elle ne prend pas quelques mesures efficaces pour se délivrer de la plaie épouvantable qui couvre son sol. Une guerre contre ses esclaves est le moindre des malheurs qui puisse leur arriver ; la perte de sa réputation, de ses mœurs, de sa force et de son importance politique ; le vice, la paresse, la dégradation, tels sont les maux qui la frapperont. Les Ilotes tomberont dans une plus vile corruption, et les Spartiates deviendront Ilotes eux-mêmes.

Mais je dois vous fatiguer par mes réflexions sur un fléau si éloigné de votre vue. Si vous aviez étudié avec moi l'histoire et le caractère de la république américaine, si vous aviez vu chez elle le germe d'autant d'excellence, une aussi brillante aurore

de gloire nationale et une aussi belle apparence de grandeur future, que votre amie pense qu'elle a pu en discerner, vous partageriez tout le regret, l'impatience et l'inquiétude avec lesquels elle envisage toute tache qui souille la pureté de mœurs, et tout danger qui menace la paix de cette intéressante république. Une terrible responsabilité pèse sur la nation américaine; les libertés du genre humain sont confiées à sa garde; que ses citoyens y songent! L'honneur de leur république est attaché à la conservation de ce précieux dépôt; les agens de la tyrannie sont actifs dans un hémisphère; que les enfans de la liberté le soient également dans l'autre! puissent-ils reprendre avec une nouvelle ardeur le grand œuvre qu'ils avaient autrefois commencé avec tant de succès; en un mot, puissent-ils réaliser la prophétie contenue dans ces paroles que m'adressa dernièrement leur vénérable président : *Le jour n'est pas éloigné où l'on ne trouvera pas un seul esclave en Amérique.*

NOTES.

(Page 165.) L'apologue suivant a été adressé, sous la forme d'une lettre, à l'éditeur d'un journal auquel le *Columbian* de New-York l'a emprunté. L'auteur supposé de cette lettre est le fermier Samuel. Il est clair que c'est le peuple des Etats-Unis que l'on désigne ainsi, et que le nom de Samuel a été choisi en l'honneur de Samuel Adams, l'un des plus célèbres fondateurs de la liberté américaine. Voici comment s'exprime le fermier Samuel :

« Les temps sont durs, monsieur l'éditeur, les temps sont durs : c'est ce que je dis et redis sans cesse à tous mes fils, sans exception. Cependant, si vous veniez chez nous, et si vous en jugiez d'après les apparences, vous soutiendriez que nous sommes assez à notre aise. Une vieille fable nous apprend que, lorsque l'on est embourbé, il faut pousser à la roue ; mais il paraît qu'il est nécessaire de délibérer longuement et avec attention pour savoir de quelle épau le on poussera. L'exemple de notre famille du moins le prouve ; car, depuis trente ans, nul de nous n'a pu déterminer si ce doit être de la droite ou de la gauche, puisque nous ne pouvons les appliquer toutes deux en même-temps à la roue.

» Mes enfans disent que j'aime trop les fables : Eh bien ! j'y renonce aujourd'hui pour vous raconter une histoire

véritable, celle de ma famille. Je vais vous exposer l'état de nos affaires aussi clairement qu'il me sera possible, afin d'avoir l'avis d'une personne plus expérimentée que moi, soit dit sans me faire tort.

» Ma ferme se compose d'un terrain très étendu (le territoire de l'Union), qui appartenait autrefois à un Indien; mais on le lui acheta, ou du moins on prétendit le lui avoir acheté. Tant y a-t-il que mes ancêtres s'y établirent. Je ne vous apprendrai pas leur nom, car cela ne fait rien à l'affaire; et, à vrai dire, je ne le sais point. La ferme changea de maître à chaque génération; et de père en fils elle parvint à mon oncle George (l'Angleterre) qui me la loua en totalité. Je dois vous dire que mon oncle est méchant et taquin, bien qu'il me soit si proche parent. Pendant longues années, je lui payai le fermage avec une exactitude parfaite, et je finis par me trouver un peu à l'aise, ayant treize garçons vigoureux (les treize états qui composèrent primitivement l'Union). Ils étaient aussi laborieux qu'aucun autre individu de leur âge, et je les regardais comme les plus intelligens de tout le pays (l'Amérique). Vous imaginez qu'ils travaillaient fort, et vous ne vous trompez pas.

» Lorsque mon oncle George vit que mes affaires continuaient à bien aller, il m'envoya dire un jour qu'en outre de la rente que nous lui payions, il avait droit à tout ce que mes fils gagnaient : aussitôt que mes garçons revinrent de l'ouvrage, je leur appris cette nouvelle; ils entrèrent en fureur, surtout mon fils aîné Matt (Massachussets, l'état qui le premier s'insurgea contre l'Angleterre). Finalement nous résolûmes de ne pas céder à notre oncle, et de nous soutenir mutuellement, dans le cas où il aurait recours à

la force. Quand George apprit que nous étions récalcitrans, il ramassa quelques moissonneurs allemands (les Hessois et les Hanovriens qui furent envoyés contre les insurgens), plaça un de ses fils à leur tête, et cette bande vint fondre sur nous pendant que nous étions aux champs ; elle se jeta d'abord sur Matt, lui lia les mains, et lui mit un bâillon dans la bouche ; mais nous nous ralliâmes promptement, et nous les eûmes bientôt fait repartir plus vite qu'ils n'étaient venus, je vous assure.

» Au milieu de la bagarre, le voisin Franks (la France) mit le nez à la fenêtre, pour savoir de quoi il était question. Quand je lui eus conté l'histoire, « Samuel, me dit-il, vous serez un grand sot, si vous payez maintenant un » seul shilling à votre oncle. S'il vous demande quelque » chose, dites que vous ne voulez rien donner, et par Saint- » Denis, je vous soutiendrai. » Il m'a tenu parole ; et George voyant qu'il y perdrait son latin, me fit dire de garder la maudite fermé et de m'en aller au diable ; mais je me suis moqué de sa malédiction en songeant à la manière dont nous avons frotté ses Allemands. Aussitôt que tout a été à moi, j'ai donné un lot à chacun de mes fils ; mais nous sommes convenus de vivre ensemble, et je me suis réservé le droit de prononcer sur tout ce qui se rapporterait à l'intérêt commun. J'ai affermé plusieurs portions de terrain, et j'ai décidé que si mes nouveaux locataires se comportaient bien, je les adopterais, avec le consentement de mes enfans. Aujourd'hui, ils sont neuf qui jouissent des mêmes droits que mes propres fils (le nombre des Etats de l'Union est maintenant de vingt-deux). Je suis fâché de vous le dire, M. l'éditeur, quelqse-nns de mes fils apoptifs, et même de mes propres enfans, sont devenus singulièrement paresseux,

ce qui, à mon avis, les empêche d'entendre raison dans nos petites disputes, car, dans les grandes familles, il s'en élève toujours quelqu'une. Celle que nous avons maintenant sur le tapis me tourmente beaucoup; et réellement je n'ai jamais été plus embarrassé, même lorsque George voulait me mettre dehors.

» Une chose bizarre, et cependant trop vraie, c'est que nous payons plus d'argent à George, depuis qu'il nous a abandonné la ferme, qu'il ne nous en faisait payer auparavant; et voici comment. Si quelqu'un de nous a besoin d'une bêche, d'une pipe, d'une demi-douzaine de couteaux et de fourchettes, ou seulement d'un curedent, il envoie acheter tout cela chez George; et quand l'oncle tient une fois notre argent, nous ne le revoyons plus, je vous assure. Il y a quelques années, lorsque George ne faisait rien que se battre tous les jours, car je vous ai dit que c'est un damné querelleur, mes fils lui portaient du blé qu'ils échangeaient contre les objets qu'il fabrique; mais aujourd'hui que l'oncle n'est plus brouillé avec ses voisins, il ne veut rien nous donner que pour de beaux et bons dollars.

» Quelques-uns de mes fils, les plus riches et les plus intelligens, ne cessent de me dire que si je veux chasser les colporteurs de George, et ne plus prendre de ses marchandises, ils s'efforceront de fabriquer les objets qui nous manquent, et que de cette manière l'argent restera chez nous; mais que ce serait peine perdue de l'entreprendre tant que les colporteurs de George seront reçus à la ferme, et vendront leurs objets, comme ils disent, à vil prix. Parmi le reste de mes enfans, les uns ne disent rien, mais les autres, et ce sont les plus paresseux, qui ont épousé des filles de George, ne veulent pas que j'encourage leurs frères, et que

jettent toujours au nez le bon marché de ce qu'ils achètent. Je sais fort bien que les objets de George ne sont pas chers, en ne regardant que le prix qu'on les paie ; mais je suis porté à croire que si mes fils les fabriquaient, ils seraient moins chers en réalité, et je vais vous dire ce qui me le fait penser. Premièrement, cela augmenterait les travaux chez nous ; en second lieu, ceux de mes fils qui se seraient mis à fabriquer prendraient en paiement de leurs marchandises les denrées que leurs frères auraient récoltées, et enfin ils procureraient de l'occupation à tous les paresseux du voisinage, qu'il nous faut nourrir à rien faire.

» Ce qui me confond, c'est que ceux de mes enfans qui s'opposent à ce projet, demeurent complètement oisifs. Cependant les gens de George ne veulent rien donner que pour de l'argent ; comment pourront-ils s'en procurer ? Personne aujourd'hui n'a besoin de nos denrées, et quant aux grains, mon fils Penn (l'état de Pensylvanie) m'assure que ce qu'il en vend ne vaut pas la peine d'en semer. Tout cela est cause qu'on nous entend sans cesse murmurer, et que mes enfans ne font rien. Au lieu de travailler, les uns s'en vont dormir, et les autres boivent et mangent tout le long de la journée, et Dieu sait si j'enrage de leur voir mener une pareille vie. Telle est la situation de nos affaires. Cependant quand on nous voit le dimanche rouler dans nos *gigs*, avec nos beaux habits, les voisins ont l'air de nous jalouser ; mais il est clair, comme deux et deux font quatre, que si nous ne nous arrangeons pas entre nous, et d'une bonne manière, avant peu personne ne nous jalouera plus. Je ne vous ai rien caché, monsieur l'Editeur ; je désire avoir votre avis, et suis avec estime, SAMUEL, *fermier.* »

(Page 184.) Des six mille Hessois que leur Landgrave avait vendus et livrés aux Bretons, pour soutenir la guerre d'Amérique, quatre mille restaient quand la paix fut conclue : ils ne voulurent point se rembarquer, et désertèrent par centaines, pour s'enfoncer dans les forêts, où il fut impossible de les atteindre. Comme ils maniaient bien la hache, on leur donna une piastre par jour; ils travaillèrent de bon cœur, et trouvèrent qu'il valait mieux gagner beaucoup d'argent que de revenir en Europe se faire vendre une seconde fois.

{Page 189.} *Discours de Thomas Jefferson, président des Etats-Unis, prononcé à son installation, le 4 mars 1801, dans la ville de Washington.*

AMIS ET CONCITOYENS ,

Appelé à remplir les fonctions du premier emploi exécutif de notre pays, je profite de la présence de cette portion de mes concitoyens assemblés ici, pour exprimer ma reconnaissance pour la faveur qu'ils m'ont faite en daignant jeter les yeux sur moi; je viens aussi manifester la conviction intime que j'ai de l'insuffisance de mes talens, et déclarer que je n'accepte cette charge imposante qu'avec la défiance profonde et naturelle que m'inspirent si justement l'immensité du fardeau et la faiblesse de mes moyens.

Quand je vois une nation naissante, répandue sur une terre vaste et fertile, traversant toutes les mers avec les riches productions de son sol et de son industrie; en relation de commerce avec des gouvernemens à qui une

puissance momentanée fait méconnaître des droits éternels ; s'élevant rapidement à des destinées impénétrables aux regards des mortels : quand je considère ces grands objets , quand je vois l'honneur, la félicité, les espérances de cette patrie bien-aimée, attachés au résultat de ce jour, et, en quelque façon, placés sous ses auspices, je tremble et je m'humilie devant la grandeur de l'entreprise. Je serais, en effet, entièrement sans espoir de succès, si la présence d'un grand nombre de personnes que j'aperçois dans cette assemblée ne me rappelait que je trouverai dans nos premières autorités constituées des ressources de sagesse, de vertu et de zèle, sur lesquelles je pourrai compter dans toutes les occasions difficiles.

C'est de vous donc, citoyens, à qui sont confiées les fonctions suprêmes de la législation, et de ceux qui sont associés à vos travaux, que j'attends avec confiance les conseils et l'appui dont nous avons besoin pour gouverner, avec assurance, le vaisseau sur lequel nous sommes tous embarqués, au milieu du conflit des élémens d'un monde agité.

Pendant la durée des discussions politiques dans lesquelles nous nous sommes trouvés engagés, la vivacité de la dispute et de la lutte a présenté quelquefois un aspect qui pouvait en imposer à des étrangers peu accoutumés à penser librement, et à dire et écrire ce qu'ils pensent : mais aujourd'hui que ces débats sont terminés, la voix de la nation s'étant fait entendre dans toutes les formes prescrites par la constitution, toutes les volontés céderont, se soumettront à la volonté de la loi, et se réuniront pour le bien général. Nous porterons aussi tous dans nos cœurs ce principe sacré que, quoique la volonté de la majorité doive

prévaloir dans tous les cas , cette volonté , pour être juste , doit être raisonnable ; que la minorité possède des droits égaux , que des lois égales doivent protéger , et qui ne peuvent être violés sans qu'il y ait oppression. Unissons-nous donc , concitoyens , de cœur et d'esprit ; rendons à nos relations sociales , cette harmonie , cette affection , sans lesquelles la liberté , la vie même , ne seraient qu'un triste et pesant fardeau. N'oublions jamais qu'en bannissant de notre patrie cette intolérance religieuse sous laquelle le genre humain a gémi si long - temps , nous n'aurons rien gagné , si nous laissons subsister parmi nous une intolérance politique aussi tyrannique , aussi criminelle , et capable d'engendrer d'aussi funestes et d'aussi sanglantes persécutions.

Pendant que l'ancien monde était en proie à toutes les convulsions , pendant ces spasmes et ces transports où l'homme devenu furieux , cherchait dans le sang et le carnage la liberté perdue depuis si long temps , il n'est pas étonnant que l'agitation des vagues se soit fait sentir jusque sur ces bords éloignés et paisibles ; que le danger ait fait plus d'impression sur les uns que sur les autres ; qu'il y ait eu une diversité d'opinions sur les mesures de salut : mais toute diversité d'opinions n'est pas une diversité de principes. Nous avons donné , il est vrai , des noms différens à des frères qui , divisés pour l'application , étaient tous d'accord sur le principe. *Nous sommes tous républicains , nous sommes tous fédéralistes.* S'il existe quelqu'un parmi nous qui désire de voir cette Union dissoute , ou les formes républicaines changées , laissons-le vivre en paix ; qu'il subsiste au milieu de nous , comme un monument de la sécurité avec laquelle l'er-

reur d'opinion peut être tolérée, dans un pays où la raison est libre de la combattre. Je sais, en effet, qu'il y a des hommes de bonne foi qui pensent qu'un gouvernement républicain ne peut être fort; que le nôtre ne l'est pas assez. Mais le patriote honnête voudrait-il, malgré l'expérience du succès le plus complet, abandonner, changer, altérer, une forme de gouvernement à laquelle nous devons notre liberté, notre prospérité et notre vigueur, pour des théories, des visions, enfantées par la crainte que cette forme de gouvernement, la meilleure à laquelle le monde puisse prétendre, et peut-être aujourd'hui son plus ferme espoir, n'ait point assez d'énergie pour se défendre elle-même? Je ne le pense pas. Au contraire, je crois qu'il est le plus fort qui existe sur la terre. Je suis convaincu qu'il est le seul sous lequel chaque citoyen obéissant à la loi, sera toujours prêt à voler, à sa voix, sous son étendard, pour s'opposer à la violation de l'ordre public, comme il s'opposerait à celle de ses propriétés personnelles.

On prétend que l'homme n'est pas en état de se gouverner lui-même. Comment donc pourrait-on lui confier le gouvernement de ses semblables? A-t-on trouvé des anges, sous la forme des rois, pour gouverner les peuples? C'est à l'histoire à résoudre cette question. Pour nous, persévérons avec courage et fermeté dans nos principes fédéralistes et républicains; dans notre attachement pour notre Union et le gouvernement représentatif. Heureusement séparés par la nature et par un vaste océan, de la scène de carnage qui ensanglante une des parties du monde; trop sages, trop pleins du juste sentiment de notre dignité, pour nous soumettre à l'asservissement

qui dégrade et avilit les autres; possesseurs d'une terre choisie , assez grande pour nous et pour nos descendans, jusqu'à la millièrne et millièrne génération ; connaissant parfaitement le droit égal que nous avons tous à l'usage de toutes nos facultés , au profit de notre industrie , à l'estime et à la confiance que nos concitoyens accordent toujours à la probité, aux vertus, aux talens, et jamais au hasard de la naissance ; éclairés par une religion bienfaisante , professée et pratiquée , il est vrai , sous des formes diverses , mais qui ont toutes pour but d'inspirer l'honnêteté, la franchise, la tempérance, la gratitude et l'amour de l'humanité , et qui reconnaissent et adorent toutes une Providence bienfaisante qui se plaît à rendre heureux l'habitant de cette terre, et à lui assurer une félicité bien plus parfaite après cette vie ; comblés de toutes ces bénédictions , que nous faut-il de plus pour être un peuple fortuné et florissant ? Une seule chose, concitoyens ; un gouvernement sage et frugal , qui empêche les hommes de se nuire les uns aux autres ; qui leur laisse d'ailleurs la liberté d'exercer toute leur industrie, comme ils le jugent convenable ; et qui n'arrache pas des mains de l'homme laborieux le pain qu'il a péniblement gagné. Voilà le gouvernement le plus parfait ; celui qui peut seul assurer notre bonheur et y mettre le comble.

Au moment, concitoyens , d'entrer dans l'exercice de ces devoirs importans qui embrassent naturellement tout ce que vous avez de cher et de précieux, il est à propos que je vous fasse une déclaration formelle et précise des principes généraux que je regarde comme constitutifs de notre gouvernement, et qui seront par conséquent la règle de ma conduite : justice égale et exacte pour tous les



hommes, quelles que soient leur condition ou leur croyance politique ou religieuse : paix , commerce et amitié franche et honorable avec toutes les nations , sans traités exclusifs avec aucune ; appui aux gouvernemens de tous nos États, en tout ce qui concerne le maintien de leurs justes droits , tant parce que c'est la forme la plus convenable à nos intérêts domestiques ; que parce que c'est , en même temps , le boulevard le plus assuré contre toute tendance anti-républicaine ; maintien du gouvernement général dans toute sa vigueur constitutionnelle , qui est la garantie la plus forte de notre tranquillité au-dedans et de notre sûreté au-dehors ; préservation intacte du droit d'élection par le peuple , qui est un correctif doux et sûr des abus dont notre révolution nous a heureusement délivrés , et contre le retour desquels nous n'avons encore pu trouver aucun remède déterminé qui ne nous eût exposés à en voir naître de plus grands ; acquiescement absolu aux décisions de la majorité , principe vital des républiques , duquel il ne peut y avoir d'appel qu'à la force , principe vital et générateur immédiat et instantané du despotisme ; milice nationale bien disciplinée , notre plus ferme soutien pendant la paix et dans les premiers momens de la guerre , jusqu'à ce qu'on ait eu le temps de former des troupes réglées ; subordination de l'autorité militaire à l'autorité civile ; économie dans toutes les dépenses publiques , afin de diminuer le moins possible les profits et les moyens de l'industrie ; paiement strict et exact de la dette nationale , et respect inviolable pour la foi publique ; encouragement de l'agriculture et du commerce qui la vivifie ; propagation des lumières , et comparution de tous les abus à la barre

de la raison publique; *liberté du culte, liberté de la presse, et liberté individuelle, sous la garantie de l'habeas corpus, et jugement par jurés choisis avec impartialité.* — Tels sont les principes salutaires qui composent la brillante constellation qui a marché devant nous, et qui a guidé si heureusement nos pas, dans des temps difficiles, au milieu des orages de notre révolution, de notre réformation. C'est à leur établissement que nos sages ont consacré leurs veilles; c'est pour eux que nos héros ont versé leur sang; ils doivent être notre *credo* politique; le texte de nos instructions civiques; la pierre de touche avec laquelle nous jugeons ceux à qui nous avons donné notre confiance; et si, dans des momens d'erreur ou d'alarme, nous avons le malheur de nous en écarter, hâtons-nous de revenir sur nos pas, et de reprendre la seule route qui puisse nous conduire à la paix, à la liberté, au bonheur.

Je me rends donc, concitoyens, au poste que vous m'avez assigné. Avec assez d'expérience dans les emplois subordonnés, pour connaître toutes les difficultés de celui auquel je suis appelé, et qui est le premier et le plus grand de tous, j'ai appris qu'un homme, créature imparfaite, doit rarement espérer de sortir de place avec la même réputation et la même faveur qui l'y ont porté. Sans prétendre à cette confiance absolue que vous aviez si justement accordée au premier et au plus grand de ces hommes dont s'honore notre révolution; ce grand homme auquel ses services prééminens ont valu la première place dans l'amour de son pays, comme ils lui ont assuré la plus belle page dans le livre véridique de l'histoire; je réclame de vous seulement ce degré de confiance qui

est nécessaire pour donner de la force et de l'effet à l'administration légale de nos intérêts publics et particuliers. Je pourrai me tromper souvent par défaut de lumières; le bien même que je ferai pourra passer pour du mal aux yeux de ceux qui ne sont pas placés de manière à voir l'ensemble de mes mesures. Je réclame donc votre indulgence pour les erreurs dans lesquelles je pourrai tomber; elles ne seront jamais, chez moi; le résultat de mauvaises intentions; et cette indulgence me soutiendra contre l'erreur de ceux qui pourront blâmer ce qu'ils ne blâmeraient pas, s'ils voyaient les choses sous toutes leurs faces. En m'honorant de vós suffrages, vous avez donné une approbation implicite à ma conduite passée; et toute ma sollicitude, à l'avenir, sera de conserver la bonne opinion de ceux qui me l'ont accordée par avance, et de me concilier celle des autres, en leur faisant tout le bien qui sera en mon pouvoir, et de me rendre l'instrument du bonheur et de la liberté de tous.

Ainsi, plein de confiance en votre volonté, je me mets avec soumission à l'ouvrage, disposé à le laisser dès que vous aurez reconnu que vous pouvez faire un meilleur choix. Et veuille le Tout-Puissant, qui règle les destinées de l'univers, présider à nos conseils; et leur donner la direction la plus favorable à la paix et à la prospérité de notre patrie.

THOMAS JEFFERSON.

(Pag. 220.) Il n'est point aux Etats-Unis de religion nationale; les frais du culte sont fournis par des contributions volontaires. Cét état de choses contraste singulièrement avec la politique des nations européennes; et cependant la religion

n'est nullement négligée parmi nous. Il est vrai que la population des campagnes, en général, ne possède pas un grand nombre de lieux où elle puisse célébrer son culte; mais on ne doit pas oublier que cette population est répandue en petites portions sur un territoire nouveau, et qu'en outre l'Europe doit la grande munificence de ses églises, non au zèle religieux d'un siècle éclairé, mais à la superstition et à la bigoterie des siècles d'ignorance. On remarquera d'ailleurs, que, dans les grandes villes de l'Europe, où l'excès de la population ne se trouve plus en rapport avec les fonds primitifs de l'église, les lieux où le culte se célèbre ne sont pas dans une proportion beaucoup plus grande que dans les Etats-Unis. En 1817, Boston, dont la population s'élevait à quarante mille âmes, avait vingt-trois églises; New-York, dont la population était de cent vingt mille âmes, en possédait cinquante-trois; Philadelphie, qui contenait cent mille âmes, en avait quarante-huit; Cincinnati, dans l'état de l'Ohio, peuplée de huit mille habitans, quoiqu'elle eût à peine sept ans de durée, avait cinq temples, et l'on en construisait deux autres. Ce n'est qu'entre les grandes villes d'Amérique et d'Europe que la comparaison peut s'établir; et si l'entretien des églises est regardé comme une preuve irrécusable de zèle pour la religion, nous observerons que l'on construit les nouvelles églises d'Europe au moyen de cotisations obligées, tandis qu'en Amérique elles s'élevèrent au moyen de contributions volontaires.

WARDEN, sur les Etats-Unis, *introduc.*, pag. lxi.

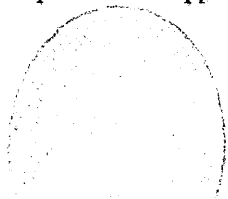
(Page 303.) On a dit que les Américains n'avaient point de caractère national; sans chercher en quoi consiste ce carac-

nous pouvons observer que , conformément au témoignage des voyageurs , la société , aux États-Unis , se distingue de celle de l'Europe par des singularités remarquables. Quoique le nombre des hommes instruits dans les sciences et dans les lettres y soit plus faible qu'en France et en Angleterre , la masse de la population a plus de connaissances qu'en aucune de ces contrées. Ce n'est pas qu'elle reçoive une éducation beaucoup plus soignée , mais elle a recueilli de ses habitudes un bon sens pratique et une sagacité très supérieure. A la vérité , la situation physique et politique des États-Unis donne l'explication de ce qui se trouve de particulier dans le caractère du peuple. Ses habitudes errantes élargissent le cercle de ses idées , et détruisent ces préjugés locaux et ces attachemens qui appartiennent aux nations européennes , où des générations successives continuent de végéter sur le même sol , et de parcourir le même cercle. Comme les Américains lisent universellement les journaux , et qu'ils possèdent tous la connaissance , quoique légère , de ce qui se passe dans leur pays , et en général dans le monde , ils sont préservés de la grossièreté rustique que produit l'ignorance. Placés souvent dans des situations où ils avaient besoin de se faire une existence , et de suppléer à ce qui leur manquait par l'assistance des autres , ils sont devenus inventifs , persévérans , fertiles en ressources , difficiles à se laisser décourager par les obstacles. Les préjugés de la naissance et du rang , qui enchaînent l'industrie en Europe , existent à peine en Amérique. Les hommes y changent de profession aussi souvent que leur intérêt le leur conseille , et aucune occupation honnête ne leur paraît méprisable. Au sein de l'abondance , indépendans de la protection de

l'homme, ils sont libres, francs, sans réserve, peut-être un peu trop brusques quelquefois dans leurs manières. Accoutumés à compter beaucoup sur leurs bras, ils sont vaillans, entreprenans, et leur âme est élevée. Ils ont fourni un grand nombre et de brillantes preuves de ces qualités dans le cours de la dernière guerre. Les déroutes funestes qu'ils éprouvèrent d'abord auraient découragé des âmes d'une moindre énergie; elles n'ont fait chez eux que provoquer de plus grands efforts; et, à la fin de la guerre, les armes américaines étaient victorieuses sur tous les points, tant sur mer que sur terre. Leurs triomphes maritimes, obtenus par des hommes sans expérience sur des ennemis renommés par leur habileté et leur courage, et endurcis à la guerre par vingt années de succès, trouvent peu d'exemples dans l'histoire. L'issue de cette querelle a exalté le caractère américain aux yeux du monde entier, et a noblement soutenu l'antique réputation de la valeur républicaine. Nulle part on ne trouve autant d'esprit public dans le corps du peuple qu'aux Etats-Unis. Exercé chaque jour à juger les mesures de l'autorité publique, accoutumé à se considérer lui-même comme membre de l'état, il se croit personnellement intéressé à la fortune de sa patrie. Il est fier de sa gloire, jaloux de l'honneur national, à un degré quelquefois peut-être offensant pour les étrangers. Si les partis sont tumultueux et violens dans leurs différens, leurs agitations ne sont que les exercices d'esprits libres et généreux, dans le champ d'une honorable ambition. Le peuple est partout fier de son gouvernement, parce que ce gouvernement est un témoignage vivant de sa supériorité sur les autres nations. Il lui est attaché,

parce que , par sa composition, sa conduite, ses vues le gouvernement est toujours en harmonie avec ses opinions et ses intérêts. Il en sent l'influence bien plus par la protection qu'il en reçoit que par les charges qu'il lui impose. Les emplois que le gouvernement distribue , sont ouverts à l'ambition de tous les citoyens ; ni la naissance , ni la profession , ni la forme , ni la nature de ses croyances religieuses ne sont une barrière à leurs espérances.

Sans doute le gouvernement des Etats-Unis n'est pas exempt des erreurs et des imperfections attachées à toutes les institutions humaines. Mais comparez sa conduite publique avec celle des autres gouvernemens. Quel calme , quelle raison dans son langage ! Comme il s'adresse toujours à l'intelligence , aux intérêts solides des peuples ; jamais à leurs passions et à leurs préjugés. Il n'invoque point le secours de la superstition , ne soutient jamais de mensonges intéressés , et n'use en aucune occasion de ces séductions méprisables à l'aide desquelles on colore la dégradation des hommes. La ruse et le mystère lui sont étrangers. Tous ses actes se font et s'accomplissent au grand jour. Il encourage les sciences, la religion, l'instruction, sans accorder aucune préférence à une secte quelconque, et sans les saper dans leurs bases, en les environnant d'impostures au profit du pouvoir. C'est le seul gouvernement du monde qui ose mettre les armes entre les mains de tous les citoyens. Du Maine au Mississipi , il commande une prompte et facile obéissance , sans autre force que la baguette d'un constable. En un mot, il garantit la propriété, satisfait l'opinion , provoque le développement



de l'industrie et du talent, avec une activité jusqu'alors sans exemple; et au moyen du plus faible sacrifice des droits individuels et de la propriété, de la part du peuple, il exécute tout ce que prétendent faire les gouvernemens les plus connus par leur puissance et leur prodigalité.

WARDEN, sur les Etats-Unis, *Introduc.*, pag. lxxvij.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

